

MÉMOIRES

COMPLETS ET AUTHENTIQUES

DU DUC

DE SAINT-SIMON.

III.

BRUXELLES.
A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
RUE DE LA MADELEINE, N. 438.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

MÉMOIRES

COMPLETS ET AUTHENTIQUES

DU DUC

DE SAINT-SIMON

SUR LE SIÈCLE DE LOUIS XIV ET LA RÉGENCE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL ENTIÈREMENT ÉCRIT DE LA MAIN DE L'AUTEUR,

PAR M. LE MARQUIS DE SAINT-SIMON,

PAIR DE FRANCE, etc., etc.

TOME TROISIÈME.



PARIS.
A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE RICHELIEU, N° 14;
ALEXANDRE MESNIER, PLACE DE LA BOURSE.

1829.

MÉMOIRES

DU DUC

DE SAINT-SIMON.

CHAPITRE PREMIER.

Antien procès entre l'amirauté de France et la province de Bretagne jugé par le roi. — M. du Maine achète Sceaux. — Mort de mademoiselle de Condé. — M. le Prince envoie prier ma mère d'accompagner le corps. — Dispute de préséance entre ma mère et la duchesse de Châtillon. — Elle est jugée en faveur de ma mère. — D'Antin promet de ne plus jouer de sa vie pour avoir une augmentation de pension. — Mot du roi. — D'Antin se remet à jouer. — Sommes qu'il avait gagnées. — Mort de M. de la Trappe. — Le roi fait son éloge en public. — Mort du pape Innocent XII. — Son nom était Pignatelli. — Les cardinaux français ont ordre d'aller au conclave.

Le roi jugea à Fontainebleau un très ancien procès entre l'amirauté de France et la province de Bretagne, qui prétendait avoir la sienne à part indépendante en tout de celle de France, et elle en avait joui jusqu'à présent. C'est ce qui avait mis par les prises, pendant les guerres, les gouverneurs de Bretagne si à leur aise, et qui avait donné moyen à M. de Chaulnes d'y vivre si grandement et d'y répandre tant de biens. Dès que M. le comte de Toulouse eut ce gouvernement, le roi prit la

résolution de juger cette question. Les parties dès longtemps averties pour instruire l'affaire, Valincourt, secrétaire général de la marine, agit pour l'amirauté, et Bénard-Rézé, évêque de Vannes, Sévigny et un du tiers-état pour la Bretagne comme députés de la province. M. le comte de Toulouse demeura neutre comme sans intérêt, parce qu'il avait l'un et l'autre. Le roi donna un conseil extraordinaire, un jeudi matin, dans lequel entrèrent monseigneur le duc de Bourgogne qui avait voix depuis quelque temps, les ministres, les secrétaires d'état, le contrôleur général, et les deux conseillers au conseil royal des finances, qui étaient Pomereu et Daguesseau : ce dernier était chargé du rapport. Monsieur y était aussi. La province gagna en plein tout ce qu'elle prétendait, et fut heureuse de ne se trouver point de partie puissante en tête, et qu'au contraire le roi ne fût pas fâché de la favoriser pour y faire aimer et accréditer M. le comte de Toulouse.

En même temps M. du Maine acheta, des héritiers de M. de Seignelay, la belle et délicieuse maison de Sceaux, où M. Colbert et beaucoup plus M. de Seignelay avaient mis des sommes immenses. Le prix fut de 900,000 livres qui allèrent bien à un million avec les droits, quoique les héritiers en conservent beaucoup de meubles, et pour plus de 100,000 livres de statues dans les jardins. Aux dépenses prodigieuses de madame du Maine, on peut présumer que M. du Maine n'aurait pas été en état de faire une telle acquisition sans les bontés ordinaires du roi pour lui.

Mademoiselle de Condé mourut à Paris le 24 octobre d'une longue maladie de poitrine, qui la consuma moins que les chagrins et les tourmens qu'elle essuya sans cesse de M. le Prince, dont les caprices continuels étaient le fléau de tous ceux sur qui il les pouvait exercer, et qui

rendirent cette princesse inconsolable de ce que deux doigts de taille avaient fait préférer sa cadette pour épouser M. du Maine, et sortir de dessous ce cruel joug. Tous les enfans de M. le Prince étaient presque nains, excepté madame la princesse de Conti, l'aînée de ses filles, quoique petite. M. le Prince et madame la Princesse étaient petits, mais d'une petitesse ordinaire; et M. le Prince, le héros, qui était grand, disait plaisamment que si sa race allait toujours ainsi en diminuant elle viendrait à rien. On en attribuait la cause à un nain que madame la Princesse avait eu long-temps chez elle; et il était vrai que, outre toute la taille et l'encolure, M. le Duc et madame de Vendôme en avaient tout le visage. Celui de mademoiselle de Condé était beau, et son âme encore plus belle; beaucoup d'esprit, de sens, de raison, de douceur, et une piété qui la soutenait dans sa plus que très triste vie. Aussi fut-elle vraiment regrettée de tout ce qui la connaissait.

M. le Prince envoya Lussan, chevalier de l'ordre et premier gentilhomme de sa chambre, à ma mère pour la prier de lui faire l'honneur, en qualité de parente (ce furent ces termes), d'accompagner le corps de mademoiselle de Condé, que mademoiselle d'Enghien, qui a depuis été madame de Vendôme, conduirait aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques où elle avait choisi sa sépulture. Ma mère qui n'allait guère, et qui, non plus que mon père jusqu'à sa mort, ni moi non plus, n'avait aucune liaison avec l'hôtel de Condé, ne put qu'accepter, et se rendit en mante dans son carrosse à six chevaux à l'hôtel de Condé, chez mademoiselle d'Enghien. La duchesse de Châtillon, jadis mademoiselle de Royan, dont j'ai parlé à propos de mon mariage, était l'autre conviée. Comme on sortit, elle prit le devant sur ma mère qui n'avait garde de s'y attendre. Elle crut que c'était une

faute d'attention de jeunesse, mais comme ce fut pour monter en carrosse, la duchesse de Châtillon y entra encore la première, et se voulut placer à côté de mademoiselle d'Enghien. Ma mère, sans monter, témoigna sa surprise à mademoiselle d'Enghien, et la supplia de lui faire rendre sa place ou de trouver bon qu'elle s'en retournât. Madame de Châtillon répondit qu'elle savait bien qu'elle était de beaucoup son ancienne et qu'elle la devait précéder, mais qu'en cette occasion la parenté devait décider, et qu'elle était plus proche. Ma mère, toujours froidement mais avec un air de hauteur, lui répondit qu'elle pardonnait cet égarement à sa jeunesse et à son ignorance, qu'il était là question de rang et non de proximité, qu'en tout cas elle se trouverait embarrassée d'en prouver plus que celle de mon père. La vérité était qu'elles étaient fort éloignées toutes les deux, si même il y en avait de madame de Châtillon dont le mari ne venait point du connétable de Montmorency, et qui était bien éloignée de la grand'mère de M. le Prince, le héros.

Desgranges qui gagnait le carrosse où il allait entrer, averti de cette dispute, accourut et la termina en disant qu'il n'y avait point de difficulté pour l'ancienne duchesse, tellement que mademoiselle d'Enghien pria madame de Châtillon de passer sur le devant, et ma mère monta et se mit au derrière. Comme les carrosses se mirent en marche, Desgranges, avec soupçon par ce qui venait d'arriver, mit la tête à la portière, et vit le carrosse de madame de Châtillon qui coupait celui de ma mère. Il cria pour arrêter et descendit pour aller lui-même mettre les carrosses en ordre, et fit précéder celui de ma mère. Depuis cela la duchesse de Châtillon, ni son cocher, n'osèrent plus rien entreprendre, mais elle grommelait tout bas à côté de madame de Lussan.

Je ne puis comprendre où elle avait pris cette fantaisie, dont après elle fut honteuse, et fit faire des excuses à ma mère sur cette imagination de proximité, que nous sûmes après que M. de Luxembourg lui-même avait trouvée fort ridicule, quoique nous ne nous vissions point encore en ce temps-là, ni bien des années depuis.

Le lendemain de la cérémonie, M. de Lussan vint remercier ma mère, de la part de M. le Prince, de l'honneur qu'elle lui avait fait, s'informer si elle n'en était point incommodée, et lui témoigner son déplaisir de l'incident si peu convenable qui était arrivé, excusant mademoiselle d'Enghien sur sa jeunesse, de la part de M. le Prince, et sur son affliction de n'y avoir pas mis ordre à l'instant. Il ajouta les excuses de M. le Prince de n'être pas venu lui-même chez elle, sur ce qu'il avait été obligé d'aller à Fontainebleau pour les visites, et qu'il ne manquerait pas de s'acquitter de ce devoir-là à son retour. Si je m'étends sur tous ces complimens, et si je les ai si correctement retenus, ce n'est pas fatuité; la vanité y serait déplacée. Mais les façons des princes du sang ont tellement changé depuis, que je n'ai pas voulu omettre ce contraste d'un premier prince du sang, qui était plus éloigné qu'aucun de ses devanciers de donner à personne plus qu'il ne devait, et qui plus que pas un d'eux en est demeuré en reste. Pour achever donc ceci, la déclaration du roi d'Espagne fit aller ma mère à Versailles au retour de Fontainebleau, où elle n'allait pas souvent. Elle rencontra M. le Prince, qui dès qu'il l'aperçut traversa tout ce grand salon qui est devant cette petite pièce qui mène à la grande salle des gardes, vint à elle, lui dit qu'il mourait de honte de la rencontrer sans avoir encore été chez elle, lui témoigna sa reconnaissance de l'honneur qu'elle lui avait fait, et de là toutes sortes de complimens. Huit ou dix jours

après, il la vint voir à Paris, la trouva, et recommença les complimens. Il y demeura une demi-heure, et ne voulut jamais que ma mère passât au-delà de quelques pas hors de la porte du lieu où elle l'avait reçu. Il ne faut pas oublier que ce fut un gentilhomme ordinaire du roi qui alla de sa part faire les complimens à l'hôtel de Condé, et que, trois mois auparavant, Souvré, maître de la garde-robe, y avait été les faire, sur la mort d'un enfant au maillot de madame du Maine.

D'Antin, pour un homme d'autant d'esprit et aussi versé à la cour, fit en ce temps-ci une bien ridicule démarche. Madame de Montespan, comme on l'a vu plus haut, entre autres pratiques de pénitence, travaillait à lui former des biens, mais elle ne voulait pas travailler en l'air. Il était de toute sa vie dans le plus gros jeu, et faisait toutes sortes d'autres dépenses; elle voulait donc qu'il se réglât et qu'il quittât le jeu, parce que cela n'est pas possible à un homme qui joue. Elle lui promit une augmentation de 12,000 livres par an à cette condition, mais elle voulut le lier, et lui pour la satisfaire ne trouva point de lien plus fort que de prier le comte de Toulouse de dire au roi de sa part qu'il ne jouerait de sa vie. La réponse du roi fut sèche. Il demanda au comte de Toulouse qu'est-ce que cela lui faisait que d'Antin jouât ou non. On le sut, et le courtisan qui n'est pas bon en fit beaucoup de risées. Ce fut le serment d'un joueur; il ne put renoncer pour long-temps aux jeux de commerce, puis il les grossit, enfin il se remit aux jeux de hasard, et à peine quinze ou dix-huit mois furent-ils passés, qu'il joua de plus belle, et a depuis continué. Lorsqu'il fit faire cette belle protestation au roi, il avoua qu'il avait gagné 6 ou 700,000 livres au jeu, et tout le monde demeura persuadé qu'il avait bien gagné davantage.

J'éprouvai à Fontainebleau une des plus grandes af-

flictions que je pusse recevoir, par la perte que je fis de M. de la Trappe. Attendant un soir le coucher du roi, M. de Troyes me montra une lettre qui lui en annonçait l'extrémité. J'en fus d'autant plus surpris que je n'en avais point reçu de là depuis dix ou douze jours, et qu'alors sa santé était à l'ordinaire. Mon premier mouvement fut d'y courir, mais les réflexions qu'on me fit faire sur cette disparate m'arrêtèrent. J'envoyai sur-le-champ à Paris prendre un médecin fort bon, nommé Audri, que j'avais mené à Plombières, qui partit aussitôt, mais qui en arrivant ne trouva plus M. de la Trappe en vie. Ces Mémoires sont trop profanes pour rapporter rien ici d'une vie aussi sublimement sainte, et d'une mort aussi grande et aussi précieuse devant Dieu. Je me contenterai de rapporter ici que les louanges furent d'autant plus grandes et plus prolongées que le roi fit son éloge en public; qu'il voulut voir des relations de sa mort; et qu'il en parla plus d'une fois aux princes ses petits-fils, en forme d'instruction. De toutes les parties de l'Europe, on parut sensible à l'envi à une si grande perte; l'église le pleura et le monde même lui rendit justice. Ce jour si heureux pour lui et si triste pour ses amis fut le 26 octobre, vers midi et demi, entre les bras de son évêque, et en présence de sa communauté, à près de soixante-dix-sept ans, et de quarante ans de la plus prodigieuse pénitence. Je ne puis omettre néanmoins la plus touchante et la plus honorable marque de son amitié. Etant couché par terre sur la paille et sur la cendre, pour y mourir comme tous les religieux de la Trappe, il daigna se souvenir de moi de lui-même, et chargea l'abbé de la Trappe de me mander de sa part, que comme il était bien sûr de mon affection pour lui, il comptait bien que je ne doutais pas de toute sa tendresse. Je m'arrête tout court; tout ce que je pourrais ajouter serait ici trop déplacé.

Le pape était mort le 27 septembre, après avoir longtemps menacé d'une fin prochaine. C'était un grand et saint pape, vrai pasteur et vrai père commun, tel qu'il ne s'en voit plus que bien rarement sur la chaire de saint Pierre, et qui emporta les regrets universels, comblé de bénédictions et de mérite. Il s'appelait Antoine Pignatelli, d'une ancienne maison de Naples dont il était archevêque, lorsqu'il fut élu le 12 juillet 1691, près de six mois après la mort d'Alexandre VIII, Ottoboni, auquel il ressembla si peu. Il était né en 1615, et avait été inquisiteur à Malte, nonce à Florence, en Pologne et à Vienne, enfin maître de chambre de Clément X, Altieri, et d'Innocent IX, Odeschalchi, qui le fit cardinal, en septembre 1681, en l'honneur duquel il prit le nom d'Innocent XII.

On verra bientôt pourquoi je me suis étendu sur ce pape, dont la mémoire doit être précieuse à tout Français, et singulièrement chère à la maison régnante. Le cardinal de Noailles eut ordre de partir; le même ordre fut envoyé au cardinal le Camus, et il eut pour son voyage la même somme que ses confrères. Le cardinal de Bouillon entra au conclave avec les autres; il avait quitté l'ordre, et comme il était là en lieu où les cardinaux d'Estrées, Janson et Coislin ne pouvaient éviter de se trouver avec lui aux scrutins et aux autres fonctions publiques de l'intérieur du conclave, il en prit le temps pour essayer de leur persuader de quitter l'ordre aussi; et prétendit qu'ils étaient tous engagés par une bulle de ne porter l'ordre d'aucun prince. C'était s'en aviser bien tard, après trente années qu'il l'avait porté comme grand-aumônier, après le neveu d'un pape, et qu'il l'avait porté et vu porter à tant de cardinaux dans Rome, et à toutes les fonctions. Aussi ne fut-il pas écouté, et ce vernis qu'il jetait au-dehors retomba sur lui à sa confusion.

CHAPITRE II.

Tallard à Fontainebleau. — Il s'applaudit du traité de partage comme s'il était de lui. — Blécourt va à l'Escurial faire au roi d'Espagne la déclaration de ce traité. — Assemblées du conseil d'état d'Espagne. — Mesures proposées par quelques-uns des principaux seigneurs pour prévenir les suites fâcheuses de la mort prochaine du roi. — Villafranca ouvre un avis sur la renonciation de la reine Marie-Thérèse qui tranche la difficulté. — Chute du crédit de la reine d'Espagne. — La Berlips sa favorite s'enfuit en Allemagne. — Confesseur du roi dévoué à l'Autriche renvoyé. — Le cardinal Portocarrero le remplace par une de ses créatures. — Le pape secrètement consulté par le roi d'Espagne sur l'affaire de sa succession.

Les nouvelles d'Espagne devenaient de jour en jour plus intéressantes depuis le départ du marquis d'Harcourt et son arrivée à Paris, où il rongeait son frein de n'avoir pas eu la liberté de traiter avec la reine par l'Amirante, et de s'ouvrir ainsi le chemin d'une grande et prompte fortune, et enviait le bonheur de Tallard qui était arrivé de La Haye à Paris pour aller bientôt après retrouver le roi d'Angleterre à son retour de Hollande à Londres, et qui se donnait l'honneur du traité de partage qu'il avait signé avec ce prince, comme d'un chef-d'œuvre de politique dont il était venu à bout, tandis que le roi d'Angleterre, qui se moquait de lui, s'applaudissait avec raison de l'avoir imaginé, et d'être parvenu à le faire accepter à la France, et d'y avoir engagé tous ses anciens alliés, excepté l'empereur qu'il espérait toujours d'y ramener. Qui aurait en effet mis ce traité en avant, et l'eût poussé jusqu'où il le fut dans les vues

d'en tirer le fruit prodigieux qu'il vint à produire, eût été, un profond et habile politique. Mais le roi d'Angleterre qui l'avait imaginé, quelque grand homme d'état qu'il fût, était bien loin d'en attendre un succès si funeste à ce qu'il s'en était proposé, et Tallard qui se faisait honneur de l'invention d'autrui, et qui n'y avait eu d'autre part que celle d'en avoir reçu les premières propositions en Angleterre, et sur le compte qu'il en rendit d'avoir suivi les ordres qu'il reçut d'aller en avant, et enfin de signer, était tout aussi éloigné de penser qu'il pouvait produire autre chose que son exécution ; et il faut avouer que ce sont de ces secrets de la Providence toute seule qui dispose des empires, comme, quand et en la manière qu'il lui plaît, par des voies si profondes et si peu possibles à attendre par ceux même qui par degrés les exécutent, qu'il ne faut pas s'étonner si toute vue et toute prudence humaines est demeurée dans les plus épaisses ténèbres jusqu'au moment de l'évènement.

Harcourt, à qui on voulait éviter de commettre son caractère à quelque chose peut-être de fâcheux, n'avait pas plus tôt donné avis à Blécourt de son entrée en France, que cet envoyé du roi alla faire à l'Escurial la déclaration du traité de partage au roi d'Espagne. On a vu plus haut l'extrême colère où ce prince entra, à une nouvelle pour lui si odieuse, les plaintes qu'il en fit retentir par ses ministres dans toute l'Europe, et en particulier en quels termes son ambassadeur à Londres se plaignit du roi d'Angleterre, lors en Hollande, et les suites de l'aigreur de cette plainte. Le conseil d'Espagne s'assembla souvent pour délibérer sur une déclaration si importante, qu'elle réveilla ceux qui le composaient de cet assoupissement profond qui, hors Madrid et ce qui s'y passe, rend les grands seigneurs espagnols indifférens à tout le reste du monde. La première marque qu'il en donna fut de supplier

le roi d'Espagne de trouver bon que, pour ménager sa santé et n'entendre pas si souvent discuter des choses qui ne pouvaient que lui faire peine, il s'assemblât hors de sa présence aussi souvent qu'il le jugerait nécessaire pour lui rendre un compte abrégé des résolutions qu'il estimerait devoir être prises, et des ordres en conséquence à lui demander.

Outre ce conseil d'état il y avait encore quelques seigneurs dont les grands emplois ne permettaient pas qu'il se délibérât rien d'aussi important sur la monarchie sans eux. Tels étaient le duc de Medina Sidonia, l'aîné des Gusman, majordome-major du roi; le comte de Benevente, l'aîné des Pimentel, sommelier du corps; don Fernand de Moncade dit d'Aragon, duc de Montalte, président des conseils d'Aragon et des Indes; don Nicolas Pignatelli, duc de Monteleone, chevalier de la toison, qui a été vice-roi de Sardaigne, et un des plus grands seigneurs des royaumes de Naples et de Sicile; et le marquis de Villena ou duc d'Escalona influent par son rare mérite et les grands emplois par lesquels il avait passé.

Villafranca, chef de la maison de Tolède et membre du conseil, fut un des premiers qui ouvrit les yeux au seul parti qu'on avait à prendre pour empêcher le démembrement de la monarchie, et se conserver par là toute leur grandeur particulière à eux-mêmes, en demeurant sujets d'un aussi grand roi, qui, retenant toutes les parties de tant de vastes états, aurait à conférer les mêmes charges, les mêmes vice-royautés, les mêmes grâces : il songea donc à faire tomber l'entière succession au deuxième fils du fils unique de la reine, sœur du roi d'Espagne. Il s'en ouvrit comme en tâtonnant à Medina Sidonia, quoiqu'il ne fût pas du conseil, mais par sa charge et son esprit, en grande figure et en faveur, et avec qui il était en liaison particulière. Celui-ci qui le respectait et qui le sa-

vait aussi Autrichien que lui-même, mais qui était gouverné par son intérêt, et qui par conséquent craignait sur toutes choses le démembrement de la monarchie, entra dans le sentiment de Villafranca, et l'y affermit même par son esprit et ses raisons. Ces dernières étaient claires : la puissance de la France était grande et en grande réputation en Europe, contiguë par terre et par mer de tous les côtés à l'Espagne, en situation par conséquent de l'attaquer ou de la soutenir avec succès et promptitude, tout-à-fait frontière des Pays-Bas, et en état d'ailleurs de soutenir le Milanais, Naples et Sicile contre l'empereur faible, contigu à aucun de ces états, éloigné de tout, et pour qui le continent de l'Espagne se trouvait hors de toute prise, tandis que de tous côtés il l'était de plain-pied à la France. Ils communiquèrent leur pensée à Villagarcias et à Villena qui y entrèrent tout d'abord. Ensuite ils jugèrent qu'il fallait gagner San-Estevan qui était la meilleure tête du conseil : Villena était son beau-frère, mari de sa sœur et son ami intime; Villagarcias était aussi très bien avec lui; ils s'en chargèrent et ils réussirent.

Voilà donc cinq hommes très principaux résolus à donner leur couronne à un de nos princes. Ils délibérèrent entre eux, et ils estimèrent qu'ils ne pourraient rien faire sans l'autorité du cardinal Portocarrero qui était à la tête du conseil, et qui y avait double autorité comme le premier, et sur la conscience par ses qualités ecclésiastiques. La haine ouverte et réciproque déclarée entre la reine et lui leur en fit bien espérer. Il était de plus ami intime de Villafranca et de toute la maison de Tolède. Celui-ci se chargea de le sonder, puis de lui parler; et il le fit si bien, qu'il s'assura tout-à-fait de lui. Tout cela se pratiquait sans que le roi ni personne en France songeât à rien moins, et sans que Blécourt en eût la moindre connaissance, et

se pratiquait par des Espagnols qui n'avaient aucune liaison en France, et par des Espagnols, la plupart fort Autrichiens, mais qui aimaient mieux l'intégrité de leur monarchie, et leur grandeur et leurs fortunes particulières à eux, que la maison d'Autriche qui n'était pas à la même portée que la France de maintenir l'une, et de conserver les autres. Ils sentirent néanmoins deux grandes difficultés : les renonciations si solennelles et si répétées de notre reine par la paix des Pyrénées et par son contrat de mariage avec le roi, et l'opposition naturelle du leur à priver sa propre maison, dans l'adoration de laquelle il avait été élevé, et dans laquelle il s'était lui-même nourri toute sa vie, et la priver en faveur d'une maison ennemie et rivale de la sienne dans tous les temps. Ce dernier obstacle, ils ne crurent personne en état de le lever que le cardinal Portocarrero par le for de la conscience.

A l'égard de celui des renonciations, Villafranca ouvrit un avis qui en trancha toute la difficulté. Il opina donc que les renonciations de Marie-Thérèse étaient bonnes et valables, tant qu'elles ne sortaient que l'effet qu'on avait eu pour objet en les exigeant et en les accordant; que cet effet était d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les couronnes de France et d'Espagne ne se trouvassent réunies sur une même tête, comme il arriverait sans cette sage précaution au cas qui allait tomber dans la personne du dauphin; mais que maintenant que ce prince avait trois fils, le second desquels pouvait être appelé à la couronne d'Espagne, les renonciations de la reine sa grand'mère devenaient caduques, comme ne sortissant plus l'effet pour lequel uniquement elles avaient été faites, mais un autre effet inutile au repos de l'Europe, et injuste en soi, en privant un prince particulier sans états et pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne

sont ni héritiers ni en aucun titre à l'égard du fils de France, effet encore qui n'allait à rien moins qu'à la dissipation et la destruction totale d'une monarchie, pour la conservation de laquelle ces renonciations avaient été faites. Cet avis célèbre fut approuvé de tous, et Villafranca se chargea de l'ouvrir en plein conseil. Il n'y avait donc encore que Portocarrero, Villafranca, Villena, San-Estevan, Medina-Sidonia et Villagarcias dans ce secret. Ils estimèrent avec raison qu'il devait être inviolablement gardé entre eux jusqu'à ce que le cardinal eût persuadé le roi. Les difficultés en étaient extrêmes.

Outre cette passion démesurée et innée de la grandeur de la maison d'Autriche dans le roi d'Espagne, il avait fait un testament en faveur de l'archiduc de la totalité de tout ce qu'il possédait au monde. Il fallait donc lui faire détruire son propre ouvrage, le chef-d'œuvre de son cœur, la consolation de la fin prématurée de ses grandeurs temporelles, en les laissant dans sa maison qu'il branchait de nouveau à l'exemple de Charles V; et sur cette destruction enter pour la maison de France, l'émule et l'ennemie perpétuelle de celle d'Autriche, la même grandeur, la même mi-partition qu'il avait faite pour la sienne qui était la détruire de ses propres mains en tout ce qui lui était possible, pour enrichir son ennemie de ses dépouilles et de toutes les couronnes que la maison d'Autriche avait accumulées sur la tête de son aîné. Il fallait lutter contre tout le crédit et la puissance de la reine si grandement établie, et de nouveau ulcérée contre la France qui n'avait pas voulu que Harcourt écoutât rien de sa part par l'Amirante. Enfin c'était une trame qu'il fallait ourdir sous les yeux du comte d'Harrach, ambassadeur de l'empereur, qui avait sa brigue dès long-temps formée, et les yeux bien ouverts.

Quels que fussent ces obstacles, la grandeur de leur

objet les roidit contre. Ils commencèrent par attaquer la reine par l'autorité du conseil, qui se joignit si puissamment à la voix publique contre la faveur et les rapines de la Berlips, sa favorite, que cette Allemande n'osa en soutenir le choc dans l'état de dépérissement où elle voyait le roi d'Espagne, et se trouva heureuse d'emporter en Allemagne les trésors qu'elle avait acquis, pour ne s'exposer point aux évènemens d'une révolution dans un pays où elle était si haïe, et d'emmener sa fille, à qui le dernier effort du crédit de la reine fut de faire donner une promesse du roi d'Espagne par écrit d'un collier de la toison d'or à quiconque l'épouserait. Avec cela la Berlips partit à la hâte, traversa la France, et se retira de façon qu'on n'en entendit plus parler. C'était un coup de partie.

La reine, bonne et peu capable, ne pouvait rien tirer d'elle-même. Il lui fallait toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips pour régner sur elle à son aise s'était bien gardée de la laisser approcher, tellement que, privée de cette favorite, elle se trouvait sans conseil, sans secours et sans ressource en elle-même, et le temps selon toute apparence trop court pour qu'un autre eût le loisir de l'empaumer assez pour la rendre embarrassante pendant le reste de la vie du roi. Ce fut pour achever de se mettre en liberté à cet égard que, de concert encore avec le public qui gémissait sous le poids des Allemands du prince de Darmstadt qui maîtrisaient Madrid et les environs, le conseil fit encore un tour de force en faisant remercier ce prince et licencier ce régiment. Ces deux coups et si près à près attérèrent la reine, et la mirent hors de mesure pour tout le reste de la vie du roi. Portocarrero, Villafranca et San-Estevan, les trois conseillers d'état seuls du secret, induisirent habilement les autres à chasser la Berlips et le prince de Darmstadt, qui pour

la plupart s'y portèrent de haine pour la reine et pour ses deux bras droits; et le peu qui lui étaient attachés comme l'Amirante par cabale et Veragua par politique, furent entraînés, et apprirent à quitter doucement la reine par l'état où ce changement la fit tomber. Ces deux grands pas faits, San-Estevan qui ne quitta jamais le cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire ne fut pas consommée, le poussa à porter un autre coup, sans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût moyen de rien entreprendre avec succès. Ce fut de faire chasser le confesseur du roi qui lui avait été donné par la reine, et qui était un zélé Autrichien.

Le cardinal prit si bien son temps et ses mesures qu'il fit coup double: le confesseur fut renvoyé et Portocarrero en donna un autre auquel il était assuré de faire dire tout ce qu'il voudrait. Alors il tint le roi d'Espagne par le for de la conscience, qui eut sur lui d'autant plus de pouvoir qu'il commençait à ne plus regarder les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourans. Portocarrero laissa ancrer un peu le confesseur, et quand il jugea que l'état du roi d'Espagne le rendait susceptible de pouvoir entendre mettre la maison de France en parallèle avec celle d'Autriche, le cardinal, toujours étayé et endoctriné par San-Estevan, attaqua le roi d'Espagne avec toute l'autorité qu'il recevait de son caractère, de son concert avec le confesseur, et de l'avis de ce peu de personnages, mais si principaux qui étaient du secret, auxquels l'importance et les conjonctures ne permettaient pas qu'on en joignît d'autres. Ce prince exténué de maux, et dont la santé, faible toute sa vie, avait rendu son esprit peu vigoureux, pressé par de si grandes raisons temporelles, effrayé du poids des spirituelles, tomba dans une étrange perplexité. L'amour extrême de sa maison, l'aversion de sa rivale,

tant d'états et de puissance à remettre à l'une ou à l'autre, ses affections les plus chères, le plus fomentées jusqu'alors, son propre ouvrage en faveur de l'archiduc à détruire pour la grandeur d'une maison de tout temps ennemie, le salut éternel, la justice, l'intérêt pressant de sa monarchie, le vœu des seuls ministres ou principaux seigneurs qui jusqu'alors pussent être sûrement consultés : nul Autrichien pour le soutenir dans ce combat ; le cardinal et le confesseur sans cesse à le presser; parmi ces avis, aucun dont il pût se défier, aucun qui eût de liaison en France ni avec nul Français, aucun qui ne fût Espagnol naturel, aucun qui ne l'eût bien servi, aucun en qui il eût jamais reconnu le moindre éloignement pour la maison d'Autriche; un grand attachement au contraire pour elle en plusieurs d'eux : il n'en fallut pas moins pour le jeter dans une incertitude assez grande pour ne savoir à quoi se résoudre; enfin, flottant irrésolu, déchiré en soi-même, ne pouvant plus porter cet état et toutefois ne pouvant se déterminer, il pensa à consulter le pape comme un oracle avec lequel il ne pouvait faillir; il résolut donc de déposer en son sein paternel toutes ses inquiétudes, et de suivre ce qu'il lui conseillerait. Il le proposa au cardinal qui y consentit, persuadé que le pape aussi impartial, aussi éclairé qu'il s'était moutré depuis qu'il gouvernait l'église, et d'ailleurs aussi désintéressé et aussi pieux qu'il l'était, prononcerait en faveur du parti le plus juste.

Cette résolution prise soulagea extrêmement le roi d'Espagne ; elle calma ses violentes agitations qui avaient porté encore beaucoup sur sa santé qui reprit quelque sorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au pape, et se reposa sur le cardinal du soin de faire rendre directement sa lettre avec tout le secret qu'elle demandait. Alors il fallut bien mettre Ubilla dans le se-

cret. Ce ministre, tel que je l'ai dépeint d'après ceux qui l'ont fort connu, et qui ont vécu avec lui en maniement commun de toutes les affaires, n'eut pas peine à entrer dans les vues favorables à la France. Il les trouva déjà si bien concertées, si à l'abri de toutes contradictions intérieures par le reculement de la reine, et si avancées en environs, qu'il se joignit de bonne foi aux seigneurs du secret qui acquirent ainsi une bonne tête, et un ministère qui s'étendait sur toute la monarchie, et duquel il leur eût été comme impossible de se passer. Le pape reçut directement la consultation du roi d'Espagne, et ne le fit pas attendre pour la réponse et sa décision. Il lui récrivit qu'étant lui-même en un état aussi proche que l'était sa majesté catholique, d'aller rendre compte au souverain pasteur du troupeau universel qu'il lui avait confié, il avait un intérêt aussi grand, et aussi pressant qu'elle-même de lui donner un conseil dont il ne pût alors recevoir de reproches, qu'il pensât combien peu il devait se laisser toucher aux intérêts de la maison d'Autriche en comparaison de ceux de son éternité, et de ce compte terrible qu'il était si peu éloigné d'aller rendre au souverain juge des rois qui ne reçoit point d'excuses et ne fait acception de personne. Qu'il voyait bien lui-même que les enfans du dauphin étaient les vrais, les seuls et les légitimes héritiers de sa monarchie, qui excluaient tous autres, et du vivant desquels et de leur postérité, l'archiduc, la sienne et toute la maison d'Autriche n'avaient aucun droit, et étaient entièrement étrangers. Que plus la succession était immense, plus l'injustice qu'il y commettrait lui deviendrait terrible au jugement de Dieu; que c'était donc à lui à n'oublier aucunes des précautions ni des mesures que toute sa sagesse lui pourrait inspirer pour faire justice à qui il la devait, et pour assurer autant qu'il lui serait possible l'entière totalité de sa

succession et de sa monarchie à un des fils de France. Le secret de la consultation et de la réponse d'Innocent XII fut si profondément enseveli qu'il n'a été su que depuis que Philippe V a été en Espagne.

CHAPITRE III.

Testament du roi d'Espagne en faveur du duc d'Anjou. — Intrigue à ce sujet. — Mort du roi d'Espagne. — Harcourt assemble une armée à Bayonne par ordre du roi. — Ce qu'il ambitionnait. — Son adresse. — Ouverture du testament du roi d'Espagne. — Tous les ambassadeurs assiègent la porte du conseil. — Cruelle plaisanterie du duc d'Abrantès à l'ambassadeur de l'empereur. — Fureur de ce dernier. — Blécourt envoie un extrait du testament à la cour. — Deux conseils d'état en deux jours chez madame de Maintenon. — Avis partagés. — Raisons pour s'en tenir au traité de partage. — Raisons pour accepter le testament. — Monseigneur opine avec force pour l'acceptation. — Avis de madame de Maintenon. — Le roi remet la décision au lendemain. — Résolution prise d'accepter le testament. — Junte qui gouverne l'Espagne en attendant le successeur. — Surprise du roi et des ministres en ouvrant la dépêche de Blécourt. — Ce qu'on pensait à la cour. — Le roi en plaisantant demande leur avis aux princesses. — Comment se conduisit le duc d'Anjou en cette occasion.

Cependant le roi d'Espagne était veillé et suivi de près, dans l'espérance où était le cardinal pour le disposer à une parfaite et prompte obéissance à la décision qu'il attendait, de manière que lorsqu'elle arriva il n'y eut plus à vaincre que des restes impuissans de répugnance et à mettre la main tout de bon à l'œuvre; Ubilla, uni à ceux du secret, fit un autre testament en faveur du duc d'Anjou, et le dressa avec les

motifs et les clauses qui ont paru à tous les esprits désintéressés si pleines d'équité, de prudence, de force et de sagesse, et qui est devenu si public que je n'en dirai rien ici davantage. Quand il fut achevé d'examiner par les conseillers d'état du secret, Ubilla le porta au roi d'Espagne avec l'autre précédent fait en faveur de l'archiduc; celui-là fut brûlé par lui en présence du roi d'Espagne, du cardinal et du confesseur, et l'autre tout de suite signé par le roi d'Espagne et un moment après authentiqué au-dessus, lorsqu'il fut fermé, par les signatures du cardinal, d'Ubilla et de quelques autres. Cela fait, Ubilla tint près les ordres et les expéditions nécessaires en conséquence pour les divers pays de l'obéissance d'Espagne avec un secret égal; on prétend qu'alors ils firent pressentir le roi sans oser pourtant confier tout le secret à Castel-dos-Rios, et que ce fut la matière de cette audience si singulière qu'elle est sans exemple, dont il exclut Torcy, auquel, ni devant ni après, il ne dit pas un mot de la matière qu'il avait à traiter seul avec le roi.

L'extrémité du roi d'Espagne se fit connaître plusieurs jours seulement après la signature du testament. Le cardinal, aidé des principaux du secret qui avaient les deux grandes charges, et du comte de Benevente qui avait l'autre, par laquelle il était maître de l'appartement et de la chambre du roi, empêcha la reine d'en approcher les derniers jours sous divers prétextes. Benevente n'était pas du secret, mais il était ami des principaux du peu de ceux qui en étaient, et il était aisément gouverné, de sorte qu'il fit tout ce qu'ils voulurent. Ils y comptaient si bien qu'ils l'avaient fait mettre dans le testament pour entrer comme grand d'Espagne dans la junte qu'il établit pour gouverner en attendant le successeur, et il savait aussi que le testament était fait, sans toutefois être instruit de ce qu'il contenait. Il était tantôt temps de

parler au conseil. Des huit qui en étaient, quatre seulement étaient du secret, Portocarrero, Villafranca, San-Estevan et Ubilla. Les autres quatre étaient l'Amirante, Veragua, Mancera et Arias. Des deux derniers ils n'en étaient point en peine, mais l'attachement de l'Amirante à la reine, le peu de foi de Veragua, et la difficulté de leur faire garder un si important secret, avaient toujours retardé jusque tout aux derniers jours du roi d'Espagne d'en venir aux opinions dans le conseil, sur la succession.

A la fin, le roi prêt à manquer à tous les momens, toutes les précautions possibles prises, et n'y ayant guère à craindre, que ces deux conseillers d'état seuls, et sans appui ni confiance de personne, et la reine dans l'abandon, osassent révéler un secret si prêt à l'être, et si inutilement pour eux, le cardinal assembla le conseil et y mit tout de suite la grande affaire de la succession en délibération. Villafranca tint parole, et opina avec grande force en la manière qu'elle se trouve ci-dessus. San-Estevan suivit avec autorité. L'Amirante et Veragua qui virent la partie faite n'osèrent contredire. Le second ne se souciait que de sa fortune, qu'il ne voulait pas exposer dans des momens si critiques et dans une actuelle impuissance de la cour de Vienne par son éloignement, et la même raison retint l'Amirante malgré son attachement pour elle. Mancera, galant homme et qui ne voulait que le bien, mais effrayé d'avoir à prendre son parti sur-le-champ en chose de telle importance, demanda vingt-quatre heures pour y penser, au bout desquelles il opina pour la France. Arias s'y rendit d'abord, à qui on avait dit le mot à l'oreille un peu auparavant. Ubilla, après que le cardinal eut opiné et conclu, dressa sur la table même ce célèbre résultat; ils le signèrent et jurèrent d'en garder un inviolable secret, jusqu'à ce qu'après la mort du roi il fût temps d'agir en conséquence de ce qui venait d'être

résolu entre eux. En effet, ni l'Amirante ni Veragua n'osèrent en laisser échapper quoi que ce fût, et l'Amirante même fut impénétrable là-dessus à la reine et au comte d'Harrach, qui ignorèrent toujours si le conseil avait pris une résolution. Très peu après le roi d'Espagne mourut, le jour de la Toussaint, auquel il était né quarante-deux ans auparavant; il mourut, dis-je, à trois heures après midi dans le palais de Madrid.

Sur les nouvelles de l'état mourant du roi d'Espagne, dont Blécourt avait grand soin d'informer le roi, il donna ordre au marquis d'Harcourt de se tenir prêt pour aller assembler une armée à Bayonne, pour laquelle on fit toutes les dispositions nécessaires, et Harcourt partit le 23 octobre avec le projet de prendre les places de cette frontière, comme Fontarabie et les autres, et d'entrer par là en Espagne. Le Guipuscoa était à la France par le traité de partage; ainsi jusque-là il n'y avait rien à dire. Comme tout changea subitement de face, je n'ai point su quels étaient les projets après avoir réduit cette petite province. Mais, en attendant qu'Harcourt fît les affaires du roi, il profita de la conjoncture et fit les siennes. Beuvron, son père, avait été plus que très bien avec madame de Maintenon dans ses jeunes années. C'est ce qui fit la duchesse d'Arpajon, sa sœur, dame d'honneur de madame la dauphine Bavière, arrivant pour un procès au conseil, de Languedoc où elle était depuis vingt ans, et sans qu'elle, ni son frère, ni pas un des siens eût imaginé d'y songer. On a vu que madame de Maintenon n'a jamais oublié ces sortes d'amis. C'est ce qui a fait la fortune d'Harcourt, de Villars et de bien d'autres.

Harcourt sut en profiter en homme d'infiniment d'esprit et de sens qu'il était. Il la courtisa dès qu'il put pointer, et la cultiva toujours sur le pied d'en tout attendre, et quoiqu'il frappât avec jugement aux bonnes portes, il se

donna toujours pour ne rien espérer que par elle. Il capitula donc par son moyen sans que le roi le trouvât mauvais, et il partit avec assurance de n'attendre pas long-temps à être fait duc héréditaire. La porte était alors entièrement fermée à la pairie. J'aurai lieu d'expliquer cette anecdote ailleurs. Arriver là était toute l'ambition d'Harcourt. Elle était telle que, long-temps avant cette conjoncture, étant à Calais, pour passer avec le roi Jacques en Angleterre, il ne craignit pas de s'en expliquer tout haut. On le félicitait de commander à une entreprise dont le succès lui acquerrait le bâton. Il ne balança point et répondit tout haut que tout son but était d'être duc, et que s'il savait sûrement devenir maréchal de France et jamais duc, il quitterait le service tout-à-l'heure et se retirerait chez lui.

Dès que le roi d'Espagne fut expiré, il fut question d'ouvrir son testament. Le conseil d'état s'assembla, et tous les grands d'Espagne qui se trouvèrent à Madrid y entrèrent. La curiosité de la grandeur d'un évènement si rare, et qui intéressait tant de millions d'hommes, attira tout Madrid au palais, en sorte qu'on s'étouffait dans les pièces voisines de celle où les grands et le conseil ouvraient le testament. Tous les ministres étrangers en assiégeaient la porte. C'était à qui saurait le premier le choix du roi qui venait de mourir pour en informer sa cour le premier. Blécourt était là comme les autres sans savoir rien plus qu'eux, et le comte d'Harrach, ambassadeur de l'empereur, qui espérait tout, et qui comptait sur le testament en faveur de l'archiduc, était vis-à-vis la porte et tout proche avec un air triomphant. Cela dura assez long-temps pour exciter l'impatience. Enfin la porte s'ouvrit et se referma. Le duc d'Abrantès qui était un homme d'esprit, plaisant, mais à craindre, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du successeur, si-

tôt qu'il eût vu tous les grands et le conseil y acquiescer et prendre leurs résolutions en conséquence. Il se trouva investi aussitôt qu'il parut. Il jeta les yeux de tous côtés en gardant gravement le silence. Blécourt s'avança, il le regarda bien fixement, puis tournant la tête fit semblant de chercher ce qu'il avait presque devant lui. Cette action surprit Blécourt et fut interprétée mauvaise pour la France; puis tout-à-coup, faisant comme s'il n'avait pas aperçu le comte d'Harrach et qu'il s'offrît premièrement à sa vue, il prend un air de joie, lui saute au cou, et lui dit en espagnol, fort haut: « Monsieur, c'est avec beaucoup de plaisir... et faisant une pause pour l'embrasser mieux, ajoute: Oui, monsieur, c'est avec une extrême joie que pour toute ma vie... et redoublant d'embrassades pour s'arrêter encore, puis achève: et avec le plus grand contentement que je me sépare de vous et prends congé de la très auguste maison d'Autriche». Puis il perça la foule, chacun courant après pour savoir qui était le successeur. L'étonnement et l'indignation du comte d'Harrach lui fermèrent entièrement la bouche, mais parurent sur son visage dans toute leur étendue. Il demeura là encore quelques momens, puis laissant des gens à lui pour lui venir dire des nouvelles à la sortie du conseil, il s'alla enfermer chez lui dans une confusion d'autant plus grande qu'il avait été la dupe des accolades et de la cruelle tromperie du compliment du duc d'Abrantès.

Blécourt, de son côté, n'en demanda pas davantage. Il courut chez lui écrire pour dépêcher son courrier. Comme il était après, Ubilla lui envoya un extrait du testament qu'il tenait tout prêt, et que Blécourt n'eut qu'à mettre dans son paquet. Harcourt, qui était à Bayonne, avait ordre d'ouvrir tous les paquets du roi; afin d'agir suivant les nouvelles, sans perdre de temps à attendre les ordres de la cour qu'il avait d'avance pour tous les cas prévus. Le courrier de Blécourt arriva malade

à Bayonne; de sorte qu'Harcourt en prit occasion d'en dépêcher un à lui avec ordre de rendre à son ami Barbésieux les quatre mots qu'il écrivit tant au roi qu'à lui, avant que de porter le paquet de Blécourt à Torcy. Ce fut une galanterie qu'il fit à Barbésieux pour le faire porteur de cette grande nouvelle. Barbésieux la reçut, et sur-le-champ la porta au roi, qui était alors au conseil des finances, le mardi matin 9 novembre.

Le roi, qui devait aller tirer, contremanda la chasse, dîna à l'ordinaire au petit couvert sans rien montrer sur son visage, déclara la mort du roi d'Espagne, qu'il draperait, et ajouta qu'il n'y aurait de tout l'hiver ni appartement, ni comédies, ni aucuns divertissemens à la cour, et quand il fut rentré dans son cabinet, il manda aux ministres de se trouver à trois heures chez madame de Maintenon. Monseigneur était revenu de courre le loup; il se trouva aussi à trois heures chez madame de Maintenon. Le conseil y dura jusqu'après sept heures, en suite de quoi le roi y travailla jusqu'à dix, avec Torcy et Barbésieux ensemble. Madame de Maintenon avait toujours été présente au conseil, et la fut encore au travail qui le suivit. Le lendemain mercredi, il y eut conseil d'état chez le roi à l'ordinaire le matin, et au retour de la chasse il en tint un autre comme la veille chez madame de Maintenon, depuis six heures du soir jusqu'à près de dix. Quelque accoutumé qu'on fût à la cour à la faveur de madame de Maintenon, on ne l'était pas à la voir entrer publiquement dans les affaires, et la surprise fut extrême de voir assembler deux conseils en forme chez elle, et pour la plus grande et la plus importante délibération qui de tout ce long règne et de beaucoup d'autres eût été mise sur le tapis.

Le roi, Monseigneur, le chancelier, le duc de Beauvilliers et Torcy, et il n'y avait lors point d'autres mi-

nistres d'état que ces trois derniers, furent les seuls qui délibérèrent sur cette grande affaire, et madame de Maintenon, avec eux, qui se taisait par modestie, et que le roi força de dire son avis après que tous eurent opiné, excepté lui. Ils furent partagés : deux pour s'en tenir au traité de partage, deux pour accepter le testament.

Les premiers soutenaient que la foi y était engagée, qu'il n'y avait point de comparaison entre l'accroissement de la puissance et d'états unis à la couronne, d'états contigus et aussi nécessaires que la Lorraine, aussi importans que le Guipuscoa pour être une clef de l'Espagne, aussi utiles au commerce que les places de Toscane, Naples et Sicile; et la grandeur particulière d'un fils de France, dont tout au plus loin la première postérité devenue espagnole par son intérêt, et par ne connaître autre chose que l'Espagne, se montrerait aussi jalouse de la puissance de la France que les rois d'Espagne autrichiens. Qu'en acceptant le testament il fallait compter sur une longue et sanglante guerre, par l'injure de la rupture du traité de partage, et par l'intérêt de toute l'Europe à s'opposer à un colosse tel qu'allait devenir la France pour un temps, si on lui laissait recueillir une succession aussi vaste. Que la France épuisée d'une longue suite de guerres, et qui n'avait pas eu le loisir de respirer depuis la paix de Ryswick, était hors d'état de s'y exposer; que l'Espagne l'était aussi de longue main; qu'en l'acceptant tout le faix tombait sur la France, qui, dans l'impuissance de soutenir le poids de tout ce qui s'allait unir contre elle, aurait encore l'Espagne à supporter. Que c'était un enchaînement dont on n'osait prévoir les suites, mais qui en gros se montraient telles que toute la prudence humaine semblait conseiller de ne s'y pas commettre. Qu'en se tenant au traité de partage, la France se conciliait toute l'Europe par cette foi maintenue, et

par ce grand exemple de modération, elle qui n'avait eu toute l'Europe sur les bras que par la persuasion, où sa conduite avait donné crédit, des calomnies semées avec tant de succès qu'elle voulait tout envahir, et monter peu-à-peu à la monarchie universelle tant reprochée autrefois à la maison d'Autriche, dont l'acceptation du testament ne laisserait plus douter, comme en étant un degré bien avancé. Que, se tenant au traité de partage, elle s'attirerait la confiance de toute l'Europe dont elle deviendrait la dictatrice, ce qu'elle ne pouvait espérer de ses armes, et que l'intérieur du royaume, rétabli par une longue paix, augmenté aux dépens de l'Espagne avec la clef du côté le plus jaloux et le plus nu de ce royaume, et celle de tout le commerce du Levant, enfin l'arrondissement si nécessaire de la Lorraine, qui réunit les évêchés, l'Alsace et la Franche-Comté, et délivre la Champagne qui n'a point de frontières, formerait un état si puissant qu'il serait à l'avenir la terreur ou le refuge de tous les autres, et en situation assurée de faire tourner à son gré toutes les affaires générales de l'Europe. Torcy ouvrit cet avis pour balancer et sans conclure, et le duc de Beauvilliers le soutint puissamment, qui pendant toute cette déduction s'était uniquement appliqué à démêler l'inclination du roi, et qui crut l'avoir enfin pénétrée.

Le chancelier parla ensuite. Il établit d'abord qu'il était au choix du roi de laisser brancher une seconde fois la maison d'Autriche à fort peu de puissance près de ce qu'elle avait été depuis Philippe II, et dont on avait vivement éprouvé la force et la puissance, ou de prendre le même avantage pour la sienne; que cet avantage se trouvait fort supérieur à celui dont la maison d'Autriche avait tiré de si grands résultats, par la différence de la séparation des états des deux branches qui ne se pouvaient secourir que par des diversions de concert, et

qui étaient coupés par des états étrangers. Que l'une des deux n'avait ni mer ni commerce, que sa puissance n'était qu'usurpation qui avait toujours trouvé de la contradiction dans son propre sein, et souvent des révoltes ouvertes, et dans ce vaste pays d'Allemagne où les diètes avaient palpité tant qu'elles avaient pu, et où on avait pu sans méséance fomenter les mécontentemens par l'ancienne alliance de la France avec le corps germanique, dont l'éloignement de l'Espagne ne recevait de secours que difficilement, sans compter les inquiétudes de la part des Turcs, dont les armes avaient souvent rendu celles des empereurs inutiles à l'Espagne. Que les pays héréditaires dont l'empereur pouvait disposer comme du sien, ne pouvaient entrer en comparaison avec les moindres provinces de France. Que ce dernier royaume, le plus étendu, le plus abondant, et le plus puissant de tous ceux de l'Europe, chaque état considéré à part, avait l'avantage de ne dépendre de l'avis de qui que ce soit, et de se remuer tout entier à la seule volonté de son roi, ce qui en rendait les mouvemens parfaitement secrets et tout-à-fait rapides, et celui encore d'être contigu d'une mer à l'autre à l'Espagne, et de plus par les deux mers d'avoir du commerce et une marine, et d'être en état de protéger celle d'Espagne, et de profiter à l'avenir de son union avec elle pour le commerce des Indes; par conséquent de recueillir des fruits de cette union bien plus continuels, plus grands, plus certains que n'avait pu faire la maison d'Autriche, qui, loin de pouvoir compter mutuellement sur des secours précis, s'était souvent trouvée embarrassée à faire passer ses simples courriers d'une branche à l'autre, au lieu que la France et l'Espagne, par leur contiguité, ne faisaient, pour toutes ces importantes commodités, qu'une seule et même province, et pouvait agir en tous temps à l'insu de tous ses voisins;

que ces avantages ne se trouvaient balancés que par ceux de l'acquisition de la Lorraine, commode et importante à la vérité, mais dont la possession n'augmenterait en rien le poids de la France dans les affaires générales, tandis qu'unie avec l'Espagne, ce royaume serait toujours prépondérant et très supérieur à la plupart des puissances unies en alliance, dont les divers intérêts ne pouvaient rendre ces unions durables comme celui des frères et de la même maison. Que d'ailleurs en se mettant à titre de nécessité au-dessus du scrupule de l'occupation de la Lorraine désarmée, démantelée, enclavée comme elle était, ne l'avoir pas était le plus petit inconvénient du monde, puisqu'on s'en saisirait toujours au premier mouvement de guerre, comme on avait fait depuis si long-temps, qu'en ces occasions on n'apercevait pas de différence entre elle et une province du royaume.

A l'égard de Naples, de Sicile, et des places de la côte de Toscane, il n'y avait qu'à ouvrir les histoires pour voir combien souvent nos rois en avaient été les maîtres, et avec ces états de celui de Milan, de Gênes et d'autres petits d'Italie, et avec quelle désastreuse et rapide facilité il les avaient toujours perdus. Que le traité de partage avait été accepté faute de pouvoir espérer mieux dès qu'on ne voulait pas se jeter dans les conquêtes; mais qu'en l'acceptant c'aurait été se tromper de méconnaître l'inimitié de tant d'années de l'habile main qui l'avait dressé pour nous donner des noms sans nous donner des choses, ou plutôt des choses impossibles à conserver par leur éloignement et leur épuisement, et qui ne seraient bonnes qu'à consumer notre argent et partager nos forces, et à nous tenir dans une contrainte et une brassière perpétuelles. Que pour le Guipuscoa c'était un leurre de le prendre pour une clef d'Espagne; qu'il n'en fallait qu'appeler à nous-mêmes qui avions été plus de trente ans en guerre

avec l'Espagne, et toujours en état de prendre les places et les ports de cette province, puisque le roi avait bien conquis celles de Flandre, de la Meuse et du Rhin. Mais que la stérilité affreuse d'un vaste pays, et la difficulté des Pyrénées avaient toujours détourné la guerre de ce côté-là, et permis même dans leur plus fort une sorte de commerce entre les deux frontières sous prétexte de tolérance sans qu'il s'y fût jamais commis aucune hostilité. Qu'enfin les places de la côte de Toscane seraient toujours en prise du souverain du Milanais qui pourrait faire ses préparatifs à son aise et en secret, tomber dessus subitement et de plain-pied, et s'en être emparé avant l'arrivée d'un secours par mer qui ne pouvait partir que des ports de Provence. Que pour ce qui était du danger d'avoir les rois d'Espagne français pour ennemis, comme ceux de la maison d'Autriche, cette identité ne pouvait jamais avoir lieu, puisqu'au moins n'étant pas de cette maison, mais de celle de France, tout ce qui ne serait pas l'intérêt même d'Espagne ne serait jamais le leur, comme au contraire, dès qu'il y aurait identité de maison, il y aurait identité d'intérêts, dont, pour ne parler maintenant que de l'extérieur, l'abaissement de l'empereur et la diminution du commerce et de l'accroissement des colonies des Anglais et des Hollandais aux Indes, ferait toujours un tel intérêt commun qu'il dominerait tous les autres. Que pour l'intérieur, il n'y avait qu'à prendre exemple sur la maison d'Autriche, que rien n'avait pu diviser depuis Charles V, quoique si souvent pleine de *riottes* domestiques. Que le desir de s'étendre en Flandre était un point que le moindre grain de sagesse et de politique ferait toujours céder à tout ce que l'union de deux si puissantes monarchies et si contiguës partout pouvait opérer, qui n'allait à rien moins pour la nôtre qu'à s'enrichir par le commerce des Indes, et pour toutes les deux à donner

le branle, le poids et avec le temps le ton à toutes les affaires de l'Europe; que cet intérêt était si grand et si palpable, et les occasions de division entre les deux rois de même sang si médiocres en eux-mêmes et si anéanties en comparaison de ceux-là, qu'il n'y avait point de division raisonnable à en craindre. Qu'il y avait à espérer que le roi vivrait assez long-temps non-seulement pour l'établir, et Monseigneur après lui, entre ses deux fils, qu'il n'y avait pas moins lieu d'en espérer la continuation entre les deux frères si unis et affermis de longue main dans ces principes, qu'ils feraient passer aux cousins-germains, ce qui montrait déjà une longue suite d'années; qu'enfin si le malheur venait assez à surmonter toute raison pour faire naître des guerres, il fallait toujours qu'il y eût un roi d'Espagne, et qu'une guerre se pousserait moins et se terminerait toujours plus aisément et plus heureusement avec un roi de même sang, qu'avec un étranger et de la maison d'Autriche.

Après cet exposé, le chancelier vint à ce qui regardait la rupture du traité de partage. Après en avoir remis le frauduleux, le captieux, le dangereux, il prétendit que la face des choses, entièrement changée du temps auquel il avait été signé, mettait de plein droit le roi en liberté, sans pouvoir être accusé de manquer de foi; que par ce traité il ne s'était engagé qu'à ce qu'il portait; qu'on n'y trouverait point de stipulation d'aucun refus de ce qui serait donné par la volonté du roi d'Espagne, et volonté pure, sans sollicitation, et même à l'insu du roi, et de ce qui serait offert par le vœu universel de tous les seigneurs et les peuples d'Espagne; que le premier était arrivé, que le second allait suivre, selon toute apparence; que le refuser contre tout intérêt, comme il croyait l'avoir démontré, attirerait moins la confiance avec qui le traité de partage avait été signé,

que leur mépris, que la persuasion d'une impuissance qui les enhardirait à essayer de dépouiller bientôt la France de ce qui ne lui avait été donné en distance si éloignée et de si fâcheuse garde, que pour le lui ôter à la première occasion; et que, bien loin de devenir la dictatrice de l'Europe par une modération si étrange et que nulle équité ne prétextait, la France acquerrait une réputation de pusillanimité qui serait attribuée aux dangers de la dernière guerre et à l'exténuation qui lui en serait restée, et qu'elle deviendrait la risée de ses faux amis avec bien plus de raison que Louis XII et François Ier ne l'avaient été de Ferdinand-le-Catholique, de Charles V, des papes et des Vénitiens, par leur rare attachement à leur foi et à leurs paroles positives, desquelles ici il n'y a rien qui puisse être pris en la moindre parité; enfin qu'il convenait qu'une si riche succession ne se recueillerait pas sans guerre, mais qu'il fallait lui accorder aussi que l'empereur ne souffrirait pas plus paisiblement l'exécution du traité de partage que celle du testament; que jamais il n'avait voulu y consentir, qu'il avait tout tenté pour s'y opposer, qu'il n'était occupé qu'à des levées et à des alliances; que guerre pour guerre, il valait mieux la faire à mains garnies et ne se pas montrer à la face de l'univers indignes de la plus haute fortune et la moins imaginée.

Ces deux avis, dont je ne donne ici que le précis, furent beaucoup plus étendus de part et d'autre, et fort disputés par force répliques des deux côtés. Monseigneur, tout noyé qu'il fût dans la graisse et dans l'apathie, parut un autre homme dans tous ces deux conseils, à la grande surprise du roi et des assistans. Quand ce fut à lui à parler, les ripostes finies, il s'expliqua avec force pour l'acceptation du testament, et reprit une partie des meilleures raisons du chancelier. Puis se tournant vers

le roi d'un air respectueux, mais ferme, il lui dit qu'après avoir dit son avis comme les autres, il prenait la liberté de lui demander son héritage, puisqu'il était en état de l'accepter; que la monarchie d'Espagne était le bien de la reine sa mère, par conséquent le sien, et pour la tranquillité de l'Europe celui de son second fils, à qui il le cédait de tout son cœur, mais qu'il n'en quitterait pas un seul pouce de terre à nul autre; que sa demande était juste et conforme à l'honneur du roi, et à l'intérêt et à la grandeur de sa couronne, et qu'il espérait bien aussi qu'elle ne lui serait pas refusée. Cela dit d'un visage enflammé surprit à l'excès. Le roi l'écouta fort attentivement, puis dit à madame de Maintenon : « Et vous, madame, que dites-vous de tout ceci »? Elle à faire la modeste; mais enfin pressée et même commandée, elle dit deux mots d'un bienséant embarras, puis en peu de paroles se mit sur les louanges de Monseigneur, qu'elle craignait et n'aimait guère, ni lui elle, et fut enfin d'avis d'accepter le testament.

Le roi conclut sans s'ouvrir. Il dit qu'il avait tout bien ouï, et compris tout ce qui avait été dit de part et d'autre; qu'il y avait de grandes raisons des deux côtés; que l'affaire méritait bien de dormir dessus et d'attendre vingt-quatre heures ce qui pourrait venir d'Espagne, et si les Espagnols seraient du même avis que leur roi. Il congédia le conseil, à qui il ordonna de se retrouver le lendemain au soir au même lieu, et finit sa journée, comme on l'a dit, entre madame de Maintenon, Torcy qu'il fit rester, et Barbésieux qu'il envoya chercher.

Le mercredi 10 novembre, il arriva plusieurs courriers d'Espagne, dont un ne fit que passer portant des ordres à l'électeur de Bavière à Bruxelles. On eut par eux tout ce qui pouvait achever de déterminer le roi à l'acceptation du testament, c'est-à-dire le vœu des sei-

gneurs et des peuples, autant que la brièveté du temps le pouvait permettre ; de sorte que, tout ayant été lu et discuté chez madame de Maintenon au conseil que le roi au retour de la chasse y tint comme la veille, il s'y détermina à l'acceptation. Le lendemain matin, jeudi, le roi, entre son lever et sa messe, donna audience à l'ambassadeur d'Espagne, à laquelle Monseigneur et Torcy furent présens. L'ambassadeur présenta, de la part de la reine et de la junte, une copie authentique du testament. On n'a pas douté depuis qu'en cette audience, le roi, sans s'expliquer nettement, n'eût donné de grandes espérances d'acceptation à l'ambassadeur, à la sortie duquel le roi fit entrer monseigneur le duc de Bourgogne, à qui il confia le secret du parti pris. Le chancelier s'en alla à Paris l'après-dînée, et les autres ministres eurent congé jusqu'à Versailles, de manière que personne ne douta que la résolution, quelle qu'elle fût, ne fût prise et arrêtée.

La junte qui fut nommée par le testament pour gouverner en attendant le successeur fut fort courte, et seulement composée de la reine, du cardinal Portocarrero, de don Manuel Arias, gouverneur du conseil de Castille, du grand-inquisiteur; et pour grands d'Espagne, du comte de Benevente et du comte d'Aguilar. Ceux qui firent faire le testament n'osèrent pas exclure la reine, et ne voulurent pas s'y mettre pour éviter jalousie. Ils n'étaient pas moins sûrs de leur fait, dès que le choix du successeur serait passé à l'ouverture du testament, ni de la gestion, par la présence du cardinal, du comte de Benevente et d'Arias, dont ils étaient assurés, et duquel la charge que j'aurai ailleurs occasion d'expliquer donnait le plus grand pouvoir, appuyé surtout de l'autorité du cardinal qui était comme le régent et le chef de la junte, tout le crédit et la puissance de la reine se trouvant

anéantis au point qu'elle fut réduite à faire sa cour au cardinal et à ses amis, et que, sous prétexte de sa douleur, elle n'assista à la junte que pour signer aux premières et plus importantes résolutions toutes arrêtées sans elle, et qu'elle s'en retira dans l'ordinaire et le courant, parce qu'elle sentait qu'elle n'y serait que de montre. Aguilar était l'homme d'Espagne le plus laid, qui avait le plus d'esprit, et peut-être encore le plus de capacité, mais le plus perfide et le plus méchant. Il était si bien connu pour tel qu'il en plaisantait lui-même, et qu'il disait qu'il serait le plus méchant homme d'Espagne, sans son fils qui avait joint à la laideur de son âme celle que lui-même avait en son corps. Mais c'était en même temps un homme cauteleux, et qui, voyant le parti pris, ne pensa qu'à sa fortune, à plaire aux maîtres des affaires, et à préparer le successeur à le bien traiter. Ubilla, par son emploi, était encore d'un grand et solide secours au cardinal et à Arias.

La suite nécessaire d'une narration si intéressante ne m'a pas permis de l'interrompre. Maintenant qu'elle est conduite à un point de repos, il faut revenir quelque peu sur ses pas. Il n'est pas croyable l'étonnement qu'eut Blécourt d'une disposition si peu attendue, et dont on s'était caché de lui autant que du comte d'Harrach. La rage de celui-ci fut extrême par la surprise, par l'anéantissement du testament en faveur de l'archiduc, sur lequel il comptait entièrement, et par l'abandon et l'impuissance où il se trouva tombé tout-à-coup, et lui et la reine à qui il ne resta pas une créature, ni à lui un Autrichien qui se l'osât montrer. Harcourt, en ouvrant les dépêches du roi à Bayonne, demeura interdit. Il sentit bien alors que les propositions que l'Amirante lui avait faites de la part de la reine étaient de gens clairvoyans, non pas elle, mais lui, qui craignaient

que les choses ne prissent ce tour par le grand intérêt des principaux particuliers, et qui, à tout hasard du succès, voulaient faire leur marché. Il eût bien alors redoublé les regrets de son retour, et de la défense qu'il reçut d'entrer en rien avec l'Amirante, s'il n'eût habilement su tirer sur le temps, et profiter de la protection de madame de Maintenon pour emporter à Bayonne une promesse dont il se mit à hâter l'accomplissement.

La surprise du roi et de ses ministres fut sans pareille. Ni lui ni eux ne pouvaient croire à ce qu'ils lisaient dans la dépêche de Blécourt, et il leur fallut plusieurs jours pour en revenir assez et être en état de délibérer sur une aussi importante matière. Dès que la nouvelle devint publique, elle fit la même impression sur toute la cour. Les ministres étrangers passèrent les nuits à conférer et à méditer sur le parti que le roi prendrait, et sur les intérêts de leurs maîtres, et gardaient à l'extérieur un grand silence. Le courtisan ne s'occupait qu'à raisonner, et presque tous allaient à l'acceptation. La manière ne laissa pas d'en être agitée dans les conseils, jusqu'à y raisonner de donner la comédie au monde, et de faire disparaître le duc d'Anjou sous la conduite du nonce Gualterio qui l'emmènerait en Espagne. Je le sus et je songeai à être de la partie. Mais ce misérable biais fut aussitôt rejeté, par la honte d'accepter à la dérobée tant de couronnes offertes, et par la nécessité prompte de lever le masque pour soutenir l'Espagne trop faible pour être laissée à ses propres forces. Comme on ne parlait d'autre chose que du parti qu'il y avait à prendre, le roi se divertit un soir dans son cabinet à en demander leur avis aux princesses. Elles répondirent que c'était d'envoyer promptement M. le duc d'Anjou en Espagne, et que c'était le sentiment général, par tout ce qu'elles en entendaient dire à tout le monde. « Je suis sûr, leur ré-

pliqua le roi, que quelque parti que je prenne, beaucoup de gens me condamneront. »

C'était le samedi 13 novembre. Le lendemain matin dimanche 14, veille du départ de Fontainebleau, le roi entretint long-temps Torcy, qui avertit ensuite l'ambassadeur d'Espagne, qui était demeuré à Fontainebleau, de se trouver le lendemain au soir à Versailles. Cela se sut et donna un grand éveil. Les gens alertes avaient su encore que le vendredi précédent le roi avait parlé long-temps à M. le duc d'Anjou en présence de Monseigneur et de monseigneur le duc de Bourgogne, ce qui était si extraordinaire qu'on commença à se douter que le testament serait accepté. Ce même dimanche, veille du départ, un courrier espagnol du comte d'Harrach passa à Fontainebleau allant à Vienne, vit le roi à son souper, et dit publiquement qu'on attendait à Madrid M. le duc d'Anjou avec beaucoup d'impatience, et ajouta qu'il y avait quatre grands nommés pour aller au-devant de lui. Ce prince, à qui on parla du testament, ne répondit que par sa reconnaissance pour le roi d'Espagne, et se conduisit si uniment qu'il ne parut jamais qu'il sût ou se doutât de rien jusqu'à l'instant de sa déclaration.

CHAPITRE IV.

Retour de Fontainebleau. — Le duc d'Anjou déclaré roi d'Espagne. — Il est salué par l'ambassadeur espagnol et toute la cour. — Discours du roi. — Cérémonial à la messe. — Départ du roi d'Espagne fixé au 1er décembre. — Les princes ses frères l'accompagnent. — M. de Beauvilliers a seul en chef le commandement de tout le voyage. — M. le duc de Noailles lui est adjoint pour le suppléer en cas d'absence ou de maladie. — Monsieur

attend l'heure sous sa pendule pour apprendre à sa cour la grande nouvelle de la déclaration du roi d'Espagne. — Traitement du roi d'Espagne à la cour depuis sa déclaration. — Le nonce et l'ambassadeur de Venise félicitent les deux rois. — Harcourt déclaré duc héréditaire et ambassadeur en Espagne. — Rage de Tallard. — Son monologue chez Torcy. — Grand éclat de rire des valets. — L'électeur de Bavière fait proclamer Philippe V aux Pays-Bas. — Il est salué à la cour par le parlement et tous les corps. — Plaintes de l'ambassadeur hollandais. — Le marquis de Bedmar à Marly. — Philippe V proclamé à Milan. — Le roi d'Espagne fait Castel-dos-Rios grand d'Espagne de première classe. — Il prend la toison. — Manière de la porter. — Départ du roi d'Espagne. — Spectacle touchant des adieux qu'il reçoit du roi et de Monseigneur. — Philippe V proclamé à Madrid, à Naples, en Sicile et en Sardaigne.

Le lundi 15 novembre, le roi partit de Fontainebleau entre neuf et dix heures, n'ayant dans son carrosse que monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, madame la princesse de Conti, et la duchesse du Lude, mangea un moment sans en sortir, et arriva à Versailles sur les quatre heures. Monseigneur alla dîner à Meudon pour y demeurer quelques jours, et Monsieur et Madame à Paris. En chemin, l'ambassadeur d'Espagne reçut un courrier avec de nouveaux ordres et de nouveaux empressemens pour demander M. le duc d'Anjou. La cour se trouva fort grosse à Versailles, que la curiosité y avait rassemblée dès le jour même de l'arrivée du roi.

Le lendemain mardi 16 novembre, le roi, au sortir de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'était rendu par les derrières. Le roi, le lui montrant, lui dit qu'il le pouvait saluer comme son roi. Aussitôt il se jeta à genoux à la manière espagnole, et lui fit un assez long compliment en cette langue. Le roi lui dit qu'il ne l'entendait pas

encore, et que c'était à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt après, le roi fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battans de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde qui était là presqu'en foule d'entrer; puis, passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : « Messieurs, leur dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment; c'était l'ordre du ciel; je l'ai accordé avec plaisir» Et se tournant à son petit-fils. « Soyez bon Espagnol; c'est présentement votre premier devoir, mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour entretenir l'union entre les deux nations; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe ». Montrant après du doigt son petit-fils à l'ambassadeur : « S'il suit mes conseils, lui dit-il, vous serez grand seigneur et bientôt; il ne saurait mieux faire que de suivre vos avis ».

Ce premier brouhaha de courtisan passé, les deux autres fils de France arrivèrent, et tous trois s'embrassèrent tendrement et les larmes aux yeux à plusieurs reprises. Zinzendorf, envoyé de l'empereur, qui a depuis fait une grande fortune à Vienne, avait demandé audience dans l'ignorance de ce qui se devait passer, et dans la même ignorance attendait en bas dans la salle des ambassadeurs que l'introducteur le vînt chercher pour donner part de la naissance de l'archiduc, petit-fils de l'empereur, qui mourut bientôt après. Il monta donc sans rien savoir de ce qui venait d'avoir lieu. Le roi fit passer le nouveau monarque et l'ambassadeur d'Espagne dans ses arrière-cabinets, puis fit entrer Zinzendorf, qui n'apprit qu'en sortant le fâcheux contre-temps dans lequel il était tombé. Ensuite le roi alla à la messe

à la tribune, à l'ordinaire, mais le roi d'Espagne avec lui et à sa droite. A la tribune, la maison royale, c'est-à-dire jusqu'aux petits-fils de France inclusivement, et non plus, se mettaient à la rangette et de suite sur le drap de pied du roi; et comme là, à la différence du prie-dieu, ils étaient tous appuyés comme lui sur la balustrade couverte du tapis, il n'y avait que le roi seul qui eût un carreau par-dessus la banquette, et eux tous étaient à genoux sur la banquette couverte du même drap de pied, et tous sans carreau. Arrivant à la tribune, il ne se trouva que le carreau du roi qui le prit et le présenta au roi d'Espagne, lequel n'ayant pas voulu l'accepter, il fut mis à côté, et tous deux entendirent la messe sans carreau. Mais après il y en eut toujours deux quand ils allaient à la même messe, ce qui arriva fort souvent.

Revenant de la messe, le roi s'arrêta dans la pièce du lit du grand appartement, et dit au roi d'Espagne que désormais ce serait le sien; il y coucha dès le même soir, et il y reçut toute la cour qui en foule alla lui rendre ses respects. Villequier, premier gentilhomme de la chambre du roi, en survivance du duc d'Aumont, son père, eut ordre de le servir; et le roi lui céda deux de ses cabinets, où on entre de cette pièce, pour s'y tenir lorsqu'il serait en particulier, et ne pas rompre la communication des deux ailes qui n'est que par ce grand appartement.

Dès le même jour on sut que le roi d'Espagne partirait le 1er décembre; qu'il serait accompagné des deux princes, ses frères, qui demandèrent d'aller jusqu'à la frontière; que M. de Beauvilliers aurait l'autorité dans tout le voyage sur les princes et les courtisans, et le commandement seul sur les gardes, les troupes, les officiers et la suite, et qu'il réglerait, disposerait seul de toutes cho-

ses. Le maréchal duc de Noailles lui fut joint, non pour se mêler, ni ordonner de quoi que ce soit en sa présence, quoique maréchal de France et capitaine des gardes-du-corps, mais pour le suppléer en tout en cas de maladie ou d'absence du lieu où seraient les princes. Toute la jeunesse de la cour, de l'âge à-peu-près des princes, eut permission de faire le voyage, et beaucoup y allèrent ou entre eux ou dans les carrosses de suite. On sut encore que de Saint-Jean-de-Luz, après la séparation, les deux princes iraient voir la Provence et le Languedoc, passant par un coin du Dauphiné; qu'ils reviendraient par Lyon, et que le voyage serait de quatre mois. Cent vingt gardes sous Vaudreuil, lieutenant, et Montesson, enseigne, avec des exempts, furent commandés pour les suivre, et MM. de Beauvilliers et de Noailles eurent chacun 50,000 livres pour leur voyage.

Monseigneur, qui savait l'heure que le roi s'était réglée pour la déclaration du roi d'Espagne, l'apprit à ceux qui étaient à Meudon; et Monsieur, qui en eut le secret en partant de Fontainebleau, se mit sous sa pendule dans l'impatience de l'annoncer, et quelques minutes avant l'heure ne put s'empêcher de dire à sa cour qu'elle allait apprendre une grande nouvelle, qu'il leur dit, dès que l'aiguille arrivée sur l'heure le lui permit. Dès le vendredi précédent, monseigneur le duc de Bourgogne, M. le duc d'Anjou et l'ambassadeur d'Espagne le surent, et en gardèrent si bien le secret qu'il n'en transpira rien à leur air ni à leurs manières. Madame la duchesse de Bourgogne le sut en arrivant de Fontainebleau, et M. le duc de Berry le lundi matin. Leur joie fut extrême, quoique mêlée de l'amertume de se séparer; ils étaient tendrement unis, et si la vivacité et l'enfance excitaient quelquefois de petites *riottes* entre le premier et le troisième, c'était toujours le second, na-

turellement sage, froid et réservé, qui les raccommodait.

Aussitôt après la déclaration, le roi la manda par le premier écuyer au roi et à la reine d'Angleterre. L'après-dînée le roi d'Espagne alla voir Monseigneur à Meudon, qui le reçut à la portière et le conduisit de même. Il le fit toujours passer devant lui partout, et lui donna de la *majesté;* en public ils demeurèrent debout. Monseigneur parut hors de lui de joie. Il répétait souvent que jamais homme ne s'était trouvé comme lui en état de dire : le roi mon père, et le roi mon fils. S'il avait connu la prophétie qui dès sa naissance avait dit de lui : fils de roi, père de roi, et jamais roi, que tout le monde avait ouï répéter mille fois, je pense que, quelque vaines que soient ces prophéties, il ne s'en serait pas tant réjoui. Depuis cette déclaration, le roi d'Espagne fut traité comme le roi d'Angleterre. Il avait à souper un fauteuil et son cadenas à la droite du roi, Monseigneur et le reste de la famille royale des ployans au bout, et au retour de la table à l'ordinaire, pour boire, une soucoupe et un verre couvert, et l'essai comme pour le roi. Ils ne se voyaient en public qu'à la chapelle, et pour y aller et en revenir, et à souper, au sortir duquel le roi le conduisait jusqu'à la porte de la galerie. Il vit le roi et la reine d'Angleterre à Versailles et à Saint-Germain, et ils se traitèrent comme le roi et le roi d'Angleterre en tout, mais les trois rois ne se trouvèrent jamais nulle part tous trois ensemble. Dans le particulier, c'est-à-dire dans les cabinets et chez madame de Maintenon, il vivait en duc d'Anjou avec le roi qui, au premier souper, se tourna à l'ambassadeur d'Espagne, et lui dit qu'il croyait encore que tout ceci était un songe. Il ne vit qu'une fois madame la duchesse de Bourgogne et messeigneurs ses frères, en cérémonie, chez lui et chez eux. La visite se passa comme la première du roi d'Angleterre,

et de même avec Monsieur et Madame qu'il alla voir à Paris. Quand il sortait ou rentrait, la garde battait aux champs; en un mot toute égalité avec le roi. Lorsque, allant ou venant de la messe, ils passaient ensemble le grand appartement, le roi prenait la droite, et à la dernière pièce la quittait au roi d'Espagne, parce qu'alors il n'était plus dans son appartement. Les soirs il les passait chez madame de Maintenon, dans des pièces séparées de celles où elle était avec le roi, et là il jouait à toutes sortes de jeux, et le plus ordinairement à courre comme des enfans avec messeigneurs ses frères, madame la duchesse de Bourgogne qui s'occupait fort de l'amuser et ce petit nombre de dames à qui cet accès était permis.

Le nonce et l'ambassadeur de Venise, un moment après la déclaration, fendirent la presse et allèrent témoigner leur joie au roi et au nouveau roi, ce qui fut extrêmement remarqué. Les autres ministres étrangers se tinrent sur la réserve assez embarrassés; mais l'état de Zinzendorf, qui demeura quelque temps dans le salon au sortir de son audience, fut une chose tout-à-fait singulière et curieuse. Je pense qu'il eût acheté cher un mot d'avis à temps d'être demeuré à Paris. Bientôt après l'ambassadeur de Savoie, et tous les ministres des princes d'Italie, vinrent saluer et féliciter le roi d'Espagne.

Le mercredi 17 novembre, Harcourt fut déclaré duc héréditaire et ambassadeur en Espagne, avec ordre d'attendre le roi d'Espagne à Bayonne et de l'accompagner à Madrid. Tallard était encore à Versailles sur son départ pour retourner à Londres, où le roi d'Angleterre était arrivé de Hollande. C'était l'homme du monde le plus rongé d'ambition et de politique. Il fut si outré de voir son traité de partage renversé, et Harcourt duc héréditaire, qu'il en pensa perdre l'esprit. On le voyait des fenêtres du château se promener tout seul dans les

jardins, sur les parterres, les bras en croix sur sa poitrine, son chapeau sur les yeux, parlant tout seul et gesticulant parfois comme un possédé. Il avait voulu, comme nous l'avons vu, se donner l'honneur du traité de partage, comme Harcourt laissait croire tant qu'il pouvait que le testament était son ouvrage, dont il n'avait jamais su un mot que par l'ouverture de la dépêche du roi à Bayonne comme je l'ai raconté, ni Tallard n'avait eu d'autre part au traité de partage que la signature. Dans cet état de rage, ce dernier, arrivant chez Torcy pour dîner, trouva qu'on était à table, et perçant dans une autre pièce sans dire mot, y jeta son chapeau et sa perruque sur des sièges, et se mit à déclamer tout haut et tout seul sur l'utilité du traité de partage, les dangers de l'acceptation du testament, le bonheur d'Harcourt qui sans y avoir rien fait lui enlevait sa récompense. Tout cela fut accompagné de tant de dépit, de jalousie, mais surtout de grimaces et de postures si étranges, qu'à la fin il fut ramené à lui-même par un éclat de rire dont le grand bruit le fit soudainement retourner en tressaillant, et il vit alors sept ou huit personnes à table, environnées de valets, qui mangeaient dans la même pièce, et qui s'étant prolongé le plus qu'ils avaient pu le plaisir de l'entendre, et celui de le voir par la glace vers laquelle il était tourné debout à la cheminée, n'avaient pu y tenir plus long-temps, et avaient tous à-la-fois laissé échapper ce grand éclat de rire. On peut juger de ce que devint Tallard à ce réveil, et tous les contes qui en coururent par Versailles.

Le vendredi 19 novembre, le roi d'Espagne prit le grand deuil. Villequier dans les appartemens, et ailleurs un lieutenant des gardes, portèrent la queue de son manteau. Deux jours après, le roi le prit en violet à l'ordinaire et drapa ainsi que ceux qui drapent avec lui. Le

lundi 22 on eut des lettres de l'électeur de Bavière, de Bruxelles, pour reconnaître le roi d'Espagne. Il le fit proclamer parmi les *Te Deum*, les illuminations et les réjouissances, et nomma le marquis de Bedmar, mestre-de-camp-général des Pays-Bas, pour venir ici de sa part. Le même jour, le parlement en corps et en robes rouges, mais sans fourrures ni mortiers, vint saluer le roi d'Espagne. Le premier président le harangua, ensuite la chambre des comptes et les autres cours, conduites par le grand maître des cérémonies. Le roi d'Espagne ne se leva point de son fauteuil pour pas un de ces corps, mais il demeura toujours découvert. Chez le prince de Galles à Saint-Germain, et chez Monsieur à Paris, il ne s'assit pas et fut reçu et conduit à sa portière comme il avait été à Meudon. Le mercredi 24, le roi alla à Marly jusqu'au samedi suivant; le roi d'Espagne fut du voyage. Tout s'y passa comme à Versailles, excepté qu'il fut davantage parmi tout le monde dans le salon. Il mangea toujours à la table du roi, dans un fauteuil à sa droite.

L'ambassadeur de Hollande, contre tout usage des ministres étrangers, alla par les derrières chez Torcy se plaindre amèrement de l'acceptation du testament, de la part de ses maîtres. L'ambassadeur d'Espagne y amena le marquis de Bedmar, que le roi vit long-temps seul dans son cabinet. Le prince de Chimay, et quelques autres Espagnols et Flamands qui les accompagnaient, saluèrent aussi les deux rois, le nôtre les promena dans les jardins, et leur en fit les honneurs en présence du roi d'Espagne. Ils furent surpris de ce que le roi fit à l'ordinaire couvrir tout le monde et eux-mêmes; il s'en aperçut, et leur dit que jamais on ne se couvrait devant lui, mais qu'aux promenades il ne voulait pas que personne s'enrhumât.

Le dimanche 28, l'ambassadeur d'Espagne apporta au

roi des lettres de M. de Vaudemont, gouverneur du Milanais, qui y avait fait proclamer le roi d'Espagne, avec les mêmes démonstrations de joie qu'à Bruxelles, et qui donnait les mêmes assurances de fidélité. Bedmar retourna en Flandre, après avoir encore entretenu le roi auquel il plut fort. Les courriers d'Espagne pleuvaient, avec des remercîmens et des joies non pareilles dans les lettres de la junte. Le 1er décembre, le chancelier à la tête du conseil en corps alla prendre congé du roi d'Espagne, mais sans harangue, l'usage du conseil étant de ne haranguer pas même le roi. Le lundi 2, le roi d'Espagne fit grand d'Espagne de la première classe le marquis de Castel-dos-Rios, ambassadeur d'Espagne, et prit sans cérémonie la Toison d'Or, conservant l'ordre du Saint-Esprit, qui par ses statuts est compatible avec cet ordre et celui de la Jarretière seulement. Il la porta avec un ruban noir cordonné, en attendant d'en recevoir le collier en Espagne par le plus ancien chevalier. La manière de porter la Toison a fort varié, et est maintenant fixée au ruban rouge ondé au cou. D'abord ce fut pour tous les jours un petit collier léger sur le modèle de celui des jours de cérémonie; il dégénéra en chaîne ordinaire, puis se mit à la boutonnière par commodité. Un ruban succéda à la chaîne, soit au cou, soit à la boutonnière, et comme il n'était pas de l'institution la couleur en fut indifférente; enfin la noire prévalut par l'exemple et le nombre des chevaliers graves et âgés, jusqu'à ce que l'électeur de Bavière, étant devenu gouverneur des Pays-Bas, préféra le rouge comme d'un plus ancien usage et plus parant. A son exemple, tous les chevaliers de la Toison des Pays-Bas et d'Allemagne prirent le ruban rouge ondé, et le roi d'Espagne le prit de même bientôt après l'avoir porté en noir, et personne depuis ne l'a plus porté autrement, ni à la boutonnière, que pour la chasse.

La maison royale, les princes et princesses du sang, toute la cour, le nonce, les ambassadeurs de Venise et de Savoie, les ministres des princes d'Italie, prirent congé du roi d'Espagne qui ne fit aucune visite d'adieu. Le roi donna aux princes ses petits-fils vingt-et-une bourses de 1,000 louis chacune, pour leur poche et leurs menus plaisirs pendant le voyage, et beaucoup d'argent d'ailleurs pour les libéralités.

Enfin le samedi 4 décembre, le roi d'Espagne alla chez le roi avant aucune entrée, et y resta long-temps seul, puis descendit chez Monseigneur avec qui il fut aussi seul long-temps. Tous entendirent la messe ensemble à la tribune; la foule des courtisans était incroyable. Au sortir de la messe ils montèrent tout de suite en carrosse: Madame la duchesse de Bourgogne entre les deux rois au fond, Monseigneur au devant entre Messeigneurs ses autres deux fils, Monsieur à une portière et Madame à l'autre, environnés en pompe de beaucoup plus de gardes que d'ordinaire, des gendarmes et des chevau-légers; tout le chemin jusqu'à Sceaux jonché de carrosses et de peuple, et Sceaux, où ils arrivèrent un peu après midi, plein de dames et de courtisans, gardé par les deux compagnies de mousquetaires. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le roi traversa tout l'appartement bas, entra seul dans la dernière pièce avec le roi d'Espagne, et fit demeurer tout le monde dans le salon. Un quart d'heure après il appela Monseigneur qui était resté aussi dans le salon, et quelque temps après l'ambassadeur d'Espagne qui prit là congé du roi son maître. Un moment après il fit entrer ensemble Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, M. le duc de Berry, Monsieur et Madame, et après un court intervalle les princes et les princesses du sang. La porte était ouverte à deux battans, et du salon on les voyait tous pleurer avec amertume. Le roi dit au

roi d'Espagne, en lui présentant ces princes : « Voici les princes de mon sang et du vôtre; les deux nations présentement ne doivent plus se regarder que comme une même nation, elles doivent avoir les mêmes intérêts, ainsi je souhaite que ces princes soient attachés à vous comme à moi; vous ne sauriez avoir d'amis plus fidèles ni plus assurés ». Tout cela dura bien une heure et demie. A la fin il fallut se séparer. Le roi conduisit le roi d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement, et l'embrassa à plusieurs reprises et le tenant long-temps dans ses bras, Monseigneur de même. Le spectacle fut extrêmement touchant.

Le roi rentra quelque temps pour se remettre, Monseigneur monta seul en calèche et s'en alla à Meudon, et le roi d'Espagne avec Messeigneurs ses frères et M. de Noailles dans son carrosse pour aller coucher à Chartres. Le roi se promena ensuite en calèche avec madame la duchesse de Bourgogne, Monsieur et Madame, puis ils retournèrent tous à Versailles. Desgranges, maître des cérémonies, et Noblet, un des premiers commis de Torcy, pour servir de secrétaire, suivirent au voyage. Louville, de qui j'ai souvent parlé, Montriel et Valouse pour écuyers, Hersent pour premier valet de garde-robe, et Laroche pour premier valet de chambre, suivirent pour demeurer en Espagne, avec quelques menus domestiques de chambre et de garde-robe, et quelques gens pour la bouche et de médecine.

M. de Beauvilliers, qui se crevait de quinquina pour arrêter une fièvre opiniâtre accompagnée d'un fâcheux dévoiement, mena madame sa femme à qui mesdames de Cheverny et de Rasilly tinrent compagnie. Le roi voulut absolument qu'il se mît en chemin et qu'il tâchât de faire le voyage. Il l'entretint long-temps le lundi matin avant que personne fût entré, ni lui sorti du lit, d'où

M. de Beauvilliers monta tout de suite en carrosse pour aller coucher à Étampes et joindre le roi d'Espagne le lendemain à Orléans. Laissons-les aller, et admirons la Providence qui se joue des pensées des hommes et dispose des états. Qu'auraient dit Ferdinand et Isabelle, Charles V et Philippe II qui ont voulu envahir la France à tant de différentes reprises, qui ont été si accusés d'aspirer à la monarchie universelle, et Philippe IV même, avec toutes ses précautions au mariage du roi et à la paix des Pyrénées, de voir un fils de France devenir roi d'Espagne par le testament du dernier de leur sang en Espagne, et par le vœu universel de tous les Espagnols, sans dessein, sans intrigue, sans une amorce tirée de notre part, et à l'insu du roi, à son extrême surprise et de tous ses ministres, et qui n'eut que l'embarras de se déterminer et la peine d'accepter. Que de grandes et sages réflexions à faire, mais qui ne seraient pas en place dans ces Mémoires! Reprenons ce qui s'est passé dont je n'ai pas voulu interrompre une suite si curieuse et si intéressante.

Cependant on avait appris que la nouvelle de l'acceptation du testament avait causé à Madrid la plus extrême joie, aux acclamations de laquelle le nouveau roi Philippe V avait été proclamé à Madrid, où les seigneurs, les bourgeois et le peuple donnaient tous les jours quelque marque nouvelle de leur haine pour les Allemands et pour la reine que presque tout son service avait abandonnée, et à qui on refusait les choses les plus ordinaires de son entretien. On apprit par un autre courrier de Naples dépêché par le duc de Medina-Cœli, vice-roi, que le roi d'Espagne y avait été reconnu et proclamé avec la même joie; il le fut de même en Sicile et en Sardaigne.

CHAPITRE V.

Aventure de Vaïni à Rome, qui manque d'être assassiné par des sbires payés par ses créanciers. — M. de Monaco intervient. — Combat entre ses domestiques et les sbires. — Il est lui-même fort tiraillé par son cordon bleu. — Il sort de Rome avec éclat. — Le sacré-collège fait demander pardon au roi sur cette affaire. — Exaltation du cardinal Albano pape, qui prit le nom de Clément XI. — Quelle part les cardinaux français eurent à cette exaltation. — Grâces préliminaires du roi. — Chamillart fait ministre. — L'empereur se prépare à la guerre. — L'électeur de Brandebourg se déclare roi de Prusse. — A quel titre il possédait ce pays. — Tessé à Milan, et Colmenero à Versailles. — Dons du roi à Castel-dos-Rios. — Il le fait nommer vice-roi du Pérou. — Harcourt retourne à Madrid. — Sa place à la junte.

Quelque temps auparavant, il était arrivé une aventure assez désagréable à Rome pour ce beau M. Vaïni, à qui la bassesse de donner l'*altesse* au cardinal de Bouillon avait valu l'ordre sans que le roi s'en fût douté. Sa naissance était très commune, son mérite ne la relevait pas, et ses affaires délabrées étaient en prise à des créanciers de mauvaise humeur qui lui lâchèrent des sbires aux trousses pour l'arrêter, n'osant pas trop faire exécuter ses meubles, parce que les armes du roi étaient sur la porte de son palais, car tout est palais en Italie et il ne s'y parle point de maison. Vaïni attaqué battit en retraite, et fut poursuivi jusque chez lui, où M. de Monaco, averti de la bagarre, accourut lui-même, et dit au commandant des sbires de se retirer d'un palais qui n'était plus celui de Vaïni, mais le sien à lui ambassadeur, puisqu'il y était présent. Le commandant voulut se retirer, mais quelques sbires n'obéissant pas, des gentilshommes de

M. de Monaco les chassèrent à coups d'épée, lui leur recommandant de n'en point blesser. Des sbires qui étaient dans la rue, voyant qu'on chassait ainsi leurs camarades, firent une décharge qui blessa quelques domestiques de M. de Monaco, et qui blessa à mort le gentilhomme sur lequel il s'appuyait qui tomba, et l'ambassadeur sur lui. Cela fit grand bruit dans Rome et peu d'honneur à M. de Monaco, qui se commit là fort mal-à-propos en personne avec des canailles, et pour ce Vaïni qu'il fallait protéger autrement, et qui n'était bon qu'à attirer de mauvaises affaires. Il fut là fort tiraillé même par son cordon bleu. M. de Monaco, mécontent de la lenteur du sacré-collège sur cette affaire, sortit de Rome avec éclat, sur quoi les trois chefs d'ordre qui se trouvèrent de jour et qui étaient Acciaïoli, Colloredo, et San-Cesareo écrivirent au roi pour lui demander pardon au nom du sacré-collège, et quelle justice et satisfaction il lui plaisait prescrire. Le roi, content de la soumission, les en laissa les maîtres, et manda au cardinal d'Estrées qu'il voulait qu'on fît grâce, si on en condamnait quelqu'un à mort.

San-Cesareo était aussi camerlingue, et de la maison Spinola, et fut fort sur les rangs pour être pape avec un autre cardinal, Spinola Marescotti, et Albano qui eut enfin toutes les voix, et qui eut vraiment peine et sans feintise à se résoudre d'accepter le pontificat. Il était de Pezzaro dans le duché d'Urbain, fils d'un avocat consistorial qu'Urbain VIII avait fait sénateur. Notre pape avait pris la route des petits gouvernemens d'où Innocent XI le tira pour le faire sécrétaire des brefs, et son successeur Alexandre VIII le fit cardinal en 1690, qu'il n'avait que quarante ans. C'était un homme de bien, mais qui n'ayant jamais été au-dehors, ni dans les congrégations importantes pendant sa prélature, apporta peu d'expérience et de capacité à son pontificat. Les Français eurent

beaucoup de part à son exaltation, et le cardinal de Bouillon entre autres qui eut la meilleure conduite du monde dans le conclave avec nos cardinaux, et la plus française avec tous. Il essuya tous les dégoûts que les nôtres lui donnèrent sans se fâcher ni se détourner d'un pas de les seconder de toutes ses forces; il fut d'autant plus aise de l'exaltation d'Albano qu'il était son ami, qu'il l'avait toujours porté, qu'il avait eu grande part au succès, et que ce pape, qui s'était fait prêtre fort peu de jours avant d'entrer au conclave, n'était point évêque, et devait être sacré par ses mains comme doyen du sacré-collège, comme il le sacra en effet. Il espéra donc recueillir le fruit de sa bonne conduite et de la puissante recommandation du pape qui la lui accorda en effet. Mais la mesure était comblée et la colère du roi ne se put apaiser. Nos cardinaux eurent ordre de revenir, excepté Janson chargé des affaires du roi à Rome, et Estrées qui alla à Venise où nous le retrouverons. Je ne sais par quelle fantaisie ce pape prit le nom de Clément XI, dont il fit faire des excuses au cardinal Ottoboni, de l'oncle duquel il était créature; il fut élu le 24 novembre.

Le roi fit payer 400,000 livres au cardinal Radzewski, qu'il prétendait avoir avancées pour l'élection manquée de M. le prince de Conti, donna une grosse confiscation de vaisseaux de Dantzik qu'il avait fait arrêter à l'abbé de Polignac, pour ses équipages, que ceux de cette ville lui avaient pris, et reçut après leurs soumissions et leurs pardons. Il donna aussi 12,000 livres de pension à madame de Lislebonne, sœur de M. de Vaudemont, 5,000 livres à la femme de Mansart, et 4,000 livres à mademoiselle de Croissy, sœur de Torcy, et le 23 novembre, il fit Chamillart ministre, et lui ordonna de venir le lendemain au conseil d'état. Il fut d'autant plus touché de cette importante grâce qu'il n'y songeait pas encore. Le

roi qui l'aimait et qui s'en accommodait de plus en plus, fut bien aise de lui hâter cette joie, et d'augmenter sa considération et son crédit parmi les financiers dans un temps où il prévoyait qu'il pourrait avoir besoin d'argent. Barbésieux, ami de Chamillart, mais son ancien, et supérieur à lui en tant de manières, ne lui en sut point mauvais gré, mais il prit cette préférence avec la dernière amertume, et Pontchartrain se fit moquer de soi d'en paraître fâché, et d'y avoir prétendu, et blâmer jusque par son père.

Cependant l'empereur se préparait à la guerre, et à avoir une armée en Italie sous le prince Eugène, et une autre sur le Rhin que le prince Louis de Bade devait commander. Mais il venait de se joindre de plus en plus aux opposans au neuvième électorat. L'empereur lui en avait écrit avec force et hauteur, il y avait répondu de même et mis le marché à la main sur sa charge de feld-maréchal-général de ses armées et de celles de l'empire. S'étant assuré de la maison de Brunswick par ce neuvième électorat, il s'acquit encore celle de Brandebourg, en adhérant à la fantaisie de cet électeur.

Il possédait la Prusse à une étrange titre. Les chevaliers de l'ordre teutonique, chassés de Syrie par les Sarrasins, ne savaient où se retirer, et ils étaient trente mille, tous Allemands. Rome, l'empire, la Pologne, convinrent de leur donner la Prusse à conquérir sur les peuples barbares et idolâtres qui en étaient les habitans et les maîtres, et qui avaient un roi et une forme d'état. La conquête fut difficile, longue, sanglante; à la fin elle réussit, et l'ordre teutonique devint très puissant. Le grand-maître y était absolu et traité en roi avec une cour et de grands revenus; il y avait un maître de l'ordre sous le grand-maître qui avait son état à part et grand nombre de commanderies. La religion y fleurit et l'ordre avec elle jusqu'à entreprendre des conquêtes, et d'envahir la Samogitie et

la Lithuanie, ce qui causa de longues et de cruelles guerres entre eux et les Polonais. Luther ayant répandu sa commode doctrine en Allemagne, ces chevaliers s'y engagèrent, et usurpèrent héréditairement leurs commanderies. Albert de Brandebourg était lors grand-maître; il ruina tous les droits et les priviléges de l'ordre qui l'avait élu, s'en appropria les richesses communes, se moqua du pape et de l'empereur, et, sous prétexte de terminer la guerre de Pologne, partagea la Prusse avec elle, dont la part fut appelée Prusse-Royale, et la sienne Ducale, et lui duc de Prusse. A son exemple, Gothard Kettler qui était en même temps maître de l'ordre, s'appropria la Courlande en duché héréditaire, sous la mouvance de la Pologne, et sa postérité l'a conservée jusqu'à nos jours, que, le dernier mâle étant mort, la czarine en a su récompenser les services amoureux de Byron, gentilhomme tout simple du pays. Fréderic était petit-fils, fils et frère des trois premiers électeurs de Brandebourg de la maison d'aujourd'hui. Il eut trois fils entre autres de la fille de Casimir roi de Pologne: Casimir, qui fit la branche de Culmbach, qui servit fort utilement Charles V et Ferdinand son frère et laissa un fils unique, mort sans postérité; Georges, qui fit la branche d'Anspach l'ancienne, qui s'éteignit aussi dans son fils; et Albert qui, de grand-maître de l'ordre teutonique, secoua le joug de Rome, de ses vœux, de l'empire, et se fit duc héréditaire de Prusse; dont il prit l'investiture du roi de Pologne.

Ainsi, la Prusse, qui était province de Pologne, fut séparée en deux comme je viens de dire en 1525. Ce fut cet Albert qui érigea l'université de Kœnisberg, capitale de la Prusse ducale; il mourut en mars 1568, il ne laissa qu'un fils Albert-Fréderic, duc de Prusse, mort imbécille en 1618, en qui finirent les trois branches susdites. Il avait épousé en 1573 Marie-Eléonore, fille aînée de Guillaume duc de

Clèves, Juliers, Berg, etc., sœur de J. Guillaume, mort sans enfans, 15 mars 1609, d'Anne, mariée au palatin de Neubourg, de Magdeleine, femme d'autre palatin, duc des Deux-Ponts, de Sibille, marquise de Bade, puis de Burgau de la maison d'Autriche, mais morte sans enfans de ses deux maris. J. Sigismond, électeur de Brandebourg, eut donc de sa femme Anne, fille aînée d'Albert Fréderic de Brandebourg, duc de Prusse, et de Marie-Eléonore fille aînée de Guillaume duc de Clèves et de Juliers, et sœur de J. Guillaume, dernier duc de Clèves et Juliers, etc., eut dis-je, la Prusse et la prétention sur la succession de Clèves, Berg, Juliers, etc., qu'il partagea enfin provisionnellement avec le palatin de Neubourg. Fréderic Guillaume électeur de Brandebourg, petit-fils de ce mariage, eut quelque pensée de faire ériger sa Prusse ducale en royaume, par l'empereur, sans pousser plus loin cette idée. Fréderic III son fils et son successeur la suivit davantage, et servit bien l'empereur Léopold en Hongrie et sur le Rhin, où il ouvrit la guerre de 1688, par les sièges de Keyserswert et de Bonn qu'il prit en personne. S'étant toujours depuis rendu nécessaire à l'empereur, il s'assura de lui sur son dessein, et dans cette conjoncture favorable où l'empereur cherchait partout des troupes, de l'argent et des alliés pour disputer la succession d'Espagne, l'électeur donna un repas aux principaux de sa cour dans lequel il leur porta la santé de Fréderic III, roi de Prusse et électeur de Brandebourg, et se déclara roi de cette manière. Il fut aussitôt traité de majesté par les conviés et par tout ce qui n'osa ou ne voulut pas se brouiller avec lui, et s'alla bientôt après installer lui-même en cette nouvelle dignité à Kœnisberg par un nouvel hommage de toute la Prusse ducale. C'est le père de celui qui vient de mourir et le grand-père de celui d'aujourd'hui.

La conduite de l'empereur, le murmure des Hollan-

dais, le silence profond de l'Angleterre, firent songer ici à se mettre en état de soutenir le testament par tout. Tessé fut envoyé à Milan concerter avec le prince de Vaudemont les choses militaires, et choisi pour commander les troupes que le roi enverrait au Milanais aux ordres de Vaudemont. Celui-ci envoya bientôt après Colmenero, son confident et général d'artillerie, au Milanais, rendre compte au roi de toutes choses et presser l'envoi des troupes. On se mit aussi au meilleur ordre qu'on put par mer, et on fit partir un gros corps de troupes sous des officiers-généraux pour passer au Milanais, partie par mer, partie par terre, M. de Savoie ayant accordé le passage de bonne grâce.

Le duc d'Ossone, jeune grand d'Espagne, vint saluer le roi, et ne baisa point madame la duchesse de Bourgogne, les grands d'Espagne n'ayant jamais eu de rang en France. Sa figure ne donna pas idée à notre cour de celle d'Espagne, il fut fort festoyé. Il trouva le roi d'Espagne à Amboise, et comme il était gentilhomme de la chambre, il le voulut servir à son dîner; mais M. de Beauvilliers lui fit entendre que ce prince serait fort aise qu'il fît sa charge auprès de lui, dès qu'il aurait passé la Bidassoa, mais que tant qu'il serait en France, il voulait être servi à l'ordinaire par des Français. M. de Beauvilliers, comme premier gentilhomme de la chambre du roi et le sien particulier pour avoir été son gouverneur, le servit toujours tant que sa santé le lui permit dans le voyage. Il entendait une messe tous les jours séparément des deux autres princes ses frères, recevait seul, et sans qu'ils se trouvassent présens, les harangues et les honneurs qui lui étaient faits, et mangea toujours seul, et lorsqu'ils se trouvaient ensemble en public, c'était toujours debout, en sorte qu'ils ne se voyaient familièrement qu'en carrosse ou à porte fermée, et que tout

cérémonial était évité entre eux. Je ne sais pourquoi cela fut imaginé; en Espagne, les infans ont un fauteuil, même en cérémonie, devant le roi et la reine, qui est toujours à la vérité d'une étoffe moins riche; il est vrai qu'en public ils ne mangent point avec eux, mais en particulier. Plusieurs grands d'Espagne écrivirent au roi pour le remercier de l'acceptation du testament. Le roi leur répondit à tous, et leur donna à tous le *cousin* qu'ils ont aussi des rois d'Espagne.

Le roi qui traita toujours le marquis de Castel-dos-Rios avec grande distinction et beaucoup de familiarité depuis l'acceptation du testament, lui envoya beaucoup d'argent à différentes reprises dont il manquait fort sans en jamais parler; il l'accepta comme du grand-père de son maître avec grâce. C'était un très bon, honnête et galant homme, à qui la tête ne tourna ni ne manqua dans cette conjoncture si extraordinaire et si brillante, poli et considéré, et qui se fit aimer et estimer de tout le monde. Le roi lui procura, au sortir d'ici, la vice-royauté du Pérou pour l'enrichir, où il mourut au bout de quelques années dans un âge médiocrement avancé. Il reçut tous ses diplômes de grand d'Espagne de première classe gratis, par un courrier, aussitôt après l'arrivée du roi d'Espagne à Madrid.

Le duc d'Harcourt était retourné à Madrid par ordre du roi, où il fut reçu avec la plus grande joie. La junte, qui desira qu'il y assistât quelquefois, lui donna le choix de sa place, qu'il prit à la gauche de la reine, le cardinal Portocarrero étant à droite, et après lui ceux qui la composent; la place de la reine demeurant vide en son absence, et elle ne s'y trouvait presque jamais. Cette junte supplia le roi de donner ses ordres dans tous les états du roi son petit-fils; et lui manda qu'elle avait envoyé ordre à l'électeur de Bavière, au duc de Medina-

Cœli, au prince de Vaudemont, en un mot à tous les vice-rois et gouverneurs généraux et particuliers, ambassadeurs et ministres d'Espagne, de lui obéir en tout sans attendre d'autres ordres sur tout ce qu'il lui plairait de commander, de même à tous les officiers de finance et autres de la monarchie.

CHAPITRE VI.

Troubles du nord. — Mesures prises en Italie. — Tessé agréable à M. de Savoie. — Sa douleur de voir Chamillart ministre. — Mort de Barbésieux. — Son caractère. — Il est pleuré par force belles dames dans le salon de Marly. — Gaité bruyante du roi le soir même au souper de la fête des rois. — Les pleureuses sont les premières à l'imiter et rient encore plus haut que les autres. — Chamillart secrétaire d'état. — Son caractère. — Torcy a la charge de chancelier de l'ordre qu'avait Barbésieux. — Le roi donne la sienne de trésorier de l'ordre à Saint-Pouenge. — Mort de Rose, secrétaire du cabinet. — Ce qu'on entend par avoir la plume. — Charge qui revient à être faussaire public. — Caillières a la plume après Rose. — Rose et M. le Prince. — Son parc rempli de renards en une nuit. — Rose et M. de Duras. — Petite-fille de Rose mariée à Portail. — Mort de Stoppa, colonel des gardes suisses. — Mort du prince de Monaco, ambassadeur à Rome. — Bontems meurt en même temps. — Sa fidélité à toute épreuve. — Il avait servi la messe nocturne dite par le père de la Chaise au mariage du roi et de madame de Maintenon. — Il est aussi marié secrètement à l'exemple de son maître. — Bloin à l'intendance de Versailles et de Marly.

Le nord était cependant fort troublé au grand déplaisir de l'empereur qui avait moyenné la paix entre la Suède et le Danemark, à qui le jeune roi de Suède avait fait grand mal et encore plus de peur par ses conquêtes en personne. Le roi y entra aussi plus pour l'honneur

que pour l'effet. De là ce jeune prince attaqua les Moscovites qu'il battit, avec une poignée de troupes contre près de cent mille hommes; il força leurs retranchemens à Narva, leur fit lever des sièges, les chassa de la Livonie et des provinces voisines, et s'irrita fort contre le roi de Pologne qui s'était allié avec eux pour soutenir sa guerre d'Elbing, dans laquelle la Pologne avait refusé d'entrer, et où Oginski, à la tête d'un grand parti contre les Sapieha, ou plutôt contre le roi de Pologne, remportait de grands avantages, ce qui empêchait l'empereur d'espérer du nord les secours dont il s'était flatté pour augmenter ses troupes. Il cherchait en même temps de tous côtés à en acheter, il en farcissait le Tyrol, et se donna beaucoup de mouvemens à Rome pour empêcher le pape de donner l'investiture de Naples et de Sicile au nouveau roi d'Espagne. Il y réussit, mais d'autre côté le pape admit les nominations des bénéfices de ce royaume faites par ce prince comme en étant roi, et fit dire dans l'un et dans l'autre, qu'encore qu'il eût des raisons de retarder l'investiture, il le reconnaissait pour seul roi de Naples et de Sicile, et voulait qu'il y fût reconnu pour tel sans difficulté. J'avance de quelques mois ce procédé du pape pour n'avoir pas à y revenir.

Il était donc question de se préparer à une guerre vive en Italie, où Tessé avait été envoyé comme un homme agréable à M. de Savoie et à ses ministres, qui avait négocié à Turin la dernière paix et le mariage de madame la duchesse de Bourgogne. C'était un homme doux, liant, insinuant, avec plus de manège que d'esprit ni de capacité, mais heureux en tout au dernier point avec une figure fort noble, et un langage de cour qu'il savait tourner et retourner. On avait un besoin continuel de M. de Savoie pour le passage et les vivres, on s'en voulait assurer pour allié; Mantoue aussi par sa

situation était un objet principal, et Tessé connaissait fort M. de Mantoue. Il était donc parti chargé de beaucoup d'instructions, et si Torcy y avait beaucoup travaillé pour la politique, Barbésieux avait eu une grande besogne à dresser pour tous les détails des troupes, des vivres et des différentes parties et plans de la guerre.

Au fort de ce travail, il eut la douleur de voir, comme je l'ai dit, Chamillart ministre dans le temps où on s'y attendait le moins. Ce fut pour lui un coup de foudre. Depuis plus de soixante ans ses pères avaient eu, dans sa même place, une très principale part au gouvernement de l'état, et lui-même, depuis près de dix ans qu'il la remplissait, ne s'y était guère moins acquis de crédit et d'autorité qu'eux. Chamillart, tout nouveau et depuis deux ans en place, en était encore à rechercher de lui faire sa cour, après avoir été souvent dans l'antichambre de son père et dans la sienne. Cette préférence lui fut insupportable en elle-même, et encore par le coup de cavesson qu'elle lui donnait, et qui lui fit bien sentir qu'il n'était pas saison de s'en plaindre. Chamillart, qui n'avait pas imaginé d'être appelé sitôt au conseil d'état, fit en homme modeste et en bon ami tout ce qu'il put pour le consoler.

Barbésieux ne fut point piqué contre lui; mais outré de la chose il ne put se laisser adoucir le courage haut, fier, et présomptueux à l'excès. Sitôt qu'il eut expédié Tessé, il se livra avec ses amis à la débauche plus que de coutume pour dissiper son chagrin. Il avait bâti entre Versailles et Vaucresson, au bout du parc de Saint-Cloud, une maison en plain champ, qu'on appela l'Etang, qui dans la plus triste situation du monde, mais à portée de tout, lui avait coûté des millions; il y allait souvent. C'était là qu'il tâchait de noyer ses déplaisirs avec ses amis dans la bonne chère et les autres plaisirs

secrets ; mais le chagrin surnageait, qui, joint à des plaisirs au-dessus de ses forces dans lesquelles il se fiait trop, lui donna le coup mortel. Il revint au bout de quatre jours de l'Etang à Versailles avec un grand mal de gorge et une fièvre ardente qui, dans un tempérament d'athlète comme était le sien et à son âge, demandaient force saignées que la vie qu'il venait de mener rendait fort dangereuses. La maladie le parut dès le premier moment ; elle ne dura que cinq jours. A peine eut-il le temps de faire son testament et de se confesser quand l'archevêque de Reims l'avertit du danger pressant ; contre lequel il disputait contre Fagon même. Il mourut tout en vie avec fermeté, au milieu de sa famille, et sa porte ayant été continuellement assiégée de toute la cour. Elle venait de partir pour Marly ; c'était la veille des Rois. Il finit avant trente-trois ans dans la même chambre où son père était mort.

C'était un homme d'une figure frappante, extrêmement agréable, fort mâle, avec un visage gracieux et aimable, et une physionomie forte ; beaucoup d'esprit, de pénétration, d'activité, de la justesse et une facilité incroyable au travail, sur laquelle il se reposait pour prendre ses plaisirs, et en faisait plus et mieux en deux heures qu'un autre en un jour. Toute sa personne, son langage, ses manières et son énonciation aisée, juste, choisie, mais naturelle, avec de la force et de l'éloquence, tout en était gracieux. Personne n'avait autant l'air du monde, les manières d'un grand seigneur, tel qu'il eût bien voulu être, les façons les plus polies, et quand il lui plaisait les plus respectueuses, la galanterie la plus naturelle et la plus fine, et des grâces répandues partout. Aussi quand il voulait plaire, il charmait, et quand il obligeait, c'était au triple de qui que ce fût par les manières. Nul homme ne rapportait mieux une affaire, ni

ne possédait plus pleinement tous les détails, ni ne les maniait plus aisément que lui. Il sentait avec délicatesse toutes les différences des personnes, et avec capacité toutes celles des affaires, de leurs gradations, de leur plus ou moins d'importance, et il épuisait les affaires d'une manière surprenante; mais orgueilleux à l'excès, entreprenant, hardi, insolent, vindicatif au dernier point, facile à se blesser des moindres choses, et très difficile à en revenir. Son humeur était terrible et fréquente, il la connaissait, il s'en plaignait, il ne la pouvait vaincre; naturellement brusque et dur, il devenait alors brutal et capable de toutes les insultes et de tous les emportemens imaginables, qui lui ont ôté beaucoup d'amis. Il les choisissait mal, et dans ses humeurs il les outrageait quels qu'ils fussent, et les plus proches et les plus grands, et après il en était au désespoir; changeant avec cela, mais le meilleur et le plus utile ami du monde tandis qu'il l'était, et l'ennemi le plus dangereux, le plus terrible, le plus suivi, le plus implacable, et naturellement féroce: c'était un homme qui ne voulait trouver de résistance en rien, et dont l'audace était extrême.

Il avait accoutumé le roi à remettre son travail quand il avait trop bu, ou qu'il avait une partie qu'il ne voulait pas manquer, et lui mandait qu'il avait la fièvre. Le roi le souffrait par l'utilité et la facilité de son travail et le plaisir de croire tout faire et de former un ministre, cependant il ne l'aimait point, et s'apercevait fort bien de ses absences et de ses fièvres factices; mais madame de Maintenon qui avait perdu son père trop puissant, et par des raisons personnelles, protégeait le fils qui était en respect devant elle et hors d'état d'en sortir à son égard. C'était à tout prendre de quoi faire un grand ministre, mais étrangement dangereux. C'est même une question si ce fut

une perte pour l'état par l'excès de son ambition; mais ce n'en fut pas une pour la cour et le monde qui gagna beaucoup à la mort d'un homme que tous ses talens n'auraient rendu que plus terrible à mesure de sa puissance, et dont la sûreté était très médiocre dans le commerce et fort accusée dans les affaires de sa gestion, non par avarice, car c'était la libéralité, la magnificence et la prodigalité même, qui l'avaient déjà mené bien loin, mais pour servir ou pour nuire, et surtout pour aller à son but. On a vu sur le siège de Barcelonne et sur M. de Noailles un échantillon de ce qu'il savait faire.

Aussitôt qu'il fut mort Saint-Pouenge le vint dire au roi à Marly qui, deux heures auparavant, partant de Versailles s'y était si bien attendu, qu'il avait laissé la Vrillière pour mettre le scellé partout. Fagon qui l'avait condamné d'abord, et qui ne l'aimait pas non plus que son père, fut accusé de l'avoir trop saigné exprès. Du moins lui échappât-il des paroles de joie de ce qu'il n'en reviendrait point, une des deux dernières fois qu'il sortit de chez lui. Il désolait souvent par ses réponses qu'il faisait toujours haut à ses audiences où on lui parlait bas, et faisait attendre les principales personnes de la cour, hommes et femmes, tandis qu'il se jouait avec ses chiens dans son cabinet ou avec quelque bas complaisant, et après s'être fait long-temps attendre sortait souvent par les derrières; ses beaux-frères même étaient toujours en brassière de ses humeurs, et ses meilleurs amis ne l'abordaient qu'en tâtant le pavé. Beaucoup de gens et force belles dames perdirent beaucoup à sa mort. Aussi y en eut-il plusieurs fort éplorées dans le salon de Marly; mais quand elle se mirent à table et qu'on eut tiré le gâteau, le roi témoigna une joie qui parut vouloir être imitée. Il ne se contenta pas de crier: la reine boit, mais comme en franc cabaret, il frappa et fit frapper chacun de sa cuil-

ler et de sa fourchette sur son assiette, ce qui causa un charivari fort étrange, et qui à reprises dura tout le souper. Les pleureuses y firent plus de bruit que les autres, et de plus longs éclats de rire, et les plus proches et les meilleures amies en firent encore davantage: le lendemain il n'y parut plus. On fut deux jours à raisonner de la vacance; je me sus bon gré de ne m'y être pas trompé.

Chamillart était allé faire les Rois chez lui à Montfermeil, d'où il avait été mandé pour la place de contrôleur général; ce fut encore au même lieu où le roi lui manda le 7 par un valet de chambre de madame de Maintenon de se trouver le lendemain à son lever, à l'issue duquel il le fit entrer dans son cabinet, et lui donna la charge de Barbésieux. Chamillart en homme sage lui voulut remettre les finances, ne trouvant pas avec raison de comparaison entre la périlleuse place de contrôleur général et celle de secrétaire d'état de la guerre; et sur ce que le roi ne voulut point qu'il les quittât, il lui représenta l'impossibilité de s'acquitter de deux emplois ensemble qui séparément avaient occupé tous entiers Colbert et Louvois; mais c'était précisément le souvenir de ces deux ministres et de leurs débats, qui faisait vouloir obstinément au roi de réunir les deux ministères, et qui le rendit sourd à tout ce que Chamillart lui put dire.

C'était un bon et très honnête homme, à mains parfaitement nettes et avec les meilleures intentions, poli, patient, obligeant, bon ami, ennemi médiocre, aimant l'état, mais le roi sur toutes choses, et extrêmement bien avec lui et madame de Maintenon, d'ailleurs très borné et comme tous les gens de peu d'esprit et de lumière, très opiniâtre, très entêté, riant jaune avec une douce compassion à qui opposait des raisons aux siennes et entièrement incapable de les entendre; par conséquent dupe en amis, en affaires et en tout, et gouverné par

ceux dont à divers égards il s'était fait une grande idée, ou qui avec un très léger poids étaient fort de ses amis. Sa capacité était nulle, et il croyait tout savoir et en tout genre, et cela était d'autant plus pitoyable, que cela lui était venu avec ses places, et que c'était moins présomption que sottise, et encore moins vanité dont il n'avait aucune. Le rare est que le grand ressort de la tendre affection du roi pour lui était cette incapacité même. Il l'avouait au roi à chaque pas, et le roi se complaisait à le diriger et à l'instruire; en sorte qu'il était jaloux de son succès comme du sien propre, et qu'il en excusait tout. Le monde aussi et la cour l'excusaient de même, charmés de la facilité de son abord, de sa joie d'accorder ou de servir, de la douceur et de la douleur de ses refus et de son infatigable patience à écouter. Sa mémoire lui représentait fort nettement les gens et les choses malgré la multitude qui en passait par ses mains, en sorte que chacun était ravi de voir que son affaire lui était parfaitement présente quoique entamée et délaissée depuis long-temps. Il écrivait aussi fort bien, et ce style net, coulant et précis plaisait extrêmement au roi et à madame de Maintenon qui ne cessaient de le louer, de l'encourager et de s'applaudir d'avoir mis sur de si faibles épaules deux fardeaux, dont chacun eût suffi à accabler les plus fortes.

Torcy eut la charge de chancelier de l'ordre qu'avait Barbésieux; et la sienne de grand-trésorier de l'ordre, le roi en voulut récompenser Saint-Pouenge qui ne pouvait plus servir de principal commis à un étranger, comme il avait fait sous ses plus proches, dont il avait toujours eu le plus intime secret et souvent par là celui du roi sur les choses de la guerre, avec lequel même il avait souvent eu occasion de travailler. En même temps il vendit sa charge de secrétaire du cabinet à Char-

mont, des Hennequin de Paris, qui se défit de sa charge de procureur général du grand conseil, et qui fut ensuite ambassadeur à Venise où il ne réussit pas. Saint-Pouenge, qui avait depuis long-temps la charge d'intendant de l'ordre, la vendit à la Cour-des-Chiens, fameux financier.

Rose, autre secrétaire du cabinet du roi et qui depuis cinquante ans avait la plume, mourut en ce temps-ci à quatre-vingt-six ou sept ans, avec toute sa tête et dans une santé parfaite jusqu'au bout. Il était aussi président à la chambre des comptes, fort riche et fort avare, mais c'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui avait des saillies et des réparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette et admirable, et un parfait répertoire de cour et d'affaires, gai, libre, hardi, volontiers audacieux; mais à qui ne lui marchait point sur le pied, poli, respectueux, tout-à-fait en sa place, et sentant extrêmement la vieille cour. Il avait été au cardinal Mazarin et fort dans sa privance et sa confiance, ce qui l'avait mis dans celle de la reine-mère et il sut toujours s'y conserver avec elle et avec le roi jusqu'à sa mort, en sorte qu'il était compté et ménagé même par tous les ministres. Sa plume l'avait entretenu dans une sorte de commerce avec le roi, et quelquefois d'affaires qui demeuraient ignorées des ministres. Avoir la plume, c'est être faussaire public, et faire par charge ce qui coûterait la vie à tout autre. Cet exercice consiste à imiter si exactement l'écriture du roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle que la plume contrefait, et d'écrire en cette sorte toutes les lettres que le roi doit ou veut écrire de sa main et toutefois n'en veut pas prendre la peine. Il y en a quantité aux souverains et à d'autres étrangers de haut parage; il y en a aux sujets, comme généraux d'armée ou autres gens principaux par secret d'affaires ou par marque de bonté ou de distinction. Il n'est pas possible de faire

parler un grand roi avec plus de dignité que faisait Rose, ni plus convenablement à chacun, ni sur chaque matière, que les lettres qu'il écrivait ainsi, et que le roi signait toutes de sa main; et pour le caractère il était si semblable à celui du roi qu'il n'y avait pas la moindre différence. Une infinité de choses importantes avait passé par les mains de Rose, et il y en passait encore quelquefois. Il était extrêmement fidèle et secret, et le roi s'y fiait entièrement. Ainsi celui des quatre secrétaires du cabinet qui a la plume en a toutes les fonctions, et les trois autres n'en ont aucune, sinon leurs entrées.

Caillières eut la plume à la mort de Rose. Ce bonhomme était fin, rusé, adroit et dangereux; il y a de lui des histoires sans nombre, dont je rapporterai deux ou trois seulement, parce qu'elles le caractérisent lui et ceux dont il s'y agit. Il avait fort près de Chantilly une belle terre et bien bâtie qu'il aimait fort, et où il allait souvent; il rendait force respects à M. le Prince, c'est du dernier mort dont je parle, mais il était attentif à ne s'en pas laisser dominer chez lui. M. le Prince, fatigué d'un voisinage qui le resserrait, et peut-être plus que lui, ses officiers de chasse, fit proposer à Rose de l'en accommoder; celui-ci n'y voulut jamais entendre ni s'en défaire pour quoi que ce fût. A la fin M. le Prince, hors de cette espérance, se mit à lui faire des niches pour le dégoûter et le faire résoudre; et de niche en niche, il lui fit jeter trois ou quatre cents renards ou renardeaux, qu'il fit prendre et venir de tous côtés, par-dessus les murailles de son parc. On peut se représenter quel désordre y fit cette compagnie, et la surprise extrême de Rose et de ses gens d'une fourmilière inépuisable de renards venus là en une nuit.

Le bonhomme, qui était colère et véhément et qui connaissait bien M. le Prince, ne se méprit pas à l'auteur du

présent. Il s'en alla trouver le roi dans son cabinet, et tout résolument lui demanda la permission de lui faire une question peut-être un peu sauvage. Le roi fort accoutumé à lui et à ses goguenarderies, car il était plaisant et fort salé, lui demanda ce que c'était. « Ce que c'est, sire, lui répondit Rose d'un visage enflammé, c'est que je vous prie de me dire si nous avons deux rois en France. — Qu'est-ce à dire? dit le roi surpris, et rougissant à son tour. — Qu'est-ce à dire? réplique Rose, c'est que si M. le Prince est roi comme vous, il faut pleurer et baisser la tête sous ce tyran. S'il n'est que premier prince du sang, je vous en demande justice, sire, car vous la devez à tous vos sujets, et vous ne devez pas souffrir qu'ils soient la proie de M. le Prince ». Et de là lui conte comme il l'a voulu obliger à lui vendre sa terre, et après l'y forcer en le persécutant, et raconte enfin l'aventure des renards. Le roi lui promit qu'il en parlerait à M. le Prince de façon qu'il aurait repos désormais. En effet, il lui ordonna de faire ôter par ses gens et à ses frais jusqu'au dernier renard du parc du bonhomme, et de façon qu'il ne s'y fît aucun dommage, et qu'il réparât ceux que les renards y avaient fait; et pour l'avenir lui imposa si bien, que M. le Prince, plus bas courtisan qu'homme du monde, se mit à rechercher Rose, qui se tint longtemps sur son fier, et oncques depuis n'osa le troubler en la moindre chose. Malgré tant d'avances, qu'il fallut bien enfin recevoir, il la lui gardait toujours bonne, et lui lâchait volontiers quelque brocard. Moi et cinquante autres en fûmes un jour témoins.

Les jours de conseil, les ministres s'assemblaient dans la chambre du roi sur la fin de la messe, pour entrer dans le cabinet quand on les appelait pour le conseil, lorsque le roi était rentré par la galerie droit dans ses cabinets. Il y avait toujours des courtisans à ces heures-

là dans la chambre du roi, ou qui avaient affaire aux ministres, à qui ils parlaient là plus commodément quand ils avaient peu à leur dire, ou pour causer avec eux. M. le Prince y venait souvent, et il était vrai qu'il leur parlait à tous sans avoir rien à leur dire, avec le maintien d'un client qui fait bassement sa cour. Rose, à qui rien n'échappait, prit sa belle qu'il y avait beaucoup du meilleur de la cour que le hasard y avait rassemblé ce jour-là, et que M. le Prince avait cajolé les ministres avec beaucoup de souplesse et de flatterie. Tout d'un coup le bonhomme, qui le voyait faire, s'en va droit à lui, et clignant un œil avec un doigt dessous, qui était quelquefois son geste: « Monsieur, lui dit-il tout haut, je vous vois faire ici un manège avec tous ces messieurs, et depuis plusieurs jours, et ce n'est pas pour rien; je connais ma cour et mes gens depuis longues années, et on ne m'en fera pas accroire: je vois bien où cela va»; et avec des tours et des inflexions de voix, qui embarrassaient tout-à-fait M. le Prince, qui se défendait comme il pouvait. Ce dialogue amassa les ministres, et ce qu'il y avait là de principal autour d'eux. Comme Rose se vit bien environné et le conseil sur le point d'être appelé, il prend respectueusement M. le Prince par le bout du bras avec un sourire fin et malin: « Serait-ce point, monsieur, lui dit-il, que vous voudriez vous faire premier prince du sang»? et à l'instant fait la pirouette, et s'écoule. Qui demeura stupéfait? ce fut M. le Prince, et toute l'assistance à rire sans pouvoir s'en empêcher. C'était là de ces tours hardis de Rose; celui-là fit plusieurs jours l'amusement et l'entretien de la cour. M. le Prince fut enragé, mais il ne put, et n'osa que dire. Il n'y avait guère plus d'un an de cette aventure, lorsque ce bonhomme mourut.

Il n'avait jamais pardonné à M. de Duras un trait,

qui en effet fut une cruauté. C'était à un voyage de la cour; la voiture de Rose avait été, je ne sais comment, déconfite. D'impatience, il avait pris un cheval. Il n'était pas bon cavalier; lui et le cheval se brouillèrent, et le cheval s'en défit dans un bourbier. Passa M. de Duras, à qui Rose cria à l'aide de dessous de son cheval au milieu du bourbier. M. de Duras, dont le carrosse allait doucement dans cette fange, mit la tête à la portière, et pour tout secours se mit à rire et à crier que c'était là un cheval bien délicieux, de se rouler ainsi sur les roses; et continua son chemin et le laissa là. Vint après le duc de Coislin, qui fut plus charitable, et qui le ramassa; mais si furieux et si hors de soi de colère, que la carrossée fut quelque temps sans pouvoir apprendre à qui il en avait. Mais le pis fut à la couchée. M. de Duras, qui ne craignait personne, et qui avait le bec aussi bon que Rose, en avait fait le conte au roi et à toute la cour, qui en rit fort. Cela outra Rose à un point qu'il n'a depuis jamais approché de M. de Duras, et qu'il n'en parlait qu'en furie; et quand quelquefois il hasardait devant le roi quelque lardon sur lui, le roi se mettait à rire, et lui parlait du bourbier.

Sur la fin de sa vie, il avait marié sa petite-fille fort riche, et qui attendait encore de plus grands biens de lui, à Portail, qui long-temps depuis est mort premier président du parlement à Paris. Le mariage ne fut point concordant; la jeune épouse, qui se sentait riche parti, méprisait son mari, et disait qu'au lieu d'entrer dans quelque bonne maison elle était demeurée au portail. A la fin, le père, vieux conseiller de grand'chambre et le fils firent leurs plaintes au bonhomme; d'abord il n'en tint pas grand compte et, comme elles recommencèrent il promit d'en parler à sa petite-fille et n'en fit rien. A la fin lassé de ces plaintes : « Vous avez toute raison, leur répondit-il en co-

lère, c'est une impertinente, une coquine dont on ne peut venir à bout, et si j'entends encore parler d'elle, je l'ai résolu, je la déshériterai » : Ce fut la fin des plaintes. Rose était un petit homme ni gras ni maigre, avec un assez beau visage, une physionomie fine, des yeux perçans et pétillans d'esprit, un petit manteau, une calotte de satin sur ses cheveux presque blancs, un petit rabat uni presque d'abbé, et toujours son mouchoir entre son habit et sa veste. Il disait qu'il était là plus près de son nez. Il m'avait pris en amitié, se moquait très librement des princes étrangers, de leurs rangs, de leurs prétentions, et appelait toujours les ducs avec qui il était familier votre altesse ducale : c'était pour rire de ces autres prétendues altesses. Il était extrêmement propre et gaillard et plein de sens jusqu'à la fin : c'était une sorte de personnage.

Stoppa, colonel des gardes suisses et d'un autre régiment suisse de son nom, mourut en même temps. Il avait amassé un bien immense pour un homme de son état, avec une grosse maison pourtant et toujours grande chère. Il avait toute la confiance du roi sur ce qui regardait les troupes suisses et les cantons, au point que tant qu'il vécut, M. du Maine n'y put et n'y fit aucune chose. Le roi s'était servi de lui en beaucoup de choses secrètes, et de sa femme encore plus, qui, sans paraître, avait toute la confiance de madame de Maintenon, et était extrêmement crainte et comptée, plus encore que son mari quoiqu'il le fût beaucoup. Il avait plus de quatre-vingts ans, avec le même sens, la même privance du roi, la même pleine autorité sur sa nation en France, et grand crédit en Suisse. Sa mort rendit M. du Maine effectivement colonel-général des Suisses avec pleine autorité, qu'il sut étendre en même temps sur ce qu'il n'avait pu encore atteindre dans l'artillerie avec M. de Barbésieux.

La mort d'un plus grand seigneur fit moins de bruit et de vide. Ce fut celle de M. de Monaco, ambassadeur à Rome, qui y fut peu regretté, comme il y avait été peu considéré, soutenant très médiocrement les affaires du roi, et très peu soutenu de la cour. On en a vu les raisons. C'était un Italien glorieux, fantasque, avare, fort bon homme, mais qui n'était pas fait pour les affaires, avec cela gros comme un muid, et ne voyait pas jusqu'à la pointe de son ventre. Il avait passé sa vie en chagrins domestiques, d'abord de la belle madame de Monaco, sa femme, si amie de la première femme de Monsieur, et si mêlée dans ses galanteries, et elle-même si galante et qui, pour se tirer d'avec son mari, se fit surintendante de la maison de Madame, la seule fille de France qui en ait jamais eu. Elle était sœur de ce galant comte de Guiche et du duc de Grammont. Sa belle-fille ne lui avait pas donné moins de peine, comme on a vu ici en son temps, et le rang qu'elle lui avait valu le jeta dans des prétentions dont pas une ne réussit, et qui l'accablèrent d'ennuis et de dégoûts qui portèrent à plomb sur les affaires de son ambassade.

Bontems, le premier des quatre premiers valets de chambre du roi, et gouverneur de Versailles et de Marly, dont il avait l'entière administration des maisons des chasses et de quantité de sortes de dépenses, mourut aussi en ce temps-là. C'était de tous les valets intérieurs celui qui avait la plus ancienne et la plus entière confiance du roi pour toutes les choses intimes et personnelles. C'était un grand homme, fort bien fait, qui était devenu fort gros et fort pesant, qui avait près de quatre-vingts ans, et qui périt en quatre jours, le 17 janvier, d'une apoplexie. C'était l'homme le plus profondément secret, le plus fidèle et le plus attaché au roi qu'il eût su trouver, et, pour tout dire en un mot, qui avait disposé

la messe nocturne dans les cabinets du roi que dit le père de la Chaise à Versailles, l'hiver de 1683 à 1684, que Boutemps servit, et où le roi épousa madame de Maintenon en présence de l'archevêque de Paris Harlay, Montchevreuil et Louvois.

On peut dire de Bontems et du roi en ce genre : tel maître tel valet; car il était veuf, et avait chez lui à Versailles une mademoiselle de la Roche, mère de la Roche qui suivit le roi d'Espagne, fut son premier valet de chambre et eut son estampille vingt-cinq ans jusqu'à sa mort. Cette mademoiselle de la Roche ne paraissait nulle part, et assez peu même chez lui, dont elle ne sortait point, et le gouvernait parfaitement sans presque le paraître. Personne ne doutait que ce ne fût sa Maintenon et qu'il ne l'eût épousée. Pourquoi ne la pas déclarer? c'est ce qu'on n'a jamais su. Bontems était rustre et brusque, avec cela respectueux et tout-à-fait à sa place, qui n'était jamais que chez lui ou chez le roi, où il entrait partout à toutes heures, et toujours par les derrières, et qui n'avait d'esprit que pour bien servir son maître, à quoi il était tout entier sans jamais sortir de sa sphère. Outre les fonctions si intimes de ces deux emplois, c'était par lui que passaient tous les ordres et messages secrets, les audiences ignorées qu'il introduisait chez le roi, les lettres cachées au roi et du roi, et tout ce qui était mystère. C'était bien de quoi gâter un homme qui était connu pour être depuis cinquante ans dans cette intimité, et qui avait la cour à ses pieds, à commencer par les enfans du roi et les ministres les plus accrédités, et à continuer par les plus grands seigneurs. Jamais il ne sortit de son état, et, sans comparaison, moins que les plus petits garçons bleus qui tous étaient sous ses ordres. Il ne fit jamais mal à qui que ce soit, et se servit toujours de son crédit pour obliger. Grand nombre de gens, même de personnages, lui

durent leur fortune, sur quoi il était d'une modestie à se brouiller s'ils en avaient parlé jusqu'à lui-même. Il aimait, voulait et procurait les grâces pour le seul plaisir de bien faire, et il se peut dire de lui qu'il fut toute sa vie le père des pauvres, la ressource des affligés et des disgraciés qu'il connaissait le moins, et peut-être le meilleur des humains, avec des mains non-seulement parfaitement nettes, mais un désintéressement entier et une application extrême à tout ce qui était sous sa charge. Aussi, quoique fort diminué de crédit pour les autres par son âge et par sa pesanteur, sa perte causa un deuil public à la cour, à Paris et dans les provinces; chacun en fut affligé comme d'une perte particulière, et il est innombrable et inouï tout ce qui fut volontairement rendu à sa mémoire, et des services solennels célébrés partout pour lui. J'y perdis un ami sûr, plein de respect et de reconnaissance pour mon père, comme je l'ai dit ailleurs. Il laissa deux fils qui ne lui ressemblèrent en rien : l'aîné ayant sa survivance de premier valet de chambre, l'autre premier valet de la garde-robe.

Bloin, autre premier valet de chambre, eût l'intendance de Versailles et de Marly, au père de qui, pour cet emploi, Bontems avait succédé. Bloin eut aussi la confiance des paquets secrets et des audiences inconnues. C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui était galant et particulier, qui choisissait sa compagnie dans le meilleur de la cour, qui régnait chez lui dans l'exquise chère, parmi un petit nombre de commensaux grands seigneurs, ou de gens qui suppléaient d'ailleurs aux titres, qui était froid, indifférent, inabordable, glorieux, suffisant et volontiers impertinent; toutefois peu méchant, mais à qui pourtant il ne fallait pas déplaire. Ce fut un vrai personnage, qui se fit valoir et courtiser par les plus grands et par les ministres, qui savait bien servir ses

amis, mais rarement, et n'en servait point d'autres, et ne laissait pas d'être en tout fort dangereux et de prendre en aversion sans cause, et alors de nuire infiniment.

CHAPITRE VII.

M. de Vendôme et le grand remède. — Bals particuliers à la cour. — Nouvelles agréables au roi. — D'Avaux ambassadeur en Hollande à la place de Briord fort malade. — Projet de Puységur sur les places espagnoles des Pays-Bas. — Toutes les garnisons hollandaises surprises et désarmées en même temps par nos troupes. — Le roi ordonne de les renvoyer avec armes et bagages. — Ce fut une faute. — Arrivée de la flottille. — Chocolat des jésuites confisqué au profit du roi. — Philippe V reconnu par le Danemark. — Connétable de Castille ambassadeur extraordinaire à Paris. — Philippe V à Bayonne. — Séparation des princes sur les bords de la Bidassoa. — Lettres-patentes de conservation des droits à la couronne emportées par Philippe V. — La reine d'Espagne reléguée dans un couvent à Tolède. — Philippe V reconnu par les Provinces-Unies. — Ouragan à Paris et par tout le royaume. — Mort de l'évêque de Noyon. — L'abbé Bignon conseiller d'état d'église. — Aubigny évêque de Noyon. — Mademoiselle Rose, célèbre béate et ses visions. — M. du Gué en est épris. — Il la conduit à la Trappe. — M. de Saint-Louis et son histoire. — Je vais à la Trappe en même temps. — M. du Gué auteur du livre de l'*Institution d'un Prince*. — Helvétius et Fagon. — Cardinal de Bouillon à Cluni. — Il est rétabli dans ses bénéfices. — Le comte de Melford exilé. — Le roi Jacques malade va à Bourbon.

M. de Vendôme revint d'Anet après avoir passé encore une fois par le grand remède. Il se comptait guéri, et ne le fut jamais. Il demeura plus défiguré qu'il ne l'était avant cette deuxième dose, et assez pour n'oser se montrer aux dames et aller à Marly. Bientôt il s'y ac-

coutuma et tâcha d'y accoutumer les autres. Ce ne fut pas sans dégoût, et sans chercher sa physionomie et ses principaux traits qui ne se retrouvèrent plus; il paya d'audace, en homme qui se sent tout permis et qui se veut tout permettre. Il avait de bons appuis. C'était en janvier, et il y avait des bals à Marly; le roi s'en amusa tous les voyages jusqu'au carême; et la maréchale de Noailles en donna souvent à la duchesse de Bourgogne, chez elle à Versailles, qui avait l'air d'être en particulier.

Plusieurs nouvelles agréables arrivèrent fort près à près. Le roi reçut de Milan un acte qu'on n'avait pas quoique connu : c'était l'investiture de Charles V du duché de Milan et du comté de Pavie pour tous les successeurs tant mâles que femelles; la certitude du passage de ses troupes en Italie accordé par M. de Savoie en les formes qu'on desirait, et un succès en Flandre qui tenait de la merveille et très semblable à un changement de théâtre d'opéra. Briord, ambassadeur en Hollande, était tombé dangereusement malade. Les affaires y étaient en grand mouvement. Il demanda par plusieurs courriers un successeur, et d'Avaux y fut envoyé. Les états, qui de concert avec l'Angleterre ne cherchaient qu'à nous amuser en attendant que leur partie fût prête, ne se lassaient point de négocier. Ils demandaient des conférences avec d'autant plus d'empressement que Briord était hors d'état d'ouïr parler d'affaires. Le roi d'Angleterre faisait presser le roi de les accorder. Quelque desir qu'eût le roi d'entretenir la paix, il ne pouvait se dissimuler les mouvemens découverts de l'empereur ni la mauvaise foi de ses anciens alliés.

Les Hollandais avaient vingt-deux bataillons dans les places espagnoles des Pays-Bas, sous les gouverneurs espagnols qui y avaient aussi quelques troupes espagnoles en

moindre nombre, Puységur travailla à un projet là-dessus, par ordre du roi, qui l'approuva. Il fut communiqué au maréchal de Boufflers, gouverneur de la Flandre française, et Puységur alla à Bruxelles pour se concerter avec l'électeur de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas pour l'Espagne. Les mesures furent si secrètes et si justes, et leur exécution si profonde, si exacte et si à point nommé, que le dimanche matin 6 février les troupes françaises entrèrent toutes au même instant dans toutes les places espagnoles des Pays-Bas à portes ouvrantes, s'en saisirent, prirent les troupes hollandaises entièrement au dépourvu, les surprirent, les dépostèrent, les désarmèrent, sans que dans pas une il fût tiré une seule amorce. Les gouverneurs espagnols et les chefs de nos troupes leur déclarèrent qu'ils n'avaient rien à craindre, mais que le roi d'Espagne voulait de nos troupes au lieu des leurs, et qu'ils demeureraient ainsi arrêtés jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du roi. Ils furent très différens de ce qu'ils attendaient et de ce qu'on devait faire. L'ardeur de la paix fit croire au roi qu'en renvoyant ces troupes libres avec leurs armes et toutes sortes de bons traitemens, un procédé si pacifique toucherait et rassurerait les Hollandais qui avaient jeté les hauts cris à la nouvelle de l'introduction de nos troupes, et leur persuaderait d'entretenir la paix avec des voisins, des bonnes intentions desquels ils ne pouvaient plus douter après un si grand effet. Il se trompa.

Ce fut vingt-deux très bons bataillons tout armés, tout équipés, qu'il leur renvoya qui leur auraient fait grande faute, qui les auraient mis hors d'état de faire la guerre, et par conséquent fort déconcerté l'Angleterre, l'empereur et toute cette grande alliance qui se bâtissait et s'organisait contre les deux couronnes. Le vendredi 11 février, c'est-à-dire six jours après l'occupation des places et la déten-

tion des vingt-deux bataillons hollandais, l'ordre du roi partit, portant liberté de s'en aller chez eux avec armes et bagages dès qu'ils seraient rappelés par les états. Ceux-ci, qui n'espéraient rien moins, reçurent cette nouvelle avec une joie inespérée et des marques de reconnaissance qui servirent de couverture nouvelle encore plus spécieuse de leurs mauvais desseins, et frémissant cependant du danger qu'ils avaient couru n'en devinrent que plus ardens à la guerre, gouvernés par le roi d'Angleterre, ennemi personnel du roi, qui avec eux se moqua d'une simplicité si ingénue, et qui retraça à l'Europe celles de Louis XII et de François I[er] qui furent si funestes à la France. Celle-ci ne le fut aussi guère moins.

Enfin, l'arrivée de la flottille couronna ce succès. Elle était riche de plus de 60 millions en or ou argent, et de 12 millions de marchandises sans les fraudes et les pacotilles. J'avancerai à cette occasion le récit d'une aventure qui n'arriva que depuis que le roi d'Espagne fut à Madrid. En déchargeant les vaisseaux il se trouva huit grandes caisses de chocolat dont le dessus était: *chocolat pour le très révérend procureur général de la compagnie de Jésus.* Ces caisses pensèrent rompre les reins aux gens qui les déchargèrent et qui s'y mirent au double de ce qu'il fallait à les transporter à proportion de leur grandeur. L'extrême peine qu'ils y eurent encore avec ce renfort donna curiosité de savoir quelle pouvait en être la cause. Toutes les caisses arrivées dans les magasins de Cadix, ceux qui les régissaient en ouvrirent une entre eux et n'y trouvèrent que de grandes et grosses billes de chocolat, arrangées les unes sur les autres. Ils en prirent une dont la pesanteur les surprit, puis une deuxième, une troisième toujours également pesantes. Ils en rompirent une qui résista, mais le chocolat s'éclata, et ayant redoublé ils trouvèrent que c'étaient toutes billes d'or, revêtues d'un doigt

d'épais de chocolat tout à l'entour; car, après cet essai, ils visitèrent au hasard le reste de la caisse et presque toutes les autres. Ils en donnèrent avis à Madrid, où malgré tout le crédit de la compagnie on s'en voulut donner le plaisir. On fit avertir les jésuites, mais en vain. Ces fins politiques se gardèrent bien de réclamer un chocolat si précieux; ils aimèrent mieux le perdre que de l'avouer. Ils protestèrent donc d'injure qu'ils ne savaient ce que c'était, et ils y persévérèrent avec tant de fermeté et d'unanimité que l'or demeura au profit du roi, qui ne fut pas médiocre, et on en peut juger par le volume de huit grandes caisses de grandes et grosses billes solides d'or; et le chocolat qui les revêtissait à ceux qui avaient découvert la galanterie.

Le Danemark reconnut le roi d'Espagne. Ce prince fut rencontré à Bordeaux par le connétable de Castille, venant ambassadeur extraordinaire pour remercier le roi de l'acceptation du testament. Il s'appelait don Joseph-Fernandez de Velasco, duc de Frias. Il fut reçu au Bourg-la-Reine par le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, qui est un honneur qui de ce règne n'avait été fait à aucun autre qu'au marquis de la Fuente, qui après l'affaire du maréchal d'Estrades et du baron de Vatteville à Londres pour la préséance, vint ambassadeur extraordinaire pour en faire excuse et déclarer en présence de tous les autres ambassadeurs, en audience publique, que l'Espagne ni ses ambassadeurs ne disputeraient jamais la préséance au roi ni à ses ambassadeurs et la lui céderaient partout. Le connétable de Castille parut avec une grande splendeur, et fut extrêmement accueilli et festoyé. Le roi le distingua extrêmement et lui fit un présent très considérable à son départ. Il ne fut pas long-temps en France, et il y parut fort magnifique, fort galant et fort poli.

A Bayonne le roi trouva le marquis de Castanaga, dix ou douze autres personnes de considération, et plus de quatre mille Espagnols accourus pour le voir. Harcourt y était arrivé deux jours auparavant, de Madrid, au-devant de lui. Le roi se mit dans un fauteuil à la porte de son cabinet, ayant derrière lui M. de Beauvilliers, entre MM. de Noailles et d'Harcourt. Le duc d'Ossone était plus en avant, pour marquer au roi ceux qui étant gentilshommes pouvaient avoir l'honneur de lui baiser la main. Tous, à l'espagnole, se mirent à genoux en se présentant devant lui. Il vit toute cette foule les uns après les autres, et les satisfit tous ainsi au dernier point fort aisément. M. de Beauvilliers avait souvent entretenu le roi d'Espagne tête à tête pendant le voyage. Il y eut, pendant le séjour de Bayonne, des conférences où le duc d'Harcourt fut presque toujours en tiers, et quelquefois le duc de Noailles avec eux. Ils allèrent à Saint-Jean-de-Luz, et le 22 janvier se fit la séparation des princes avec des larmes qui allèrent jusqu'aux cris.

Après quantité d'embrassades réitérées au bord de la Bidassoa, au même endroit des fameuses conférences de la paix des Pyrénées, le duc de Noailles emmena le roi d'Espagne d'un côté, et le duc de Beauvilliers les deux autres princes de l'autre, avec lesquels il remonta en carrosse, et ils retournèrent à Saint-Jean-de-Luz. Il y avait un pont et de très jolies barques galamment ajustées par ceux du pays. Le roi d'Espagne passa dans une avec le duc d'Harcourt, le marquis de Quintana, gentilhomme de la chambre, et le comte d'Ayen. La petite rivière qui sépare les deux royaumes était bordée d'un peuple innombrable à perte de vue des deux côtés. Les acclamations ne finissaient point et redoublaient à tous momens. Au sortir de la barque le roi d'Espagne marcha un peu à pied pour contenter la curiosité de ses peuples et alla coucher à Irun. Il fut d'a-

bord à l'église, où le *Te Deum* fut chanté. Et, dès le même soir, il commença à être servi et à vivre à l'espagnole. Il fut le lendemain visiter Fontarabie, puis Saint-Sébastien, et continua son voyage à Madrid, ayant toujours le duc d'Harcourt dans son carrosse, un ou deux de ses officiers principaux espagnols et le comte d'Ayen. Ce dernier fut trouvé là fort mauvais, l'entrée du carrosse du roi n'étant que pour ses officiers les plus principaux. Ce neveu de madame de Maintenon, à qui Harcourt faisait sa cour, avait une nombreuse suite et une musique complète dont il tâchait les soirs d'amuser le roi d'Espagne. Son âge, sa faveur en France, l'imitation des airs libres et familiers et des grands rires de sa mère, montrèrent aux Espagnols un fort jeune homme, bien gâté, et qui les scandalisa infiniment par toutes ses manières avec les seigneurs de cette cour, et par la familiarité surtout qu'il affecta avec le roi d'Espagne. Il fut le seul jeune seigneur français qui passa avec lui. Noblet fit deux journées en Espagne, puis vint rendre compte au roi de ce qui s'était passé durant le voyage.

De Saint-Jean-de-Luz, les princes allèrent à Auch, où ils demeurèrent huit ou dix jours assiégés par les eaux. Là ils commencèrent à vivre avec plus de liberté, à manger quelquefois avec les jeunes seigneurs de leur cour, à se trouver affranchis de toutes les mesures qu'imposait la présence du roi d'Espagne. Le duc de Noailles demeura leur conducteur comme l'avait été jusque-là M. de Beauvilliers, qui, se trouvant toujours plus mal, avait eu besoin de tout son courage pour venir jusqu'à la frontière, d'où il revint droit par le plus court, autant que sa santé le lui permit. Le roi d'Espagne emporta des lettres-patentes enregistrées, pour lui conserver et à sa postérité leurs droits à la couronne, pareilles à celles qu'Henri III avait emportées en Pologne, et qu'on

en avait dressé de toutes prêtes pour y envoyer à M. le prince de Conti.

La reine d'Espagne avait écrit au roi les lettres les plus fortes par le connétable de Castille, par lesquelles elle demandait aux deux rois leur protection et la punition du comte de San-Estevan et de ses dames, qui l'avaient quittée et outragée. Le style en était fort romanesque. Il y en eut aussi pour Madame, dont elle réclamait les bons offices par leur parenté. Je ne sais qui put lui donner ce conseil; sa partialité déclarée, et sa liaison avec tout ce peu qui ne voyait qu'à regret succéder la maison de France à celle d'Autriche en Espagne, ne lui devaient pas laisser espérer de succès. Aussi, le roi d'Espagne n'eut pas fait beaucoup de journées en Espagne, qu'elle eut ordre de quitter Madrid et de se retirer à Tolède, où elle demeura reléguée avec peu de suite et encore moins de considération. La junte avait été de cet avis, et en avait chargé le duc d'Harcourt pour en faire envoyer l'ordre par le roi d'Espagne; ce fut un trait de vengeance de Portocarrero.

Ce prince n'était pas encore à Madrid qu'il fut reconnu par les Hollandais. Ils n'en avaient pas moins résolu la guerre. Mais toutes les machines de l'alliance n'étaient pas prêtes, et ne s'expliquer point eût été s'expliquer, et découvrir des desseins qu'ils prenaient si grand soin de cacher.

Il y eut, le jour de la Chandeleur, un ouragan si furieux que personne ne se souvint de rien qui eût approché d'une telle violence, dont les désordres furent infinis partout le royaume. Le haut de l'église de Saint-Louis, dans l'île, à Paris, tomba; beaucoup de gens qui y entendaient la messe furent tués ou blessés, entre autres Verderonne, qui était dans la gendarmerie, et qui en mourut le lendemain. Il s'appelait l'Aubépine comme ma mère. Cet ouragan a été l'époque du

dérangement des saisons et de la fréquence des grands vents en toutes; le froid en tout temps et la pluie, ont été bien plus ordinaires depuis, et ces mauvais temps n'ont fait qu'augmenter jusqu'à présent, en sorte qu'il y a long-temps qu'il n'y a plus du tout de printemps, peu d'automne, et, pour l'été, quelques jours par-ci, par-là : c'est de quoi exercer les astronomes.

M. de Noyon mourut en même temps à Paris à soixante-quatorze ans. Il avait l'ordre, et s'était, à l'exemple de M. de Reims laissé faire conseiller d'état d'église. J'ai tant parlé de ce prélat que je me contenterai de dire qu'il mourut fort pieusement, après avoir très soigneusement gouverné son diocèse. On trouva dans ses papiers des brouillons de sa main pour servir à son oraison funèbre, tant la folie de la vanité avait séduit ce prélat, d'ailleurs docte, fort honnête homme, très homme de bien, bon évêque et de beaucoup d'esprit. Il ne laissa pas d'être regretté, et beaucoup, dans son diocèse. Sa vanité eût été étrangement mortifiée s'il eût prévu ses successeurs.

Le chancelier qui avait extrêmement aimé sa sœur, femme de Bignon, conseiller d'état, et qui en avait comme adopté les enfans, était fort embarrassé de l'abbé Bignon. C'était ce qui véritablement, et en bonne part, pouvait s'appeler un bel esprit, très savant, et qui avait prêché avec beaucoup d'applaudissemens; mais sa vie avait si peu répondu à sa doctrine qu'il n'osait plus se montrer en chaire, et que le roi se repentait des bénéfices qu'il lui avait donnés. Que faire donc d'un prêtre à qui ses mœurs avaient ôté toute espérance de l'épiscopat. Cette place de conseiller d'état d'église parut à son oncle toute propre à l'en consoler et à le réhabiliter dans le monde, en lui donnant un état. L'embarras était que ces places étaient destinées aux évêques les plus distingués, et qu'il était bien baroque de faire

succéder l'abbé Bignon à M. de Tonnerre, évêque, comte de Noyon, pour le mettre en troisième avec M. de Reims et M. de Meaux, c'est pourtant ce que le chancelier obtint, et ce fut tout l'effort de son crédit. Il fit par là un tort à l'épiscopat et une plaie au conseil, où pas un évêque n'a voulu entrer depuis, par l'indécence d'y seoir après un homme du second ordre, ce qui ne peut s'éviter que par des évêques pairs qui précèdent le doyen des conseillers d'état, comme faisaient MM. de Reims et de Noyon. L'abbé Bignon fut transporté de joie d'une distinction jusqu'à lui inouïe. Son oncle le mit dans les bureaux en attendant qu'il lui en pût donner, et à la tête de toutes les académies : ce dernier emploi était fait exprès pour lui. Il était un des premiers hommes de lettres de l'Europe; et il y brilla, et solidement. Il amassa plus de 50,000 volumes, que nombre d'années après il vendit au fameux Law qui cherchait à placer de l'argent à tout. L'abbé Bignon n'en avait plus que faire. Il était devenu doyen du conseil à la tête de quantité de bureaux et d'affaires, et bibliothécaire du roi. Il se fit une île enchantée auprès de Meulan, qui se put comparer en son genre à celle de Caprée; l'âge ni les places ne l'ayant pas changé, et n'y ayant gagné qu'à faire estimer son savoir et son esprit aux dépens de son cœur et de son âme. Noyon ne fut pas mieux rempli, mais à la renverse de la place de conseiller d'état par un homme de condition et de très saintes mœurs et vie, mais d'ailleurs un butor.

M. de Chartres avait trouvé à Saint-Sulpice un gros et grand pied-plat, lourd, bête, ignorant, esprit de travers, mais très homme de bien, saint prêtre pour desservir, non pas une cure, mais une chapelle; surtout sulpicien excellent en toutes les minuties et les inutiles puérilités qui y font loi, et qu'il mit toute sa vie à côté ou même au-dessus des plus éminentes vertus. Ce garçon n'en savait

pas davantage, et n'était pas capable de rien apprendre de mieux; d'ailleurs pauvre, crasseux et huileux à merveille. Ces dehors trop puissans sur M. de Chartres, et qui par ses mauvais choix ont perdu notre épiscopat, l'engagèrent à s'informer de lui. C'était un homme de bonne et ancienne noblesse d'Anjou qui s'appelait d'Aubigny; ce nom le frappa encore plus, il le prit ou le voulut prendre pour un parent de madame de Maintenon qui était d'Aulnis, et s'appelait d'Aubigné. Il lui en parla et à ce pied plat aussi, qui, tout bête qu'il fût, ne l'était pas assez pour ne pas sentir les avantages d'une telle parenté dont on lui faisait toutes les avances; madame de Maintenon se trouva ravie de s'enter sur ces gens-là. Les armes, le nom, et peu après pour tout unir la livrée, furent bientôt les mêmes. Le rustre noble fut présenté à Saint-Cyr à sa prétendue cousine, qui ne l'était pas tant mais qui pouvait tout. Teligny, frère de l'abbé, qui languissait de misère dans sa chaumine, accourut par le messager, et fit aussi connaissance avec le prélat et sa royale pénitente. Celui-ci se trouva un compère délié, entendu et fin, qui gouverna son frère et suppléa tant qu'il put à ses bêtises. M. de Chartres qui voulut décrasser son disciple le prit avec lui, le fit son grand vicaire, et ce bon gros garçon, sans avoir pu rien apprendre en si bonne école que des choses extérieures, fut nommé évêque de Noyon, où sa bonté et sa piété le firent estimer, et ses travers et ses bêtises détester, quoique parés par son frère qui ne le quittait point, et qui était son tuteur.

M. le cardinal de Noailles, depuis peu revenu de Rome, chassa de son diocèse mademoiselle Rose, célèbre béate à extases, à visions, à conduite fort extraordinaire, qui dirigeait ses directeurs, et qui fut une vraie énigme. C'était une vieille Gasconne ou plutôt du Languedoc, qui en

avait le parler à l'excès, carrée, entre deux tailles, fort maigre, le visage jaune, extrêmement laid, des yeux très vifs, une physionomie ardente, mais qu'elle savait adoucir; vive, éloquente, savante, avec un air prophétique qui imposait. Elle dormait peu et sur la dure, ne mangeait presque rien, assez mal vêtue, pauvre et qui ne se laissait voir qu'avec mystère. Cette créature a toujours été une énigme, car il est vrai qu'elle était désintéressée, qu'elle a fait de grandes et surprenantes conversions qui ont tenu, qu'elle a dit des choses fort extraordinaires, les unes très cachées qui étaient, d'autres à venir qui sont arrivées, qu'elle a opéré des guérisons surprenantes sans remède, qu'elle a eu pour elle des gens très sages et très précautionnés, très savans, très pieux, d'un génie sublime, qui n'avaient ni ne pouvaient rien gagner à cet attachement, et qui l'ont conservé toute leur vie. Tel a été M. du Gué, si célèbre par ses ouvrages, par la vaste étendue de son esprit et de son érudition qui se peut dire universelle, par l'humilité sincère et la sainteté de sa vie, et par les charmes et la solidité de sa conversation.

Mademoiselle Rose, ayant long-temps vécu dans son pays, où elle pansait les pauvres et où sa piété lui avait attaché des prosélites, vint à Paris, je ne sais à quelle occasion. De doctrine particulière elle n'en avait point, seulement fort opposée à celle de madame Guyon, et tout-à-fait du côté janséniste. Je ne sais encore comment elle fit connaissance avec ce M. Boileau qui avait été congédié de l'archevêché pour le *problème* dont j'ai fait l'histoire en son temps, et qui vivait claquemuré et le plus sauvagement du monde dans son cloître Saint-Honoré. De là elle vit M. du Charmel et d'autres, et enfin M. du Gué qui, pour en dire la vérité, ne s'en éprirent guère moins tous trois que M. de Cambrai de madame Guyon. Après avoir mené assez long-temps une vie cachée à Paris, M. du Gué

et M. du Charmel eurent aussi bien qu'elle un extrême desir de la faire voir à M. de la Trappe, soit pour s'éclairer d'un si grand maître sur une personne si extraordinaire, soit dans l'espérance d'en obtenir l'approbation, et de relever leur sainte par un si grand témoignage. Ils partirent tous trois sans dire mot, et s'en allèrent à la Trappe, où on ne savait rien de leur projet.

M. du Charmel se mit aux hôtes à l'ordinaire dans la maison, et M. de Saint-Louis, qui occupait la maison abbatiale au-dehors, ne put refuser une chambre à M. du Gué, et une autre à sa béate, et de manger avec lui. C'était un gentilhomme peu éloigné de la trappe, qui avait servi toute sa vie avec grande réputation, qui avait eu long-temps un régiment de cavalerie et était devenu brigadier. M. de Turenne, le maréchal de Créquy, et les généraux sous qui il avait servi, le roi même sous qui il avait fait la guerre de Hollande et d'autres campagnes, l'estimaient fort, et l'avaient toujours distingué. Le roi lui donnait une assez forte pension, et avait conservé beaucoup de bonté pour lui. Il se trouva presque aveugle, lorsque la trève de vingt ans fut conclue; cela le fit retirer du service. Peu de mois après, Dieu le toucha. Il connaissait M. de la Trappe par le voisinage, et avait même été lui offrir ses services au commencement de sa réforme, sur ce qu'il apprit que les anciens religieux, qui étaient de vrais bandits et qui demeuraient encore à la trappe, avaient résolu de le noyer dans leurs étangs. Il avait conservé depuis quelque commerce avec M. de la Trappe. Ce fut donc là où il se retira, et où il a mené plus de trente ans la vie la plus recluse, la plus pénitente, et la plus sainte. C'était un vrai guerrier, sans lettres aucunes, avec peu d'esprit, mais avec un sens le plus droit et le plus juste que j'aie vu à personne, un excellent cœur, et une droiture, une franchise, une vérité et une fidélité admirables.

Le hasard fit que j'allai aussi à la trappe tandis qu'ils y étaient. Je n'avais jamais vu M. du Gué ni sa dévote. Elle ne voyait personne à la trappe, et n'y sortait presque point de sa chambre que pour la messe à la chapelle, où les femmes pouvaient l'entendre, joignant ce logis abbatial au dehors. Du vivant de M. de la Trappe, j'y passais d'ordinaire six ou huit jours, et quelquefois dix. J'eus donc loisir de voir mademoiselle Rose à plusieurs reprises et M. du Gué, qui ne fut pas une petite faveur. J'avoue que je trouvai plus d'extraordinaire que d'autre chose en mademoiselle Rose; pour M. du Gué, j'en fus charmé. Nous nous promenions tous les jours dans les jardins de l'abbatial; les matières de dévotion, où il excellait, n'étaient pas les seules sur lesquelles nous y en avions; une fleur, une herbe, une plante, la première chose venue, des arts, des métiers, des étoffes, tout lui fournissait de quoi dire et instruire, mais si naturellement, si aisément, si coulamment, et avec une simplicité si éloquente, et des termes si justes, si exacts, si propres, qu'on était également enlevé des grâces de sa conversation, et en même temps épouvanté de l'étendue de ses connaissances qui lui faisaient expliquer toutes ces choses comme auraient pu faire les botanistes, les droguistes, les artisans et les marchands les plus consommés dans tous ces métiers. Son attention, sa vénération pour mademoiselle Rose, sa complaisance, son épanouissement à tout ce peu qu'elle disait, ne laissaient pas de me surprendre. M. de Saint-Louis, tout rond et tout franc ne la put jamais goûter; il le disait très librement à M. du Charmel, et le laissait sentir à M. du Gué, qui en étaient affligés.

Mais ce qui les toucha bien autrement, fut la douce et polie fermeté avec laquelle, six semaines durant qu'ils furent là, M. de la Trappe se défendit de voir mademoiselle

Rose, quoique en état encore de pouvoir sortir et la voir au-dehors. Aussi s'en excusa-t-il, moins sur la possibilité que sur son éloignement de ces voies extraordinaires, sur ce qu'il n'avait ni mission ni caractère pour ces sortes d'examen; sur son état de mort à toutes choses et de vie pénitente et cachée qui l'occupait assez pour ne se point distraire à des curiosités inutiles, et qu'il valait mieux pour lui suspendre son jugement et prier Dieu pour elle que de la voir et d'entrer dans une dissipation qui n'était point de son état. Ils partirent donc comme ils étaient venus, très mortifiés de n'avoir pu réussir au but qu'ils s'étaient proposé de ce voyage. Mademoiselle Rose se tint depuis assez cachée à Paris, et chez des prosélites dans le voisinage, jusqu'à ce que, le nombre s'en étant beaucoup augmenté, elle se produisit davantage et devint une directrice qui fit du bruit. Le cardinal de Noailles la fit examiner, je pense même que M. de Meaux la vit. Le beau fut qu'on la chassa. Elle avait converti un grand jeune homme fort bien fait, dont le père bien gentilhomme avait été autrefois major de Blaye, et qui avait du bien. Ce jeune homme quitta le service et s'attacha tellement à elle qu'il ne la quitta plus depuis; il s'appelait Gondé, et s'en alla avec elle à Annecy lorsqu'elle fut chassée de Paris, où on n'en a guère ouï parler depuis quoiqu'elle y ait vécu fort long-temps. J'avancerai ici le court récit d'une anecdote qui le mérite. Le prétexte de ce voyage à la trappe de mademoiselle Rose fut la conversion, qu'elle avait faite auprès de Toulouse, d'un curé fort bien fait, et qui ne vivait pas trop en prêtre. Il était frère d'un M. Parazar, conseiller au parlement de Toulouse. Elle persuada à ce curé de quitter son bénéfice, de venir à Paris, et de se faire religieux de la trappe. Ce dernier point, elle eut une peine extrême à le gagner sur lui, et il a souvent dit, avant et depuis, qu'il s'était fait moine de la trappe

malgré lui. Il le fut bon pourtant, et si bon, que M. de Savoie, ayant long-temps depuis demandé à M. de la Trappe un de ses religieux par qui il pût faire reformer l'abbaye de Tamiers, celui-ci fut envoyé pour exécuter ce projet et en fut abbé. Il y réussit si bien, que M. de Savoie, atteint alors d'un assez long accès de dévotion, le goûta fort, fit plusieurs retraites à Tamiers et lui donna toute sa confiance.

De là est pour ainsi dire né cet admirable ouvrage de l'*Institution d'un prince* de M. du Gué, dont on voit le comment dans le court avertissement qui se lit au-devant de ce livre. Il faut ajouter que M. du Gué, réduit depuis à chercher sa liberté hors du royaume, se retira un temps à Tamiers, et y vit M. de Savoie, sans que ce prince se soit jamais douté qu'il fût l'auteur de cet ouvrage, ni qu'il lui en ait jamais parlé; en quoi l'humilité de l'auteur est peut-être plus admirable que le prodige de l'érudition, de l'étendue et de la justesse de cette *Institution*. Elle fut faite entre la mort du prince électoral de Bavière, petit-fils de l'empereur Léopold, et la mort du roi d'Espagne, Charles II, dans le temps que M. de Savoie se flatta que cette immense succession regarderait le prince de Piémont qui est mort avant lui; et toutefois, à la lire, qui ne soupçonnerait qu'elle est faite d'aujourd'hui? c'est-à-dire, vingt-cinq ans après la mort de Louis XIV, qu'elle a commencé à paraître, quelques années après la mort de l'auteur, et à l'instant défendue, pourchassée, et traitée comme les ouvrages les plus pernicieux, qui toutefois n'en a été que plus universellement recherchée, goûtée et admirée.

M. de Beauvilliers, dont le mal était un dévoiement qui le consumait depuis long-temps et auquel la fièvre s'était jointe, eut bien de la peine à gagner sa maison de Saint-Aignan, près de Loches, où il fut à l'extrémité.

J'avais su, depuis son départ, que Fagon l'avait condamné, et ne l'avait envoyé à Bourbon, peu avant ce voyage, que par se trouver à bout, sans espérance de succès, et pour se délivrer du spectacle en l'envoyant finir au loin. A cette nouvelle de Saint-Aignan, je courus chez le duc de Chevreuse pour l'exhorter de mettre toute politique à part, et d'y envoyer diligemment Helvétius, et j'eus grande joie d'apprendre de lui qu'il en avait pris le parti, et qu'il partait lui-même le lendemain avec Helvétius.

C'était un gros Hollandais qui, pour n'avoir pas pris les degrés de médecine, était l'aversion des médecins, et en particulier l'horreur de Fagon, dont le crédit était extrême auprès du roi, et la tyrannie pareille sur la médecine et sur ceux qui avaient le malheur d'en avoir besoin. Cela s'appelait donc un empirique dans leur langage, qui ne méritait que mépris et persécution, et qui attirait la colère, la disgrâce, et les mauvais offices de Fagon sur qui s'en servait. Il y avait long-temps qu'Helvétius était à Paris, guérissant beaucoup de gens rebutés ou abandonnés des médecins, et surtout les pauvres qu'il traitait avec une grande charité. Il en recevait tous les jours chez lui à heure fixée tant qu'il en voulait venir, à qui il fournissait les remèdes et souvent la nourriture. Il excellait particulièrement aux dévoiemens invétérés et aux dyssenteries. C'est à lui qu'on est redevable de l'usage et de la préparation diverse de l'ipécacuanha pour les divers genres de ces maladies, et le discernement encore de celles où ce spécifique n'est pas à temps ou même n'est point propre. C'est ce qui donna la vogue à Helvétius, qui d'ailleurs était un bon et honnête homme, homme de bien, droit et de bonne foi. Il était excellent encore pour les petites-véroles et les autres maladies de venin, pour le reste médiocre médecin.

M. de Chevreuse dit au roi la résolution qu'il prenait ;

il l'approuva, et le rare est que Fagon en fut bien aise, qui dans une autre occasion en serait entré en furie; mais comme il était bien persuadé que M. de Beauvilliers ne pourrait échapper, et qu'il mourrait à Saint-Aignan, il fut ravi que ce fût entre les mains d'Helvétius pour en triompher. Dieu merci, le contraire arriva. Helvétius le trouva au plus mal; en sept ou huit jours il le mit en état de guérison certaine et de pouvoir s'en revenir. Il arriva de fort bonne heure à Versailles, le 8 mars. Je courus l'embrasser avec toute la joie la plus vive. Revenant de chez lui, et traversant l'antichambre du roi, je vis un gros de monde qui se pressait à un coin de la cheminée; j'allai voir ce que c'était. Ce groupe de monde se fendit; je vis Fagon tout débraillé, assis, la bouche ouverte, dans l'état d'un homme qui se meurt. C'était une attaque d'épilepsie. Il en avait quelquefois, et c'est ce qui le tenait si barricadé chez lui, et si court en visites chez le peu de malades de la cour qu'il voyait, et chez lui jamais personne. Aussitôt que j'eus aperçu ce qui assemblait ce monde, je continuai mon chemin chez M. le maréchal de Lorge, où entrant avec l'air épanoui de joie, la compagnie, qui était toujours nombreuse, me demanda d'où je venais avec l'air satisfait. « D'où je viens? répondis-je, d'embrasser un malade condamné qui se porte bien, et de voir le médecin condamnant qui se meurt ». J'étais ravi de M. de Beauvilliers, et piqué sur lui contre Fagon. On me demanda ce que c'était que cette énigme. Je l'expliquai, et voilà chacun en rumeur sur l'état de Fagon, qui était à la cour un personnage très considérable et des plus comptés, jusque par les ministres et par tout l'intérieur du roi. M. le maréchal et madame la maréchale de Lorge me firent signe de peur que je n'en disse davantage, et me grondèrent après avec raison de mon imprudence. Apparemment qu'elle ne fut pas jusqu'à Fagon avec lequel je fut toujours fort bien.

On sut en même temps que le cardinal de Bouillon, à bout d'espérances sur ses manéges et sur les démarches réitérées du pape en sa faveur était enfin parti de Rome, et s'était rendu à son exil de Cluni, où bientôt après, il eut main-levée de la saisie de ses biens et de ses bénéfices. Il n'avait pu se tenir, après avoir ouvert la porte sainte du grand jubilé d'en faire frapper des médailles où cette cérémonie était d'un côté et lui de l'autre, avec son nom autour et la qualité de grand-aumônier de France qu'il n'était plus alors. Cela avait irrité le roi de nouveau contre lui, et eut peut-être part à la fermeté avec laquelle il résista au pape sur le retour et l'exil du cardinal de Bouillon et à tout ce qu'il employa pour s'en délivrer.

Milord Melford, chevalier de la Jarretière, qu'on a vu ci-devant exilé de Saint-Germain, et revenu seulement à Paris, écrivit une lettre à milord Perth son frère, gouverneur du prince de Galles, par laquelle il paraissait qu'il y avait un parti considérable en Écosse en faveur du roi Jacques, et qu'on songeait toujours ici à le rétablir et la religion catholique en Angleterre. Je ne sais ni personne n'a su comment il arriva que cette lettre au lieu d'aller à Saint-Germain fut à Londres. Le roi Guillaume la fit communiquer au parlement et en fit grand usage contre la France qui ne pensait à rien moins, et qui avait bien d'autres affaires pour soutenir la succession d'Espagne. D'ailleurs ce n'eût pas été au comte de Melford qu'on se fût fié d'un dessein de cette importance, dans la situation où il était avec sa propre cour et la nôtre; mais il n'en fallait pas tant au roi Guillaume pour faire bien du bruit, ni aux Anglais pour les animer contre nous dans la conjoncture des affaires présentes.

Melford fut pour sa peine envoyé à Angers et fut fort soupçonné. Je ne sais si ce fut à tort ou non. Peu de

jours après le roi Jacques se trouva fort mal et tomba en paralysie d'une partie du corps, sans que la tête fut attaquée. Le roi et toute la cour à son exemple lui rendirent de grands devoirs. Fagon l'envoya à Bourbon. La reine d'Angleterre l'y accompagna. Le roi fournit magnifiquement à tout, chargea d'Urfé d'aller avec eux de sa part, et de leur faire rendre partout les mêmes honneurs qu'à lui-même, quoiqu'ils voulussent être sans cérémonies.

CHAPITRE VIII.

Philippe V à Madrid. — Accueil qu'il y reçoit. — Union d'Harcourt et du cardinal Portocarrero. — Exil de Mendoze, grand-inquisiteur. — Le roi d'Espagne confirme l'exil du comte d'Oropeza, président du conseil de Castille. — Forme du gouvernement de la monarchie espagnole. — Conseil d'Aragon. — Serment du grand-justicier. — Conseil de Castille. — Son président. — Comment les affaires y sont jugées. — Séance du roi une fois la semaine. — Les corrégidors. — Les conseillers d'état. — Secrétaire des dépêches universelles. — Secrétaire d'état. — Officiers de la cour. — Les trois charges. — Majordome-major du roi. — Sommelier du corps et gentilshommes de la chambre. — Grand-écuyer et premier écuyer. — Capitaine des hallebardiers. — Patriarche des Indes. — Majordome-major de la reine. — Son grand-écuyer. — Camarera-major. — Dames du palais et dames d'honneur. — Assafeta, première femme de chambre. — Marche en carrosse de cérémonie. — Gentilshommes de la chambre avec et sans exercice. — Estampilla. — La Roche.

Le roi d'Espagne arriva enfin, le 19 février, à Madrid, ayant eu partout sur sa route une foule et des acclamations continuelles, et dans les villes des fêtes, des combats de taureaux, et quantité de dames et de noblesse des pays par où il passa. Il y eut une telle presse à son arrivée à Madrid

qu'on y compta soixante personnes étouffées. Il trouva hors de la ville et dans les rues une infinité de carrosses qui bordaient sa route, remplis, de dames fort parées, et toute la cour et la noblesse qui remplissaient le Buen-Retiro, où il fut descendre et loger. La junte et beaucoup de grands le reçurent à la portière. Enfin tous les conseils, tout ce qu'il y avait d'illustre, une foule de gens de qualité, une noblesse infinie et toute la maison espagnole du feu roi Charles II. Le cardinal Portocarrero se voulut jeter à ses pieds pour lui baiser la main. Le roi ne le voulut pas permettre, il le releva et l'embrassa, et le traita comme son père. Le cardinal pleurait de joie, et ne cessa de tout ce soir de le regarder. Les rues de son passage avaient été tapissées à la mode d'Espagne, chargées de gradins remplis de beaux tableaux et d'une infinité d'argenterie, avec des arcs de triomphe magnifiques d'espace en espace. Il n'est pas possible d'une plus grande ni plus générale démonstration de joie.

Le roi était bien fait, dans la fleur de la première jeunesse, blond comme le feu roi Charles et la reine sa grand'mère, grave silencieux, mesuré, retenu tout-à-fait pour être parmi des Espagnols. Avec cela fort attentif à chacun, et connaissant déjà les distinctions des personnes par l'instruction qu'il avait eu loisir de prendre d'Harcourt, le long du voyage. Il ôtait le chapeau ou le soulevait presque à tout le monde, jusque-là que les Espagnols s'en formalisèrent et en parlèrent au duc d'Harcourt qui leur répondit que, pour toutes les choses essentielles, le roi se conformerait à tous les usages, mais que dans les autres il fallait lui laisser la civilité française. On ne saurait croire combien ces bagatelles d'attention extérieure attachèrent les cœurs à ce prince.

Le cardinal Portocarrero était transporté de conten-

tement; il regardait cet évènement comme son ouvrage et le fondement durable de sa grandeur et de sa puissance. Il en jouissait en plein. Harcourt et lui sentant en habiles gens le besoin réciproque qu'ils auraient l'un de l'autre s'étaient intimement liés, et leur union s'était encore cimentée pendant le voyage par l'exil de la reine à Tolède, que le cardinal avait obtenu, et par celui de Mendoze, évêque de Ségovie, grand-inquisiteur, charge qui balance, et qui a quelquefois embarrassé l'autorité royale, et que le pape confère sur la présentation du roi. Mendoze était un homme de qualité distinguée, mais un assez pauvre homme, qui n'avait rien commis de répréhensible, ni qui pût même donner du soupçon. Il ne méritait pas une si grande place, mais il méritait encore moins d'être chassé. Son crime était d'être parvenu à ce grand poste par le crédit de la reine, qui avait fort mal traité le cardinal durant son autorité. Après la chute de sa puissance et la mort de Charles II, le grand-inquisiteur avait tenu sa morgue avec le cardinal qu'il n'avait pas salué assez bas dans l'éclat où il venait de monter. Ce *punto* Espagnol qui pouvait être loué de grandeur de courage, acheva d'allumer la colère du cardinal, ennemi de toutes les créatures de la reine et passionné de le leur faire sentir. D'ailleurs, comme assuré de toute l'autorité séculière et pour bien long-temps, sous un prince aussi jeune et étranger qui lui devait tant, il ne pouvait souffrir la puissance ecclésiastique dans un autre, et avait un desir extrême de les réunir toutes deux en sa personne par la charge de grand-inquisiteur; tellement qu'encouragé par l'exil de la reine qu'il venait d'emporter, il s'aventura d'exposer l'autorité naissante du roi en lui demandant l'exil du grand-inquisiteur. M. d'Harcourt, son ami, et qui le connaissait bien, n'eut garde de s'opposer à un desir si ardent et si causé; et quoique le roi eût déclaré qu'il ne

disposerait d'aucune chose ni petite ni considérable, qu'après son arrivée à Madrid, de l'avis de M. d'Harcourt, il envoya au cardinal l'ordre qu'il demandait par son même courrier. Mendoze qui sentit bien d'où le coup lui venait balança tout un jour entre demeurer et obéir. En demeurant il eût fort embarrassé par l'autorité et les ressorts de sa place, et le nombre de gens considérables attachés à la reine. Mais il prit enfin le parti d'obéir, et combla de joie la vanité et la vengeance du cardinal qui, enhardi par ces deux coups, en fit un troisième. ce fut un ordre qu'il obtint du roi qui approchait déjà de Madrid, au comte d'Oropesa de demeurer dans son exil. Il était premier ministre et président du conseil de Castille. Il y avait deux ans que Charles II l'y avait envoyé sur une furieuse sédition que le manque de pain et de vivres avait causée à Madrid qui fit grande peur à ce prince, et dont la faute fut imputée au premier ministre. Puisque je me trouve ici en pleine Espagne, qu'il est curieux de la connaître un peu à un avènement de la branche de France, et qu'il sera souvent mention de ce pays dans la suite, je m'y espacerai un peu à droite et à gauche en parlant de ce qui s'y passa à l'arrivée du nouveau roi.

L'Espagne est partagée tout entière entre le conseil de Castille de qui dépend tout ce qui est joint à la couronne de Castille et le conseil d'Aragon, de qui dépend tout ce qui est joint à la couronne d'Aragon. Ce dernier avait un bien plus grand pouvoir que celui de Castille, et son chef qui portait le titre de grand justicier, et par corruption celui simplement de justice, avait une morgue et une autorité qui balançait celle du roi. Il se tenait à Sarragosse où le roi fut, peu après son arrivée à Madrid, recevoir les hommages de l'Aragon et prêter le serment accoutumé d'en maintenir les immenses privilèges, après quoi le justicier lui prête serment au nom du royaume;

en le prêtant il débute par ces mots : « Nous qui valons autant que vous », puis le serment fondé sur celui que le roi vient de prêter et qu'il y sera fidèle, et finit par ceux-ci : « si non, non ». Tellement qu'il ne laisse pas ignorer par les paroles mêmes du serment qu'il n'est que conditionnel. Je n'en dirai pas davantage parce que la révolte de l'Aragon et de la Catalogne en faveur de l'archiduc engagea Philippe V à la fin de la guerre d'abroger pour jamais tous les privilèges de l'Aragon et de la Catalogne qu'il a presque réduits à la condition de provinces de Castille.

Le conseil de Castille se tient à Madrid. Il est composé d'une vingtaine au plus de conseillers et d'un assez grand nombre de subalternes. Il n'y a qu'un seul président qui y doit être fort assidu et qui, pour le courant, lorsqu'il manque par maladie ou par quelque autre évènement, est suppléé par le doyen, mais uniquement pour l'intérieur, du conseil. Je ne puis donner une idée plus approchante de ce qu'il est, suivant les nôtres, que d'un tribunal qui rassemble en lui seul le ressort, la connaissance et la juridiction qui sont ici partagées entre tous les parlemens et les chambres des comptes du royaume, ces derniers pour les mouvances, le grand conseil et le conseil privé, c'est-à-dire celui où le chancelier de France préside aux conseillers d'état et aux maîtres des requêtes. C'est là où toutes les affaires domaniales et particulières sont portées en dernier ressort, où les érections et les grandesses sont enregistrées et où les édits et les déclarations sont publiés, les traités de paix, les dons, les grâces, en un mot où passe tout ce qui est public, et où on juge tout ce qui est litigieux. Tout s'y rapporte; rien ne s'y plaide; avec tout ce pouvoir, ce conseil ne rend que des sentences. Il vient une fois la semaine dans une pièce tout au bout en entrant dans l'ap-

partement du roi à jour et heure fixée le matin. Il est en corps, et il est reçu et conduit au bas de l'escalier du palais par le majordome de semaine; dans cette pièce le fauteuil du roi est sous un dais sur une strade et un tapis. Vis-à-vis et aux deux côtés trois bancs de bois nu où se place le conseil. Le président a la première place à droite le plus près du roi, et à côté du président celui qui ce jour-là est chargé de rapporter les sentences de la semaine quoique rendues au conseil au rapport de différens conseillers. Ce rapporteur est nommé pour chaque affaire par le président, comme ici dans nos tribunaux, qui nomme aussi, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour rapporter les sentences de la semaine au roi.

Le conseil placé, le roi arrive: sa cour et son capitaine des gardes même s'arrêtent à la porte en dehors de cette pièce. Dès que le roi y entre, tout le conseil se met à genoux, chacun devant sa place. Le roi s'assied dans son fauteuil et se couvre, et tout de suite ordonne au conseil de se lever, de s'asseoir et de se couvrir. Alors la porte se ferme, et le roi demeure seul avec ce conseil dont le président n'est distingué en rien pour cette cérémonie. Les sentences de la semaine sont là rapportées : le nom des parties, leurs prétentions, leurs raisons respectives et principales, et les motifs du jugement. Tout cela le plus courtement qu'il se peut, mais sans rien oublier d'important. Tout se rapporte de suite, après quoi le président et le rapporteur présentent au roi chaque sentence l'une après l'autre qui la signe avec un parafe pour avoir plus tôt fait, et dès ce moment ces sentences deviennent des arrêts. Si le roi trouve quelque chose à dire à quelque sentence, et que l'explication qu'on lui en donne ne le satisfasse pas, il la laisse à un nouvel examen ou il la garde pardevers lui. Tout étant fini, et cela dure une heure et souvent davantage, le roi se lève, le conseil se met à genoux,

jusqu'à ce qu'il ait passé la porte, et s'en va comme il est venu, excepté le président seul, qui, au lieu de se mettre à genoux, suit le roi qui trouve sa cour dans une pièce voisine, y en ayant une vide entre deux, et avec ce cortège passe une partie de son appartement; dans une des pièces vers la moitié, il trouve un fauteuil, une table à côté, et vis-à-vis un tabouret. Là le roi s'arrête, sa cour continue de passer, puis les portes d'entrée et de sortie se ferment, et le roi dans son fauteuil reste seul avec le président assis sur ce tabouret; là il revoit les sentences qu'il a retenues et les signe si bon lui semble, ou il les garde pour les faire examiner par qui il lui plaît, et le président lui rend un compte sommaire du grand détail public et particulier dont il est chargé. Cela dure moins d'une heure. Le roi ouvre lui-même la porte pour retrouver sa cour qui l'attend et s'en aller chez lui, et le président retourne par l'autre par où il est entré, trouve un majordome qui l'accompagne à son carrosse et s'en va chez lui. Ces sentences retenues ceux à qui le roi les renvoie lui en rendent compte avec leur avis. Il les envoie au président de Castille, et finalement l'arrêt se rend comme le roi le veut. On voit par là qu'il est parfaitement absolu en toute affaire publique et particulière, et que les rois d'Espagne ont retenu l'effet, comme nos rois le droit, d'être les seuls juges de leurs sujets et de leur royaume. Ce n'est pas qu'il n'arrive bien aussi que le conseil de Castille, ou en corps, ou le président seul, ne fasse des remontrances au roi sur des affaires ou publiques ou particulières auxquelles il se rend, mais s'il persiste tout passe à l'instant sans passions ni toutes les difficultés qu'on voit souvent en France.

Les corrégidors de Madrid et de toutes les villes rendent un compte immédiat de toute leur administration au président de Castille, et reçoivent et exécutent ses ordres

sur tout ce qui la regarde, comme eux-mêmes font à l'égard des corrégidors et des alcades des moindres villes et autres lieux de leurs ressorts; l'idée d'un corrégidor de Madrid suivant les nôtres, et à proportion de ceux des autres grandes villes non fortifiées, c'est tout à-la-fois l'intendant, le commandant, le lieutenant civil, criminel et de police, et le maire ou le prévôt des marchands. Les gouverneurs des provinces d'Espagne n'ont guère que l'autorité des armes, et s'ils se mêlent d'autre chose ce n'est pas sans démêlé ni sans subordination du président et du conseil de Castille.

On voit par ce court détail quel personnage c'est dans la monarchie. Aussi en est-il le premier, le plus accrédité et le plus puissant, tandis qu'il exerce cette grande charge, et dès que la personne du roi n'est pas dans Madrid il y a seul la même autorité que lui sans exception aucune. Son rang aussi répond à un aussi vaste pouvoir. Il ne rend jamais aucune visite à qui que ce soit, et ne donne chez lui la main à personne. Les grands d'Espagne qui ont affaire à lui tous les jours essuient cette hauteur, et ne sont ni reçus ni conduits: la vérité est qu'ils le font avertir, et qu'ils entrent et sortent par un degré dérobé. Les cardinaux et les ambassadeurs de têtes couronnées n'ont pas plus de privilège. Tout ce qu'ils ont c'est qu'ils lui envoient demander audience. Il répond toujours qu'il est indisposé, mais que cela ne l'empêchera pas de les recevoir tel jour à telle heure. Ils s'y rendent, sont reçus et conduits par ses domestiques et ses gentilshommes, et le trouvent au lit quelque bien qu'il se porte. Quand il sort ce ne peut être que pour aller chez le roi, à quelques dévotions, mais dans une tribune séparée, ou prendre l'air. Cardinaux, ambassadeurs, grands d'Espagne, dames, en un mot tout ce qui le rencontre par les rues, arrête tout court précisément comme on fait

ici pour le roi et pour les enfans de France, mais assez souvent il a la politesse de tirer à demi ses rideaux, et alors cela veut dire que, quoique en livrées et ses armes à son carrosse, il veut bien n'être pas connu. On n'arrête point et on passe son chemin. S'il va chez le roi, comme il arrive assez souvent, hors du jour ordinaire du conseil de Castille, ce n'est jamais que par audience. Le majordome de semaine le reçoit et le conduit au carrosse. Dès qu'il paraît on lui présente auprès de la porte du cabinet, où toute la cour attend, un des trois tabourets qui sont les trois seuls sièges de ce vaste appartement, par grandeur, qui d'ailleurs est superbement meublé. Le sien qui est pareil au deux autres est toujours caché et ne se tire que pour lui; les deux autres sont toujours en évidence, l'un pour le majordome-major, l'autre pour le sommelier du corps ou grand-chambellan. En leur absence le gentilhomme de la chambre de jour s'asseoit sur l'un, quelque vieux grand d'Espagne sur l'autre, mais il faut que ce soit un homme incommodé et qui ait passé par les premiers emplois. Nul autre, ni grand d'Espagne, ni vieux, n'oserait le faire. J'ai pourtant vu les trois sièges remplis et en apporter un quatrième au prince Carracioli, et une autre fois au marquis de Bedmar, tous deux alors grands d'Espagne, tous deux conseillers d'état, et tous deux ayant été dans les premiers emplois, et le dernier y étant encore. C'était pendant mon ambassade en Espagne, mais je ne l'ai vu faire que pour ces deux-là dont le premier ne se pouvait soutenir sur ses jambes percluses de goutte, et l'autre fort goutteux aussi.

Le président du conseil de Castille ne peut être qu'un grand d'Espagne, et ne peut être destitué que pour crime qui emporte peine de mort, mais contre une telle puissance on a le même remède dont on se sert en France

contre le chancelier. On exile le président de Castille à volonté et sans être obligé de dire pourquoi, et on crée un gouverneur du conseil de Castille, qui on veut, pourvu qu'il ne soit pas grand d'Espagne. Ce gouverneur a toutes les fonctions, l'autorité et le rang entier du président et le supplée en tout et partout. Mais cette grande place, bien supérieure à notre garde-des-sceaux, a le même revers à craindre et pis encore que lui, car il peut être destitué à volonté et sans dire pourquoi, même sans l'exiler; il perd tout son crédit et toute sa puissance, il n'est et ne peut plus rien, et toutefois il conserve son rang en entier pendant sa vie qui n'est bon qu'à l'empoisonner, puisqu'il ne peut faire aucune visite et à le réduire en solitude, parce que personne n'a plus d'affaires à lui, et ne prend la peine de l'aller voir pour n'en recevoir, ni réception, ni la main, ni conduite. Plusieurs en sont morts d'ennui. Lorsque le président de Castille vient à mourir, il est au choix du roi de faire un autre président ou gouverneur. Depuis la mort du comte d'Oropesa le roi d'Espagne n'a mis que des gouverneurs; il en est de même des autres conseils dont le président ne peut être ôté, et doit toujours être grand, au lieu duquel on peut mettre un gouverneur; mais comme ces présidens n'ont de rang que celui de grands, parce qu'ils le sont, et que leur autorité n'est rien quoique les places en soient fort belles, très rarement y met-on des gouverneurs.

On appelle en Espagne conseillers d'état précisément ce que nous connaissons ici sous le nom de ministres d'état, et c'est là le but auquel les plus grands seigneurs, les plus distingués, et qui ont passé par les plus grands emplois, tendent de toutes leurs brigues. Ils ont l'excellence et passent immédiatement après les grands quand ils ne le sont pas. Il y en a fort peu; ils ont une seule distinction que les grands d'Espagne n'ont pas, qui est

de pouvoir, comme les grandes dames, aller par la ville en chaises à porteurs entourés de leur livrée à pied, suivis de leur carrosse avec leurs gentilshommes dedans, et de monter en chaise le degré du palais jusqu'à la porte de la première pièce extérieurement. Je ne m'étends point sur le conseil d'état, parce qu'il tomba fort peu après l'arrivée du roi, et qu'il est demeuré depuis en désuétude. Il a fait rarement des conseillers d'état, mais toujours sans fonctions.

Je parlerai avec la même sobriété du secrétaire des dépêches universelles par la même raison. Ubilla a été le dernier, et ne le demeura pas long-temps. C'était presque nos quatre secrétaires d'état ensemble pour le crédit et les fonctions, mais non pas pour le reste. Il était demeuré pour l'extérieur comme nos secrétaires d'état d'autrefois et comme eux venu par les emplois de commis dans les bureaux, ce qui peut faire juger de leur naissance et de leur état. Au conseil d'état, ils étaient au bas bout de la table auprès de leur écritoire, rapportant les affaires, lisant les dépêches, écrivant ce qui leur était dicté, sans opiner et toujours à genoux sur un petit carreau qui leur fut accordé à la fin, à cause de la longueur des conseils, et tête à tête avec le roi de même. Ils étaient fort craints et considérés, mais ils n'allaient pas avec la noblesse même ordinaire. De six qu'ils sont des débris de celui des dépêches universelles, j'en ai vu deux, celui qui travaillait toujours avec le roi, et celui de la guerre qui n'y travaillait guère, et jamais ne le suivait en aucun voyage hors Madrid, qui tâchaient de se mettre sur le pied de nos secrétaires d'état d'aujourd'hui, surtout le premier qui était Grimaldo, quoique venu des bureaux comme les autres, et Castellar qui est mort ici depuis ambassadeur, frère de Patiño, alors premier ministre.

Passons maintenant à la cour, et voyons-en les principaux emplois et même quelques médiocres pour l'intelligence de ce qui suivra, et pour ne plus interrompre un récit plus intéressant. Il y en a trois qui répondent ici au grand-maître, au grand-chambellan et au grand-écuyer, qu'on appelle tout court les trois charges, parce qu'elles sont à-peu-près égales entre elles, et sans proportion avec toutes les autres. Ce sont toujours trois grands à qui elles donnent une grande distinction sur tous les autres, et une considération principale par toute l'Espagne. Il est pourtant arrivé, quoique très rarement, que quelqu'une de ces charges, tantôt l'une, tantôt l'autre, ont été possédées par de très grands seigneurs qui n'étaient pas grands, mais favoris ou fort distingués, et qui sont bientôt devenus grands d'Espagne. Expliquons-les pour les faire connaître.

Le majordome-major du roi est notre grand-maître de France dans toute l'étendue qu'il avait autrefois. Tous les palais du roi, tous les meubles, toutes les provisions, de quelque espèce qu'elles soient, la bouche et toutes les tables, la réception, la conduite et le traitement des ambassadeurs et des autres personnes distinguées à qui le roi en fait, l'ordre, l'ordinaire, la disposition de toutes les fêtes que le roi donne, de tous les spectacles, de tous les festins et rafraîchissemens, la distribution des places, l'autorité sur les acteurs de récit, de machines, de musiques, les mascarades publiques et particulières du palais, l'autorité, la disposition, les places de toutes les cérémonies, la disposition de tous les logemens pendant les voyages et de toutes les voitures de la cour, l'autorité sur les médecins, chirurgiens et apothicaires du roi, qui ne peuvent consulter ni donner aucun remède au roi que de son approbation et en sa présence, tout cela est de la charge du majordome-major qui a sous lui quatre ma-

jordomes, tous quatre de la première qualité, qui de là passent souvent aux premières charges et arrivent à la grandesse, mais ne peuvent être grands tandis qu'ils sont majordomes. Ils font le détail chacun par semaine de tout ce que je viens de remarquer, sous les ordres du majordome-major qui fait et arrête les comptes des fournitures avec tous quatre et les gens qui ont fourni qui sont payés sur ses ordonnances. Le majordome de semaine ne sort presque point du palais, et tous quatre rendent compte de tout au majordome-major, et ne peuvent s'absenter qu'avec sa permission. Ils ont des maîtres d'hôtel et toutes sortes d'autres officiers sous eux.

Le majordome-major a toutes les entrées chez le roi à toutes les heures. Grand d'Espagne ou non, comme il est quelquefois arrivé, quoique fort rarement, il est grand par sa charge, et le premier d'entre les grands partout où ils se trouvent. A la chapelle il a un siège pliant à la tête de leur banc qui demeure vide quand il n'y vient pas, et je l'ai vu arriver. Si les grands ont pour leur dignité quelque assemblée à faire, c'est chez lui, et quelques représentations à porter au roi, c'est par lui. Au bal et à la comédie nul homme ne s'assied, non pas même les danseurs, excepté le majordome-major qui est assis sur un pliant à la droite du fauteuil du roi un demi-pied au plus en arrière, mais joignant sa chaise. Je l'ai vu ainsi à l'un et à l'autre, et couvert si le roi se couvre. Aux audiences qui se donnent sur le trône aux ambassadeurs des princes hors de l'Europe, le roi est assis dans un fauteuil sur une estrade de plusieurs degrés couverte d'un tapis avec un dais par-dessus. On met un pliant à la droite du fauteuil du roi en même plain pied sur l'estrade et en même ligne, mais hors du dais. Le roi monte sur l'estrade seul avec le majordome-major qui s'assied sur ce pliant en même temps que le roi se place dans son fauteuil, et il

se couvre en même temps que lui. Tous les grands couverts et tous autres découverts sont au bas des marches et debout, et l'ambassadeur aussi, et en tous actes de cérémonies, il est joignant le roi à sa droite. Il ne va pourtant jamais dans les carrosses du roi, parce que c'est au grand-écuyer à y prendre la première place, ni dans ceux de la reine pour même raison, ni aux audiences chez la reine où son majordome-major prendrait aussi la première place. Comme celui du roi l'a sans difficulté partout ailleurs, il s'abstient toujours des trois seuls endroits où il ne l'aurait pas.

Il ne prête serment entre les mains de personne; les quatre majordomes, l'introducteur des ambassadeurs, tous les officiers qui sont sous eux, et il y en a un grand nombre, et toute la médecine, chirurgie et apothicairerie du roi, prêtent serment entre ses mains. Outre ceux-là qui sont sous sa charge, de même en outre le serment du grand chambellan ou sommelier du corps, du grand-écuyer et du patriarche des Indes. Les chefs et les membres des conseils et des tribunaux, et les secrétaires d'état, le prêtent entre les mains du président ou du gouverneur du conseil de Castille. Le roi n'en reçoit aucun lui-même, ce qui fait que le majordome-major n'en prête point. Pour en revenir à nos idées, on voit que cette charge est en beaucoup plus grand ce qu'était autrefois le grand-maître de la maison du roi, qui depuis les Guise n'ont plus rien à la bouche, dont le premier maître-d'hôtel est maître indépendant, et qu'il n'a plus que le serment de cette charge, de celle de grand-maréchal-des-logis, de grand-maître des cérémonies et d'introducteur des ambassadeurs, sans avoir conservé rien du tout dans l'exercice de ces charges, qui avec tout leur détail sont entièrement subordonnées, et en tout dépendantes en Espagne du majordome-major, et toutes exercées sous lui par le majordome

de semaine. Le majordome-major les réprimande très bien, et change ce qu'ils ont fait quand il le juge à propos.

Le grand-chambellan ou sommelier du corps est en tout et partout à-la-fois ce que sont ici le grand-chambellan, les quatre premiers gentilshommes de la chambre, le grand-maître et les deux maîtres de la garde-robe réunis en une seule charge. Les mêmes fonctions, le même commandement, le même détail, et ordonnateur des mêmes dépenses. Il a sous lui un nombre indéfini de gentilshommes de la chambre, tant qu'il plaît au roi d'en faire, qui ont son service en son absence, et qui sont grands d'Espagne presque tous et la plupart aussi grands ou plus grands seigneurs que lui, car c'est le but de tous les seigneurs de la cour. La différence est que le sommelier couche au palais, et qu'il entre chez le roi comme le majordome-major à toutes heures, au lieu que le gentilhomme de la chambre de jour, qui a tout son service et tout son commandement dans l'appartement du roi et sur tous les officiers de sa chambre et de sa garde-robe, ne peut entrer qu'aux temps des fonctions et se retire dès que le service est fait. Ces gentilshommes de la chambre prêtent serment entre les mains du sommelier, et lui sont tellement subordonnés qu'ils ne peuvent s'absenter sans permission ni rien faire dans leurs charges sans ses ordres. Ils sont obligés de lui rendre compte de tout en son absence, et de l'envoyer avertir quand il le leur a dit, ou sans cela dès qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire, s'il trouve quelque chose qu'ils aient mal fait ou mauvais, il le change ou les réprimande très bien sans qu'ils aient un mot à dire que se taire avec respect quels qu'ils soient, et lui obéir. Il a sous lui pour le détail des habits un officier qui tient plus du valet que du noble, mais qui est pourtant plus considéré que les premiers valets de garde-robe d'ici.

Le grand-écuyer est là comme ici le même, avec deux grandes différences, l'une, que dès que le roi est dehors, il a toutes les fonctions du sommelier, même en sa présence. Il le sert s'il mange dans son carrosse ou sur l'herbe, et s'il a besoin d'un surtout ou de quelque autre chose, il le lui présente; et si à la chasse, à la promenade, en chemin, quelque seigneur doit être présenté au roi, c'est le grand-écuyer et non le sommelier qui le présente. L'autre, est qu'il a un premier écuyer et point de petite écurie, le premier écuyer fait sous lui et dans une dépendance entière et journalière le détail de l'écurie, et s'il se trouve présent quand le grand-écuyer monte à cheval, c'est lui qui l'y met, et toujours un écuyer du roi qui lui tient l'étrier à monter et à descendre. Le premier écuyer le conduit à pied la main au mors du cheval sur lequel il est monté, depuis l'écurie jusqu'au palais tout le long de la place, et lorsqu'en suivant le roi, il monte dans le carrosse qui le précède ou qu'il en descend, c'est au premier écuyer à ouvrir et à fermer la portière, comme le grand-écuyer ouvre et ferme celle du roi. Dans ce carrosse du grand-écuyer, il n'y entre que les trois charges principales du roi, les deux de la reine, et le capitaine des gardes en quartier. Quelquefois, par un hasard extrêmement rare, il y entrera quelque vieux grand d'Espagne, mais fort distingué et fort considérable.

Excepté la charge de premier écuyer, le grand-écuyer dispose de toute l'écurie du roi, chevaux, mules, voitures de toute espèce, valets, officiers, écuyers, livrées, fournitures et est seul ordonnateur de toutes ces dépenses. Il est en même temps le chef de toutes les chasses avec la même autorité et dispensation que de l'écurie. Les meutes et les chasses à courre sont inconnues en Espagne par la chaleur, l'aridité et la rudesse du pays, mais tirer, voler, et des bat-

tues aux grandes bêtes de mille et quinze cents paysans dont le grand-écuyer ordonne, sont les chasses ordinaires, et la dernière est celle du roi Philippe V de presque tous les jours. Avec cela il y a quatre ou cinq petites maisons de chasse, la vaste capitainerie de l'Escurial et quelques autres moindres attachées à la charge du grand-écuyer. C'est le seul seigneur sans exception qui aille dans Madrid à six mules ou six chevaux et à huit s'il le veut, avec un postillon, parce que c'est un carrosse et un attelage du roi. S'il mène quelqu'un avec lui, qui que ce puisse être, il n'est pas permis au grand-écuyer de le faire monter devant lui ni de lui donner la droite, et cela n'en retient personne ni ne fait aucune difficulté pour aller avec lui faire des visites ou à la promenade. Le duc d'el Arco, dont j'aurai lieu de parler, qui l'était pendant mon ambassade, fut le parrain de mon second fils pour sa couverture de grand d'Espagne. Il vint donc le prendre en grande cérémonie pour le mener au palais, mais par politesse, et pour lui pouvoir donner la place et la main, il vint avec son carrosse et ses livrées à lui, et rien de l'écurie. Il tient une table où, comme partout ailleurs, il est servi par les pages du roi, qui font à son égard ce toujours tout ce que feraient les siens. Chez lui encore ils servent tous ceux qui mangent à sa table comme s'ils étaient à eux, mais aussi ceux qui servirent hier se mettent aujourd'hui à table, et mangent de droit avec le grand-écuyer et avec tous ceux qui mangent chez lui, et ainsi de suite tous les jours. Le premier écuyer tient la petite table quand il y en a une, et fait les honneurs chez le grand-écuyer. En son absence il a toutes ses fonctions, mais il n'ôte en dehors le service qu'aux gentilshommes de la chambre et non au sommelier; il ne va point à six chevaux ou mules par Madrid, ne monte point à la suite du roi dans le carrosse marqué pour le grand-écuyer, et

n'est point servi par les pages du roi qu'à table seulement chez le grand-écuyer comme tous ceux qui y mangent. Il suit le roi dans une voiture à part ou à cheval.

Le capitaine des hallebardiers ne peut être mieux comparé lui et sa compagnie en tout et pour tout qu'aux cent-suisses de la garde du roi et à leur capitaine; c'est une ancienne garde des rois d'Espagne.

Je parlerai en son temps des capitaines des gardes-du-corps que Philippe V a établis, et qui avec leur compagnie étaient avant lui inconnues en Espagne, ainsi que des deux colonels de ses régimens des gardes qui sont aussi de son établissement.

Le patriarche des Indes n'a pas seulement la plus légère idée qui ait la moindre conformité à ce grand titre. Il ne peut rien aux Indes, il n'en touche rien, il n'en prétend même rien, il y est inconnu. C'est un évêque sacré *in partibus*, dont la fonction est d'être toujours à la cour pour y suppléer à l'absence de l'archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle qui n'y paraît jamais, non plus que tous les autres évêques d'Espagne qui résident continuellement. Celui-là est grand-aumônier né par son siége. Cette place de grand-aumônier renferme tout ce que nous connaissons ici sous les noms de grand-aumônier, premier-aumônier, maître de la chapelle, et maître de l'oratoire. Ce prélat devient presque toujours cardinal, s'il ne l'est déjà quand on lui donne la charge. Si par un hasard qui est arrivé quelquefois, l'archevêque de Compostelle venait à la cour, il effacerait le patriarche des Indes, qui, même cardinal, ne serait plus rien en sa présence.

Comme il n'y vient jamais, le patriarche dispose de tout ce qui est de la chapelle, et les sommeliers de Cortine, qui sont les aumôniers du roi, et fort souvent gens de la première qualité, sont sous lui et dans son absolue dé-

pendance. Il y a en Espagne la même dispute qu'ici sur l'indépendance de la chapelle du roi du diocésain, qui empêche l'archevêque de Tolède de se trouver à la chapelle, où il ne veut pas aller sans y faire porter sa croix que le patriarche des Indes n'y veut pas souffrir; et sur les autres prétentions d'exemption, ils se chamaillent toujours, et chacun en tire à soi quelque chose.

La reine d'Espagne, outre ses dames, a aussi deux grands officiers, son majordome-major et son grand-écuyer; mais elle n'a point de chapelle, de chancelier, ni les autres officiers qu'ont ici nos reines. Son majordome-major a dans la maison de la reine toutes les mêmes choses que celui du roi a chez lui, et trois majordomes sous ses ordres, mais ceux-là sont d'une condition et d'une considération fort inférieure à ceux du roi qui ont les détails des fêtes, des spectacles, des cérémonies de toutes les sortes, et des logemens, tandis que ceux de la reine sont bornés aux détails intérieurs de sa maison sous son majordome-major. Celui-ci reçoit leur serment, ceux des autres officiers inférieurs qui sont sous sa charge, ceux encore du grand-écuyer de la reine et de la camarera-major, et comme celui du roi n'en prête point. Il partage en premier avec la camarera-major le commandement chez la reine, même aux officiers extérieurs de sa chambre. Cet emploi n'est que pour les grands ainsi que celui de grand-écuyer de la reine qui a sous lui un premier écuyer, dont il reçoit le serment, et il est chez elle entièrement comme est le grand-écuyer du roi chez lui, mais il n'ôte le service à personne au-dehors comme fait celui du roi, et ne va point à six chevaux ou à six mules dans Madrid, quoiqu'il se serve des équipages de la reine. Hors de chez la reine il n'a aucune distinction.

La camarera-major rassemble les fonctions de notre

surintendante, de notre dame d'honneur, et de notre dame d'atour. C'est toujours une grande d'Espagne, veuve, et ordinairement vieille, et presque toujours de la première distinction. Elle loge au palais, elle présente les personnes de qualité à la reine, elle entre chez elle à toute heure, et elle partage le commandement de la chambre avec le majordome-major. Sa charge répond en tout à celle du sommelier du corps. Elle ordonne des habits et des dépenses personnelles de la reine, qu'elle ne doit jamais quitter, mais la suivre partout où elle va.

La reine, après la camarera-major, a deux sortes de dames au nom desquelles il serait facile de se méprendre lourdement selon nos idées. Les premières sont précisément nos dames du palais, mais qui ont un service; les autres sont appelées *señoras de honor*, dames d'honneur. Les dames du palais, et qui en ont le nom comme les nôtres, sont des femmes de grands d'Espagne, ou leurs belles-filles aînées, ou des héritières de grands et qui mariées feront leurs maris grands, et de plus choisies parmi tout ce qu'il y a de plus considérable. Les dames d'honneur sont des dames d'un étage très inférieur, et cette place ne convient pas aux personnes d'une qualité un peu distinguée. Les unes et les autres servent par semaine, suivent la reine partout, sont de garde à certains temps dans son appartement, et toutes également dans la même dépendance de la camarera-major, pour ne rien répéter, que les gentilshommes de la chambre sont du sommelier. En l'absence de la camarera-major, la plus ancienne dame du palais en semaine la supplée en tout. La camarera-major sert le roi et la reine quand ils mangent ensemble chez elle, ou la reine seule, quand le roi n'y vient point, et met un genou en terre pour leur donner à laver et à boire. Derrière elle sont les dames du palais de semaine, et derrière celles-ci les señoras d'honneur de semaine.

Tout le service se fait par la camarera-major, et lui est présenté par les dames du palais qui le reçoivent des señoras d'honneur; celles-ci le vont prendre à la porte des femmes de chambre, à qui les officiers de la bouche le présentent, et cela tous les jours. La camarera-major est ordonnatrice de toute la dépense de la garde-robe de la reine.

Les femmes de chambre sont toutes personnes de condition, et au moins de bonne noblesse. Filles toutes, elles deviennent quelquefois señoras d'honneur en se mariant. Toutes logent au palais, ainsi que la première femme de chambre qu'on appelle l'*Assafeta*, laquelle est d'ordinaire la nourrice du roi ou de la reine, et par conséquent, très inférieure aux femmes de chambre, sur lesquelles elle a pourtant les mêmes distinctions de services et d'honneurs, et le même commandement que la camarera-major a sur les autres dames, à laquelle l'assafeta et les autres femmes de chambre sont totalement subordonnées, et sous son autorité et commandement. Quand le roi et la reine vont en cérémonie à Notre-Dame d'Atocha, qui est une dévotion célèbre à une extrémité de Madrid, ou quelque autre part, marchent d'abord un ou deux carrosses remplis de gentilshommes de la chambre, celui du grand-écuyer et du roi, celui où le roi et la reine sont seuls, celui du roi vide, celui du grand-écuyer de la reine, la camarera-major seule dans le sien à elle environné de sa livrée à pied, et un écuyer à elle à cheval à sa portière droite, uu ou deux carrosses de la reine remplis de dames du palais, magnifiques comme pour servir à la reine, un ou deux autres bien inférieurs, mais aussi de la reine remplis des señoras d'honneur, un autre inférieur encore où est l'assafeta seule, et deux autres pareils pour les femmes de chambre. Ce crayon suffira pour donner une idée des charges et du service de la cour d'Espagne, jusqu'à ce qu'il y ait eu lieu de parler du

changement que Philippe V y a fait. J'ajouterai seulement qu'aucune charge n'est vénale dans toute l'Espagne, et que tous les appointemens en sont fort petits comme ils étaient anciennement en France. Le majordome-major du roi, qui a plus du double de toutes les autres charges, n'a guère que 25,000 livres; il y en a très peu à 1,000 pistoles, et beaucoup fort au-dessous. Les deux majordomes-majors, les majordomes, et la camarera-major tirent, outre leurs appointemens, force commodités de leurs charges, ainsi que les deux grands-écuyers et les deux premiers écuyers. Le capitaine des hallebardiers tire aussi quelque chose de la sienne au-delà de ses appointemens.

Il faut remarquer que le sommelier et les gentilshommes de la chambre portent tous une grande clef, qui sort par le manche de la couture de la pate de leur poche droite; le cercle de cette clef est ridiculement large et oblong. Il est doré, et est encore rattaché à la boutonnière du coin de la poche, avec un ruban qui voltige, de couleur indifférente. Les valets intérieurs qui sont en très petit nombre, la portent de même, à la différence que ce qui paraît de leur clef n'est point doré. Cette clef ouvre toutes les portes des appartemens du roi de tous ses palais en Espagne. Si un d'eux vient à perdre sa clef, il est obligé d'en avertir le sommelier, qui sur-le-champ fait changer toutes les serrures et toutes les clefs aux dépens de celui qui a perdu la sienne, à qui il en coûte plus de 10,000 écus. Cette clef se porte partout comme je viens de l'expliquer, et tous les jours, même hors d'Espagne. Mais parmi les gentilshommes de la chambre, il y en a de deux sortes : de véritables clefs qui ouvrent et qui sont pour les gentilshommes de la chambre en exercice; et des clefs qui n'en ont que la figure, qui n'ouvrent rien, et qui s'appellent des clefs *caponnes*, pour les

gentilshommes sans exercice et qui n'ont que le titre et l'extérieur de cette distinction. Les plus grands seigneurs sont gentilshommes de la chambre de ces deux sortes, et s'il en vaque une place en exercice, elle est souvent donnée à un des gentilshommes de la chambre qui n'en a point, quelquefois aussi à un seigneur qui n'est pas gentilhomme de la chambre. Tous sont égaux, sans aucun premier entre eux, et ceux d'exercice y entrent tour-à-tour suivant leur ancienneté d'exercice entre eux.

J'ai oublié un emploi assez subalterne par la qualité de celui qui l'a toujours successivement exercé, non pas héréditairement, mais qui est de la plus grande confiance et importance. L'emploi, l'employé, et l'instrument de son emploi, ont le même nom, qui ne se peut rendre en français. Il s'appelle *estampilla;* c'est un sceau d'acier, sur lequel est gravée la signature du roi, mais semblable à ne la pouvoir distinguer de la sienne. Avec une espèce d'encre d'imprimerie, ce sceau imprime la signature du roi, et c'est l'estampilla lui-même qui y met l'encre, et qui imprime. Je l'ai vu faire à la Roche qui l'a eue en arrivant avec le roi en Espagne, et cela se fait en un instant. Cette invention a été trouvée pour soulager les rois d'Espagne qui signent une infinité de choses, et qui passeraient sans cela un quart de leurs journées à signer. Les émolumens sont continuels, mais petits; et la Roche qui était un homme de bien, d'honneur, doux, modeste, bienfaisant et désintéressé, l'a faite jusqu'à sa mort avec une grande fidélité et une grande exactitude. Il était fort bien avec le roi, et généralement aimé, estimé et considéré, et voyait chez lui les plus grands seigneurs. Cet estampilla ne peut jamais s'absenter du lieu où est le roi, et les ministres le ménagent.

CHAPITRE X.

Changemens à la cour d'Espagne à l'arrivée du roi. — Vie du roi d'Espagne en arrivant. — Louville en premier crédit. — Duc de Monteleone. — Coutume en Espagne dite la *saccade du vicaire*. — Comment se venge un cardinal. — Au moment de réussir il éprouve un grand désappointement. — Jusqu'à quel point un Espagnol peut demeurer maître de soi. — Les dominicains supplantés sans s'en être aperçus. — Les jésuites donnent un confesseur au roi d'Espagne. — Conduite adroite du père d'Aubenton. — Conduite des autres Français en Espagne. — Aversberg, ambassadeur de l'empereur après Harrach, renvoyé avant l'arrivée du roi à Madrid. — Continuation du voyage des princes. — Folie du cardinal le Camus sur sa dignité.

Aussitôt après que le roi d'Espagne fut arrivé à Madrid, il prit l'habit espagnol et la *golille*, et fit quelques changemens et réformes. D'une trentaine de gentilshommes de la chambre en exercice il les réduisit à six, et ôta les appointemens à ceux qui n'avaient jamais eu d'exercice. Le comte de Palma, gouverneur d'Espagne et neveu du cardinal Portocarrero, eut la vice-royauté de Catalogne en la place du prince de Darmstadt, qui sortit d'Espagne sans revenir à Madrid. Le duc d'Escalona, qu'on appelait plus ordinairement le marquis de Villena, alla relever en Sicile le duc de Veragua; il le fut bientôt lui-même par le cardinal del Giudice qui vint exercer la vice-royauté par intérim, de Rome où il était; et Villena s'en alla vice-roi à Naples, d'où le duc de Medina-Cœli revint à Madrid, où il fut fait président du conseil des Indes, qu'il desirait extrêmement et qui est une place fort lucrative. Il l'était du conseil des ordres qui fut donnée au duc d'Uzeda, quoi-

qu'absent, et qui remplissait l'ambassade de Rome depuis que Medina-Cœli l'avait quittée pour aller à Naples.

Le plus grand changement fut la disgrâce du connétable de Castille. Hors les présidences des conseils et la plupart des places dans les conseils, rien n'est à vie en Espagne, et à la mort du roi, toutes les charges se perdent, et le successeur confirme ou change, comme il lui plaît, ceux qui les ont. Le connétable était grand-écuyer et gentilhomme de la chambre en exercice. L'exercice lui fut ôté ainsi que sa charge de grand-écuyer, que le duc de Medina-Sidonia préféra à la sienne de majordome-major, je ne sais par quelle fantaisie, sinon que, ayant désormais affaire à un jeune roi, il la trouva plus brillante et crut qu'il serait souvent dehors, en voyage, à la chasse, à la guerre, où le grand-écuyer a plus beau jeu que le majordome-major. Le marquis de Villafranca le fut en sa place; par ce qu'il avait fait sur le testament, et par son veto fameux il avait bien mérité cette grande récompense. La duchesse d'Ossone, dont j'aurai lieu de parler, disait de lui et de don Martin de Tolède, depuis duc d'Albe et mort ambassadeur en France, qu'ils étaient tous deux espagnols en chausses et en pourpoint, l'un en vieux, l'autre en jeune. Villafranca ainsi que Villena avaient beaucoup du caractère du duc de Montausier, mais ce dernier n'était point espagnol pour l'habit, de sa vie il n'avait porté golille ni l'habit espagnol. Il le disait insupportable, et partout fut toute sa vie vêtu à la française. Cela s'appelait en Espagne à la flamande ou à la guerrière, et presque personne ne s'habillait ainsi. Le comte de Benevente fut conservé sommelier du corps. Il se prit d'une telle affection pour le roi, qu'il pleurait souvent de tendresse en le regardant.

Comme à son arrivée le roi ne connaissait personne, il se laissa conduire au duc d'Harcourt et à ceux qui avaient eu la principale part au testament, qui étaient

fort liés entre eux, et avec les principaux desquels il passait sa vie par les fonctions intimes de leurs emplois, comme le cardinal Portocarrero qui était l'âme de tout, et les marquis de Villafranca, duc de Medina-Sidonia, et comte de Benevente qui avaient les trois charges. Mais comme tous ceux-là même lui étaient étrangers et M. d'Harcourt lui-même, il se dérobait volontiers pour être seul avec le peu de Français qui l'avaient suivi, entre lesquels il n'était bien accoutumé qu'avec Valouse, son écuyer en France, et Louville qui, depuis l'âge de sept ans, était gentilhomme de sa manche. C'était celui-là beaucoup plus qu'aucun qui était le dépositaire de son âme. M. de Beauvilliers, qui l'éprouvait depuis tout le temps de cette éducation, le lui avait recommandé comme un homme sage, instruit, plein de sens, d'esprit et de ressource, uniquement attaché à lui et digne de toute sa confiance. Louville avait en effet tout cela, et une gaîté et des plaisanteries salées, mais avec jugement, dont les saillies réveillaient le froid et le sérieux naturel du roi, et lui étaient d'une grande ressource dans les premiers temps d'arrivée en cette terre étrangère. Louville était intimement attaché à M. de Beauvilliers, et extrêmement bien avec Torcy. Il était leur intime et unique correspondant, et sûr de ses lettres et de ses chiffres, parce que Torcy avait les postes. Il connaissait à fond le roi d'Espagne, il agissait de concert avec Harcourt, Portocarrero, Ubilla, Arias et les trois charges, il ménageait les autres seigneurs dont il eut bientôt une cour. On voyait bien la prédilection et la confiance du roi pour lui. Mais Harcourt étant, peu de jours après l'arrivée, tombé dans une griève et longue maladie, tout le poids des affaires tomba sur Louville à découvert, et pour en parler au vrai, il gouverna le roi et l'Espagne. C'était lui qui voyait et faisait toutes ces lettres particulières à notre cour, et par

qui tout passait directement. Il commençait à peine à connaitre à demi son monde qu'il lui tomba sur les bras la plus cruelle affaire du monde; pour l'entendre il faut reprendre les intéressés de plus haut.

Le comte de San-Estevan-del-Puerto, grand-écuyer de la reine, et qui malgré cet attachement de charge avait tant eu de part au testament, ne devait pas être surpris qu'elle eût préféré le connétable de Castille, de long-temps attaché à elle et à la maison d'Autriche, et qu'elle avait détaché à Harcourt pour négocier avec lui, ni que la junte qui d'ailleurs la comptait si peu n'eût pu lui refuser l'ambassade passagère de France pour un seigneur si distingué. Néanmoins le dépit qu'il en conçut fut tel qu'il la quitta, et lui fit en partie déserter sa maison, dont le connétable porta en France ces lettres de plaintes si romanesques et si inutiles. Le duc de Monteleone, de la maison Pignatelli comme Innocent XII, dont tous les biens étaient en Italie, fin et adroit Napolitain, et qui voulait se tenir en panne en attendant qu'il vît d'où viendrait le vent, saisit l'occasion et se donna à la reine qui fut trop heureuse d'avoir un seigneur si marqué. Il fut donc son grand-écuyer, et faute d'autre, en même temps son majordome-major, son conseil et son tout, et sa femme sa camarera-major. Ce fut ce duc que la reine envoya de Tolède complimenter le roi d'Espagne. Le cardinal voyait avec dépit un homme si considérable chez la reine, tout exilée qu'elle était, et n'oublia rien de direct ni d'indirect pour engager Monteleone de la quitter; mais il avait affaire à un homme plus délié que lui, et qui répondit toujours qu'il ne quitterait pas pour rien des emplois aussi bons à user que ceux qui le retenaient à Tolède, que cependant il était prêt à revenir si on lui donnait une récompense raisonnable. Ce n'était pas le compte du cardinal. Il voulait isoler entièrement la reine, et qu'elle ne trouvât au plus que des

valets; et c'était lui procurer quelque autre seigneur en la place de Monteleone, si on achetait l'abandon de celui-ci, qui serait une espérance et un exemple pour le successeur. Quelques mois se passèrent de la sorte qui allumèrent de plus en plus le dépit du cardinal, qui, outré de colère, résolut enfin de se porter aux dernières extrémités contre le duc de Monteleone, et de faire en même temps le plus sanglant outrage à la reine.

Pour entendre l'occasion qu'il en saisit, il faut savoir une coutume d'Espagne que l'usage a tournée en loi, et qui est également folle et terrible pour toutes les familles. Lorsqu'une fille par caprice, par amour, ou par quelque raison que ce soit, s'est mise en tête d'épouser un homme, quelque disproportionné qu'il soit d'elle, fût-ce le palfrenier de son père, elle et le galant le font savoir au vicaire de la paroisse de la fille, pourvu qu'elle ait seize ans accomplis. Le vicaire se rend chez elle, fait venir son père, et en sa présence et de la mère, demande à leur fille si elle persiste à vouloir épouser un tel. Si elle répond que oui, à l'instant il l'emmène chez lui, et il y fait venir le galant; là il réitère la même question à la fille devant cet homme qu'elle veut épouser, et si elle persiste dans la même volonté, et que lui aussi déclare la vouloir épouser, le vicaire les marie sur-le-champ sans autre formalité, et de plus, sans que la fille puisse être déshéritée. C'est ce qui se peut traduire du terme espagnol la *saccade du vicaire*, qui pour dire la vérité n'arrive presque jamais.

Monteleone avait sa fille dame du palais de la reine, qui voulait épouser le marquis de Mortare, homme d'une grande naissance mais fort pauvre, à qui le duc de Monteleone ne la voulut point donner. Mortare l'enleva et en fut exilé. Là-dessus arriva la mort de Charles II. Cette aventure parut au cardinal Portocarrero toute propre à satisfaire sa haine. Il se mit donc à presser Monteleone de

faire le mariage de Mortare avec sa fille, ou de lui laisser souffrir la saccade du vicaire. Le duc tira de longue, mais enfin serré de près avec une autorité aiguisée de vengeance, appuyée de la force de l'usage tourné en loi et du pouvoir alors tout-puissant du cardinal, il eut recours à Montriel, puis à Louville à qui il exposa son embarras et sa douleur. Ce dernier n'y trouva de remède que de lui obtenir une permission tacite de faire enlever sa fille par d'Urse, gentilhomme des Pays-Bas, qui s'attachait fort à Louville, et qui en eut depuis la compagnie des mousquetaires flamands, formée sur le modèle de nos deux compagnies de mousquetaires. Monteleone avait arrêté le mariage avec le marquis de Westerloo, riche seigneur flamand de la maison de Mérode et chevalier de la Toison d'Or, qui s'était avancé à Bayonne, et qui sur l'incident fait par le cardinal Portocarrero n'avait osé aller plus loin. D'Urse y conduisit la fille du duc de Monteleone qui, en arrivant à Bayonne, y épousa le marquis de Westerloo, et s'en alla tout de suite avec lui à Bruxelles, et le comte d'Urse s'en revint à Madrid. Le cardinal qui de plus en plus serrait la mesure tant que la fuite fut arrêtée et exécutée, la sut quand le secret en fut devenu inutile, et que Monteleone compta n'avoir plus rien à craindre depuis que sa fille était mariée en France, et avec son mari en chemin des Pays-Bas.

Mais il ignorait encore jusqu'à quel excès se peut porter la passion d'un prêtre tout-puissant, qui se voit échapper d'entre les mains une proie qu'il s'était dès long-temps ménagée. Portocarrero en furie ne se ménagea plus, alla trouver le roi, lui rendit compte de cette affaire, et lui demanda la permission de la poursuivre. Le roi, tout jeune et arrivant presque, et tout neuf encore aux coutumes d'Espagne, ne pensa jamais que cette poursuite fût autre qu'ecclésiastique, comme diocésain de Madrid,

et sans s'informer n'eu put refuser le cardinal, qui au partir de là sans perdre un instant fait assembler le conseil de Castille, de concert avec Arias, gouverneur de ce conseil et son ami, et avec Monterey qui s'y livra par je ne sais quel motif; et là, dans la même séance, en trois heures de temps, un arrêt par lequel Monteleone fut condamné à perdre 600,000 livres de rente en Sicile, applicables aux dépenses de la guerre, à être lui appréhendé au corps jusque dans le palais de la reine à Tolède, mis et lié sur un cheval, conduit ainsi dans les prisons de l'Alhambra à Grenade, où il y avait plus de cent lieues, et par les plus grandes chaleurs, d'y demeurer prisonnier gardé à vue pendant le reste de sa vie, et de plus, de représenter sa fille, et de la marier au marquis de Mortare, faute de quoi à avoir la tête coupée et à perdre le reste de ses biens.

D'Urse fut le premier qui eut avis de cet arrêt épouvantable. La peur qu'il eut pour lui-même le fit courir à l'instant chez Louville. Lui qui ne s'écartait jamais s'était avisé ce jour-là d'aller à la promenade, et ce contretemps pensa tout perdre, parce qu'on ne le trouva que fort tard. Louville, instruit de cet énorme arrêt, alla d'abord au roi, qui entendait une musique, et ce fut un autre contre-temps où les momens étaient chers. Dès qu'elle fut finie, il passa avec le roi dans son cabinet, où avec émotion il lui demanda ce qu'il venait de faire. Le roi répondit qu'il voyait bien ce qu'il lui voulait dire, mais qu'il ne voyait pas quel mal pouvait faire la permission qu'il avait donnée au cardinal. Là-dessus, Louville lui apprit tout ce dont cette permission venait d'être suivie, et lui représenta avec la liberté d'un véritable serviteur combien sa jeunesse avait été surprise, et combien cette affaire le déshonorait après la permission qu'il avait donnée de l'enlèvement et du ma-

riage de la fille; que sa bouche avait, sans le savoir, soufflé le froid et le chaud; et qu'elle était cause du plus grand des malheurs dont il lui fit aisément sentir toutes les suites. Le roi ému et touché lui demanda quel remède à un si grand mal, et qu'il avait si peu prévu; et Louville, ayant fait apporter à l'instant une écritoire, dicta au roi deux ordres bien précis: l'un à un officier de partir au moment même, de courir en diligence à Tolède, pour empêcher l'enlèvement de Monteleone, et en cas qu'il fût déjà fait, de pousser après jusqu'à ce qu'il l'eût joint, le tirer des mains de ses satellites, et le ramener à Tolède chez lui; l'autre au cardinal, d'aller lui-même à l'instant au lieu où se tient le conseil de Castille, d'arracher de ses registres la feuille de cet arrêt et de la jeter au feu, en sorte que la mémoire en fût à jamais éteinte et abolie.

L'officier courut si bien, qu'il arriva à la porte de Tolède au moment même que l'exécuteur de l'arrêt y entrait. Il lui montra l'ordre de la main du roi, et le renvoya de la sorte, sans passer outre. Celui qui fut porter l'autre ordre du roi au cardinal le trouva déjà couché, et quoique personne n'entrât jamais chez lui dès qu'il était retiré, au nom du roi toutes les portes tombèrent. Le cardinal lut l'ordre de la main du roi, se leva et s'habilla, et fut tout de suite l'exécuter, sans jamais proférer une parole. Il n'y a au monde qu'un Espagnol capable de ce phlegme apparent, dans l'extrême fureur où ce contre-coup le devait faire entrer. Avec la même gravité et la même tranquillité, il parut le lendemain matin à son ordinaire chez le roi, qui, dès qu'il l'aperçut, lui demanda s'il avait exécuté son ordre. *Si, señor,* répondit le cardinal, et ce monosyllabe fut le seul qu'on ait ouï sortir de sa bouche, sur une affaire qui lui fut si mortellement piquante, et qui lui dérobait sa vengeance et la montre

de son pouvoir. Arias et lui en boudèrent huit jours Louville, mais ils ne s'en sont jamais parlé en aucune sorte du monde. Lui avec eux, quoiqu'un peu retenu, ne fit pas semblant de rien, puis ils se rapprochèrent à l'ordinaire: ces deux puissans Espagnols ne voulaient pas demeurer brouillés avec lui, ni lui aussi sortir avec eux du respect, de la modestie, et de la privance que tout lui rendait nécessaire de conserver avec eux, et qu'ils avaient au moins autant de desir que lui de ne pas altérer.

Harcourt, qui avait été à l'extrémité à plusieurs reprises, était lors encore fort mal à la Sarzuela, petite maison de plaisance des rois d'Espagne dans le voisinage de Madrid, et entièrement hors d'état d'ouïr parler d'aucune affaire. Celle-ci néanmoins parut à Louville si importante, qu'il alla dès le lendemain lui en rendre compte. Harcourt approuva non-seulement la conduite de Louville, mais il trouva qu'il avait rendu au roi le plus important service. Il dépêcha là-dessus un courrier qui rapporta les mêmes louanges à Louville. Monteleone cependant accourut se jeter aux pieds du roi, et remercier son libérateur de lui avoir sauvé l'honneur, les biens et la vie; mais Louville se défendit toujours prudemment d'une chose dont il voulut que le roi eût tout l'honneur, et dont l'aveu l'eût trop exposé au cardinal. Toute la cour, et bientôt toute l'Espagne, ne s'y méprit pas, et ne l'en aima et estima que davantage.

Avant de sortir d'Espagne, il faut dire un mot du père d'Aubenton, jésuite français, qui y suivit le roi pour être son confesseur. Ce fut au grand regret des dominicains, en possession de tout temps du confessionnal des rois d'Espagne, appuyés de l'inquisition, comme partout ailleurs où elle est établie, et où ils tenaient le haut bout, et soutenus de la maison de Guzman, une des plus grandes d'Espagne, de laquelle

étaient plusieurs grands, et nombre de grands seigneurs, qui tous se faisaient honneur de porter le même nom que saint Dominique. Le crédit des jésuites fit que le roi ne balança pas d'en donner un pour confesseur au roi son petit-fils, bien que persuadé que ce choix n'était pas politique. On se figurait l'autorité des dominicains tout autre qu'elle était en Espagne. Il se trouva qu'avec tout ce qui la leur devait donner principale, ils y avaient moins de crédit, de considération et d'amis puissans et nombreux que les jésuites, qui avaient su les miner et s'établir à leurs dépens. L'Espagne fourmillait de leurs collèges, de leurs noviciats, de leurs maisons professes; et comme ils héritent en ce pays-là comme s'ils n'étaient pas religieux, toutes ces maisons, vastes, nombreuses, magnifiques en tout, sont extrêmement riches. Ce changement d'ordre du confesseur ne fit donc pas la moindre peine, sinon à des intéressés tout-à-fait hors de moyens de s'en ressentir.

Ce père d'Aubenton fut admirablement bien choisi. C'était un petit homme grasset, d'un visage ouvert et avenant, poli, respectueux avec tous ceux dont il démêla qu'il y avait à craindre ou à espérer, attentif à tout, de beaucoup d'esprit, et encore plus de sens, de jugement et de conduite, appliqué surtout à bien connaître l'intrinsèque de chacun, et à mettre tout à profit, et cachant sous des dehors retirés, désintéressés, éloignés d'affaires et du monde, et surtout simples et même ignorans, une finesse la plus déliée, un esprit le plus dangereux en intrigues, une fausseté la plus innée, et une ambition démesurée d'attirer tout à soi et de tout gouverner. Il débuta par faire semblant de ne vouloir se mêler de rien, de se soumettre comme sous un joug pénible à entrer dans les sortes d'affaires qui en Espagne se renvoient au confesseur, de ne faire que s'y prêter avec modestie et avec

dégoût, d'écarter d'abord beaucoup de choses qu'il sut bien par où reprendre, de ne recommander ni choses ni personnes, et de refuser même son général là-dessus. Avec cette conduite qui se pouvait mieux appeler manège, et une ouverture et un liant jusqu'avec les moindres, qui le faisait passer pour aimer à obliger, et qui faisait regretter qu'il ne s'en voulût pas mêler, il fit une foule de dupes, il gagna beaucoup d'amis, et quoique ses projets fussent bientôt aperçus auprès du roi d'Espagne et dans la part aux affaires, il eut l'art de se maintenir long-temps dans cette première réputation qu'il avait su s'établir. C'est un personnage avec qui il fallut compter, et en France à la fin comme en Espagne. Nous le retrouverons plus d'une fois.

Des autres Français, Valouse ne se mêla que de faire sa fortune, qu'il fixa en Espagne; Montriel de rien, et qui revint comme il était allé; la Roche de presque rien au-delà de son estampilla; Hersent de peu de choses, et encore de cour; ceux de la faculté de rien, ni quelques valets intérieurs ou gens de la bouche française que d'amasser ; et Louville de tout et fort à découvert. Mais son règne très utile aux deux rois et à l'Espagne fut trop brillant et trop court pour leur bien.

Le comte d'Harrach, ambassadeur de l'empereur, était sur le point d'être relevé lorsque Charles II mourut. Il partit bientôt après d'un pays qui ne pouvait plus que lui être très désagréable, et le comte d'Aversberg lui succéda. Mais la junte, qui dans ces circonstances le prit moins pour un ambassadeur que pour un espion, lui conseilla doucement de se retirer, jusqu'à ce qu'on sût à quoi l'empereur s'en tiendrait. Il résista jusqu'à proposer de demeurer en attendant, comme particulier, sans caractère; à la fin, il fut prié de ne pas attendre l'arrivée du roi d'Espagne, et il partit; mais il passa par Paris, où

il s'arrêta en voyageur pour y voir les choses de plus près, et en rendre compte de bouche plus commodément encore que Zinzendorf, envoyé ici de l'empereur, ne pouvait faire par ses amples dépêches.

Cependant les deux princes, frères du roi d'Espagne, continuaient leur voyage par la France, où, malgré la fâcheuse saison de l'hiver, les provinces qu'ils parcoururent n'oublièrent rien pour les recevoir avec les plus grands honneurs et les fêtes les plus galantes. Le Languedoc s'y distingua, le Dauphiné fit de son mieux. Ils logèrent à Grenoble dans l'évêché, et ils y séjournèrent quelques jours dans l'espérance de pouvoir aller de là voir la Grande-Chartreuse. Mais les neiges furent impitoyables, et quoi qu'on pût faire elles leur en fermèrent tous les chemins. Le cardinal le Camus, avec tout son esprit et cette connaissance du monde que tant d'années de résidence, sans sortir de son diocèse que pour un conclave, n'avaient pu effacer, se surpassa dans la réception qu'il leur fit, sans toutefois sortir de ce caractère d'évêque pénitent et tout appliqué à ses devoirs qu'il soutenait depuis si long-temps. Mais sa pourpre l'avait enivré au point de lui faire perdre la tête dans tout ce qui le regardait, jusque-là qu'un homme qui avait passé ses premières années à la cour aumônier du roi, et dans les meilleures compagnies, avait oublié comment les cardinaux y vivaient, si bien qu'il fut long-temps en peine, sur le point de l'arrivée des princes chez lui, si dans sa maison même il devait leur donner la main. Ils passèrent en Provence où Aix, Arles, et surtout Marseille et Toulon leur donnèrent des spectacles, dont la nouveauté releva pour eux la magnificence et la galanterie par tout ce que la marine exécuta. Avignon se piqua de surpasser les villes du royaume par la réception qu'elle leur fit, et Lyon couronna tous ces superbes plaisirs par où ils finirent avec

leur voyage. C'est où je les laisserai pour reprendre ce que la digression d'Espagne m'a fait interrompre.

CHAPITRE X.

Mademoiselle de Laigle, fille d'honneur de madame la Duchesse à Marly. — Elle mange avec madame la duchesse de Bourgogne. — Violente indigestion de Monseigneur. — Chaude alarme à la cour. — Félicitations des dames de la Halle. — Capitation. — Grande augmentation de troupes. — Force milice. — Electeur de Bavière à Munich. — Ricous l'y suit. — Bedmar commandant général des Pays-Bas espagnols par intérim. — Conférences rompues avec les Hollandais. — Ce qui arrive à nos autres ambassades. — Traités et fautes. — Succession à la couronne d'Angleterre établie dans la ligne protestante. — Plaintes et droit de M. de Savoie. — Vénitiens neutres. — Cattinat général en Italie. — Dépit et vues de Tessé. — Sa liaison avec Vaudemont. — Boufflers général en Flandre et Villeroy en Allemagne. M. de Chartres refuse de servir. — Grand mécontentement de Monsieur qui ne s'en contraint pas avec le roi. — Les princes du sang ne servent point non plus. — Nyert revient d'Espagne. — Retour des princes. — La Suède reconnaît le roi d'Espagne.

On a vu en plusieurs endroits de ces Mémoires les distinctions que le roi se plaisait à donner à ses filles pardessus les autres princesses du sang, à la différence desquelles entre autres il fit manger avec madame la duchesse de Bourgogne, mesdemoiselles de Sauzay et de Viantais, filles d'honneur de madame la princesse de Conti. Madame la Duchesse n'en avait plus il y avait long-temps; elle en prit une cette année qui fut la fille de madame de Laigle, sa dame d'honneur, laquelle tout de suite eut le même honneur que celles de madame la princesse de Conti sa sœur, et, comme elles, fut de tous les voyages de Marly.

Le samedi 19 mars, veille des Rameaux, au soir, le roi étant à son prie-dieu, pour se déshabiller tout de suite à son ordinaire, entendit crier dans sa chambre pleine de courtisans, et appeler Fagon et Félix avec un grand trouble. C'était Monseigneur qui se trouvait extrêmement mal. Il avait passé la journée à Meudon, où il n'avait fait que collation, et au souper du roi s'était crevé de poisson. Il était grand mangeur comme le roi et comme les reines ses mère et grand'mère. Il n'y avait pas paru après le souper. Il venait de descendre chez lui du cabinet du roi, et à son ordinaire aussi s'était mis à son prie-dieu en arrivant pour se déshabiller tout de suite. Sortant de son prie-dieu et se mettant dans sa chaise pour se déshabiller, il perdit tout d'un coup connaissance. Ses valets éperdus et quelques-uns des courtisans qui étaient à son coucher accoururent chez le roi chercher le premier médecin et le premier chirurgien du roi avec le vacarme que je viens de dire. Le roi tout déboutonné se leva de son prie-dieu à l'instant et descendit chez Monseigneur par un petit degré noir, étroit et difficile, qui, du fond de l'antichambre qui joignait sa chambre, descendait tout droit dans ce qu'on appelait le caveau, qui était un cabinet assez obscur sur la petite cour avec une porte dans la ruelle du lit de Monseigneur, et une autre qui entrait dans son premier grand cabinet sur le jardin. Ce caveau avait un lit dans une alcôve où il couchait souvent l'hiver, mais comme c'était un fort petit lieu il se déshabillait et s'habillait toujours dans sa chambre. Madame la duchesse de Bourgogne, qui ne faisait aussi que passer chez elle, arriva en même temps que le roi, et dans un instant la chambre de Monseigneur qui était vaste se trouva pleine.

Ils trouvèrent Monseigneur à demi nu que ses gens promenaient ou plutôt traînaient par la chambre. Il ne

connut ni le roi qui lui parla, ni personne, et se défendit tant qu'il put contre Félix qui, dans cette nécessité pressante, se hasarda de le saigner en l'air, et y réussit. La connaissance revint; il demanda un confesseur; le roi avait déjà envoyé chercher le curé. On lui donna force émétique qui fut long-temps à opérer, et qui sur les deux heures fit une évacuation prodigieuse haut et bas. A deux heures et demie, n'y paraissant plus de danger, le roi, qui avait répandu des larmes, s'alla coucher, laissant ordre de l'éveiller s'il survenait quelque accident. A cinq heures, tout l'effet étant passé, les médecins le laissèrent reposer et firent sortir tout le monde de sa chambre. Tout y accourut toute la nuit de Paris. Il en fut quitte pour garder sa chambre huit ou dix jours, où le roi l'allait voir deux fois par jour, et où quand il fut tout-à-fait bien il jouait ou voyait jouer toute la journée. Depuis il fut bien plus attentif à sa santé et prit fort garde à ne se pas trop charger de nourriture. Si cet accident l'eût pris un quart d'heure plus tard, le premier valet de chambre qui couchait dans sa chambre l'aurait trouvé mort dans son lit.

Paris aimait Monseigneur, peut-être parce qu'il y allait souvent à l'Opéra. Les harangères des halles imaginèrent de se signaler. Elles en députèrent quatre de leurs plus maîtresses-commères pour aller savoir des nouvelles de Monseigneur. Il les fit entrer. Il y en eut une qui lui sauta au collet et qui l'embrassa des deux côtés; les autres lui baisèrent la main. Elles furent très bien reçues. Bontems les promena par les appartemens, et leur donna à dîner. Monseigneur leur donna de l'argent, le roi aussi leur en envoya. Elles se piquèrent d'honneur, elles en firent chanter un beau *Te Deum* à Saint-Eustache, puis se régalèrent.

Le roi, voyant que l'alliance unie contre lui à la der-

nière guerre se rejoignait et se préparait à y rentrer contre lui, en même temps que ces puissances essayaient de l'amuser pour se donner le temps de mettre ordre à leurs affaires, songea aussi à s'y préparer. Il augmenta son infanterie de cinquante mille hommes; il forma soixante-dix bataillons de milice; et augmenta sa cavalerie de seize mille et ses dragons à proportion. Ces dépenses renouvelèrent la capitation dont l'invention est due à Basville, intendant ou plutôt roi de Languedoc. Elle eut lieu pour la première fois à la fin de la dernière guerre. Pontchartrain y avait résisté tant qu'il avait pu, comme au plus pernicieux impôt par la facilité de l'augmenter à volonté d'un trait de plume, l'injustice inévitable de son imposition, à proportion des facultés de chacun toujours ignorées, et nécessairement livrée à la volonté des intendans de province, et l'appât de la rendre ordinaire, comme il est enfin arrivé malgré les édits et les déclarations remplies des plus fortes promesses de la faire cesser à la paix. Mais à la fin il eut la main forcée par la nécessité des dépenses, par les persécutions de Basville, et par les mouvemens des financiers. Celle-ci fut beaucoup plus forte que n'avait été la première, comme sont toujours les impôts qui vont toujours en augmentant.

Il y avait plusieurs années que l'électeur de Bavière n'avait été chez lui. Bruxelles lui plaisait plus que le séjour de Munich, et après avoir passé toute la dernière guerre aux Pays-Bas dont il était gouverneur, il y demeura encore pendant la paix. A la fin ses affaires d'Allemagne le pressèrent d'y retourner. Il le fit trouver bon au roi, et le pria en même temps de lui donner quelqu'un qui fût homme de guerre pour être témoin de ses actions, et à qui il pût communiquer les propositions de traités qui ne manqueraient pas de lui être faites, parce qu'il voulait que le roi et le roi d'Espagne fussent infor-

més de tout ce qui le regarderait, et ne rien faire que de concert avec eux. On lui envoya Ricous. C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui avait servi avec valeur, ami particulier de M. et de madame de Castries, qui était de Languedoc et qui avait déjà eu quelques commissions en Allemagne. Castries, fort ami de Torcy, le lui avait fait connaître, et par lui à Croissy. Depuis que Ricous était revenu, il s'était toujours entretenu fort bien avec Torcy, s'était fait des amis de considération, et il était souvent à Versailles dans les bonnes maisons où on était bien aise de le voir. L'électeur partit donc et se fit suivre par toutes ses troupes, et laissa le maréchal de Bedmar, commandant-général des Pays-Bas espagnols, en son absence.

On fit en même temps imprimer les propositions que les Hollandais et les Anglais avaient faites à d'Avaux dans les conférences de la Haye. Les premiers demandaient d'avoir leurs garnisons dans une douzaine de places, parmi lesquelles Luxembourg, Namur, Charleroy et Mons; et les Anglais dans Ostende et Nieuport. Cela montrait qu'ils ne cherchaient qu'à rompre, et la faute si lourde de leur avoir envoyé leurs vingt-deux bataillons. Ce n'était pas tout : ils ajoutaient qu'on donnât satisfaction à l'empereur, et cela n'était pas facile à un prince qui prétendait tout; et qu'il entrât dans leur traité. Aussi ces conférences ne durèrent-elles pas long-temps après des propositions si sauvages. Les Hollandais pour gagner temps n'oublièrent rien pour amuser toujours; mais à la fin, Briord convalescent revint et d'Avaux peu-à-près, qui ne laissa qu'un secrétaire à la Haye lequel même n'y demeura pas long-temps.

Tallard aussi quitta Londres et y laissa Poussin, espèce de secrétaire qui dans la suite fut subalternement employé et fit bien partout. Presque en même temps,

Molès, ambassadeur d'Espagne à Vienne, fut congédié. Sous prétexte de pourvoir à ses dettes, il s'arrêta dans les faubourgs, et fit si bien qu'il y fut arrêté contre le droit des gens, quoiqu'il eût pris congé et dépouillé le caractère. Je dis qu'il fit si bien qu'il fût arrêté, parce que la suite fit juger que ç'avait été un jeu, qui finit en tournant casaque et se donnant à l'empereur.

En même temps le roi eut nouvelle de la signature de trois traités avantageux. Par l'un le Portugal faisait avec lui une alliance offensive et défensive, interdisait ses ports aux Anglais et aux Hollandais, et défendait tout commerce avec eux à ses sujets. C'était un coup de partie que de fermer cette porte d'Espagne. Mais, faute d'argent et de troupes à temps pour joindre à celles que le Portugal fournissait et qu'il réclama en vain, il fut forcé le pied sur la gorge à recevoir les vaisseaux et les troupes de ces deux nations, à se joindre à elles contre l'Espagne malgré lui, et à la prendre ainsi par le seul endroit en prise, et qui fit sentir tout le danger et toute la dépense de ce que nous avions manqué.

Cette faute et celle du renvoi des garnisons hollandaises furent capitales et influèrent sur tout. Celle encore d'espérer toujours contre toute espérance, et cette délicatesse de ne vouloir pas paraître agresseur, et de s'opiniâtrer à se laisser attaquer après tous les amusemens et tous les délais qu'ils voulurent employer, fut une autre cause de ruine. Avec un parti pris et le courage et la célérité du début des précédentes guerres, on les aurait déconcertés et réduits à l'impossible avant qu'il se fussent arrangés, et on les aurait réduits à cette paix qu'on desirait tant par la posture où on se serait mis de leur faire tout craindre pour eux-mêmes. Mais nos ministres n'étaient plus les mêmes; et on ne s'aperçut que trop après que c'était aussi d'autres généraux. L'autre traité fut ce-

lui par lequel M. de Mantoue livra au roi ses places et ses états. Rien n'était plus important que Mantoue, ni rien de si pressé de s'en assurer. Enfin, par celui de M. de Savoie, ce dernier fut déclaré généralissime des forces des deux couronnes en Italie, et s'engagea à fournir dix mille hommes de ses troupes, outre tous les passages et toutes les facilités pour les nôtres. Il se flatta en même temps du mariage de sa seconde fille avec le roi d'Espagne.

M. de Savoie fut fort blessé de la loi que le parlement d'Angleterre venait de faire pour régler l'ordre de la succession à la couronne de la Grande-Bretagne, et la fixer en même temps dans la ligne protestante, en faveur de Sophie, femme du nouvel électeur de Hanovre, mère de l'électeur roi d'Angleterre, et fille de l'électeur palatin roi de Bohême déposé et chassé de tous ses états, et d'une fille de Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne, sœur du roi Charles Ier à qui ses sujets coupèrent la tête. Or, Charles était père de la première femme de Monsieur, dont la fille était épouse de M. de Savoie et par conséquent excluait de droit sa tante paternelle et les Hanovre ses enfans. M. de Savoie porta ses plaintes en forme en Angleterre, qui ne furent pas écoutées. On n'y voulait plus ouïr parler d'un roi catholique après avoir chassé et proscrit le roi Jacques II et sa postérité.

Les Vénitiens aussi déclarèrent qu'ils se tiendraient neutres, et qu'ils appelleraient à leur secours l'ennemi de celui qui se voudrait saisir de quelqu'une de leurs places malgré eux. C'est tout ce que le cardinal d'Estrées en put obtenir, qui de Venise se mêla aussi du traité de Savoie avec Phélypeaux, notre ambassadeur à Turin, et avec Tessé de celui du duc de Mantoue. Le bonhomme La Haye, notre ambassadeur à Venise, voulut finir sa longue ambassade à ce période. Il avait été long-temps ambassadeur à Constantinople avec grande réputation,

et bien servi comme encore. Charmont, nouveau secrétaire du cabinet, lui succéda à Venise.

Cattinat fut choisi pour commander en Italie. Il venait de perdre Croisille, son frère, qui avait servi avec grande réputation, mais que sa mauvaise santé avait empêché de continuer. C'était un homme fort sage, fort instruit, fort judicieux, qui avait beaucoup d'amis considérables, quoique fort retiré et grand homme de bien. C'était le conseil et l'ami du cœur de son frère, qui partit dans cette affliction. Tessé fut outré d'avoir un général. Le brillant et le solide qu'il avait tiré de la fin de la dernière guerre d'Italie, les avantages qu'il avait tâché d'en prendre à la cour depuis que la paix et sa charge l'y avaient attaché, la familiarité qu'il avait acquise à la cour de Turin et la part qu'il venait d'avoir au traité de Mantoue lui avaient fait espérer de commander en chef les troupes du roi sous M. de Savoie. Il était gâté, mais M. de Vaudemont avait achevé de lui tourner la tête. Ce favori de la fortune, qui ne négligeait rien pour s'en tenir les chaînes assurées, et qui était l'homme le mieux informé de l'intérieur des cours dont il avait affaire, avait tout prodigué pour s'attacher Tessé, que le roi lui avait envoyé pour concerter avec lui tout ce qui regardait le militaire. Fêtes, galanteries, confiance, déférences, honneurs partout et civils et militaires, en tout pareils à ceux qui lui étaient rendus à lui-même, rien ne fut épargné. Il parut donc bien dur à Tessé, qui avait eu la sotte vanité de recevoir des honneurs de gouverneur et de capitaine-général du Milanais, d'en tomber tout-à-coup, et dans le Milanais même, dans l'état commun de simple lieutenant-général roulant avec tous les autres. Il tâcha au moins de tirer ce parti de leur commander sous Cattinat, comme autrefois on avait fait quelques capitaines-généraux, mais il en fut refusé, et se vit par là loin encore

du bâton de maréchal de France, qu'il croyait déjà tenir, quoiqu'il n'eût jamais vu d'action ni peut-être brûler une amorce par le hasard d'absence, de détachement ou de commissions, mais on ne se rend pas justice et on se prend à qui on peut. Il attendit donc Cattinat qui l'avait proposé à la fin de la dernière guerre pour traiter avec la cour de Turin, et qui par là avait fait sa fortune. Il l'attendit, dis-je, avec ferme dessein de lui faire du pis qu'il pourrait, et d'essayer de le chasser de cette armée, dans l'espérance de lui succéder, et qu'appuyé comme il comptait l'être de M. de Savoie et de M. Vaudemont, elle ne lui échapperait pas, et qu'à ce coup on ne pourrait lui différer le bâton de maréchal de France.

En même temps les armées furent réglées en Flandre sous le maréchal de Boufflers, et en Allemagne sous le maréchal de Villeroy. Monseigneur le duc de Bourgogne fut destiné un moment à commander celle de ce dernier, mais cela fut changé sur le dépit que témoigna Monsieur de ce que M. de Chartres fut refusé de servir.

Le roi y avait consenti dans l'espérance que Monsieur, piqué de ce qu'on ne lui donnait point d'armée, n'y consentirait pas, et y mit la condition que ce serait avec l'agrément de Monsieur. Monsieur et M. le duc de Chartres qui comprirent que, servant toujours, il n'était plus possible à son âge de lui refuser le commandement d'une armée l'année suivante, s'ils ne le pouvaient obtenir celle-ci, aimèrent mieux sauter le bâton du service subalterne encore cette campagne. Le roi, qui pour cette même raison ne voulait pas que son neveu servît, fut surpris de trouver Monsieur dans la même volonté que M. son fils, et, si cela s'ose dire, fut pris pour dupe; mais il ne le fut pas, et montra la corde par le refus chagrin qu'il fit tout net pour qu'on ne lui en parlât plus. Il s'y trompa encore. M. de Chartres fit des escapades peu mesurées,

mais de son âge, qui fâchèrent le roi et l'embarrassèrent encore davantage. Il ne savait que faire à son neveu qu'il avait forcé à être son gendre, et à qui, excepté les conditions écrites, il n'avait rien tenu, tant de ce qu'il avait laissé espérer que de ce qu'il avait promis. Ce refus de servir qui éloignait sans fin, pour ne pas dire qui anéantissait, toute espérance de commandement d'armée, rouvrit la plaie du gouvernement de Bretagne, et donnait beau jeu à Madame d'insulter à la faiblesse que Monsieur avait eue, qui n'en était pas aux premiers repentirs. Il laissait donc faire son fils en jeune homme qui, avec d'autres jeunes têtes, se proposait de faire un trou à la lune, tantôt pour l'Espagne et tantôt pour l'Angleterre; et Monsieur qui le connaissait bien, et qui n'était pas en peine qu'il exécutât ces folies, ne disait mot, bien aise que le roi en prît de l'inquiétude, comme à la fin il arriva.

Le roi en parla à Monsieur, et, sur ce qu'il le vit froid, lui reprocha sa faiblesse de ne savoir pas prendre autorité sur son fils. Monsieur alors se fâcha, et, bien autant de résolution prise que de colère, il demanda au roi à son tour ce qu'il voulait faire de son fils à son âge; qu'il s'ennuyait de battre les galeries de Versailles et le pavé de la cour, d'être marié comme il l'était, et de demeurer tout nu vis-à-vis ses beaux-frères comblés de charges, de gouvernemens, d'établissemens et de rangs sans raison, sans politique et sans exemple; que son fils était de pire condition que tout ce qu'il y avait de gens en France de son âge qui servaient et à qui on donnait des grades bien loin de les en empêcher; que l'oisiveté était la mère de tout vice; qu'il lui était bien douloureux de voir son fils unique s'abandonner à la débauche, à la mauvaise compagnie et aux folies, mais qu'il lui était cruel de ne s'en pouvoir prendre à une jeune cer-

velle justement dépitée, et de n'en pouvoir accuser que celui qui l'y précipitait par ses refus. Qui fut bien étonné de ce langage si clair? ce fut le roi. Jamais il n'était arrivé à Monsieur de s'échapper avec lui à mille lieues près de ce ton, qui était d'autant plus fâcheux qu'il était appuyé de raisons sans réplique, auxquelles toutefois le roi ne voulait pas céder. Dans la surprise de cet embarras, il fut assez maître de soi pour répondre, non en roi, mais en frère. Il dit à Monsieur qu'il pardonnait tout à la tendresse paternelle. Il le caressa, il fit tout ce qu'il put pour le ramener par la douceur et l'amitié. Mais le point fatal était ce service pour le but du commandement en chef que Monsieur voulait, et que le roi par cette raison même ne voulait pas; raison qu'ils ne se disaient point l'un à l'autre, mais que tous deux comprenaient trop bien l'un de l'autre. Cette forte conversation fut longue et poussée, Monsieur toujours sur le haut ton et le roi toujours au rabais. Ils se séparèrent de la sorte, Monsieur outré, mais n'osant éclater, et le roi très piqué, mais ne voulant pas étranger Monsieur, et moins encore que leur brouillerie pût être aperçue.

Saint-Cloud, où Monsieur passait les étés en grande partie, et où il alla plus tôt qu'à son ordinaire, les mit à l'aise en attendant un raccommodement, et Monsieur, qui vint depuis voir le roi et dîner quelquefois avec lui, y vint plus rarement qu'il n'avait accoutumé, et leurs momens de tête-à-tête se passaient toujours en aigreurs du côté de Monsieur; mais en public il n'y paraissait rien ou bien peu de chose, sinon que les gens familiers avec eux remarquaient des agaceries et des attentions du roi, et une froideur de Monsieur à y répondre, qui n'étaient dans l'habitude ni de l'un ni de l'autre. Cependant Monsieur qui vit bien que de tout cela il n'en résulterait rien de ce qu'il desirait, et que la fermeté du roi là-

dessus, ne se laisserait point affaiblir, jugea sagement par l'avis du maréchal de Villeroy, qui s'entremit fort dans tout cela, et surtout par ceux du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat, qu'il ne fallait pas pousser le roi à bout et qu'il était temps d'arrêter les saillies de la conduite de M. son fils. Il le fit donc peu-à-peu, mais le cœur restant ulcéré, et toujours avec le roi de la même manière.

Les princes du sang ne servirent point non plus. Ce fut M. le Prince encore à qui le roi s'adressa pour faire entendre ce qu'il appelait raison à M. le Duc et à M. le prince de Conti; mais M. du Maine et M. le comte de Toulouse allèrent comme lieutenans-généraux en Flandre sous le maréchal de Boufflers.

Nyert, premier valet de chambre du roi, qui, sous prétexte de curiosité à son âge et dans son emploi, avait suivi le roi d'Espagne à Madrid, et qui y était demeuré pour y être spectateur des premiers temps de son arrivée, revint au bout de cinq mois, et entretint le roi fort long-temps et à plusieurs reprises tête-à-tête. Monseigneur le duc de Bourgogne arriva aussi le mercredi 20 avril; il avait pris la poste à Lyon. Le roi l'attendait dans son cabinet; et en sortit au-devant de lui pour l'embrasser, puis lui fit embrasser madame la duchesse de Bourgogne; c'était à trois heures après midi; il avait couché à Sens. M. le duc de Berry, qui n'avait pas pris la poste si loin, arriva quatre jours après.

Le roi eut presque en même temps la joie que la Suède, qui tenait de fort près les Moscovites et le roi de Pologne unis contre lui, et qui les avait battus en plusieurs rencontres et obtenu de grands avantages, reconnut le roi d'Espagne.

CHAPITRE XI.

Archevêques d'Aix et de Sens nommés à l'ordre. — Cosnac. — Sa présence d'esprit et son adresse à se défaire de papiers dangereux. — Il donne à Madame une preuve signalée de zèle. — Forbin de la Hoguette. — Son refus illustre. — Le roi insiste sans pouvoir rien obtenir. — M. de Metz commandeur de l'ordre. — Tallard chevalier de l'ordre. — Plusieurs morts parmi lesquelles celle de Ségrais et du maréchal de Tourville. — Châteaurenaud vice-amiral. — L'Angleterre reconnaît le roi d'Espagne. — Duc de Beauvilliers grand d'Espagne. — Mariage déclaré du roi d'Espagne avec la fille du duc de Savoie. — Egalité réglée en France et en Espagne entre les ducs et les grands. — Abbé de Polignac rappelé. — Le duc de Popoli salue le roi qui lui promet l'ordre. — Banqueroute du trésorier de l'extraordinaire des guerres.

Ce même mois d'avril vit un exemple bien rare et bien respectable, auquel on ne devrait jamais donner lieu, et qui a été mal imité, et en mêmes cas et choses, depuis par plusieurs qui l'auraient dû. Le roi voulut remplir les deux places vacantes par la mort de M. de Noyon et par la promotion du cardinal de Coislin à la charge de grand-aumônier de France et de l'ordre. Sans qu'aucun des deux prélats choisis le sussent ni personne, il nomma M. de Cosnac, archevêque d'Aix, et M. Forbin de la Hoguette, archevêque de Sens.

Cosnac était un homme de qualité de Guyenne, qui avait fait grand bruit par son esprit et par ses intrigues autrefois, étant évêque de Valence et premier aumônier de Monsieur. Il s'était entièrement attaché à feue Madame, pour laquelle il a fait des choses tout-à-fait singulières. Il était son conseil et son ami de cœur, et le roi lui en

savait gré. Il ne put pourtant refuser à Monsieur de le faire chercher et arrêter, sur ce qu'il avait disparu avec soupçon qu'il était allé se saisir de papiers qui inquiétaient la jalousie de Monsieur, pour les rendre à Madame, et que Monsieur voulait avoir. Madame, avertie par le roi, en donna aussitôt avis à M. de Valence, qui se cacha dans une auberge obscure à un coin de Paris. Mais Monsieur, secondé de ceux qui le gouvernaient, mit de tels gens en campagne qu'il fut découvert, et qu'un matin la maison fut investie. A ce bruit l'évêque ne perdit point le jugement; il se mit aussitôt à crier la colique; et l'officier qui entra pour l'arrêter, le trouva dans des contorsions étranges. L'évêque, sans disputer, comme un homme qui n'est occupé que de son mal, dit qu'il va mourir s'il ne prend un lavement sur l'heure, et qu'après qu'il l'aura rendu il obéira, et continue à crier de toute sa force. L'officier, qui n'eut pas la cruauté de l'emmener en cet état, se hâta d'envoyer quérir un lavement pour achever plus tôt sa capture, mais il déclara qu'il ne sortirait point de la chambre qu'avec le prélat. Le lavement vint, il le prit, et quand il fut question de le rendre, il se mit sur un large pot dans son lit sans en sortir. Il avait ses raisons pour un si bizarre manège. Les papiers qu'on lui voulait prendre étaient avec lui dans son lit, parce que depuis qu'il les avait il ne les quittait point. En rendant son lavement, il les mit adroitement par-dessous sa couverture au fond du pot, et opéra par-dessus, de façon à n'en être plus en peine. S'en étant défait de cette façon, il dit qu'il se trouvait fort soulagé, et se mit à rire comme un homme qui se sent revenir de la mort à la vie après de cruelles douleurs, mais en effet de son tour de souplesse, et de ce que cet officier si vigilant n'aurait que la puanteur de sa selle avec laquelle les papiers furent jetés au privé. Le

prélat qui était travesti, et qui n'avait point là d'autres habits à prendre, fut conduit au Châtelet, et écroné sous le faux nom qu'il avait pris ; mais comme on ne trouva rien et qu'on n'en eut que la honte, il fut délivré deux jours après, avec beaucoup d'excuses et quelques réprimandes de son travestissement qui, disait-on, l'avait fait méconnaître. Madame se trouva plus délivrée que lui, et comme le roi en fut fort aise, le prélat ne fit que secouer les oreilles, et fut le premier à rire de son aventure.

Une autre fois quelque diable fit une satire cruelle sur Madame, le comte de la Guiche, etc., et la fit imprimer en Hollande. Le roi d'Angleterre, qui en eut promptement avis, en avertit Madame, qui s'en ouvrit aussitôt à M. de Valence. « Laissez-moi faire, lui dit-il, et ne vous mettez en peine de rien » ; et s'en va. Madame après lui demande ce qu'il pense faire, il ne répond point et disparaît. De plusieurs jours on n'en entend point parler. Voilà Madame bien en peine. En moins de quinze jours Madame le voit entrer dans son cabinet; elle s'écrie et lui demande ce qu'il est devenu et d'où il vient. « De Hollande, répond-il, où j'ai porté de l'argent, acheté tous les exemplaires et l'original de la satire, fait rompre les planches devant moi, et rapporté tous les exemplaires pour vous mettre hors de toute inquiétude, et vous donner le plaisir de les brûler ». Madame fut ravie, et en effet tout fut fidèlement brûlé, et il n'en est pas demeuré la moindre trace. Il y en aurait mille à raconter.

Personne n'avait plus d'esprit ni plus présent ni plus d'activité, d'expédiens et de ressources, et sur-le-champ. Sa vivacité était prodigieuse ; avec cela très sensé, très plaisant en tout ce qu'il disait sans penser à l'être, et d'excellente compagnie. Nul homme si propre à l'intrigue, ni qui eût le coup-d'œil plus juste ; au reste peu scru-

puleux, extrêmement ambitieux, mais avec cela haut, hardi, libre, et qui se faisait craindre et compter par les ministres. Cet ancien commerce intime de Madame dans beaucoup de choses, dans lequel le roi était entré, lui avait acquis une liberté et une familiarité avec lui qu'il sut conserver et s'en avantager toute sa vie. Il se brouilla bientôt avec Monsieur après la mort de Madame, pour laquelle il avait eu force prises avec lui et avec ses favoris. Il vendit sa charge à Crépan, évêque du Mans, autre ambitieux, intrigant de beaucoup d'esprit, mais dans un plus bas genre ; il n'en fut que mieux avec le roi qui lui donna des abbayes, et enfin l'archevêché d'Aix, où il était maître de la province.

L'autre prélat était tout différent : c'était un homme sage, grave, pieux, tout appliqué à ses devoirs et à son diocèse, dont tout était réglé, rien d'outré, que son mérite avait sans lui fait passer de Poitiers à Sens, aimé et respecté dans le clergé et dans le monde, et fort considéré à la cour. Il était fort attaché à mon père, était demeuré intimement de mes amis, et n'avait pas oublié que mon père avait fait le sien major de Blaye, qui fut le commencement de leur fortune, qui avait poussé la Hoguette, petit-fils de celui-là, et fils du frère de l'archevêque, à être premier sous-lieutenant des mousquetaires noirs et lieutenant-général fort distingué. Il fut tué aux dernières campagnes de la dernière guerre d'Italie, avait épousé une femme fort riche, fort dévote, fort glorieuse, fort dure, sèche et avare, dont une seule fille, qui devait être et fut en effet un grand parti. C'était donc de quoi le rehausser que ce cordon-bleu à son grand-oncle paternel, et le tenter de ne pas faire à cette nièce à marier la honte et le dommage d'un refus. Mais la vérité fut plus forte en lui ; il répondit avec modestie qu'il n'était pas en état de faire des preuves,

et refusa avec beaucoup de respect et de reconnaissance. Ces Fortin en effet n'étaient rien du tout, et c'est au plus si ce major de Blaye avait été ennobli. Ce n'est pas que M. de Sens ne sentît le poids de ce refus. Quoique savant, appliqué, à la tête des affaires temporelles et ecclésiastiques du clergé, il était aussi homme du monde, voyait chez lui, à Fontainebleau qui est du diocèse de Sens, la meilleure compagnie de la cour. Il y donnait à dîner tous les jours; grands seigneurs, ministres, tout y allait hors les femmes; et très souvent les soirs qu'il ne soupait jamais, compagnie distinguée et choisie à causer avec lui; et à Paris, quelques mois d'hiver, toujours dans les meilleures maisons; mais il ne voulait point dérober les grâces ni se donner pour autre qu'il était.

Ce refus embarrassa le roi qui l'avait déclaré en plein chapitre; il l'aimait, et ce trait ne le lui fit qu'estimer davantage. Il lui fit donc l'honneur de lui écrire lui-même, et après l'avoir loué, il lui manda qu'étant publiquement nommé, il faudrait en trouver un autre à sa place, ce qui ne se pouvait sans alléguer la cause de son refus; qu'il acceptât donc hardiment sur sa parole; que les commissaires de ses preuves ne lui en demanderaient jamais; qu'au prochain chapitre il ordonnerait de passer outre à l'admission en attendant les preuves; qu'il serait reçu tout de suite, et que de preuves après il ne s'en parlerait jamais. Le roi eut la bonté de lui représenter l'intérêt de sa famille aux dépens de laquelle il ne devait pas faire une action, belle pour lui, mais qui la noterait pour toujours, et d'ajouter qu'il desirait qu'il acceptât et qu'il prenait tout sur lui. Si quelque chose peut flatter et tenter au-delà des forces, il faut convenir que c'est une lettre aussi complète; mais rien ne put ébranler l'humble attachement de ce prélat aux règles et à la vé-

rité. Après s'être répandu comme il devait en actions de grâces, il répondit qu'il ne pouvait mentir, ni par conséquent fournir de preuves; qu'il ne pouvait aussi se résoudre à être cause que, par un excès de bonté, le roi manquât au serment qu'il avait fait à son sacre de maintenir l'ordre et ses statuts; que celui qui obligeait aux preuves était de ceux dont le souverain, grand-maître, ne pouvait dispenser, et que ce serait lui faire violer son serment que d'être reçu sans preuves préalables, sur la certitude de les faire après, quand il savait que sa condition lui en ôtait le moyen. Il finit une lettre d'autant plus belle qu'il n'y avait ni fleurs ni tours, mais de la vérité, de l'humilité et beaucoup de sentiment, par supplier le roi d'en nommer un autre, et de ne point craindre d'en dire la raison, puisqu'il le fallait. Cette grande action fut universellement admirée, et ajouta encore à la considération du roi et au respect de tout le monde.

Son refus commençait à transpirer lorsque le roi assembla un autre chapitre pour nommer M. de Metz à sa place, par amitié pour le cardinal de Coislin son oncle, qui ne s'y attendaient ni l'un ni l'autre. Le roi déclara le refus de M. de Sens, voulut bien parler de ce qu'il lui avait offert, et fit son éloge. Il n'y eut personne dans le chapitre qui ne le louât extrêmement, mais sans louanges. M. de Marsan fit mieux que pas un, et tint là le meilleur propos de toute sa vie. « Sire, dit-il au roi tout haut, cela mériterait bien que votre majesté changeât le bleu en rouge ». Tout y applaudit comme par acclamation, et à la fin du chapitre, tous louèrent et remercièrent M. de Marsan.

Tallart, qui ne faisait que d'arriver d'Angleterre, eut le gouvernement des pays de Foix, et d'autres petites charges à vendre, et fut déclaré chevalier de l'ordre, pour

être reçu à la Pentecôte avec les deux prélats. Il parut fort content, mais le duché d'Harcourt émoussait fort la joie de ces faveurs. A un mois de là il perdit sa femme, du nom de Groslée, fille de Virville, qui avait été long-temps capitaine de gendarmerie. C'était une femme fort d'un certain monde à Paris, dont la réputation était médiocre, et qui ne partageait en rien avec son mari : elle n'allait jamais à la cour et ils ne vivaient presque point ensemble.

La duchesse d'Harpajon, sœur de Beuvron, et madame d'Hauterive, ci-devant duchesse de Chaulnes, et sœur du maréchal de Villeroy, moururent en même temps. J'ai tant parlé d'elles que je n'ai rien à y ajouter.

Madame de Bournonville qui, faute de tabouret, très mal-à-propos prétendu, n'allait point à la cour, et s'en dépiquait à Paris par ses charmes, mourut fort jeune aussi. Elle était sœur du second lit de M. de Chevreuse, et son mari cousin-germain de la maréchale de Noailles. Elle laissa un fils et une fille fort enfans. Le père de madame de Noailles, frère du sien, avait été duc à brevet après son père. Le père de M. de Bournonville était l'aîné, et eut de grands emplois en Espagne où il mourut. Le cadet, père de madame de Noailles, s'attacha à la France, et y eut des charges considérables. Le brevet de duc lui fut renouvelé. Ils ne sont point héréditaires, ainsi M. de Bournonville dont il s'agit ici, n'y avait pas ombre de droit.

Segrais, poète français illustre, élevé chez Mademoiselle, fille de Gaston, et retiré à Caen dans le sein des belles-lettres, était mort fort vieux auparavant.

La France perdit le plus grand homme de mer, de l'aveu des Anglais et des Hollandais, qui eût été depuis un siècle, et en même temps le plus modeste. Ce fut le maréchal de Tourville qui n'avait pas encore soixante

ans. Il ne laissa qu'un fils qui promettait, et qui fut tué dès sa première campagne, et une fille fort jeune. Tourville possédait en perfection toutes les parties de la marine, depuis celle du charpentier jusqu'à celles d'un excellent amiral. Son équité, sa douceur, son flegme, sa politesse, la netteté de ses ordres, les signaux et beaucoup d'autres détails particuliers très utiles qu'il avait imaginés, son arrangement, sa justesse, sa prévoyance, une grande sagesse aiguisée de la plus naturelle et de la plus tranquille valeur, tout contribuait à faire desirer de servir sous lui, et d'y apprendre. Sa charge de vice-amiral fut donnée à Châteaurenaud, qui était lors en Amérique pour en ramener les gallions.

L'Allemagne à son tour perdit un homme moins nécessaire et plus vieux, mais qui s'était immortalisé par la défense de Vienne, dont il était gouverneur, assiégée par les Turcs, le célèbre comte de Staremberg, qui était président du conseil de guerre, la plus belle et la plus importante charge de la cour de l'empereur.

Le roi d'Angleterre qui n'oubliait rien pour redresser promptement son ancienne grande alliance, et la bien organiser contre nous, avait peine à rajuster ensemble tant de pièces une fois désunies, et à trouver les fonds nécessaires à ses projets dans la disette d'argent où l'empereur se trouvait. Il tâchait donc d'amuser toujours le roi des flatteuses espérances d'une tranquillité que tout démentait. Pour tenir toujours tout en suspens en attendant que ses machines fussent tout-à-fait prêtes, il avait engagé les Hollandais qu'il gouvernait pleinement à reconnaître le roi d'Espagne, et à la fin, il le reconnut aussi, tellement que ce prince le fut de toute l'Europe excepté de l'empereur. Quoique le roi goûtât extrêmement des démarches si précises en faveur de la paix, il ne laissait pas de se préparer puissamment; et comme

il disposait de l'Espagne comme de la France, elle ne perdait pas de temps aussi à se mettre en état de bien soutenir la guerre. Le comte d'Estrées était dans la Méditerranée. Le roi d'Espagne le fit capitaine-général de la mer, qui répond à la charge qu'il avait ici, tellement qu'il commanda également aux forces navales des deux couronnes. Ce prince en même temps, excité par Louville, dépêcha un courrier au duc de Beauvilliers, avec la patente d'une grandesse de première classe, pour lui et pour les siens, mâles et femelles. Le duc qui n'y avait pas songé, et qui comme ministre d'état, et comme ayant été gouverneur du roi d'Espagne, ouvrait librement les lettres qu'il recevait de ce prince, trouvant cette patente et une lettre convenable au sujet qui lui en donnait la nouvelle, les porta au roi l'une et l'autre, qui approuva fort cette marque de sentiment du roi son petit-fils, et qui ordonna à M. de Beauvilliers de l'accepter.

Presqu'en même temps le mariage du roi d'Espagne fut déclaré avec la seconde fille de M. de Savoie, sœur cadette de madame la duchesse de Bourgogne, pour qui ce fut une grande joie comme un grand honneur et un grand avantage à M. son père, d'avoir pour gendres les deux premiers et plus puissans rois de l'Europe. Le roi crut fixer ce prince dans ses intérêts par de si hautes alliances redoublées, et par la confiance du commandement général en Italie.

Le roi aussi, pour mieux cimenter l'union des deux couronnes et des deux nations, convint avec le roi d'Espagne que les grands d'Espagne auraient désormais en France le rang, les honneurs, le traitement et les distinctions des ducs; et que réciproquement, les ducs de France auraient en Espagne le rang, les honneurs, le traitement, et les distinctions qu'y ont les grands. Rien de

mieux ni de plus convenable, si on s'en était tenu là. On verra en son lieu ce que quelques grands d'Espagne en pensèrent, et l'abus étrange d'une si sage convention.

L'abbé de Polignac qui, depuis son arrivée de Pologne, était demeuré exilé en son abbaye de Bonport, près le Pont-de-l'Arche, eut permission de revenir à Paris et à la cour. Torcy son ami, et bien des gens qui s'intéressaient à lui avaient travaillé en sa faveur.

Le duc de Popoli, frère du cardinal Canteloni, archevêque de Naples, y retournant d'Espagne, fut présenté au roi par l'ambassadeur d'Espagne. C'est une maison ancienne et illustre qui est puissante à Naples, et le cardinal Canteloni avait très bien fait pour le roi d'Espagne. Le roi traita donc fort bien le duc de Popoli, et si bien, que ce seigneur, qui desirait fort l'ordre et qui avait pris ses précautions sur cela avant de quitter Madrid, se crut en état de le pouvoir demander. Le roi le lui promit, et lui dit qu'il lui en coûterait un voyage, parce qu'il serait bien aise de le revoir, et qu'il voulait le recevoir lui-même. Nous lui verrons faire une grande fortune en Espagne, et il donnera lieu d'en parler plus d'une fois. Il fut très peu ici et s'en alla à Naples.

La Touane et Saurion, trésoriers de l'extraordinaire des guerres, culbutèrent et firent banqueroute. Ils en avertirent Chamillart, qui par l'examen de leurs affaires la trouva de 4 millions. On les mit à la Bastille; le roi prit ce qui leur restait, et se chargea de payer les dettes pour conserver son crédit à l'entrée d'une grosse guerre, pour laquelle cette faillite ne fut pas de bon augure. On en fut fort surpris par le soin avec lequel ils avaient soutenu et caché leur désordre jusqu'à rien plus sous la sérénité et le luxe des financiers.

CHAPITRE XII.

L'empereur fait arrêter Ragotzi. — Le roi Jacques de retour des eaux. — Situation pénible et chagrins de Monsieur. — Admonitions du père Trévoux son confesseur. — La crainte de l'enfer est la plus forte. — Scène violente entre le roi et Monsieur. — Disposition du cabinet du roi à Marly. — Vives représentations de Monsieur. — Réponse qu'y fait le roi. — Ce qui se passe au dîner suivant. — Monsieur en grand danger. — Quelles considérations empêchent le roi de se transporter sur l'heure auprès de lui. — Il arrive enfin. — Contraste ridicule dans une scène de désolation. — Le roi se retire. — Monsieur mourant est abandonné aux bas officiers et aux marmitons. — Spectacle que présente Saint-Cloud. — Quelles femmes l'habitaient et leur affliction. — Réflexion profonde de la duchesse de la Ferté. — Quel effroi le couvent inspire à Madame. — Mort de Monsieur. — Spectacle que présente Marly vingt-quatre heures après. — Diverses sortes d'afflictions et de sentimens. — Caractère de Monsieur. — Sa cour de Saint-Cloud. — Ses mignons. — Le chevalier de Lorraine et Châtillon. — Familiarité de Monsieur avec le roi son frère. — Trait de hauteur de Monsieur à M. le Duc.

Le royaume de Hongrie n'avait jamais tari de mécontens, et en avait souvent des marques qui leur avaient été funestes, depuis que la maison d'Autriche avait dépouillé les états du droit d'élection des rois de Hongrie. Cela intéressait extrêmement la noblesse, surtout les grands seigneurs. Les peuples aussi se prétendaient vexés et foulés; et les griefs de religion, où la grecque et la protestante ont un grand nombre de sectateurs, étaient une autre semence de soulèvement. Mais les garnisons allemandes, et presque toutes les grandes places occupées par des Allemands, indisposaient toute la nation en

général. Il en coûta la tête en 1671 aux comtes Serini du nom d'Esdrin, gouverneur de Croatie, à Frangipani et à sa femme, sœur de Serini, et à Nadasti, président du conseil souverain de Hongrie, et la prison perpétuelle au fils du comte Serini, où il est mort plus de trente ans après. Sa sœur, fille du comte Serini exécuté, avait épousé le prince Ragotzi, dont elle eut le prince Ragotzi dont je vais parler, et qui me donnera lieu d'en parler plus d'une fois. Elle se remaria en 1681, au fameux comte Tekeli, chef des mécontens, qui a tant fait de bruit dans le monde, et n'en eut point d'enfans. Ragotzi, son premier mari, vécut particulier, et ne fut rien. Il avait été de la conspiration de son beau-père, mais la peur qu'il eut quand il le vit arrêté fit qu'il en usa si mal avec lui qu'il se sauva du naufrage, mais il ne fut rien toute sa vie. Il avait de grands biens. Son père, son grand-père, qui fut fait prince de l'empire, et son bisaïeul, avaient été princes de Transilvanie, ce dernier élu en 1606, après la mort de Botzkay. Le Ragotzi dont je parle avait été bien élevé, et n'avait encore guère pu faire parler de lui, observé de près comme il l'était, lorsque, devenu par tant d'endroits si proches suspect à l'empereur qui découvrit de nouveaux remuemens en Hongrie, il le fit arrêter et enfermer à Neustadt, au mois d'avril de cette année. On prétendit qu'il y était entré innocent; nous verrons bientôt que s'il n'en sortit pas coupable, il le devint bientôt après. Il était dès-lors marié à une princesse de Hesse-Rhinfeltz.

Le roi d'Angleterre était revenu de Bourbon avec peu ou point de soulagement, et Monsieur était toujours à Saint-Cloud, dans la même situation de cœur et d'esprit, y gardant avec le roi la même conduite que j'ai expliquée. C'était pour lui être hors de son centre, à

la faiblesse dont il était, et à l'habitude de toute sa vie d'une grande soumission et d'un grand attachement pour le roi, et de vivre avec lui, dans le particulier, dans une liberté de frère, et d'en être traité en frère aussi avec toutes sortes de soins, d'amitié et d'égards, dans tout ce qui n'allait point à faire de Monsieur un personnage. Lui et Madame n'avaient pas mal au bout du doigt que le roi n'y allât dans l'instant, et souvent après, pour peu que le mal durât. Il y avait six semaines que Madame avait la fièvre double tierce, à laquelle elle ne voulait rien faire, parce qu'elle se traitait à sa mode allemande, et ne faisait pas cas des remèdes ni des médecins. Le roi qui, outre l'affaire de M. le duc de Chartres, était secrètement outré contre elle, comme on le verra bientôt, n'avait point été la voir, quoique Monsieur l'en eût pressé dans ces tours légers qu'il venait faire sans coucher. Cela était pris par Monsieur, qui ignorait le fait particulier de Madame au roi, pour une marque publique d'une inconsidération extrême; et comme il était glorieux et sensible, il en était piqué au dernier point.

D'autres peines d'esprit le tourmentaient encore. Il avait depuis quelque temps un confesseur qui, bien que jésuite, le tenait de plus court qu'il pouvait; c'était un gentilhomme de bon lieu et de Bretagne, qui s'appelait le père du Trévoux. Il lui retrancha, non-seulement d'étranges plaisirs, mais beaucoup de ceux qu'il se croyait permis, pour pénitence de sa vie passée. Il lui représentait fort souvent qu'il ne se voulait pas damner pour lui, et que si sa conduite lui paraissait trop dure, il n'aurait nul déplaisir de lui voir prendre un autre confesseur. A cela il ajoutait qu'il prît bien garde à lui, qu'il était vieux, usé de débauche, gras, court de col, et que selon toute apparence, il mourrait d'apoplexie,

et bientôt. C'étaient là d'épouvantables paroles pour un prince le plus voluptueux, et le plus attaché à la vie qu'on eût vu de long-temps, qui l'avait toujours passée dans la plus molle oisiveté, et qui était le plus incapable par nature d'aucune application, d'aucune lecture sérieuse, ni de rentrer en lui-même. Il craignait le diable, il se souvenait que son précédent confesseur n'avait pas voulu mourir dans cet emploi, et qu'avant sa mort il lui avait tenu les mêmes discours. L'impression qu'ils lui firent le forcèrent de rentrer un peu en lui-même, et de vivre d'une manière qui depuis quelque temps pouvait passer pour serrée à son égard. Il faisait à reprises beaucoup de prières, obéissait à son confesseur, lui rendait compte de la conduite qu'il lui avait prescrite sur son jeu, sur ses autres dépenses, et sur bien d'autres choses, souffrait avec patience ses fréquens entretiens, et y réfléchissait beaucoup. Il en devint triste, abattu, et parla moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes, en sorte que tout le monde s'aperçut bientôt de ce grand changement. C'en était bien à-la-fois que ces peines intérieures et extérieures du côté du roi, pour un homme aussi faible que Monsieur, et aussi nouveau à se contraindre, à être fâché et à le soutenir. Il était difficile que cela ne fît bientôt une grande révolution dans un corps aussi plein et aussi grand mangeur, non-seulement à ses repas, mais presque toute la journée.

Le mercredi 8 juin, Monsieur vint de Saint-Cloud dîner avec le roi à Marly, et, à son ordinaire, entra dans son cabinet lorsque le conseil d'état en sortit. Il trouva le roi chagrin des peines que M. de Chartres causait exprès à sa fille, et ne pouvant se prendre à lui directement. Il était amoureux de mademoiselle de Sery, fille d'honneur de Madame, et menait cela tambour battant. Le roi

prit son thème là-dessus, et fit sèchement des reproches à Monsieur de la conduite de son fils. Monsieur qui, dans la disposition où il était, n'avait pas besoin de ce début pour se fâcher, répondit avec aigreur que les pères qui avaient mené de certaines vies avaient peu de grâce et d'autorité à reprendre leurs enfans. Le roi, qui sentit le poids de la réponse, se rabattit sur la patience de sa fille; et qu'au moins devait-on éloigner de tels objets de ses yeux. Monsieur, dont la gourmette était rompue, le fit souvenir, d'une manière piquante, des façons qu'il avait eues pour la reine avec ses maîtresses, jusqu'à leur faire faire les voyages dans son carrosse avec elle. Le roi outré renchérit, de sorte qu'ils se mirent tous deux à se parler à pleine tête.

A Marly, les quatre grands appartemens en bas étaient pareils et seulement de trois pièces. La chambre du roi tenait au petit salon, et était pleine de courtisans à ces heures-là pour voir passer le roi s'allant mettre à table; et par de ces usages propres aux différens lieux, sans qu'on en puisse dire la cause, la porte du cabinet qui, partout ailleurs, était toujours fermée, demeurait en tout temps ouverte à Marly hors le temps du conseil, et il n'y avait dessus qu'une portière tirée que l'huissier ne faisait que lever pour y laisser entrer. A ce bruit il entra, et dit au roi qu'on l'entendait distinctement de sa chambre et Monsieur aussi, puis ressortit. L'autre cabinet du roi joignant le premier ne se fermait ni de porte ni de portière, il sortait dans l'autre petit salon, et il était retranché dans sa largeur pour la chaise percée du roi. Les valets intérieurs se tenaient toujours dans ce second cabinet; ils avaient entendu d'un bout à l'autre tout le dialogue que je viens de rapporter.

L'avis de l'huissier fit baisser le ton, mais n'arrêta pas les reproches, tellement que Monsieur, hors des gonds,

dit au roi qu'en mariant son fils il lui avait promis monts et merveilles, que cependant il n'en avait pu arracher encore un gouvernement; qu'il avait passionnément desiré de faire servir son fils pour l'éloigner de ces amourettes, et que son fils l'avait aussi fort souhaité, comme il le savait de reste, et lui en avait demandé la grâce avec instance; que puisqu'il ne le voulait pas, il ne s'entendait point à l'empêcher de s'amuser pour se consoler. Il ajouta qu'il ne voyait que trop la vérité de ce qu'on lui avait prédit, qu'il n'aurait que le déshonneur et la honte de ce mariage sans en tirer jamais aucun profit. Le roi, de plus en plus outré de colère, lui répartit que la guerre l'obligerait bientôt à faire plusieurs retranchemens; et que, puisqu'il se montrait si peu complaisant à ses volontés, il commencerait par une de ses pensions avant que retrancher sur soi-même.

Là-dessus le roi fut averti que sa viande était portée. Ils sortirent un moment après pour se venir mettre à table, Monsieur d'un rouge enflammé, avec les yeux étincelans de colère. Son visage ainsi allumé fit dire à quelqu'une des dames qui étaient à table et à quelques courtisans derrière, pour chercher à parler, que Monsieur, à le voir, avait grand besoin d'être saigné. On le disait de même à Saint-Cloud il y avait quelque temps, il en crevait de besoin, il l'avouait même, le roi l'en avait même pressé plus d'une fois malgré leurs piques. Tancrède, son premier chirurgien, était vieux, saignait mal et l'avait manqué. Il ne voulait pas se faire saigner par lui, et pour ne point lui faire de peine il eut la bonté de ne vouloir pas être saigné par un autre et d'en mourir. A ces propos de saignée, le roi lui en parla encore, et ajouta qu'il ne savait à quoi il tenait qu'il ne le menât dans sa chambre, et qu'il ne le fît saigner tout-à-l'heure. Le dîner se passa à l'ordinaire, et Monsieur y mangea extrêmement, comme

il faisait à tous ses deux repas, sans parler du chocolat abondant du matin, et de tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisserie, de confitures et de toutes sortes de friandises toute la journée, dont les tables de ses cabinets et ses poches étaient toujours remplies. Au sortir de table, le roi seul, Monseigneur avec madame la princesse de Conti, monseigneur le duc de Bourgogne seul, madame la duchesse de Bourgogne avec beaucoup de dames, allèrent séparément à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. Monsieur, qui avait amené madame la duchesse de Chartres de Saint-Cloud dîner avec le roi, la mena aussi à Saint-Germain, d'où il partit pour retourner à Saint-Cloud avec elle, lorsque le roi arriva à Saint-Germain.

Le soir après le souper, comme le roi était encore dans son cabinet avec Monseigneur et les princesses comme à Versailles, Saint-Pierre arriva de Saint-Cloud qui demanda à parler au roi de la part de M. le duc de Chartres. On le fit entrer dans le cabinet, où il dit au roi que Monsieur avait eu une grande faiblesse en soupant, qu'il avait été saigné, qu'il était mieux, mais qu'on lui avait donné de l'émétique. Le fait était qu'il soupa à son ordinaire avec les dames qui étaient à Saint-Cloud. Vers l'entremets, comme il versait d'un vin de liqueur à madame de Bouillon, on s'aperçut qu'il balbutiait et qu'il montrait quelque chose de la main. Comme il lui arrivait quelquefois de leur parler espagnol, quelques dames lui demandèrent ce qu'il disait, d'autres s'écrièrent, tout cela en un instant, et il tomba en apoplexie sur M. le duc de Chartres qui le retint. On l'emporta au fond de son appartement, on le secoua, on le promena, on le saigna beaucoup, on lui donna force émétique, sans en tirer presque aucun signe de vie.

A cette nouvelle le roi, qui pour des riens accourait

chez Monsieur, passa chez madame de Maintenon qu'il fit éveiller, et fut un quart d'heure avec elle, puis sur le minuit rentrant chez lui, il commanda ses carrosses tout prêts, ordonna au marquis de Gesvres d'aller à Saint-Cloud, et si Monsieur était plus mal de revenir l'éveiller pour y aller, et se coucha. Outre la situation en laquelle ils se trouvaient ensemble, je pense que le roi soupçonna quelque artifice pour sortir de ce qui s'était passé entre eux, qu'il alla en consulter chez madame de Maintenon, et qu'il aima mieux manquer à toute bienséance que de hasarder d'en être la dupe. Madame de Maintenon n'aimait pas Monsieur; elle le craignait. Il lui rendait peu de devoirs, et avec toute sa timidité et sa plus que déférence, il lui était échappé des traits sur elle plus d'une fois avec le roi, qui marquaient son mépris, et la honte qu'il avait de l'opinion publique. Elle n'était donc pas pressée de porter le roi à lui rendre, et moins encore de lui conseiller de voyager la nuit, de ne se point coucher, et d'être le témoin d'un aussi triste spectacle et si propre à toucher et à faire rentrer en soi-même; et elle espéra que, si la chose allait vite, le roi se l'épargnerait ainsi.

Un moment après que le roi fut au lit arriva un page de Monsieur. Il dit au roi que Monsieur était mieux, et qu'il venait demander à M. le prince de Conti de l'eau de Schaffouse, qui est excellente pour les apoplexies. Une heure et demie après que le roi fut couché, Longeville arriva de la part de M. le duc de Chartres, qui éveilla le roi, et qui lui dit que l'émétique ne faisait aucun effet, et que Monsieur était fort mal. Le roi se leva, partit et trouva le marquis de Gesvres en chemin qui l'allait avertir, l'arrêta et lui dit les mêmes nouvelles. On peut juger quelle rumeur et quel désordre cette nuit à Marly, et quelle horreur à Saint-Cloud, ce palais des délices. Tout ce qui était à Marly accourut comme il put

à Saint-Cloud; on s'embarquait avec les plus tôt prêts, et chacun, hommes et femmes, se jetait et s'entassait dans les carrosses sans choix et sans façon. Monseigneur alla avec madame la Duchesse. Il fut si frappé, par rapport à l'état duquel il ne faisait que sortir, que ce fut tout ce que put faire un écuyer de madame la Duchesse, qui se trouva là, de le traîner et le porter presque et tout tremblant dans le carrosse. Le roi arriva à Saint-Cloud avant trois heures du matin. Monsieur n'avait pas eu un moment de connaissance depuis qu'il s'était trouvé mal. Il n'en eut qu'un rayon d'un instant, tandis que sur le matin le père du Trévoux était allé dire la messe, et ce rayon même ne revint plus.

Les spectacles les plus horribles ont souvent des instans de contrastes ridicules. Le père du Trévoux revint et criait à Monsieur : « Monsieur, ne connaissez-vous pas votre confesseur? Ne connaissez-vous pas le bon petit père du Trévoux qui vous parle »? et fit rire assez indécemment les moins affligés.

Le roi le parut beaucoup ; naturellement il pleurait aisément, il était donc tout en larmes. Il n'avait jamais eu lieu que d'aimer Monsieur tendrement ; quoique mal ensemble depuis deux mois, ces tristes momens rappellent toute la tendresse; peut-être se reprochait-il d'avoir précipité sa mort par la scène du matin ; enfin il était son cadet de deux ans, et s'était toute sa vie aussi bien porté que lui et mieux. Le roi entendit la messe à Saint-Cloud, et sur les huit heures du matin, Monsieur étant sans aucune espérance, madame de Maintenon et madame la duchesse de Bourgogne l'engagèrent de n'y pas demeurer davantage, et revinrent avec lui dans son carrosse. Comme il allait partir et qu'il faisait quelques amitiés à M. de Chartres, en pleurant fort tous deux, ce jeune prince sut profiter du moment. « Eh ! Sire, que de-

viendrai-je? lui dit-il en lui embrassant les cuisses; je perds Monsieur, et je sais que vous ne m'aimez point ». Le roi surpris et fort touché l'embrassa, et lui dit tout ce qu'il put de tendre. En arrivant à Marly, il entra avec madame la duchesse de Bourgogne chez madame de Maintenon. Trois heures après, M. Fagon, à qui le roi avait ordonné de ne point quitter Monsieur qu'il ne fût mort ou mieux, ce qui ne pouvait arriver que par miracle, lui dit dès qu'il l'aperçut : « Eh bien! monsieur Fagon, mon frère est mort? — Oui, Sire, répondit-il, nul remède n'a pu agir ». Le roi pleura beaucoup. On le pressa de manger un morceau chez madame de Maintenon, mais il voulut dîner à l'ordinaire avec les dames, et les larmes lui coulèrent souvent pendant le repas qui fut court, après lequel il se renferma chez madame de Maintenon jusqu'à sept heures, qu'il alla faire un tour dans ses jardins. Il travailla avec Chamillart, puis avec Pontchartrain pour le cérémonial de la mort de Monsieur, et donna là-dessus ses ordres à Desgranges, maître des cérémonies, Dreux, grand-maître, étant à l'armée d'Italie. Il soupa une heure plus tôt qu'à l'ordinaire, et se coucha fort tôt après. Il avait eu sur les cinq heures la visite du roi et de la reine d'Angleterre, qui ne dura qu'un moment.

Au départ du roi la foule s'écoula de Saint-Cloud peu-à-peu, en sorte que Monsieur mourant, jeté sur un lit de repos dans son cabinet, demeura exposé aux marmitons et aux bas-officiers qui la plupart, par affection ou par intérêt, étaient fort affligés. Les premiers officiers et autres qui perdaient charges et pensions faisaient retentir l'air de leurs cris, tandis que toutes ces femmes qui étaient à Saint-Cloud, et qui perdaient leur considération et tout leur amusement, couraient çà et là, criant échevelées comme des bacchantes. La duchesse de la

Ferté, de la seconde fille de qui on a vu plus haut l'étrange mariage, entra dans ce cabinet, où considérant attentivement ce pauvre prince qui palpitait encore : « Pardi, s'écria-t-elle dans la profondeur de ses réflexions, voilà une fille bien mariée! — Voilà qui est bien important aujourd'hui, lui répondit Châtillon qui perdait tout lui-même, que votre fille soit bien ou mal mariée ! »

Madame était cependant dans son cabinet qui n'avait jamais eu ni grande affection ni grande estime pour Monsieur, mais qui sentait sa perte et sa chute, et qui s'écriait dans sa douleur de toute sa force : « Point de couvent ! qu'on ne me parle point de couvent ! je ne veux point de couvent ». La bonne princesse n'avait point perdu le jugement ; elle savait que, par son contrat de mariage, elle devait opter, devenant veuve, un couvent, ou l'habitation du château de Montargis. Soit qu'elle crût sortir plus aisément de l'un que de l'autre, soit que sentant combien elle avait à craindre du roi, quoiqu'elle ne sût pas encore tout, et qu'il lui eût fait les amitiés ordinaires en pareille occasion, elle eût encore plus peur du couvent. Monsieur étant expiré, elle monta en carrosse avec ses dames, et s'en alla à Versailles suivie de M. et de madame la duchesse de Chartres, et de toutes les personnes qui étaient à eux.

Le lendemain matin, vendredi, M. de Chartres vint chez le roi qui était encore au lit, et qui lui parla avec beaucoup d'amitié. Il lui dit qu'il fallait désormais qu'il le regardât comme son père, qu'il aurait soin de sa grandeur, de ses intérêts, qu'il oubliait tous les petits sujets de chagrin qu'il avait eus contre lui, qu'il espérait que de son côté il les oublierait aussi, qu'il le priait que les avances d'amitié qu'il lui faisait servissent à l'attacher plus à lui, et à lui redonner son cœur comme il lui redonnait le sien. On peut juger si M. de Chartres sut bien répondre.

Après un si affreux spectacle, tant de larmes et tant de tendresse, personne ne douta que les trois jours qui restaient du voyage de Marly ne fussent extrêmement tristes; lorsque ce même lendemain de la mort de Monsieur, des dames du palais entrant chez madame de Maintenon où elle était, le roi avec elle et madame la duchesse de Bourgogne sur le midi, elles l'entendirent de la pièce où elles se tenaient, joignant la sienne, chantant des prologues d'Opéra. Un peu après le roi, voyant madame la duchesse de Bourgogne fort triste en un coin de la chambre, demanda avec surprise à madame de Maintenon ce qu'elle avait pour être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle et quelques dames du palais qu'il fit entrer pour les amuser tous deux. Ce ne fut pas tout que ce particulier. Au sortir du dîner ordinaire, c'est-à-dire un peu après deux heures, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, monseigneur le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort s'il voulait jouer au brelan. « Au brelan ! s'écria Montfort dans un étonnement extrême, vous n'y songez donc pas, monsieur, Monsieur est encore tout chaud. — Pardonnez-moi, répondit le prince, j'y songe fort bien, mais le roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly, il m'a ordonné de faire jouer tout le monde, et de peur que personne ne l'osât faire le premier, d'en donner moi l'exemple ». De sorte qu'ils se mirent à faire un brelan, et que le salon fut bientôt rempli de tables de jeu.

Telle fut l'affliction du roi, telle celle de madame de Maintenon. Elle sentait la perte de Monsieur comme une délivrance; elle avait peine à retenir sa joie : elle en eût eu bien davantage à paraître affligée. Elle voyait déjà le roi tout consolé, rien ne lui siéyeait mieux que de chercher à le dissiper, et ne lui était plus commode que de hâter la vie ordinaire pour qu'il ne fût plus question de Monsieur ni d'affliction. Pour des bienséances, elle ne

s'en peina point. La chose toutefois ne laissa pas d'être scandaleuse, et tout bas d'être fort trouvée telle. Monseigneur semblait aimer Monsieur qui lui donnait des bals et des amusemens avec toutes sortes d'attention et de complaisance; dès le lendemain de sa mort, il alla courre le loup, et au retour trouva le salon plein de joueurs, tellement qu'il ne se contraignit pas plus que les autres. Monseigneur le duc de Bourgogne et M. le duc de Berry ne voyaient Monsieur qu'en représentation, et ne pouvaient être fort sensibles à sa perte. Madame la duchesse de Bourgogne le fut extrêmement. C'était son grand-père, elle aimait tendrement madame sa mère, qui aimait fort Monsieur, et Monsieur marquait toutes sortes de soins, d'amitié, d'attentions à madame la duchesse de Bourgogne, et l'amusait de toutes sortes de divertissemens. Quoiqu'elle n'aimât pas grand'chose, elle aimait Monsieur, et elle souffrit fort de contraindre sa douleur qui dura assez long-temps dans son particulier. On a vu ci-dessus en deux mots quelle fut la douleur de Madame.

Pour M. de Chartres la sienne fut extrême, le père et le fils s'aimaient tendrement. Monsieur était doux, le meilleur homme du monde, qui n'avait jamais contraint ni retenu M. son fils. Avec le cœur, l'esprit était aussi fort touché. Outre la grande parure dont lui était un père frère du roi, il lui était une barrière derrière laquelle il se mettait à couvert du roi, sous la coupe duquel il retombait en plein. Sa grandeur, sa considération, l'aisance de sa maison et de sa vie en allaient dépendre sans milieu. L'assiduité, les bienséances, une certaine règle, et pis que tout cela pour lui, une conduite toute différente avec madame sa femme, allaient devenir la mesure de tout ce qu'il pouvait attendre du roi. Madame la duchesse de Chartres, quoique bien traitée de Monsieur, fut ravie d'être délivrée d'une barrière entre le roi et elle

qui laissait à M. son mari toute liberté d'en user avec elle comme il lui plaisait, et des devoirs qui la tiraient souvent plus qu'elle ne voulait de la cour pour suivre Monsieur à Paris ou à Saint-Cloud, où elle se trouvait tout empruntée comme en pays inconnu, avec tous visages qu'elle ne voyait jamais que là, qui tous étaient pour la plupart fort sur le pied gauche avec elle, et sous les mépris et les humeurs de Madame qui ne les lui épargnait pas. Elle compta donc ne plus quitter la cour, n'avoir plus affaire à la cour de Monsieur, et que Madame et M. le duc de Chartres seraient obligés à l'avenir d'avoir pour elle des manières et des égards qu'elle n'avait pas encore éprouvés.

Le gros de la cour perdit en Monsieur : c'était lui qui y jetait les amusemens, l'âme, les plaisirs, et quand il la quittait tout y semblait sans vie et sans action. A son entêtement près pour les princes, il aimait l'ordre des rangs, des préférences, des distinctions; il les faisait garder tant qu'il pouvait, et en donnait l'exemple; il aimait le grand monde, il avait une affabilité et une honnêteté qui lui en attiraient foule, et la différence qu'il savait faire, et qu'il ne manquait jamais de faire, des gens suivant ce qu'ils étaient, y contribuait beaucoup. A sa réception, à son attention plus ou moins grande ou négligée, à ses propos, il faisait continuellement toute la différence qui flattait de la naissance et de la dignité, de l'âge, du mérite et de l'état des gens, et cela avec une dignité naturellement en lui, et une facilité de tous les momens qu'il s'était formée. Sa familiarité obligeait, et se conservait sa grandeur naturelle sans repousser, mais aussi sans tenter les étourdis d'en abuser. Il visitait et envoyait où il le devait faire, et il donnait chez lui une entière liberté sans que le respect et le plus grand air de cour en souffrît aucune diminution. Il avait appris et bien retenu de

la reine sa mère l'art de la tenir. Aussi la voulait-il pleine, et y réussisait. Par ce maintien la foule était toujours au Palais-Royal.

A Saint-Cloud où toute sa nombreuse maison se rassemblait, il avait beaucoup de dames qui à la vérité n'auraient guère été reçues ailleurs, mais beaucoup de celles-là du haut parage et force joueurs. Les plaisirs de toutes sortes de jeux, de la beauté singulière du lieu que mille calèches rendaient aisé aux plus paresseuses pour la promenade, des musiques, de la bonne chère, en faisaient une maison de délices, avec beaucoup de grandeur et de magnificence, et tout cela sans aucun secours de Madame qui dînait et soupait avec les dames et Monsieur, se promenait quelquefois en calèche avec quelques-unes, boudait souvent la compagnie, s'en faisait craindre par son humeur dure et farouche, et quelquefois par ses propos, et passait toute la journée dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, à considérer les portraits des palatins et autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres tous les jours de sa vie et de sa main, dont elle faisait elle-même les copies qu'elle gardait. Monsieur n'avait pu la ployer à une vie plus humaine et la laissait faire, et vivait honnêtement avec elle, sans se soucier de sa personne avec qui il n'était presque point en particulier. Il recevait à Saint-Cloud beaucoup de gens qui de Paris et de Versailles lui allaient faire leur cour les après-dîners. Princes du sang, grands seigneurs, ministres, hommes et femmes n'y manquaient point de temps en temps, encore ne fallait-il pas que ce fût en passant, c'est-à-dire en allant de Paris à Versailles, ou de Versailles à Paris. Il le demandait presque toujours, et montrait si bien qu'il ne comptait pas ces visites en passant, que peu de gens l'avouaient.

Du reste Monsieur, qui avec beaucoup de valeur avait gagné la bataille de Cassel, et qui en avait toujours montré une fort naturelle en tous les sièges où il s'était trouvé, n'avait d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes. Avec plus de monde que d'esprit, et nulle lecture, quoique avec une connaissance étendue et juste des maisons, des naissances et des alliances, il n'était capable de rien. Personne de si mou de corps et d'esprit, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par ses favoris, et très souvent de plus mal mené par eux. Tracassier et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser, et redisant des uns aux autres. Avec tant de défauts destitués de toutes vertus, un goût abominable que ses dons et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avait pris en fantaisie avaient rendu public avec le plus grand scandale, et qui n'avait point de bornes pour le nombre ni pour les temps. Ceux-là avaient tout de lui, le traitaient souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnaient souvent aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies horribles. Tous ces gens-là ayant leurs partisans rendaient cette petite cour très orageuse, sans compter les querelles de cette troupe de femmes décidées de la cour de Monsieur, la plupart fort méchantes, et presque toutes plus que méchantes, dont Monsieur se divertissait, et entrait dans toutes ces misères-là.

Le chevalier de Lorraine et Châtillon y avaient fait une grande fortune par leur figure, dont Monsieur s'était entêté plus que de pas une autre. Le dernier qui n'avait ni pain, ni sens, ni esprit, s'y releva, et y acquit du bien. L'autre prit la chose en Guisard qui ne rougit de rien pourvu qu'il arrive; il mena Monsieur le bâton haut

toute sa vie, fut comblé d'argent et de bénéfices, fit pour sa maison ce qu'il voulut, demeura toujours publiquement le maître chez Monsieur, et comme il avait avec la hauteur des Guise leur art et leur esprit, sut se mettre entre le roi et Monsieur, se faire ménager, pour ne pas dire craindre de l'un et de l'autre, et jouir d'une considération, d'une distinction, et d'un crédit presque aussi marqué de la part du roi que de celle de Monsieur. Aussi fut-il bien touché, moins de sa perte que de celle de cet instrument qu'il avait su si grandement faire valoir pour lui. Outre les bénéfices que Monsieur lui avait donnés, l'argent manuel qu'il en tirait tant qu'il voulait, les pots de vin qu'il taxait et qu'il prenait avec autorité sur tous les marchés qui se faisaient chez Monsieur, il en avait une pension de 10,000 écus, et le plus beau logement du Palais-Royal et de Saint-Cloud. Les logemens, il les garda à la prière de M. le duc de Chartres, mais il ne voulut pas accepter la continuation de la pension par grandeur, comme par grandeur elle lui fut offerte.

Quoiqu'il fût difficile d'être plus timide et plus soumis qu'était Monsieur avec le roi, jusqu'à flatter ses ministres et auparavant ses maîtresses, il ne laissait pas de conserver avec un grand air de respect, l'air de frère et des façons libres et dégagées. En particulier il se licenciait bien davantage; il se mettait toujours dans un fauteuil, et n'attendait pas que le roi lui dît de s'asseoir. Au cabinet après le souper du roi, il n'y avait aucun prince assis que lui, pas même Monseigneur, mais pour le service, et pour s'approcher du roi ou le quitter, aucun particulier ne le faisait avec plus de respect, et il mettait naturellement de la grâce et de la dignité en toutes ses actions les plus ordinaires. Il ne laissait pas de faire au roi par-ci parlà des pointes, mais cela ne durait pas; et comme son jeu, Saint-Cloud et ses favoris lui coûtaient beaucoup, avec

de l'argent que le roi lui donnait il n'y paraissait plus. Jamais pourtant il n'a pu se plier à madame de Maintenon, ni se passer d'en lâcher de temps en temps quelques bagatelles au roi, et quelques brocards au monde. Ce n'était pas sa faveur qui le blessait, mais d'imaginer que la Scarron était devenue sa belle-sœur : cette pensée lui était insupportable.

Il était extrêmement glorieux, mais sans hauteur, fort sensible et fort attaché à tout ce qui lui était dû. Les princes du sang avaient fort haussé dans leurs manières à l'appui de tout ce qui avait été accordé aux bâtards, non pas trop M. le prince de Conti qui se contentait de profiter sans entreprendre, mais M. le Prince, et surtout M. le Duc, qui de proche en proche évita les occasions de présenter le service à Monsieur, ce qui n'était pas difficile, et qui eut l'indiscrétion de se vanter qu'il ne le servirait point. Le monde est plein de gens qui aiment à faire leur cour aux dépens des autres, Monsieur en fut bientôt averti ; il s'en plaignit au roi fort en colère, qui lui répondit que cela ne valait pas la peine de se fâcher, mais bien celle de trouver occasion de s'en faire servir, et s'il le refusait de lui faire affront. Monsieur, assuré du roi, épia l'occasion. Un matin qu'il se levait à Marly où il logeait dans un des quatre appartemens bas, il vit par sa fenêtre M. le Duc dans le jardin, il l'ouvre vite et l'appelle. M. le Duc vient, Monsieur se recule, lui demande où il va, l'oblige toujours en reculant d'entrer et d'avancer pour lui répondre, et de propos en propos dont l'un n'attendait pas l'autre, tire sa robe de chambre. A l'instant le premier valet de chambre présente la chemise à M. le Duc, à qui le premier gentilhomme de la chambre de Monsieur fit signe de le faire. Monsieur cependant défaisant la sienne, et M. le Duc, pris ainsi au trébuchet, n'osa faire la moindre difficulté de la donner à Monsieur.

Dès que Monsieur l'eut reçue, il se mit à rire, et à dire: « Adieu, mon cousin, allez-vous-en, je ne veux pas vous retarder davantage ». M. le Duc sentit toute la malice et s'en alla fort fâché, et le fut après encore davantage par les propos de hauteur que Monsieur en tint.

Ce dernier était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout avec une longue perruque tout étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein mais fort long aussi. Tous ses portraits lui ressemblent. J'étais piqué à le voir qu'il fît souvenir qu'il était fils de Louis XIII à ceux de ce grand prince, duquel, à la valeur près, il était si complètement dissemblable.

CHAPITRE XIII.

Visite de madame de Maintenon à Madame. — Comment se venge la veuve de Scarron. — Traitement prodigieux de M. le duc de Chartres qui prend le nom de duc d'Orléans. — M. le Prince fait pour sa vie premier prince du sang. — Veuvage étrange de Madame. — Son traitement. — Obsèques de Monsieur. — Ducs à l'eau bénite, mais non les duchesses ni les princesses. — Désordre des carrosses. — Curieuse anecdote sur la mort de Madame, première femme de Monsieur. — D'Effiat et le comte de Beuvron. — Le verre d'eau de chicorée. — Purnon et ses aveux.

Le samedi 11 juin, la cour retourna à Versailles où, en arrivant, le roi alla voir Madame, M. et madame de

Chartres, chacun dans leur appartement. Elle, fort en peine de la situation où elle se trouverait avec le roi dans une occasion où il y allait du tout pour elle, avait engagé la duchesse de Ventadour de voir madame de Maintenon. Elle le fit; madame de Maintenon ne s'expliqua qu'en général, et dit seulement qu'elle irait chez Madame au sortir de son dîner, et voulut que madame de Ventadour se trouvât chez Madame et fût en tiers pendant sa visite. C'était le dimanche, le lendemain du retour de Marly. Après les premiers complimens ce qui était là sortit, excepté madame de Ventadour. Alors Madame fit asseoir madame de Maintenon, et il fallait pour cela qu'elle en sentît tout le besoin. Elle entra en matière sur l'indifférence avec laquelle le roi l'avait traitée pendant toute sa maladie. Madame de Maintenon la laissa dire tout ce qu'elle voulut; puis lui répondit que le roi lui avait ordonné de lui dire que leur perte commune effaçait tout dans son cœur, pourvu que dans la suite il eût lieu d'être plus content d'elle qu'il n'avait eu depuis quelque temps, non-seulement sur ce qui regardait ce qui s'était passé à l'égard de M. le duc de Chartres, mais sur d'autres choses encore plus intéressantes dont il n'avait pas voulu parler, et qui étaient la vraie cause de l'indifférence qu'il avait voulu lui témoigner pendant qu'elle avait été malade. A ce mot, Madame, qui se croyait bien assurée, se récrie, protèste, qu'excepté le fait de son fils elle n'a jamais rien dit ni fait qui pût déplaire, et enfile des plaintes et des justifications. Comme elle y insistait le plus, madame de Maintenon tire une lettre de sa poche et la lui montre, en lui demandant si elle en connaissait l'écriture. C'était une lettre de sa main à sa tante la duchesse de Hanovre, à qui elle écrivait tous les ordinaires, où après des nouvelles de cour elle lui disait en propres termes: qu'on ne savait plus que dire du commerce du roi et de

madame de Maintenon, si c'était mariage ou concubinage; et de là tombait sur les affaires de dehors et sur celles du dedans, et s'étendait sur la misère du royaume qu'elle disait ne s'en pouvoir relever. La poste l'avait ouverte, comme elle les ouvrait et les ouvre encore presque toutes, l'avait trouvée trop forte pour se contenter à l'ordinaire d'en donner un extrait, et l'avait envoyée au roi en original. On peut penser si, à cet aspect et à cette lecture, Madame pensa mourir sur l'heure. La voilà à pleurer, et madame de Maintenon à lui représenter modestement l'énormité de toutes les parties de cette lettre, et en pays étrangers; enfin madame de Ventadour à verbiager pour laisser à Madame le temps de respirer et de se remettre assez pour dire quelque chose. Sa meilleure excuse fut l'aveu de ce qu'elle ne pouvait nier, des pardons, des repentirs, des prières, des promesses.

Quand tout cela fut épuisé, madame de Maintenon la supplia de trouver bon qu'après s'être acquittée de la commission que le roi lui avait donnée, elle pût aussi lui dire un mot d'elle-même, et lui faire ses plaintes de ce que, après l'honneur qu'elle lui avait fait autrefois de vouloir bien desirer son amitié et de lui jurer la sienne, elle avait entièrement changé depuis plusieurs années. Madame crut avoir beau champ. Elle répondit qu'elle était d'autant plus aise de cet éclaircissement, que c'était à elle à se plaindre du changement de madame de Maintenon, qui tout d'un coup l'avait laissée et abandonnée et forcée de l'abandonner à la fin aussi, après avoir long-temps essayé de la faire vivre avec elle comme elles avaient vécu auparavant. A cette seconde reprise, madame de Maintenon se donna le plaisir de la laisser enfiler comme à l'autre les plaintes et de plus les regrets et les reproches, après quoi elle avoua à Madame qu'il était vrai que c'était elle qui la première s'était retirée d'elle, et qui n'avait osé

s'en rapprocher, que ses raisons étaient telles qu'elle n'avait pu moins que d'avoir cette conduite; et par ce propos fit redoubler les plaintes de Madame, et son empressement de savoir quelles pouvaient être ses raisons. Alors madame de Maintenon lui dit que c'était un secret qui jusqu'alors n'était jamais sorti de sa bouche, quoiqu'elle en fût en liberté depuis dix ans qu'était morte celle qui le lui avait confié sur sa parole de n'en parler à personne, et de là raconte à Madame mille choses plus offensantes les unes que les autres qu'elle avait dites d'elle à madame la Dauphine, lorsqu'elle était mal avec cette dernière, qui dans leur raccommodement les lui avait redites mot à mot. A ce second coup de foudre Madame demeura comme une statue. Il y eut quelques momens de silence. Madame de Ventadour fit son même personnage pour laisser reprendre les esprits à Madame, qui ne sut faire que comme l'autre fois, c'est-à-dire qu'elle pleura, cria, et pour fin demanda pardon, avoua, puis repentirs et supplications. Madame de Maintenon triompha froidement d'elle assez long-temps, la laissant s'engouer de parler, de pleurer et lui prendre les mains. C'était une terrible humiliation pour une si rogue et si fière Allemande. A la fin, madame de Maintenon se laissa toucher comme elle l'avait bien résolu, après avoir pris toute sa vengeance. Elles s'embrassèrent, elles se promirent oubli parfait et amitié nouvelle. Madame de Ventadour se mit à en pleurer de joie, et le sceau de la réconciliation fut la promesse de celle du roi, et qu'il ne lui dirait pas un mot des deux matières qu'elles venaient de traiter, ce qui plus que tout soulagea Madame. Tout se sait enfin dans les cours, et si je me suis peut être un peu étendu sur ces anecdoctes, c'est que je les ai sues d'original, et qu'elles m'ont paru très curieuses.

Le roi qui n'ignorait ni la visite de madame de Main-

tenon à Madame, ni ce qui s'y devait traiter, donna quelque temps à cette dernière de se remettre, puis alla le même jour chez elle ouvrir en sa présence, et de M. le duc de Chartres, le testament de Monsieur, où se trouvèrent le chancelier et son fils comme secrétaires d'état de la maison du roi, et Terat, chancelier de Monsieur. Ce testament était de 1690, simple et sage, et nommait pour exécuteur celui qui se trouverait premier président du parlement de Paris le jour de son ouverture. Le roi tint la parole de madame de Maintenon, il ne parla de rien, et fit beaucoup d'amitié à madame et à M. le duc de Chartres qui fut, et le terme n'est pas trop fort, prodigieusement bien traité.

Le roi lui donna, outre les pensions qu'il avait et qu'il conserva, toutes celles qu'avait Monsieur, ce qui fit 650,000 livres; en sorte qu'avec son apanage et ses autres biens, Madame payée de son douaire et de toutes ses reprises, il lui restait 1,800,000 livres de rente avec le Palais-Royal, en sus Saint-Cloud et ses autres maisons. Il eut, ce qui ne s'était jamais vu qu'aux fils de France, des gardes et des Suisses, les mêmes qu'avait Monsieur, sa salle des gardes dans le corps du château de Versailles où était celle de Monsieur, un chancelier, un procureur général, au nom duquel il plaiderait et non au sien propre; et la nomination de tous les bénéfices de son apanage excepté les évêchés: c'est-à-dire que tout ce qu'avait Monsieur lui fut conservé en entier. En gardant ses régimens de cavalerie et d'infanterie, il eut aussi ceux qu'avait Monsieur, et ses compagnies de gendarmes et de chevau-légers, et il prit le nom de duc d'Orléans. Des honneurs si grands et si inouïs, et plus de 100,000 écus de pension au-delà de celles de Monsieur, furent uniquement dus à la considération de son mariage, aux reproches si récens de Monsieur qu'il n'en au-

rait que la honte et rien de plus, et à la peine que ressentit le roi de la situation où lui et Monsieur étaient ensemble, qui avait pu avancer sa mort.

On s'accoutume à tout, mais d'abord ce prodigieux traitement surprit infiniment. Les princes du sang en furent extrêmement mortifiés. Pour les consoler, le roi incontinent après donna à M. le Prince tous les avantages pour lui et pour sa maison, sa vie durant, de premier prince du sang, comme Monsieur son père les avait, et augmenta de 10,000 écus sa pension qui était de 40 pour qu'il en eût 50, qui est celle de premier prince du sang. M. de Chartres avait tout cela du vivant de Monsieur, quoique petit-fils de France, mais devenu fort au-dessus par tout ce qui lui fut donné à la mort de Monsieur, M. le Prince en profita. Les pensions de Madame et de la nouvelle duchesse d'Orléans furent augmentées. Après qu'elles eurent reçu les visites et les ambassadeurs, et que les quarante jours furent passés, pendant lesquels le roi visita souvent Madame, elle alla chez lui, chez les fils de France, chez madame la duchesse de Bourgogne, qui tous, excepté le roi, étaient allés la voir en grand manteau et en mante, et à Saint-Germain en grand habit de veuve, après quoi elle eut permission de souper tous les soirs en public avec le roi à l'ordinaire, d'être de tous les Marlys et de paraître partout sans mante, sans voile, sans bandeau, qui à ce qu'elle disait lui faisait mal à la tête. Pour le reste de cet équipage lugubre le roi le supprima pour ne point voir tous les jours des objets si tristes. Il ne laissa pas de paraître fort étrange de voir Madame en public, et même à la messe de Monseigneur en musique, à côté de lui, où était toute la cour, enfin partout en tourière de filles de Sainte-Marie à leur croix près, sous prétexte qu'étant avec le roi et chez lui elle était en famille. Ainsi il ne fut pas question un instant

de couvent ni de Montargis, et elle garda à Versailles l'appartement de Monsieur avec le sien. Il n'y eut donc que la chasse de retranchée pour un temps et les spectacles, encore le roi la fit-il venir souvent chez madame de Maintenon l'hiver suivant, où on jouait devant lui des comédies avec de la musique, et toujours sous prétexte de famille, et là de particulier. Le roi lui permit d'ajouter à ses dames, mais sans nom, pour être seulement de sa suite, la maréchale de Clerembault et la comtesse de Beuvron qu'elle aimait fort. Monsieur avait chassé l'une et l'autre du Palais-Royal, la première étant gouvernante de ses filles à la place de laquelle il mit la maréchale de Grancey, et madame de Maré, sa fille, dans la suite. L'autre était veuve d'un capitaine de ses gardes, frère du marquis de Beuvron et de la duchesse d'Harpajon. Madame leur donna 4,000 livres de pension à chacune, et le roi deux logemens à Versailles auprès de celui de Madame, et les mena toujours depuis toutes deux à Marly, ce qui fut réglé une fois pour toutes. Avant cela elle voyait peu la maréchale de Clerembault que Monsieur haïssait, et point du tout la comtesse de Beuvron qu'il haïssait encore davantage pour des tracasseries et des intrigues du Palais-Royal. Très rarement elle la voyait dans quelque intérieur de couvent à Paris en cachette; mais à découvert elle lui écrivait tous les jours de sa vie, par un page qu'elle lui envoyait de quelque lieu où elle fût.

Le roi drapa six mois et fit tous les frais de la superbe pompe funèbre. Le lundi, 13 juin, toute la cour parut en long manteau devant le roi. Monseigneur, qui était venu le matin de Meudon, quitta le sien seulement pour le conseil, au sortir duquel il alla à Saint-Cloud en long manteau donner l'eau bénite avec tous les princes du sang, et M. de Vendôme, et force ducs, tous en rang

d'ancienneté, et fut reçu au carrosse par M. le duc d'Orléans et la maison de Monsieur. L'abbé de Grancey, premier aumônier de Monsieur, lui présenta le goupillon et aux deux fils de France ses fils, un autre aumônier à tous les autres.

L'après-dîner du même jour toutes les dames vinrent en mante chez madame la duchesse de Bourgogne, qui y était aussi avec toutes les princesses du sang. Le cercle assis il ne dura qu'un moment, et madame la duchesse de Bourgogne suivie de toute cette cour alla chez le roi, chez Madame, chez M. et chez madame la duchesse d'Orléans, puis monta en carrosse au derrière avec madame la grande-duchesse, trois princesses du sang au-devant, madame la Duchesse à une portière et la duchesse du Lude à l'autre, suivie de cinquante dames dans ses carrosses ou dans des carrosses du roi. Tout y fut en confusion. Il plut aux princesses du sang, dont chacune devait avoir un des carrosses, de se mettre toutes dans celui de madame la duchesse de Bourgogne. On ne pouvait s'y attendre, parce que c'était la première fois que cela était arrivé, et je ne sais quel avantage elles crurent y trouver. Cela dérangea l'ordre des autres carrosses qui étaient réglés à l'avantage des duchesses sur les princesses, dont madame d'Elbœuf se jeta de dépit dans le dernier carrosse. La princesse d'Harcourt avait fait tant de vacarme à madame de Maintenon que, pour la première fois encore, le roi ordonna que s'il y avait des princesses personne ne donnerait d'eau bénite que les princesses du sang; et cela fut exécuté. Les cris furent horribles, et madame la duchesse de Bourgogne, qui huit jours auparavant avait été à Saint-Cloud où Monsieur lui avait donné une grande collation et une espèce de fête, fut si affligée qu'elle s'en trouva mal, et fut long-temps dans l'appartement de M. le duc d'Orléans avant de pouvoir

aller donner l'eau bénite. M. le Duc, qui devait mener le corps pour prince du sang avec M. de la Trémoille pour duc, aima mieux conduire le cœur au Val-de-Grâce pour en être plus tôt quitte, et laissa mener le corps à M. le prince de Conti et à M. de Luxembourg. Le service fut superbe, où les cours assistèrent, et où monseigneur le duc de Bourgogne, M. le duc de Berry, et M. le duc d'Orléans furent les princes du deuil, parce que Monseigneur, peu éloigné encore de l'accident qu'il avait eu, ne voulut pas s'exposer à la longueur et à la chaleur de la cérémonie. M. de Langres fit l'oraison funèbre, et s'en acquitta assez bien. Cela lui convenait. Le comte de Tonnerre, son frère, avait passé presque toute sa vie dans la charge de premier gentilhomme de la chambre de Monsieur.

Je ne puis finir sur ce prince sans raconter une anecdote, qui a été sue de bien peu de gens, sur la mort de Madame, que personne n'a douté qui n'eût été empoisonnée et même grossièrement. Ses galanteries donnaient de la jalousie à Monsieur. Le goût opposé de Monsieur indignait Madame. Les favoris qu'elle haïssait semaient tant qu'ils pouvaient la division entre eux pour disposer de Monsieur tout à leur aise. Le chevalier de Lorraine dans le fort de sa jeunesse et de ses agrémens, étant né en 1643, possédait Monsieur avec empire, et le faisait sentir à Madame comme à toute la maison. Madame, qui n'avait qu'un an moins que lui, et qui était charmante, ne pouvait à plus d'un titre souffrir cette domination; elle était au comble de faveur et de considération auprès du roi, dont elle obtint enfin l'exil du chevalier de Lorraine. A cette nouvelle Monsieur s'évanouit, puis fondit en larmes et s'alla jeter aux pieds du roi pour faire révoquer un ordre qui le mettait au dernier désespoir. Il ne put y réussir; il entra en fureur, et s'en alla à Villers-Cot-

terets. Après avoir bien jeté feu et flammes contre le roi et contre Madame qui protestait toujours qu'elle n'y avait point de part, il ne put soutenir long-temps le personnage de mécontent pour une chose si publiquement honteuse. Le roi se prêta à le contenter d'ailleurs, il eut de l'argent, des complimens, des amitiés, il revint le cœur fort gros, et peu-à-peu vécut à l'ordinaire avec le roi et Madame.

D'Effiat, homme d'un esprit hardi, premier écuyer de Monsieur, et le comte de Beuvron, homme liant et doux, mais qui voulait figurer chez Monsieur dont il était capitaine des gardes, et surtout tirer de l'argent pour se faire riche en cadet de Normandie fort pauvre, étaient étroitement liés avec le chevalier de Lorraine dont l'absence nuisait fort à leurs affaires, et leur faisait appréhender que quelque autre mignon ne prît sa place duquel ils ne s'aideraient pas si bien. Pas un des trois n'espérait la fin de cet exil à la faveur où ils voyaient Madame, qui commençait même à entrer dans les affaires et à qui le roi venait de faire faire un voyage mystérieux en Angleterre où elle avait parfaitement réussi, et en venait de revenir plus triomphante que jamais. Elle était de juin 1644, et d'une très bonne santé, qui achevait de leur faire perdre de vue le retour du chevalier de Lorraine. Celui-ci était allé promener son dépit en Italie et à Rome. Je ne sais lequel des trois y pensa le premier, mais le chevalier de Lorraine envoya à ses deux amis un poison sûr et prompt par un exprès qui ne savait peut-être pas lui-même ce qu'il portait.

Madame était à Saint-Cloud, qui pour se rafraîchir, prenait depuis quelque temps, sur les sept heures du soir, un verre d'eau de chicorée. Un garçon de sa chambre avait soin de la faire. Il la mettait dans une armoire d'une des antichambres de Madame, avec son verre, etc.

Cette eau de chicorée était dans un pot de faïence ou de porcelaine, et il y avait toujours auprès d'autre eau commune, en cas que Madame trouvât celle de chicorée trop amère, pour la mêler. Cette antichambre était le passage public pour aller chez Madame, où il ne se tenait jamais personne, parce qu'il y en avait plusieurs. Le marquis d'Effiat avait épié tout cela. Le 29 juin 1670, passant par cette antichambre, il trouva le moment qu'il cherchait, personne dedans, et il avait remarqué qu'il n'était suivi de personne qui allât aussi chez Madame; il se détourne, va à l'armoire, l'ouvre, jette son boucon, puis entendant quelqu'un, s'arme de l'autre pot d'eau commune, et comme il le remettait, le garçon de la chambre, qui avait le soin de cette eau de chicorée, s'écrie, court à lui, et lui demande brusquement ce qu'il va faire à cette armoire. D'Effiat, sans s'embarrasser le moins du monde, lui dit qu'il lui demande pardon, mais qu'il crevait de soif, et que sachant qu'il y avait de l'eau là-dedans, lui montrant le pot d'eau commune, il n'a pu résister à en aller boire. Le garçon grommelait toujours, et l'autre toujours l'apaisant et s'excusant, entre chez Madame, et va causer comme les autres courtisans sans la plus légère émotion. Ce qui suivit, une heure après, n'est pas de mon sujet, et n'a que trop fait de bruit par toute l'Europe.

Madame étant morte le lendemain 30 juin, à trois heures du matin, le roi fut pénétré de la plus grande douleur. Apparemment que dans la journée il eut des indices, et que ce garçon de chambre ne se tut pas, et qu'il y eut notion que Purnon, premier maître-d'hôtel de Madame, était dans le secret, par la confidence intime où dans son bas étage, il était avec d'Effiat. Le roi couché, il se relève, envoie chercher Brissac, qui dès-lors était dans ses gardes et fort sous sa main, lui commande de

choisir six gardes-du-corps bien sûrs et secrets, d'aller enlever le compagnon, et de le lui amener dans ses cabinets par les derrières. Cela fut exécuté avant le matin. Dès que le roi l'aperçut, il fit retirer Brissac et son premier valet de chambre, et prenant un visage et un ton à faire la plus grande terreur: « Mon ami, lui dit-il, en le regardant depuis les pieds jusqu'à la tête, écoutez-moi bien : si vous m'avouez tout, et que vous me répondiez vérité sur ce que je veux savoir de vous, quoi que vous ayez fait, je vous pardonne, et il n'en sera jamais mention. Mais prenez garde à ne me pas déguiser la moindre chose, car si vous le faites, vous êtes mort avant de sortir d'ici. Madame n'a-t-elle pas été empoisonnée ? — Oui, sire, lui répondit-il: — Et qui l'a empoisonnée, dit le roi, et comment l'a-t-on fait »? il répondit que c'était le chevalier de Lorraine qui avait envoyé le poison à Beuvron et à d'Effiat, et lui conta ce que je viens d'écrire. Alors le roi redoublant d'assurance de grâce et de menace de mort, « et mon frère, dit le roi, le savait-il? — Non, sire, aucun de nous trois n'était assez sot pour le lui dire : il n'a point de secret, il nous aurait perdus ». A cette réponse, le roi fit un grand ha! comme un homme oppressé, et qui tout d'un coup respire. « Voilà, dit-il, tout ce que je voulais savoir. Mais m'en assurez-vous bien »? Il rappela Brissac, il lui commanda de remener cet homme quelque part, où tout de suite il le laissa aller en liberté. C'est cet homme lui-même qui l'a conté, longues années depuis, à M. Joly de Fleury, procureur général du parlement, duquel je tiens cette anecdote.

Ce même magistrat, à qui j'en ai reparlé depuis, m'apprit ce qu'il ne m'avait pas dit la première fois, et le voici. Peu de jours après le second mariage de Monsieur, le roi prit Madame en particulier, lui conta ce fait,

et ajouta qu'il la voulait rassurer sur Monsieur et sur lui-même, trop honnête homme pour lui faire épouser son frère s'il était capable d'un tel crime. Madame en fit son profit. Purnon, le même Bonneau, était demeuré son premier maître-d'hôtel. Peu-à-peu elle fit semblant de vouloir entrer dans la dépense de sa maison, le fit trouver bon à Monsieur, et tracassa si bien Purnon, qu'elle le fit quitter, et qu'il vendit sa charge, sur la fin de 1674, au sieur Maurel de Vaulonne.

CHAPITRE XIV.

Guerre de fait en Italie. — Ségur gouverneur du pays de Foix. — Le mousquetaire noir et l'abbesse de la Joie. — Grand scandale que cause un accouchement. — Aux dépens de qui le duc de Saint-Aignan divertit la cour. — Maréchal d'Estrées gouverneur de Nantes, lieutenant-général et commandant en Bretagne. — Chamilly commandant à La Rochelle et pays voisins. — Briord conseiller d'état d'épée. — L'abbé de Soubise sacré. — Divers mariages. — Plusieurs morts. — Armenonville et Rouillé directeurs des finances. — Le roi d'Espagne reçoit le collier de la Toison et l'envoie aux ducs de Berry et d'Orléans. — Marchin ambassadeur en Espagne. — Son caractère. — Son extraction. — Raison pour laquelle le duc d'Orléans desirait la toison.

Après s'être tant tâtés et regardés par toute l'Europe, la guerre enfin se déclara de fait par les Impériaux en Italie par quelques coups de fusil qu'ils tirèrent sur une vingtaine de soldats, à qui Pracomtal avait fait passer l'Adige au-dessous de Vicence, près d'Albaredo, où ils étaient, pour amener un bac de notre côté. Ils tuèrent un Espagnol, et prirent presque tous les autres, et ne

les voulurent pas rendre, quoi qu'on les eût envoyé répéter, et dirent qu'ils ne les rendraient point que le cartel ne fût fait.

Le roi fit donc partir les officiers-généraux. Tallard, qui en fut un, avait fait de l'argent des petites charges que le roi lui avait données à vendre en revenant d'Angleterre, entre autres le gouvernement du pays de Foix, que la mort de Mirepoix avait fait vaquer, à Ségur, capitaine de gendarmerie, bon gentilhomme de ce pays-là, et fort galant homme, qui avait perdu une jambe à la bataille de la Marsaille.

Il avait été beau en sa jeunesse, et parfaitement bien fait, comme on le voyait encore, doux, poli et galant. Il était mousquetaire noir, et cette compagnie avait toujours son quartier à Nemours pendant que la cour était à Fontainebleau. Ségur jouait très bien du luth, il s'ennuyait à Nemours, il fit connaissance avec l'abbesse de la Joie, qui est tout contre, et la charma si bien par les oreilles et par les yeux qu'il lui fit un enfant. Au neuvième mois de la grossesse, madame fut bien en peine que devenir, et ses religieuses la croyaient fort malade. Pour son malheur, elle ne prit pas assez tôt ses mesures, ou se trompa à la justesse de son calcul. Elle partit, dit-elle, pour les eaux, et comme les départs sont toujours difficiles, ce ne put être que tard, et n'alla coucher qu'à Fontainebleau, dans un mauvais cabaret plein de monde, parce que la cour y était alors. Cette couchée lui fut perfide, le mal d'enfant la prit la nuit, elle accoucha. Tout ce qui était dans l'hôtellerie entendit ses cris, on accourut à son secours, beaucoup plus qu'elle n'aurait voulu, chirurgien, sage-femme, en un mot, elle en but le calice en entier, et le matin ce fut la nouvelle.

Les gens du duc de Saint-Aignan la lui contèrent en l'habillant, et il en trouva l'aventure si plaisante, qu'il

en fit une gorge chaude au lever du roi, qui était fort gaillard en ce temps-là, et qui rit beaucoup de madame l'abbesse et de son poupon, que pour se mieux cacher, elle était venue pondre en pleine hôtellerie au milieu de la cour, et ce qu'on ne savait pas, parce qu'on ignorait d'où elle était abbesse, à quatre lieues de son abbaye, ce qui fut bientôt mis au net.

M. de Saint-Aignan, revenu chez lui, y trouva la mine de ses gens fort allongée; ils se faisaient signe les uns aux autres, personne ne disait mot, à la fin il s'en aperçut, et leur demanda à qui ils en avaient; l'embarras redoubla; et enfin, M. de Saint-Aignan voulut savoir de quoi il s'agissait. Un valet de chambre se hasarda de lui dire que cette abbesse dont on lui avait fait un si bon conte était sa fille, et que depuis qu'il était allé chez le roi, elle avait envoyé chez lui au secours pour la tirer du lieu où elle était. Qui fut bien pénaud? ce fut le duc qui venait d'apprendre cette histoire au roi et à toute la cour, et qui, après en avoir bien fait rire tout le monde, en allait devenir lui-même le divertissement. Il soutint l'affaire comme il put, fit emporter l'abbesse et son bagage, et comme le scandale en était public, elle donna sa démission, et a vécu plus de quarante ans depuis, cachée dans un autre couvent. Aussi n'ai-je presque jamais vu Ségur chez M. de Beauvilliers, qui pourtant lui faisait politesse comme à tout le monde.

C'est le père de Ségur qui était à M. le duc d'Orléans, et qui, pendant la régence, épousa une de ses bâtardes, qui a servi avec distinction et est devenu lieutenant-général, et d'un aumônier du roi, qui fut fait et sacré évêque de Saint-Papoul, et qui le quitta en 1739, par un mandement qui a tant fait de bruit dans le monde, et dont la vérité et l'humilité l'ont couvert d'honneur et de gloire, comme la vie pénitente, dépouillée et cachée

qu'il mène depuis, en fera vraisemblablement un de ces saints rares, et dont le sublime exemple sera un terrible jugement pour bien des prélats.

Le gouvernement de Nantes et la lieutenance-générale de cette partie de Bretagne, fut donnée au maréchal d'Estrées, pour commander en chef dans la province. Il y avait long-temps qu'il vaquait par la mort de Rosmadec. Beaucoup de gens l'avaient demandé, et M. le comte de Toulouse fortement pour d'O, qui, avec son importance, se donnait pour être à portée de tout. Chamillart dont la femme était parente et amie de madame de Chamilly, fit donner le commandement de La Rochelle, Aulnis, Poitou, etc., que le maréchal d'Estrées quittait, à Chamilly, et remit ainsi à flot cet ancien lieutenant-général, illustré par bien des sièges, et surtout par la célèbre défense de Grave, mais noyé par Louvois et par Barbésieux, son fils. Briord qui avait fort bien fait en son ambassade de Hollande, où il avait pensé mourir, eut une des trois places vacantes depuis fort long-temps de conseiller d'état d'épée, qui fut une belle fortune pour un écuyer de M. le Prince.

Enfin les bulles et tout ce qu'il fallait pour l'abbé de Soubise étant arrivées, il fut sacré le dimanche 26 juin, à vingt-sept ans tout juste, par le cardinal de Fursteinberg dans Saint-Germain-des-Prés, assisté des évêques, ducs de Laon, et de Langres, tous deux Clermont, en présence de la plus grande et de la plus illustre compagnie. Il n'y avait point de plus beaux visages, chacun pour leur âge, que ceux du consécrateur et du consacré; ceux des deux assistans y répondaient; les plus belles dames et les mieux parées y firent cortège à l'amour, qui ordonnait la fête avec les grâces, les jeux et les ris, ce qui la fit la plus noble, la plus superbe, la plus brillante et la plus galante qu'il fut possible de voir.

Avant de quitter les particuliers, il faut dire que le premier écuyer avait marié depuis peu sa fille à Vassé, dont la mère, seconde fille du maréchal d'Humières, s'était remariée à Surville, cadet d'Hautefort, et en fut long-temps sans que sa famille la voulût voir. Torcy maria aussi sa seconde sœur à Renel, dont le père avait été tué maréchal-de-camp-général de la cavalerie, et qui était Clermont Gallerande; il y avait long-temps que l'aînée de celle-ci avait épousé Bouzols.

Deux hommes de singulière vertu moururent en même temps: le Bailleul, retiré depuis long-temps à Saint-Victor dans une grande piété, étant l'ancien des présidens à mortier; il avait cédé sa charge à son fils qu'il avait longuement exercée avec grande probité. Il était fils du surintendant des finances, et frère de la mère du marquis d'Huxelles et de celle de Saint-Germain-Beaupré. C'était un homme rien moins que président à mortier, car il était doux, modeste et tout-à-fait à sa place. D'ailleurs, obligeant et gracieux autant que la justice le lui pouvait permettre. Aussi était-il aimé et estimé, au point que personne n'ayant plus besoin de lui, et n'y ayant chez lui ni jeu ni table, il était extrêmement visité à Saint-Victor, et de quantité de gens considérables, quoiqu'il ne sortît guère de cette retraite. Il fut aussi fort regretté; je l'allais voir assez souvent, parce qu'il avait toujours été fort des amis de mon père. L'autre fut le bonhomme Bartillat, homme de peu, et qui dans sa charge de garde du trésor royal s'était illustré par sa fidélité, son exactitude, son désintéressement, sa frugalité et sa bonté. Aussi était-il demeuré pauvre. Le roi qui l'aimait le voulait voir de temps en temps et lui faisait toujours amitié. Il avait été trésorier de la reine-mère, et je l'ai toujours vu fort accueilli de ce qu'il y avait de principal à la cour. Il avait près de quatre-vingt-dix ans, et laissa un fils

qu'il eut la joie de voir aussi applaudi dans le métier de la guerre où il devint lieutenant-général avec un gouvernement, qu'il l'avait été dans celui des finances.

La maréchale de Rochefort perdit aussi son fils unique qui n'était point marié, et qui à force de débauches avait à la fleur de son âge quatre-vingts ans. Il était menin de Monseigneur; et on a vu comment en son temps ce n'était rien du tout.

La maréchale de Duras perdit sa mère la vieille duchesse de Ventadour la Guiche qu'on ne voyait plus guère à l'hôtel de Duras, où elle logeait, et qui depuis longtemps vivait chez elle en Basse-Normandie en très grande dame qu'elle était et qu'elle savait bien faire.

Chamillart ne put enfin suffire au travail des finances et à celui de la guerre à-la-fois ; celle où on allait entrer augmentait très considérablement l'un et l'autre; mais il avait peine à réduire le roi qui n'aimait pas les visages nouveaux. Pour réussir à se faire soulager, il en fit une affaire de finance qui valut au roi 1,050,000 liv. d'argent comptant. Pour cela on fit deux charges nouvelles qu'on appela directeurs des finances, qui payèrent 800,000 livres chacune, et eurent 80,000 livres de rente, qui furent données à deux personnages fort dissemblables, Armenonville et Rouillé.

Le premier qui ne donna que 400,000 livres, parce qu'on supprima sa charge d'intendant des finances qui lui avait coûté autant, était un homme léger, gracieux, respectueux quoique familier, toujours ouvert, toujours accessible, qu'on voyait peiné d'être obligé de refuser, et ravi de pouvoir accorder, aimant le monde, la dépense et surtout la bonne compagnie qui était toujours nombreuse chez lui. Il était frère très disproportionné d'âge de la femme de Pelletier le ministre d'état, qui l'avait fait intendant des finances pendant qu'il était con-

trôleur général. Outre cet accès et la faveur publique, Saint-Sulpice le portait auprès de madame de Maintenon à cause du supérieur de tous ses séminaires, qui était le fils de Pelletier, le ministre, et il avait auprès du roi le crédit des jésuites à cause du père Fleuriau son frère qui l'était.

Rouillé, procureur général de la chambre des comptes, dont il accommoda son beau-frère, Bouvard de Fourqueux, petit-fils du premier médecin de Louis XIII, était un rustre brutal, bourru, plein d'humeur, qui, sans vouloir être insolent, en usait comme font les insolens, dur, d'accès insupportable, à qui les plus secs refus ne coûtaient rien, et qu'on ne savait comment voir ni prendre; au reste, bon esprit, travailleur, savant et capable, mais qui ne se déridait qu'avec des filles et entre les pots, où il n'admettait qu'un petit nombre de familiers obscurs. M. de Noailles qui tout dévotement était sournoisement dans le même goût sous cent clefs, était son ami intime, et la débauche avait fait cette liaison. Il cultivait fort tout ce qui sentait le ministère, surtout celui de la finance et lui, ou plutôt sa femme qui avait plus d'esprit et de vrai manège que lui, avaient toujours affaire à ceux qui s'en mêlaient. Ils n'étaient pas encore riches, leur fille de Guiche mourait de faim, ils avaient si bien fait auprès de madame de Maintenon, que le roi avait ordonné à Pontchartrain, puis à Chamillart quand il lui succéda aux finances, de faire en faveur de la mère et de la fille toutes les affaires qu'elles présenteraient, et de lui en procurer tant qu'ils pourraient, et il est incroyable ce qu'elles en ont tiré. Ce fut donc pour M. de Noailles un coup de partie et d'intérêt et d'amitié, de porter Rouillé en cette place, et c'est ce qui lui donna la protection de madame de Maintenon. La fonction des deux directeurs fut de faire au conseil des finances tous les rapports dont le contrôleur général était chargé, après le lui avoir fait en particulier, tellement que cela le déchargea de l'examen

et du rapport d'un infinité d'affaires, et de travailler avec lui. La charge d'intendant des finances, qu'avait eue pour rien Breteuil, conseiller d'état, fut supprimée en lui donnant pourtant 50,000 écus; il ne laissa pas d'en être bien fâché. Ainsi il n'en demeura que quatre, qui de garçons du contrôleur général qu'ils étaient le devinrent des directeurs chez qui il leur fallut aller porter le portefeuille, dont Caumartin pensa enrager, lui qui avait espéré d'être contrôleur général après Ponchartrain, et qui sous lui était le seul maître des finances; mais à force de bonne chaire, de bonne compagnie et de faire le grand seigneur, il s'était mis hors d'état de se passer de sa charge, de sorte qu'il fallut en boire le calice. Pelletier de Soucy eut le choix d'une des deux places de directeur en supprimant sa charge d'intendant des finances, mais en homme sage, qui était conseiller d'état, et qui était devenu une manière de tiercelet de ministre par son emploi de directeur général des fortifications qui le faisait travailler seul avec le roi une fois toutes les semaines, et qui lui donnait un logement à Versailles et à Marly tous les voyages, avec la distinction de n'avoir plus de manteau, mais seulement le rabat et la canne, il aima mieux quitter sa charge d'intendant des finances et la donner à son fils qui, par ce début à vingt-cinq ans, fut en chemin d'aller à tout, comme il lui est arrivé dans la suite.

Le roi d'Espagne qui se préparait au voyage d'Arragon et de Catalogne pour y prêter et y recevoir les sermens accoutumés aux avènemens à la couronne d'Espagne, reçut en cérémonie le collier de l'ordre de la Toison des mains du duc de Montelcone, le plus ancien chevalier de cet ordre qui se trouvât lors en Espagne, et tout de suite y nomma M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans, à qui quelque temps après le roi le donna par commission du roi son petit-fils. La cérémonie s'en fit à

la messe, en la même façon et en même temps que les évêques nouvellement sacrés y prêtent au roi leur serment de fidélité. Torcy fit la fonction de chancelier de la Toison. Comme il n'y avait ici aucun chevalier de cet ordre, il n'y eut point de parrain, et les grands habits de cérémonie qui appartiennent à l'ordre et non aux chevaliers, étant demeurés en Flandre, ils ne se portaient point en Espagne, on recevait, et puis on portait le collier sur ses habits ordinaires, ce qui fit que ces deux princes le reçurent de même de la main du roi.

M. d'Harcourt un peu rétabli, mais hors d'état de supporter aucune fatigue ni aucun travail, obtint son rappel. Marchin qui servait sous le maréchal Cattinat, et qui était en Italie, fut choisi pour l'aller relever en la même qualité. C'était un très petit homme, vif, sémillant, ambitieux, bas complimenteur sans fin, babillard de même, dévot pourtant, et qui par là avait plu à Charost avec qui il avait fort servi en Flandre, s'était fait son ami, et par lui s'était fait goûter à M. de Cambrai et aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Il ne manquait ni d'esprit ni de manège, ne laissait pas malgré ce flux de bouche d'être de bonne compagnie, et d'être mêlé à l'armée avec la meilleure, et toujours bien avec le général sous qui il servait. Tout cela le fit choisir pour cette ambassade fort au-dessus de sa capacité et de son maintien. Il était pauvre et fils de ce Marchin qui a tant fait parler de lui dans le parti de M. le Prince, et à qui son mérite militaire et son manège entre les diverses factions valurent enfin la jarretière de Charles II au scandale universel, parce que c'était un Liégeois de très peu de chose. C'était en 1658 qu'il commandait l'armée d'Espagne aux Pays-Bas, et que l'empereur le fit aussi comte de l'empire. Il eut des gouvernemens et des établissemens qui lui firent épouser une Balzac-Entragues, cousine-ger-

maine de la marquise de Verneuil qui devint héritière, mais dont le fils, qui est celui dont je parle, n'en fut pas plus riche : aussi était-ce un panier percé. Il rendit compte au roi assez au long des affaires militaires d'Italie. Il eut les mêmes appointemens et traitemens pécuniaires qu'Harcourt : le roi voulut même qu'il eût en tout un équipage et une maison pareille, lui dit de les commander, et paya tout. Aussi Marchin n'était-il pas en état d'y fournir. Je l'avais fort connu à l'armée ou à la cour, et il venait souvent chez moi; Charost aussi, qui était intimement de mes amis avait fait cette liaison entre nous, et Marchin l'avait fort desirée et la cultivait soigneusement à cause de la mienne si intime avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, laquelle n'était plus ignorée de personne, mais non encore sue au point d'intimité où elle était déjà, et de confiance qui, de leur part, commençait à poindre.

Dès que le bagage de Marchin fut prêt, et il le fut bientôt, parce que le roi payait, on le fit partir d'autant plus vite que le Portugal se joignit alors à l'Espagne, et que M. de Savoie signa le traité du mariage de sa fille avec le roi d'Espagne, et celui de la jonction de ses troupes avec les nôtres et celles d'Espagne en Italie qu'il devait commander en chef, avec Cattinat sous lui pour les nôtres, et Vaudemont pour les Espagnols.

Je m'aperçois qu'en parlant de la Toison de M. le duc de Berry et de M. le duc d'Orléans, j'ai oublié une chose importante. Le testament du roi d'Espagne en faveur de la postérité de la reine sa sœur, épouse du roi, n'avait point, à son défaut, rappelé celle de la reine sa tante, mère du roi, mais au contraire M. de Savoie et sa postérité, plus éloignée que celle de la reine-mère. Monsieur et M. le duc d'Orléans firent donc leurs protestations contre cette disposition seconde, et Louville vers ce

temps-ci les fit enregistrer au conseil de Castille. C'est ce qui fit desirer à M. le duc d'Orléans d'avoir la Toison en même temps que M. le duc de Berry, comme étant de droit appelé par sa ligne, du chef de la reine sa grand'-mère, à la couronne d'Espagne au défaut de toute celle de la feue reine, épouse du roi. Revenons maintenant en Italie.

CHAPITRE XV.

Affaires d'Italie. — Situation de Chamillart. — Mademoiselle de Lislebonne et madame d'Espinoy et leur éclat solide.—Position de Vaudemont. — Tessé et ses vues. — Traîtres dans l'état-major de l'armée.—Combat de Carpi.—Le maréchal de Villeroy va en Italie. — Mot à lui du maréchal de Duras. — Le pape refuse l'hommage de Naples et y reconnaît et fait reconnaître Philippe V. — Révolte dans ce pays étouffée dès sa naissance.

Pour bien entendre ce qui se passait en Italie dès-lors et tout ce qui y arriva depuis, il en faut expliquer les ressorts et les manèges qui de l'un et l'autre s'étendirent bien au-delà dans la suite, et mirent l'état à deux doigts de sa perte. Il faut se souvenir de ce qui a été dit de la fortune et du caractère de Chamillart, et ajouter que jamais ministre n'a été si avant, non dans l'esprit du roi par l'estime de sa capacité, mais dans son cœur par un goût que, dès les premiers temps du billard, il avait pris pour lui, qu'il lui avait continuellement marqué depuis par toutes les distinctions, les avancemens et les privances qu'il lui pouvait donner, qu'il combla par les deux emplois des finances et de la guerre dont il l'accabla, et qui s'augmentait tous les jours par les aveux de Cha-

millart au roi de son ignorance sur bien des choses, et par le petit et l'orgueilleux plaisir dans lequel le roi se baignait de former, d'instruire et de conduire son ministre en deux fonctions si principales. Madame de Maintenon n'avait pas moins de tendresse pour lui, car c'est de ce nom que cette affection se doit appeler. Sa dépendance parfaite d'elle la charmait, et son amitié pour lui plaisait extrêmement au roi. Un ministre dans cette position est tout-puissant : cette position était visible; il n'y avait personne qui ne se jetât bassement à lui. Ses lumières, des plus courtes, étaient abandonnées à elles-mêmes par sa famille telle que je l'ai représentée, et se trouvaient incapables d'un bon discernement. Il se livra à ses anciens amis, à ceux qui l'avaient produit à la cour, et aux personnes qu'il estima avoir une considération et un éclat qui méritait d'être menagé.

Mattignon était des premiers: il avait vu son père intendant de Caen et lui de Rouen; il avait été leur ami, et tout Normand très intéressé qu'il était, il avait fait l'amitié à celui-ci de lui céder la mouvance d'une terre qui relevait de Torrigny. Cela avait tellement gagné le cœur à Chamillart qu'il ne l'oublia jamais, que Mattignon eut tout pouvoir sur lui dans tout le cours de son ministère, et qu'il en tira des millions pour lui et Marsan son beau-frère et son ami intime qu'il lui produisit, et qui par ses bassesses se le dévoua. Aussi M. le Grand son frère, qui aimait fort Chamillart, qui était un de ceux qui l'avaient produit au billard, et pour qui Chamillart avait la plus grande et la plus respectueuse déférence, appelait publiquement son frère de Marsan le chevalier de la Proustière, et lui tombait rudement dessus pour la cour indigne mais très utile qu'il faisait à Chamillart.

Des seconds étaient le même M. le Grand et le ma-

réchal de Villeroy, dont le grand air de faveur et celui d'autorité qu'ils prirent aisément sur lui, et ces manières de supériorité qu'ils usurpaient à la cour, lui imposaient et l'étourdissaient; et il leur était d'autant plus soumis que ce n'était pas pour de l'argent comme les deux autres. Par ceux-là il se trouva peu-à-peu lié avec la duchesse de Ventadour, amie intime et de tout temps quelque chose de plus du maréchal de Villeroy, et très unie aussi par là avec M. le Grand. De là résulta une autre liaison qui devint bientôt après directe et la plus intime ; ce fut celle de mademoiselle de Lislebonne et de sa sœur madame d'Espinoy, qui n'étaient ensemble qu'un cœur, qu'une âme et qu'un esprit. La dernière était une personne douce, belle, qui n'avait d'esprit que ce qu'il lui en fallait pour aller à ses fins ; mais qui l'avait au dernier point, et qui jamais ne faisait rien que par vues; d'ailleurs naturellement bonne, obligeante et polie. L'autre avait tout l'esprit, tout le sens et toutes les sortes de vues qu'il est possible ; élevée à cela par sa mère, et conduite en tout par le chevalier de Lorraine, avec lequel elle était si anciennement et si étroitement unie qu'on les croyait secrètement mariés. On a vu en plus d'un endroit de ces Mémoires quel homme c'était que ce Lorrain, qui, du temps des Guises, eût tenu un grand coin parmi eux. Mademoiselle de Lislebonne ne lui était pas inférieure, et sous un extérieur froid, indolent, paresseux, négligé, intérieurement dédaigneux, brûlait de la plus vaste ambition avec une hauteur démesurée, mais qu'elle cachait sous une politesse distinguée, et qu'elle ne laissait se déployer qu'à propos.

Sur ces deux sœurs étaient les yeux de toute la cour. Le désordre des affaires et de la conduite de leur père, frère du feu duc d'Elbœuf, avait tellement renversé leur marmite, que très souvent elles n'avaient pas à dîner

chez elles. M. de Louvois leur donnait noblement de l'argent que la nécessité leur faisait accepter. Cette même nécessité les mit à faire leur cour à madame la princesse de Conti, d'avec qui Monseigneur ne bougeait alors; elle s'en trouva honorée, elle les attira fort chez elle, les logea, les nourrit à la cour, les combla de présens, leur procura tous les agrémens qu'elle put, que toutes trois surent bien suivre et faire valoir. Monseigneur les prit toutes trois en affection, puis en confiance; elles ne bougèrent plus de la cour, et comme compagnie de Monseigneur, furent de tous les Marlys, et eurent toutes sortes de distinctions. La mère, âgée et retirée de tout cela avec bienséance, ne laissait pas de tenir le timon de loin, et rarement venait voir Monseigneur pour qui c'était une fête. Tous les matins il allait prendre du chocolat chez mademoiselle de Lislebonne. Là se ruaient les bons coups : c'était à cette heure-là un sanctuaire où il ne pénétrait personne que madame d'Espinoy. Toutes deux étaient les dépositaires de son âme, et les confidentes de son affection pour mademoiselle Choin, qu'elles n'avaient eu garde d'abandonner lorsqu'elle fut chassée de la cour, et sur qui elles pouvaient tout.

A Meudon elles étaient reines : tout ce qui était la cour de Monseigneur la leur faisait presque avec le même respect qu'à lui; ses équipages et son domestique particulier étaient à leurs ordres. Jamais mademoiselle de Lislebonne n'a appelé Dumont monsieur, qui était l'écuyer confident de Monseigneur et pour ses plaisirs et pour ses dépenses et pour ses équipages, et l'appelait d'un bout à l'autre d'une chambre à Meudon où Monseigneur et toute sa cour était, pour lui donner ses ordres, comme elle eût fait à son écuyer à elle; et l'autre, avec qui tout le monde jusqu'aux princes du sang comptait à Meudon, accourait et obéissait avec un air de

respect plus qu'il ne faisait à Monseigneur, avec lequel il avait des manières plus libres. Les particuliers, longtemps si secrets de Monseigneur et de mademoiselle Choin, n'eurent dans ces premiers temps pour tiers que ces deux sœurs. Personne ne doutait donc qu'elles ne gouvernassent après la mort du roi, qui lui-même les traitait avec une distinction et une considération la plus marquée, et madame de Maintenon les ménageait fort.

Un plus habile homme que Chamillart eût été ébloui de cet éclat. Le maréchal de Villeroy, si lié avec M. le Grand, et encore plus intimement, s'il se pouvait, avec le chevalier de Lorraine, l'était extrêmement avec elles. Par lui elles furent bien aises de ranger Chamillart sous leur empire, et lui desira fort de pouvoir compter sur elles, d'autant qu'elles étaient sûres. Ils avaient tous leurs raisons : celles de Chamillart se voient par les choses mêmes qui viennent d'être expliquées; celles des deux sœurs, outre la faveur de Chamillart, étaient de servir par lui Vaudemont, frère de leur mère, dans les rapports continuels que la guerre d'Italie allait leur donner. Le maréchal de Villeroy donc, tout à elles, fit cette union avec Chamillart, et ce qui n'était que la même chose, par une suite nécessaire, celle de Vaudemont que Villeroy avait vu autrefois à la cour, qui s'était fait un honneur de bel air et de galanterie de se piquer d'être de ses amis, qui, malgré leur éloignement d'attachement et de lieux, s'en était toujours piqué, et qui était entretenu dans cette fantaisie par ses nièces qui, dans la faveur et les emplois où était Villeroy, le regardaient avec raison comme pouvant être fort utile à leur oncle. De M. de Vendôme qui tint un si grand coin dans cette cabale, j'en parlerai en son temps, et cabale d'autant plus dangereuse, que jamais le maréchal ni Chamillart, presque aussi courts l'un que l'autre, ne s'en aperçurent. Ces

liaisons étaient déjà faites avant la mort du roi d'Espagne, cette époque ne fit que les resserrer et y faire entrer Vaudemont de l'éloignement où il était, qui, dans la place qu'il occupait, sut bientôt seconder ses nièces, et sous leur direction y entrer directement par le commerce nécessaire de lettres et d'affaires avec le ministre de France, qui disposait, avec toute la confiance et le goût du roi, de tout ce qui regardait la guerre et les finances. Voilà pour la cour, voici pour l'Italie :

Vaudemont, fils bâtard de ce Charles IV, duc de Lorraine, si connu par ce tissu de perfidies qui le rendirent odieux à toutes les puissances, qui lui firent passer une vie si misérable et si errante, qui le dépouillèrent, et lui coûtèrent la prison en Espagne, était, avec plus de conduite, de prudence et de jugement, le très digne fils d'un tel père. J'ai assez parlé de lui plus haut pour l'avoir fait connaître ; il ne s'agit plus ici que de le suivre dans ce grand emploi de gouverneur et de capitaine-général du Milanais, qu'il devait à l'amitié intime du roi Guillaume, et par lui à la poursuite ardente que l'empereur en avait faite en Espagne. Avec un tel engagement de toute sa vie acquis par les propos les plus indécens sur le roi, qui le firent chasser de Rome, comme je l'ai raconté, et fils et frère bâtard de deux souverains toute leur vie dépouillés par la France, il était difficile qu'il changeât d'inclination. Pour se conserver dans ce grand emploi et si lucratif, lui fils de la fortune, sans biens, sans être, sans établissement que ce qu'elle lui donnait, il s'était soumis aux ordres d'Espagne en faisant proclamer Philippe V duc de Milan, avec toutes les grâces qu'il sut mettre pour en tirer le gré qui lui était nécessaire pour sa conservation et sa considération dans son emploi ; en quoi il fut merveilleusement secondé par l'art et les amis de ses nièces, les Lorrains, Villeroy, les

dames, Monseigneur et Chamillart, qui en engouèrent tellement le roi, qu'il ne se souvint plus de rien de ce qui s'était passé jusque-là, et qu'il se coîffa de cette pensée que le roi son petit-fils devait le Milanais à Vaudemont.

Ancré de la sorte, il n'oublia rien, comme je l'ai déjà remarqué, pour s'attacher Tessé comme l'homme de confiance que notre cour lui envoyait pour concerter avec lui tout ce qui regardait le militaire, et à qui, à force d'honneurs et d'apparente confiance, il tourna la tête. Tessé, court de génie, de vues, d'esprit, non pas d'ambition, et qui, en bon courtisan, n'ignorait pas les appuis de Vaudemont en notre cour, et prévenu par lui au point qu'il le fut en tout, ne chercha qu'à lui plaire et à le servir pour s'accréditer en Italie, et y faire un grand saut de fortune par les amis de Vaudemont à la cour, qui, sûre de lui, l'aurait mieux aimé que tout autre pour commander notre armée. C'eût bien été en effet la rapide fortune de l'un, et toute l'aisance de l'autre, qui l'auraient mené comme un enfant avec un bandeau sur les yeux. Louvois, dont il avait été fort accusé d'être un des rapporteurs, et auquel il s'était servilement attaché, l'avait mené vite et fait faire chevalier de l'ordre en 1688, quoique jeune et seulement maréchal-de-camp. Il savait ce que valait la protection des ministres et des gens en grand crédit, et s'y savait ployer avec une basse souplesse. Il avait donc fort courtisé Chamillart, qui par sa décoration de la paix de Savoie et du mariage de madame la duchesse de Bourgogne, et les accès de sa charge, y avait assez répondu pour faire tout espérer à Tessé.

Ce ne fut donc pas merveille s'il vit avec désespoir arriver un maître en Italie, quelque obligation qu'il lui eût du traité de Turin, de sa charge qui en fut une suite, et de tout ce qui en résulta pour lui d'avantageux;

et s'il résolut de s'en défaire pour tâcher à lui succéder, en lui faisant toutes les niches possibles pour le décréditer et faire avorter toutes ses entreprises. Il y fut d'autant plus encouragé qu'il sentait avoir affaire à un homme qui n'avait d'appui ni d'industrie que sa capacité, et dont la vertu et la simplicité étaient entièrement éloignées de toute intrigue et de tout manège pour se soutenir; homme de peu, d'une robe toute nouvelle, qui, avec beaucoup d'esprit, de sagesse, de lumière et de savoir, était peu agréable dans le commandement, parce qu'il était sec, sévère, laconique, qu'il était exact sur la discipline, qu'il se communiquait peu, et que, désintéressé pour lui, il tenait la main au bon ordre sans craindre personne; d'ailleurs, ni filles, ni vin, ni jeu, et, partant, fort difficile à prendre. Vaudemont ne fut pas long-temps à s'apercevoir du chagrin de Tessé, qu'il flatta tant qu'il put sans se commettre avec Cattinat, qu'il reçut avec tous les honneurs et toutes les grâces imaginables, mais qui en savait trop pour lui, et dont, pour d'autres raisons que Tessé, il n'avait pas moins d'envie que lui de se défaire.

Le prince Eugène commandait l'armée de l'empereur en Italie, et les deux premiers généraux après lui, par leur rang de guerre, étaient le fils unique de Vaudemont et Commercy, fils de sa sœur de Lislebonne. La moindre réflexion aurait engagé à tenir les yeux bien ouverts sur la conduite du père, et la moindre suite d'application aurait bientôt découvert quelle elle était, et combien plus que suspecte. Cattinat la démêla bientôt. Il ne put jamais rien résoudre avec lui que les ennemis n'en fussent incontinent avertis, en sorte qu'il ne sortit jamais aucun parti qu'il ne fût rencontré par un des ennemis plus fort du double, jusque-là même que cela était grossier.

Cattinat s'en plaignait souvent; il le mandait à la cour, mais sans oser conclure. Il n'y était soutenu de personne,

et Vaudemont y avait tout pour lui. Il captait nos officiers généraux par une politesse, une magnificence, et surtout par d'abondantes subsistances; tout l'utile, tout l'agréable venait de son côté, tout le sec, toute l'exactitude venait du maréchal. Il ne faut pas demander qui des deux avait les volontés et les cœurs. L'état de Vaudemont, qui ne pouvait se soutenir, ni guère se tenir à cheval, et les prétextes d'être à Milan ou ailleurs à donner des ordres, le délivraient de beaucoup de cas embarrassans vis-à-vis d'un général aussi éclairé que Cattinat, et par des subalternes affidés de ses troupes les avis mouchaient à Commercy et à son fils. Avec de si cruelles entraves, Tessé, qui, bien qu'à son grand regret roulant avec les lieutenans-généraux, était pourtant dans l'armée avec une distinction fort soutenue, et qui avait dès l'arrivée de Cattinat rompu lance contre lui, excitait les plaintes de tous les contre-temps qui ne cessaient point, et finement appuyé de Vaudemont bandait tout contre lui, et mandait à la cour tout ce qu'il croyait pouvoir lui nuire davantage. Vaudemont, de concert, écrivait des demi-mots en homme modeste qui tâte le pavé, qui ménage un général qu'il voudrait qui n'eût point de tort, et qui en fait penser cent fois davantage, et il se ménageait là-dessus avec tant de sobriété et d'adresse qu'il s'en attirait les reproches qu'il desirait pour s'expliquer davantage et avoir plus de confiance. Avec tant et de telles contradictions tout était impossible à Cattinat, qui voyait de reste ce qu'il y avait à faire, et qui ne pouvait venir à bout de rien.

Avec ces beaux manèges ils donnèrent le temps aux impériaux, d'abord fort faibles et fort reculés, de grossir, d'avancer peu-à-peu, et de passer toutes les rivières sans obstacle, de nous approcher, et, avertis de tout comme ils l'étaient de point en point, de venir le 9 juillet atta-

quer Saint-Frémont logé à Carpi, entre l'Adige et le Pô, avec cinq régimens de cavalerie et de dragons. Le prince Eugène y amena de l'infanterie, du canon et le triple de cavalerie, sans qu'on en eût le moindre avis, et tomba brusquement sur ce quartier. Tessé, qui n'en était pas éloigné, avec quelques dragons, accourut au bruit. Le prince Eugène, qui comptait enlever cela d'emblée, y trouva une résistance sur laquelle il ne comptait pas, et qui fut belle et longue; mais il fallut enfin céder au nombre et se retirer. Ce fut en si bon ordre que la retraite ne fut pas inquiétée. On y perdit beaucoup de monde, et de gens de marque: le dernier fils du duc de Chevreuse, colonel de dragons, et du Cambon, brigadier de dragons, parent du duc de Coislin, bon officier et fort galant homme. Tel fut notre début en Italie, dont toute la faute fut imputée à Cattinat, en quoi Vaudemont, en pinçant seulement la matière, et Tessé, à pleine écritoire, ne s'épargnèrent pas.

Le roi, piqué de ces désavantageuses prémices, et continuellement prévenu contre un général modeste et sans défenseurs, manda au maréchal de Villeroy, qui était sur la Moselle, de partir sans dire mot aussitôt son courrier reçu, et de venir recevoir ses ordres; tellement qu'il arriva à Marly, où tout le monde se frotta les yeux en le voyant et ne se pouvait persuader que ce fût lui. Il fut quelque temps chez madame de Maintenon avec le roi, Chamillart y vint ensuite, et comme le roi sortit suivi du maréchal de Villeroy pour se mettre à table, on sut qu'il allait commander l'armée d'Italie. Jamais on ne l'eût pris pour le réparateur des fautes de Cattinat. La surprise fut donc complète, et, quoique ce choix fût peu approuvé, le génie courtisan se déborda en complimens et en louanges. A la fin du souper, M. de Duras, qui était en quartier, vint à l'ordinaire se mettre derrière le

roi. Un instant après un brouhaha qui se fit dans le salon annonça le maréchal de Villeroy, qui avait été manger un morceau et revenait voir le roi sortir de table. Il arriva donc auprès de M. de Duras avec cette pompe dans laquelle on le voyait baigné. Le maréchal de Duras, qui ne l'aimait point et ne l'estimait guère, et qui ne se contraignait pas même pour le roi, écoute un instant le bourdon des applaudissemens, puis se tournant brusquement au maréchal de Villeroy et lui prenant le bras : « Monsieur le maréchal, lui dit-il tout haut, tout le monde vous fait des complimens d'aller en Italie, moi j'attends à votre retour à vous faire les miens »; se met à rire et regarde la compagnie. Villeroy demeura confondu sans proférer un seul mot, et tout le monde sourit et baissa les yeux. Le roi ne sourcilla pas.

Le pape, fort en brassière par les troupes impériales en Italie, n'osa recevoir l'hommage annuel du royaume de Naples, que le connétable Colonne se préparait à lui rendre à l'accoutumée comme ambassadeur extraordinaire d'Espagne pour cette fonction; mais, sur les plaintes qui lui en furent faites, il fit dire à Naples et par tout le royaume que, encore qu'il eût des raisons de différer à recevoir cet hommage, il reconnaissait réellement Philippe V pour roi de Naples, qu'il enjoignait à tous les sujets du royaume, et particulièrement aux ecclésiastiques, de lui obéir et de lui être fidèles; et il expédia sans difficulté, sur les nominations du roi d'Espagne, les bénéfices du royaume de Naples, au grand mécontentement de l'empereur, qui eut encore la douleur d'y voir avorter dès sa première naissance une révolte qui avait été assez bien ménagée.

CHAPITRE XVI.

Dangereuse maladie de madame la duchesse de Bourgogne. — Malice du roi à M. de Lausun. — Spectacle singulier chez madame la duchesse de Bourgogne convalescente. — Mort de Saint-Herem. — Singularité de sa femme. — A quel danger elle voit sa pudeur exposée à plus de quatre-vingts ans. — Plusieurs morts. — Villars de retour de Vienne, et d'Avaux de Hollande. — Mattignon gagne un grand procès contre un faussaire. — Villeroy en Italie. — Tessé échoue auprès de lui. — M. de Savoie à l'armée. — Combat de Chiari. — Etrange mortification du maréchal de Villeroy par M. de Savoie. — Villeroy et Phélypeaux fort brouillés. — Caltinat de retour. — Réception que lui fait le roi.

Madame la duchesse de Bourgogne, qui, par ses caresses, son enjoûment, sa soumission, ses attentions continuelles à plaire au roi et à madame de Maintenon, qu'elle appelait toujours sa tante, leur avait entièrement gagné le cœur, et usurpé une familiarité qui les amusait, pour s'être baignée imprudemment dans la rivière après avoir mangé beaucoup de fruit, tomba dans une assez grande fièvre vers les premiers jours d'août, comme on était sur le point d'aller à Marly. Le roi, dont l'amitié n'allait pas jusqu'à la contrainte, ne voulut ni retarder son voyage ni la laisser à Versailles. Le mal augmenta à tel point qu'elle fut à l'extrémité. Elle se confessa deux fois, car en huit jours elle eut une dangereuse rechute. Le roi, madame de Maintenon, M. le duc de Bourgogne étaient au désespoir et sans cesse auprès d'elle. Enfin elle revint à la vie à force d'émétique, de saignées et d'autres remèdes. Le roi voulut

retourner à Versailles au temps qu'il l'avait résolu, et ce fut avec toutes les peines du monde que les médecins et madame de Maintenon l'arrêtèrent encore huit jours, au bout desquels il fallut partir. Madame la duchesse de Bourgogne fut long-temps si faible qu'elle se couchait les après-dîners, où ses dames et quelques privilégiées faisaient un jeu pour l'amuser. Bientôt il s'y en glissa d'autres, et incontinent après toutes celles qui avaient de l'argent pour grossir le jeu. Mais pas un homme n'y entra que les grandes entrées avec le roi, qui y allait le matin et les après-dîners pendant ce jeu, en sortant ou rentrant de la chasse ou de la promenade.

M. de Lausun, à qui, à son retour en ramenant la reine d'Angleterre, les grandes entrées avaient été rendues, et qui alors les avait seul sans charge qui les donne, suivit un jour le roi chez madame la duchesse de Bourgogne. Un huissier, ignorant et fort étourdi, le fut tirer par la manche et lui dit de sortir. Le feu lui monta au visage, mais, peu sûr du roi, il ne répondit rien et s'en alla. Le duc de Noailles, qui par hasard avait le bâton ce jour-là, s'en aperçut le premier et le dit au roi, qui malignement n'en fit que rire et eut encore le temps de se divertir à voir Lausun passer la porte. Le roi se permettait rarement des malices, mais il y avait des gens pour lesquels il y succombait, et M. de Lausun, qu'il avait toujours craint et jamais aimé depuis son retour, en était un. La duchesse du Lude, qui en fut avertie, entra en grand émoi. Elle craignait fort Lausun, ainsi que tout le monde, mais elle craignait encore plus les valets, tellement qu'au lieu d'interdire l'huissier elle se contenta de l'envoyer le lendemain matin demander pardon de sa sottise à Lausun, qui ne fut que plus en colère d'une si légère satisfaction. Cependant le roi, content de s'être diverti un moment à ses dépens, lui fit une honnêteté

le lendemain à son petit lever sur son aventure, et l'après-dîner l'envoya chercher pour qu'il le suivît chez madame la duchesse de Bourgogne.

Le spectacle y était particulier pour un lieu de pleine cour, puisque toutes les dames y entraient et y étaient en grand nombre, et qu'il n'y avait que les hommes d'exclus. A une ruelle était le jeu et tout ce qu'il y avait de dames; à l'autre, au chevet du lit, madame de Maintenon dans un grand fauteuil; à la quenouille du pied du lit, du même côté, vis-à-vis de madame de Maintenon, le roi sur un pliant; autour d'eux les dames familières et privilégiées, à les entretenir, assises ou debout selon leur rang, excepté madame d'Heudicourt, qui était auprès du roi sur un petit siège tout bas et presque au ras de terre, parce qu'elle ne pouvait se tenir sur ses hautes et vieilles jambes. Tous les jours cet arrangement était pareil, qui ne laissa pas de surprendre et de scandaliser assez pour qu'on ne pût s'accoutumer à ce fautcuil public de madame de Maintenon.

Le bonhomme Saint-Herem mourut à plus de quatre-vingts ans, chez lui, en Auvergne où il s'était avisé d'aller. Il avait été grand-louvetier, et avait vendu à d'Heudicourt pour le recrépir, lorsque le maréchal d'Albret lui fit en 1666 épouser sa belle et chère nièce de Pons, et il en avait acheté la capitainerie, etc., de Fontainebleau. Tout le monde l'aimait, et M. de la Rochefoucauld reprocha au roi en 1688 de ne l'avoir pas fait chevalier de l'ordre. Il était Montmorin, et le roi le croyait un pied-plat, parce qu'il était beau-frère de Courtin, conseiller d'état, avec qui le roi l'avait confondu. Ils avaient épousé les deux sœurs. Le roi, quoique avisé sur sa naissance, ne l'a pourtant point fait chevalier de l'ordre, quoiqu'il en ait fait plusieurs depuis. Cette madame de Saint-Herem était la créature du monde la plus étrange

dans sa figure et la plus singulière dans ses façons. Elle se grilla une fois une cuisse au milieu de la rivière de Seine, auprès de Fontainebleau, où elle se baignait: elle trouva l'eau trop froide, elle voulut la chauffer, et pour cela elle en fit bouillir quantité au bord de l'eau qu'elle fit verser auprès d'elle et au-dessus, tellement qu'elle en fut brûlée, à en garder le lit, avant que cette eau pût être refroidie dans celle de la rivière. Quand il tonnait elle se fourrait à quatre pates sous un lit de repos, puis faisait coucher tous ses gens dessus, l'un sur l'autre en pile, afin que si le tonnerre tombait il eût fait son effet sur eux avant de pénétrer jusqu'à elle. Elle s'était ruinée elle et son mari qui étaient riches, par imbécillité, et il n'est pas croyable ce qu'elle dépensait à se faire dire des évangiles sur la tête.

La meilleure aventure, entre mille, fut celle d'un fou, qui, une après-dîner que tous ses gens dînaient, entra chez elle à la Place-Royale, et, la trouvant seule dans sa chambre, la serra de fort près. La bonne femme, hideuse à dix-huit ans, mais qui était veuve et en avait plus de quatre-vingts, se mit à crier tant qu'elle put. Ses gens à la fin l'entendirent, et la trouvèrent, ses cottes troussées, entre les mains de cet enragé, qui se débattait tant qu'elle pouvait. Ils l'arrêtèrent et le mirent en justice, pour qui ce fut une bonne gorge chaude, et pour tout le monde qui le sut et s'en divertit beaucoup. Le fou fut trouvé l'être, et il n'en fut autre chose que le ridicule d'avoir donné cette histoire au public. Son fils avait la survivance de Fontainebleau. Le roi leur donna quelque pension, car ils étaient fort mal dans leurs affaires. Ce fils était un très galant homme et fort de mes amis. Parlant de Fontainebleau, ce fut cette année qu'on doubla la galerie de Diane, ce qui donna de beaux appartemens, et, au-dessus, quantité de petits.

La maréchale de Luxembourg finit sa triste et ténébreuse vie dans son château de Ligny, où M. de Luxembourg l'avait tenue presque toute sa vie sans autre cause que d'être importuné d'elle, après en avoir tiré sa fortune, en grands biens et en dignités, comme je l'ai expliqué en son temps, et qui elle était. Elle n'avait presque jamais demeuré à Paris, où pourtant j'eus une fois en ma vie la fortune de me rencontrer auprès d'elle à un sermon. On me dit qui elle était et à elle qui j'étais, et tout aussitôt elle m'entreprit sur notre procès de préséance en attendant le prédicateur. Je me défendis d'abord avec le respect et la modestie qu'on doit à une femme, puis voyant le toupet s'échauffer, je me tus et me laissai quereller, mais fortement, sans dire une parole. Il est vrai que je trouvai le temps long en attendant le prédicateur, et que je me sentis bien soulagé lorsque je le vis paraître. Madame de Luxembourg ressemblait d'air, de visage et de maintien à ces grosses vilaines harangères qui sont dans un tonneau avec leur chaufferette sous elles. Elle avait été fort maltraitée, fort méprisée, et avait passé sa vie dans une triste solitude à Ligny, où son mari lui donnait peu de ses nouvelles.

Madame d'Epernon mourut aussi aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dans une éminente sainteté. Elle était petite-fille et le seul reste de ce fameux duc d'Epernon, et fille du second et dernier duc d'Epernon, colonel-général de l'infanterie après son père et gouverneur de Guyenne, et de sa première femme, bâtarde de Henri IV et de la marquise de Verneuil, sœur du duc de Verneuil. Madame d'Epernon, par la mort de ce galant duc Candale, son frère, qui mourut à la fleur de son âge colonel-général de l'infanterie, en survivance de son père, et général de l'armée de Catalogne, hérita de son père de la dignité de duchesse d'Epernon, mais re-

nonça à l'éclat de ce grand héritage, et aux plus grands partis qui la voulurent épouser, pour faire profession aux Carmélites, dans un âge où elle avait vu et connu le monde et tout ce qu'il avait d'attrayant pour elle. La reine, madame la Dauphine et madame la duchesse de Bourgogne, allant de temps en temps aux Carmélites, étaient toujours averties par le roi de la demander et de la faire asseoir. Elle répondait modestement qu'elle n'était plus rien que carmélite, et qu'en se la faisant elle avait renoncé à tout, et il ne fallait pas moins que l'autorité de ces princesses pour la faire asseoir, elle et madame de la Vallière, à leur grand regret.

M. de Lavardin, lieutenant-général de Bretagne, si connu par l'étrange ambassade où il se fit excommunier par Innocent XI, sans avoir jamais pu obtenir audience de lui, mourut à cinquante-cinq ans. Il était chevalier de l'ordre. C'était un gros homme extrêmement laid, de beaucoup d'esprit et fort orné, et d'une médiocre conduite. Il avait épousé en premières noces une sœur du duc de Chevreuse, dont il n'eut que madame de la Châtre. Il s'était remarié à la sœur du duc et du cardinal de Noailles, dont il était veuf. Il en laissa une fille et un fils jeunes, auquel il défendit au lit de la mort, sous peine de malédiction, d'épouser jamais une Noailles, et le recommanda ainsi au cardinal de Noailles son beau-frère. Nous verrons dans la suite qu'il fut mal obéi, mais que sa malédiction n'eut que trop son effet. On l'accusait d'être fort avare, difficile à vivre, et d'avoir hérité de la lèpre des Rostaings, dont était sa mère. Il disait que de sa vie il n'était sorti de table sans appétit, et assez pour bien manger encore. Sa goutte, sa gravelle, et l'âge où il mourut, ne persuadèrent personne d'imiter ce régime.

Villars, envoyé du roi à Vienne, parut à Versailles le

20 août, qui rendit compte de tous les efforts que l'empereur faisait pour la guerre. Il avait laissé président du conseil de guerre, à la place du fameux comte de Staremberg, qui avait défendu Vienne, et qui est la plus grande charge et la plus puissante de la cour de Vienne, ce même comte de Mansfeldt qui, pendant son ambassade en Espagne, s'était servi de la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, pour empoisonner la reine d'Espagne, fille de Monsieur, et qui s'enfuit aussitôt après sa mort. D'Avaux, notre ambassadeur en Hollande, lassé de toutes les amusettes avec lesquelles on le menait, salua le roi le lendemain. Le roi Guillaume, était arrivé à la Haye, après avoir tiré de son parlement tout ce qu'il avait voulu pour nous faire la guerre, et rien de tout ce qu'il en desirait d'ailleurs; il ne tint pas à lui, malgré sa harangue à ce parlement, de retenir encore D'Avaux à la Haye, à qui il dit, lorsqu'il en prit congé, qu'en l'état où il le voyait il était aisé de juger qu'il ne souhaitait point la guerre, mais que si le roi la lui commençait, il employerait le peu de vie qui lui restait à défendre ses sujets et ses alliés. Pouvait-on pour un habile homme pousser la dissimulation plus loin et plus gratuitement, lui qui était l'âme, le boute-feu, et le constructeur de cette guerre? Il avait alors les jambes ouvertes, il ne pouvait marcher sans le secours de deux écuyers, et il fallait le mettre entièrement à cheval, et prendre ses pieds pour les mettre dans les étriers. Aussi ne comptait-il pas apparemment de commander d'armée, mais bien de tout diriger de son cabinet. Le lendemain 22 août, Zinzendorf, envoyé de l'empereur, prit congé du roi, et s'en retourna à Vienne. C'est le même qui y a fait depuis une si grande fortune, chancelier de la cour, c'est-à-dire ministre des affaires étrangères, conseiller de conférences, c'est-à-dire ministre d'état, et il

n'y en a que trois, au plus quatre, chevalier de la Toison d'Or, et des millions, et voir son fils cardinal tout jeune et évêque d'Olmutz.

Mattignon avait alors une très fâcheuse affaire. Un va-nu-pieds lui fit un procès au parlement de Rouen, et y produisit des pièces qui mirent Mattignon au moment d'être condamné à lui payer 1,200,000 liv., malgré tout son crédit dans la province, soutenu de celui de Chamillart. Ce procès dura long-temps, et ce va-nu-pieds avait autant d'argent et de recommandations qu'il voulait de tous les dévots et dévotes à force de crier à l'oppression; à la fin, les pièces furent reconnues fausses, il avoua tout et fut pendu.

Si Vaudemont fut satisfait d'avoir le maréchal de Villeroy en Italie, ce fut un nouveau crève-cœur pour Tessé, d'autant plus grand qu'il n'espéra plus de bricoles pour arriver au commandement de l'armée, et qu'il n'y avait pas moyen de se jouer à ce nouveau général comme avec Cattinat, avec lequel ses démêlés devinrent scandaleux à l'armée, et firent ici beaucoup de bruit. Il n'y eut souplesses qu'il ne fit à Villeroy pour le mettre de son côté. Cattinat reçut cette mortification en philosophe, et fit admirer sa modération et sa vertu. La tranquillité avec laquelle il remit le commandement au maréchal de Villeroy, et la conduite qu'il tint après à l'armée, la lui ramenèrent. On s'y souvint enfin des lauriers qu'il avait cueillis en Italie. On n'en trouvait aucuns chez Villeroy. Les manèges, l'ingratitude, le succès de Tessé révoltèrent. Mais ce fut tout. Tessé, venu seul avec son fils et un aide-de-camp au secours de Saint-Frémont, à Carpi, au lieu de se faire suivre par tout son quartier, ou du moins de l'envoyer chercher après avoir vu de quoi il était question, fut fort accusé d'avoir voulu laisser rompre le cou à Saint-Frémont, et donner lieu à

un passage des impériaux au milieu de tous les postes de l'armée, qui, pour garder inutilement un trop grand pays, étaient trop nombreux, se pouvaient trop peu entre-secourir, et dispersaient trop l'armée. C'est ce dont Tessé se plaignait aux dépens de Cattinat, comme si Vaudemont n'en eût pas été de moitié; mais ces plaintes et les souterrains de Tessé firent tant d'effet à Paris et à la cour, que personne n'osait défendre Cattinat, et que ses parens du parlement cessèrent quelque temps d'y aller pour éviter les discours trop désagréables dont ils étaient assaillis. Cattinat offrit sa maison et ses équipages à Villeroy, en attendant les siens, mais il fut descendre chez son ami Vaudemont, qui le reçut avec les grâces et la magnificence d'un homme qui sent le besoin qu'il a d'un autre, et qui connaît les moyens de l'aveugler. En effet, il en fit tout ce qu'il voulut, et eut de plus en lui un favori du roi, et un ami du ministre tout occupé à le faire valoir.

Tessé ne pouvant abattre Villeroy, espéra une part principale dans sa confiance, et par lui, aidé de Vaudemont et appuyé du généralissime, se donner un crédit et une autorité principale dans l'armée. Mais son débordement sur Cattinat donna des soupçons, puis de la jalousie à Villeroy, qui le traita plus sèchement, et M. de Savoie même ne put s'empêcher d'en parler publiquement à Tessé d'une manière assez forte, qui lui rabattit fort le ton. On disputa sur la conduite de Cattinat sans femme ni enfans, et libre par conséquent de se retirer pour n'entendre jamais parler de cour ni de guerre, ou de demeurer, comme il fit, à l'armée, ne se mêlant presque de rien avec une rare modestie.

M. de Savoie enfin la joignit avec ses troupes après de longs délais, et très suspects. Son arrivée ne changea rien à l'exactitude avec laquelle les ennemis étaient

avertis de tous les desseins, de toutes les mesures, et des moindres mouvemens qui se faisaient dans notre armée. L'intelligence entre lui et Vaudemont fut parfaite. Le besoin d'un gouverneur du Milanais aussi soutenu que l'était Vaudemont du temps du feu roi d'Espagne, l'avait commencée par les plus grandes avances, jusque-là que M. de Savoie l'alla rencontrer en chemin lorsqu'il arriva dans le Milanais, et qu'il lui donna l'altesse : au fond, quoique français de parti en apparence, leurs liaisons fondamentales étaient les mêmes à l'un et à l'autre. M. de Savoie, quoique peu content de l'empereur qui ne lui avait pas tenu tout ce qu'il lui avait promis, ni du roi Guillaume qui l'avait fort mal traité, pour s'être détaché d'eux par le traité de Turin, ne voyait qu'avec un extrême regret la monarchie d'Espagne devenue française, et lui enfermé entre le grand-père et le petit-fils, par le Milanais et la France. Il ne se prêtait donc que pour tirer parti de ce qu'il ne pouvait empêcher, et il desirait avec ardeur le rétablissement de l'empereur en Italie, comme il ne parut que trop tôt. En attendant il parut faire avec soin toutes les fonctions de généralissime.

Les armées cependant s'approchaient, celle des impériaux gagnant toujours du terrein, et elles en vinrent au point que ce fut à qui s'empareràit les premiers du poste de Chiari. Le prince Eugène fut le plus diligent. C'était un gros lieu fermé de murailles, sur un tertre imperceptible mais qui dérobait la vue de ce qui était derrière, au bas d'un ruisseau qui coulait tout auprès. M. de Savoie, trop bon général pour tomber dans la même faute que le maréchal d'Humières avait faite à Valcourt, l'imita pourtant de point en point, et avec un plus fâcheux succès, parce qu'il s'y opiniâtra davantage. Il fit attaquer ce poste le 1er septembre, par huit

brigades d'infanterie. Il augmenta toujours, et s'exposa extrêmement lui-même pour gagner estime et confiance, et montra qu'il y allait avec franchise; mais il attaquait des murailles et une armée entière qui rafraîchissait toujours, tellement qu'après avoir bien fait tuer du monde il fallut se retirer honteusement. Cette folie dans un prince qui savait le métier de la guerre, et à qui le péril personnel ne coûtait rien, fut dès-lors très suspecte. Villeroy s'y montra fort partout, et Cattinat, sans se mêler de rien, sembla y chercher la mort qui n'osa l'atteindre. Nous y perdîmes cinq ou six colonels peu marqués, et quantité de monde, et eûmes force blessés. Cette action, où la valeur française parut beaucoup, étonna fort notre armée, et encouragea beaucoup celle des ennemis, qui firent à-peu-près tout ce qu'ils voulurent le reste de la campagne. Nos troupes étaient si accoutumées, dès qu'on en envoyait dehors, à rencontrer toujours le double d'impériaux bien avertis qui les attendaient, que la timidité s'y mit, et que les troupes de M. de Vaudemont surent bien dire plus d'une fois qu'elle ne savaient encore qui de l'archiduc ou du duc d'Anjou était leur maître, et qu'il en fallut enfermer entre les nôtres.

Dans la fin de cette campagne les grands airs de familiarité que le maréchal de Villeroy se donnait avec M. de Savoie lui attirèrent un cruel dégoût, pour ne pas dire un affront. M. de Savoie, étant au milieu de tous les généraux et de la fleur de l'armée, ouvrit sa tabatière en causant et allant prendre une pincée de tabac, le maréchal de Villeroy qui se trouva auprès de lui allonge la main et prend dans la tabatière sans mot dire. M. de Savoie rougit, et à l'instant renverse sa tabatière par terre, puis la donne à un de ses gens à qui il dit de lui rapporter du tabac. Le maréchal ne sut que devenir, et but sa honte

sans oser proférer une parole, M. de Savoie continuant toujours la conversation qu'il n'interrompit même que par ce seul mot pour avoir d'autre tabac.

La vanité du maréchal de Villeroy eut à souffrir de la présence de Phélypeaux, ambassadeur auprès de M. de Savoie, qui le suivit à l'armée. Par ce caractère il avait la même garde, les mêmes saluts et tous les mêmes honneurs militaires que le général de l'armée du roi, et il avait de plus la préférence du logement et de la marche de ses équipages, comme il avait aussi le pas sur lui partout. Cela était insupportable au maréchal dans un homme comme Phélypeaux qui était à peine lieutenant-général, et Phélypeaux qui avait de l'esprit comme cent diables, et autant de malice qu'eux, se plaisait à désespérer le maréchal en prenant partout sur lui ses avantages. Cela mit une telle pique entre eux qu'il en résulta beaucoup de mal. Phélypeaux, qui en tout voyait clair, se hâta d'aviser un homme qui de dépit n'en faisait aucun usage, et qui se plaisait à mander à la cour tout le contraire de Phélypeaux, qui s'aperçut bientôt de la perfidie de M. de Savoie, et dont les avis furent détruits par les lettres du maréchal de Villeroy, dont la faveur prévalut à toutes les lumières de l'autre.

Ainsi s'écoula la campagne, nous toujours reculant, et les impériaux avançant avec tant de facilité et d'audace, et leurs troupes grossissant, tandis que les nôtres diminuaient tous les jours par un détail journalier de petites pertes et par les maladies, qu'on en vint à craindre le siège de Milan, c'est-à-dire du château, auquel néanmoins le prince Eugène ne songea jamais sérieusement. Lui et le maréchal de Villeroy prirent leur quartier d'hiver chacun de leur côté, et le passèrent sur la frontière. M. de Savoie se retira à Turin, et Cattinat s'en alla à Paris. Le roi le reçut honnêtement, mais il ne lui parla que

des chemins et de son voyage, et ne le vit point en particulier; lui aussi ne se mit en aucun soin d'en obtenir une audience.

CHAPITRE XVII.

Fâcheuse inaction en Flandre. — Castel Rodrigo ambassadeur à Turin pour le mariage de Philippe V.—Il est nommé grand-écuyer de la reine. — San-Estevan del Puerto majordome-major de la reine. — Choix, fortune et caractère de la princesse des Ursins camarera-major de la reine. — Raison pour laquelle madame des Ursins évite Turin. — Légat *à latere* à Nice vers la reine d'Espagne. — Philippe V proclamé aux Indes va en Aragon et à Barcelonne. — Louville chef de la maison française du roi d'Espagne et gentilhomme de la chambre. — La reine d'Espagne va par terre en Catalogne. — Les grâces de sa personne. — Le roi d'Espagne vient la recevoir à Figuères. — Scène fâcheuse. — Complot contre les mets à la française. — Les trois premières nuits de noces bizarrement employées. — Ducs d'Arcos et de Baños à Paris, puis en Flandre, et pourquoi.

En Flandre on ne fit que se regarder sans hostilités, qui fut une grande faute, sortie toujours de ce même principe de ne vouloir pas être l'agresseur, c'est-à-dire de laisser bien arranger, dresser et organiser ses ennemis, et attendre leur bon point, et aisément, et leur signal pour entrer en guerre qu'on ne doutait plus qu'ils ne nous voulussent faire. Si au lieu de cette fausse et pernicieuse politique l'armée du roi eût agi, elle aurait pénétré les Pays-Bas où rien n'était prêt ni en état de résistance, eût fait crier miséricorde aux Hollandais au milieu de leur pays, les eût mis hors d'état de soutenir la guerre, déconcerté cette grande alliance dont leur bourse fut l'âme et le soutien, mis l'empereur hors d'état de pous-

ser la guerre faute d'argent, et avec les princes du Rhin et M. de Bavière alliés avec la Souabe et ces cercles leurs voisins pour leur tranquillité et leur neutralité, l'empire n'aurait pas pris forcément comme il fit parti pour l'empereur, et, malgré la faute d'avoir rendu les vingt-deux bataillons hollandais, on aurait eu encore la paix par les armes d'une campagne, avec la totalité de la monarchie d'Espagne assurée à Philippe V.

Ce prince avait envoyé un ambassadeur extraordinaire à Turin pour signer son contrat de mariage, et porter au prince de Carignan, ce fameux muet si sage et si capable, sa procuration pour épouser en son nom la princesse de Savoie. Cet ambassadeur était un homme de beaucoup d'esprit, de sens et de conduite, et fort propre dans les cours. Il était Homodeï, frère du cardinal de ce nom, et avait porté celui de marquis d'Almonacid jusqu'à son mariage avec Éléonore de Moura, fille aînée du marquis de Castel Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas. Son père l'avait été aussi, et son grand-père, qui était Portugais et qui avait fort bien servi Philippe II, en avait été fait comte. Il fut le premier vice-roi de Portugal pour l'Espagne, et Philippe III le fit grand d'Espagne. Almonacid le fut donc en 1671 par la mort de son beau-père sans enfans mâles, et prit le nom de Castel Rodrigo.

Il fut en même temps chargé de la conduite de la nouvelle reine en Espagne, de laquelle il fut aussi grand-écuyer. Et le comte de San-Estevan del Puerto dont j'ai fort parlé à propos du testament de Charles II, et qui avait quitté la reine sa veuve dont il était majordome-major, le fut de la nouvelle reine.

Rien n'était meilleur que ces deux choix pour ces deux grandes charges, mais il y en avait un troisième à faire bien plus important, et par lequel il fallait élever et former la jeune reine. C'était celui de sa camarera-ma-

jor. Une dame de notre cour ne pouvait y convenir; une Espagnole n'était pas sûre et eût aisément rebuté la reine; on chercha un milieu et on ne trouva que la princesse des Ursins. Elle était Française, elle avait été en Espagne, elle avait passé la plus grande partie de sa vie à Rome et en Italie, elle était veuve sans enfans, elle était de la maison de la Trémoille; son mari était chef de la maison des Ursins, grand d'Espagne et prince du Soglio, et, par son âge plus avancé que celui du connétable Colonne, il était reconnu le premier laïque de Rome avec de grandes distinctions. Madame des Ursins n'était pas riche depuis la mort de son mari; elle avait passé des temps assez longs en France pour être fort connue à la cour et y avoir des amis. Elle était liée d'un grand commerce d'amitié avec les deux duchesses de Savoie, et avec la reine de Portugal sœur de la douairière. C'était le cardinal d'Estrées, leur parent proche et leur conseil, qui avait formé cette union, que les passages à Turin avaient fort entretenue, avec mesdames de Savoie; enfin ce cardinal qui avait fait sa fortune en la mariant aussi grandement à Rome où elle était veuve de Chalais, sans bien, sans enfans et comme sans être, et était demeuré depuis ce temps-là son ami intime après lui avoir été quelque chose de plus en leur jeunesse, conseilla fort ce choix, et ce qui y détermina peut-être tout-à-fait c'est qu'on fut informé par lui que le cardinal Portocarrero en avait été fort amoureux à Rome, et qu'il en était demeuré depuis une grande liaison d'amitié entre eux. C'était avec lui qu'il fallait tout gouverner, et ce concert si heureusement trouvé entre lui et elle emporta son choix pour une place si importante, et d'un rapport si nécessaire et si continuel avec lui.

Elle était fille du marquis de Noirmoustier qui fit tant d'intrigues dans les troubles de la minorité de Louis XIV,

et qui en tira un brevet de duc et le gouvernement de Charleville et du Mont Olympe. Sa mère était une Aubry d'une famille riche de Paris. Elle épousa en 1659 Adrien Blaise de Talleyrand qui se faisait appeler le prince de Chalais, mais sans rang ni prétention quelconque. Son fameux duel avec un cadet de Noirmoustier Flamarens et le frère aîné de M. de Montespan contre Argenlieu, les deux la Frette, et le chevalier de Saint-Aignan, frère du duc de Beauvilliers, obligea Chalais aussitôt après, et c'était en 1663, de sortir du royaume; sa femme le suivit en Espagne et de là par mer en Italie, où il mourut sans enfans en février 1670 auprès de Venise, en allant trouver sa femme qui l'attendait à Rome. Dans ce désastre, les cardinaux de Bouillon et d'Estrées prirent soin d'elle; le reste on l'a vu épars dans ces Mémoires.

L'âge et la santé convenaient, et la figure aussi. C'était une femme plutôt grande que petite, brune avec des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait, avec une taille parfaite, une belle gorge, et un visage qui sans beauté était charmant; l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien, et des grâces si naturelles et si continuelles en tout, jusque dans les choses les plus petites et les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu personne en approcher, soit dans le corps, soit dans l'esprit dont elle avait infiniment et de toutes les sortes; flatteuse, carressante, insinuante, mesurée, voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'était pas possible de se défendre quand elle voulait gagner et séduire; avec cela un air qui avec de la grandeur attirait au lieu d'effaroucher, une conversation délicieuse, intarissable et d'ailleurs fort amusante par tout ce qu'elle avait vu et connu de pays et de personnes, une voix et un parler extrêmement agréables, avec un air de douceur; elle avait aussi beaucoup lu, et elle

était personne à beaucoup de réflexion. Un grand choix des meilleures compagnies, un grand usage de les tenir et même une cour, une grande politesse, mais avec une grande distinction, et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec dignité et discrétion. D'ailleurs la personne du monde la plus propre à l'intrigue, et qui y avait passé sa vie à Rome par son goût; beaucoup d'ambition, mais de ces ambitions vastes fort au-dessus de son sexe, et de l'ambition ordinaire des hommes, et un desir pareil d'être et de gouverner. C'était encore la personne du monde qui avait le plus de finesse dans l'esprit sans que cela parût jamais, et de combinaisons dans la tête, et qui avait le plus de talens pour connaître son monde et savoir par où le prendre et le mener. La galanterie et l'entêtement de sa personne fut en elle la faiblesse dominante et surnageante à tout jusque dans sa dernière vieillesse; par conséquent, des parures qui ne lui allaient plus et que d'âge en âge elle poussa toujours fort au-delà du sien; dans le fond haute, fière, allant à ses fins sans trop s'embarrasser des moyens, mais tant qu'elle pouvait sous une écorce honnête; naturellement assez bonne et obligeante en général, mais qui ne voulait rien à demi, et que ses amis fussent à elle sans réserve; aussi était-elle ardente et excellente amie, et d'une amitié que les temps ni les absences n'affaiblissaient point, et conséquemment cruelle et implacable ennemie, et suivant sa haine jusqu'aux enfers; enfin, un tour unique dans sa grâce, son art et sa justesse, et une éloquence simple et naturelle en tout ce qu'elle disait qui gagnait au lieu de rebuter par son arrangement, tellement qu'elle disait tout ce qu'elle voulait et comme elle le voulait dire, et jamais mot ni signe le plus léger de ce qu'elle ne voulait pas; fort secrète pour elle et fort sûre pour ses amis, avec une agréable gaîté qui n'avait rien que

de convenable, une extrême décence en tout l'extérieur, et jusque dans les choses intérieures même qui en comportent le moins, avec une égalité d'humeur qui en tout temps et en toute affaire la laissait toujours maîtresse d'elle-même. Telle était cette femme célèbre qui a si longtemps et si publiquement gouverné la cour et toute la monarchie d'Espagne, et qui a fait tant de bruit dans le monde par son règne et par sa chute, que j'ai cru me devoir étendre pour la faire connaître et en donner l'idée qu'on en doit avoir pour s'en former une qui soit véritable.

Une personne de ce caractère fut fort sensible à un choix qui lui ouvrait une carrière si fort à son gré; mais elle eut le bon esprit de sentir qu'on ne venait à elle que faute de pouvoir trouver un autre sujet qui rassemblât en soi tant de parties si manifestement convenables à la place qu'on lui offrait, et qu'une fois offerte, on ne la lui laisserait pas refuser. Elle se fit donc prier assez pour augmenter le desir qu'on avait d'elle, et non assez pour dégoûter ni rien faire de mauvaise grâce, mais pour qu'on lui sût gré de son acceptation. Quoique desirée par la Savoie encore plus s'il se pouvait que par la France, et si étroitement bien et en commerce de lettres avec les deux duchesses, elle évita Turin, parce que le cérémonial l'avait toujours empêchée de les voir autrement qu'incognito (qu'elle pouvait garder aisément dans ses voyages en passant à Turin) ce qui ne pouvait plus se faire dans l'occasion qui la menait, tellement que tout se traita par lettres entre elles, et qu'elle alla droit de Rome à Gênes, et de Gênes à Villefranche, y attendre la nouvelle reine.

Son mariage se fit à Turin le 11 septembre avec assez peu d'appareil. Elle en partit le 13 pour venir en huit jours à Nice s'embarquer sur les galères d'Espagne, commandées par le comte de Lemos, qui devait la porter à

Barcelone. Elle reçut à Nice le cardinal Archinto, légat *à latere* exprès pour la fonction de lui faire les complimens du pape sur son mariage. Cette démarche du pape fâcha extrêmement l'empereur, et la cour de Savoie demeura fort piquée de ce que, passant par ses états, elle n'en avait reçu aucun compliment. M. de Savoie, justement ennuyé du cérémonial des cardinaux, n'en voyait aucun depuis fort long-temps. Ceux qui ont le caractère de légats *à latere* ont des prétentions immenses; apparemment que le cardinal fut mécontent et qu'il les paya de cette incivilité.

Le roi d'Espagne eut nouvelle des Indes qu'il avait été proclamé au Pérou et au Mexique avec beaucoup d'unanimité et de tranquillité, et avec beaucoup de cérémonies et de fêtes. Il partit le 5 septembre de Madrid pour son voyage d'Aragon et de Catalogne, et aller attendre la reine sa femme à Barcelone. Il laissa le cardinal Portocarrero gouverneur de la monarchie d'Espagne, avec ordre à tous ses conseils, à tous ses officiers de tous états, et à tous ses ambassadeurs et ministres dans les cours étrangères, de recevoir ses ordres et leur obéir comme aux siens mêmes. En partant il donna à Louville une clef de gentilhomme de la chambre en service, et le titre de chef de sa maison française, c'est-à-dire l'autorité sur tous les officiers français de sa bouche, pour en être mieux servi. Il fit force grâces sur sa route. Saragosse lui fit une magnifique entrée. Il confirma tous les privilèges de l'Aragon et de la Catalogne. Quelques réjouissances que fissent les provinces dépendantes de l'Aragon, et surtout la Catalogne, il n'y parut pas la même franchise et la même affection que dans celles qui dépendent de la couronne de Castille, quoique le roi, qui ne fit pas semblant de le remarquer, se les attirât par toutes sortes de bienfaits.

La reine d'Espagne, que les galères de France avaient amenée à Nice, se trouva si fatiguée de la mer, qu'elle voulut achever son voyage par terre à travers la Provence et le Languedoc. Ses grâces, sa présence d'esprit, la justesse et la politesse de ses courtes réponses, sa judicieuse curiosité surprirent dans une princesse de son âge, et donnèrent de grandes espérances à la princesse des Ursins.

Sur les premières frontières du Roussillon, Louville vint lui faire les complimens, et lui apporter les présens du roi, qui vint au-devant d'elle jusqu'à Figuères, à deux journées de Barcelone. On avait envoyé au-devant d'elle toute sa maison au-delà, d'où Louville la joignit, et on avait renvoyé toute sa maison piémontaise. Elle parut plus sensible à cette séparation que madame la duchesse de Bourgogne. Elle pleura beaucoup, et se trouva fort étonnée au milieu de tous visages dont le moins inconnu lui était celui de madame des Ursins, avec qui la connaissance ne pouvait pas être encore bien faite depuis le bord de la mer où elle l'avait rencontrée. En arrivant à Figuères, le roi, impatient de la voir, alla à cheval au-devant d'elle et revint de même à sa portière, où, dans ce premier embarras, madame des Ursins leur fut d'un grand secours, quoique tout-à-fait inconnue au roi, et fort peu connue encore à la reine.

En arrivant à Figuères, l'évêque diocésain les maria de nouveau avec peu de cérémonie, et bientôt après ils se mirent à table pour souper, servis par la princesse des Ursins et par les dames du palais, moitié de mets à l'espagnole, moitié à la française. Ce mélange déplut à ces dames et à plusieurs seigneurs espagnols, avec qui elles avaient comploté de le marquer avec éclat; en effet, il fut scandaleux. Sous un prétexte ou un autre, de la pesanteur ou de la chaleur des plats, ou du peu d'adresse avec laquelle ils étaient présentés aux dames, aucun plat fran-

çais ne put arriver sur la table, et tous furent renversés, au contraire des mets espagnols qui y furent tous servis sans malencontre. L'affectation et l'air chagrin, pour ne rien dire de plus, des dames du palais étaient trop visibles pour n'être pas aperçus. Le roi et la reine eurent la sagesse de n'en faire aucun semblant, et madame des Ursins, fort étonnée, ne dit pas un mot.

Après un long et fâcheux repas le roi et la reine se retirèrent. Alors ce qui avait été retenu pendant le souper débanda. La reine se mit à pleurer ses Piémontaises. Comme un enfant qu'elle était elle se crut perdue entre les mains de dames si insolentes, et quand il fut question de se coucher, elle dit tout net qu'elle n'en ferait rien et qu'elle voulait s'en retourner. On lui dit ce qu'on put pour la remettre, mais l'étonnement et l'embarras furent grands quand on vit qu'on n'en pouvait venir à bout. Le roi déshabillé attendait toujours. Enfin la princesse des Ursins, à bout de raisons et d'éloquence, fut obligée d'aller avouer au roi et à Marchin tout ce qui se passait. Le roi en fut piqué et encore plus fâché. Il avait jusque-là vécu dans la plus entière retenue, cela même avait aidé à lui faire trouver la princesse plus à son gré; il fut donc sensible à cette fantaisie, et par même raison aisément persuadé qu'elle ne se pousserait pas au-delà de cette première nuit. Ils ne se virent donc que le lendemain, et après qu'ils furent habillés. Ce fut un bonheur que la coutume d'Espagne ne permette pas d'assister au coucher d'aucuns mariés, non pas même les plus proches, en sorte que ce qui aurait fait un très fâcheux éclat demeura étouffé entre les deux époux, madame des Ursins, une ou deux caméristes, et deux ou trois domestiques français intérieurs, Louville et Marchin.

Ces deux-ci cependant se mirent à consulter avec madame des Ursins comment on pourrait s'y prendre pour

venir à bout d'un enfant dont les résolutions s'exprimaient avec tant de force et de tenue. La nuit se passa en exhortations et en promesses aussi sur ce qui était arrivé au souper, et la reine enfin consentit à demeurer reine. Le duc de Medina-Sidonia et le comte de San-Estevan furent consultés le lendemain. Ils furent d'avis qu'à son tour le roi ne couchât point avec elle la nuit suivante pour la mortifier et la réduire. Cela fut exécuté. Ils ne se virent point en particulier de tout le jour. Le soir la reine fut affligée. Sa gloire et sa petite vanité furent blessées, peut-être aussi avait-elle trouvé le roi à son gré. On parla ferme aux dames du palais, et plus encore aux seigneurs qu'on soupçonna d'intelligence avec elles, et à ceux de leurs parens qui se trouvèrent là. Excuses, pardons, craintes, promesses tout fut mis en règle et en respect, et le troisième jour fut tranquille, et la troisième nuit encore plus agréable aux jeunes époux. Le quatrième, comme tout se retrouva dans l'ordre où il devait être, ils retournèrent tous à Barcelone où il ne fut question que d'entrées, de fêtes et de plaisirs.

Avant de partir de Madrid, le roi d'Espagne avait ordonné aux ducs d'Arcos et de Baños frères, d'aller servir en Flandre pour les punir. Ils avaient été les seuls d'entre les grands d'Espagne qui avaient trouvé mauvais l'égalité, convenue entre le roi et le roi son petit-fils, entre les ducs et les grands pour les rangs, honneurs, distinctions et traitemens des uns et des autres en France et en Espagne. Au moins tous en avaient témoigné leur approbation et leur joie, qu'ils le pensassent ou non, et ces deux jeunes gens seuls, non contens de marquer tout le contraire, présentèrent au roi d'Espagne un écrit de leurs raisons. Ce mémoire était bien fait, respectueux pour le roi, mesuré même sur la chose, mais il ne fit d'autre effet que de leur

attirer cette punition, et le blâme de leurs confrères, dont quelques-uns en auraient peut-être fait autant s'ils en eussent espéré un autre succès. Ils obéirent, ils virent le roi dans son cabinet qui les traita fort bien, furent peu à Paris et à la cour où on les festoya fort, et où ils furent les premiers grands d'Espagne qui baisèrent madame la duchesse de Bourgogne, et qui jouirent de tout ce dont jouissent les ducs.

CHAPITRE XVIII.

Mort du roi Jacques II d'Angleterre. — Le prince de Galles son fils reconnu roi d'Angleterre par le roi et le pape. — Visites au sujet de la mort du roi Jacques II. — Voyage de Fontainebleau. — Jacques III reconnu par Philippe V. — Effet de ces reconnaissances. — Signature de la grande alliance contre la France et l'Espagne. — Mouvement à Naples. — Vice-rois changés. — Louville à Fontainebleau pour le voyage du roi d'Espagne en Italie. — Etrange emportement de M. le Duc contre son ami le comte de Fiesque. — La Feuillade. — Son caractère, son mariage avec une fille de Chamillart. — Fagon taillé de la pierre. — Harcourt de retour d'Espagne. — Mean doyen de Liège, son frère et leurs papiers enlevés. — Ils sont enfermés à Namur. — Mort de Bissy, sa prophétie sur son fils depuis cardinal. — Mort de M. de Montespan. — Hardiesse de son fils. — Duc de Montfort capitaine de chevau-légers par la démission du duc de Chevreuse.

Le voyage du roi d'Angleterre lui avait peu réussi, et il ne traîna depuis qu'une vie languissante. Depuis la mi-août elle s'affaiblit de plus en plus, et vers le 8 septembre il tomba dans un état de paralysie et d'autres maux à ne laisser rien espérer. Le roi, madame de Maintenon et toutes les personnes royales le visitèrent souvent. Il reçut

les derniers sacremens avec une piété qui répondit à l'édification de sa vie, et on n'attendait plus que sa mort à tous les instans. Dans cette conjoncture le roi prit une résolution plus digne de la générosité de Louis XII et de François Ier que de sa sagesse. Il alla de Marly où il était à Saint-Germain, le mardi 13 septembre. Le roi d'Angleterre était si mal, que lorsqu'on annonça le roi à peine ouvrit-il les yeux un moment. Le roi lui dit qu'il était venu l'assurer qu'il pouvait mourir en repos sur le prince de Galles, et qu'il le reconnaîtrait roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Le peu d'Anglais qui se trouvèrent présens se jettèrent à ses genoux, mais le roi d'Angleterre ne donna pas signe de vie. Aussitôt après, le roi passa chez la reine d'Angleterre, à qui il donna la même assurance. Ils envoyèrent chercher le prince de Galles à qui ils le dirent : on peut juger de la reconnaissance et des expressions de la mère et du fils. Revenu à Marly, le roi déclara à toute la cour ce qu'il venait de faire. Ce ne fut qu'applaudissemens et que louanges.

Le champ en était beau, mais les réflexions ne furent pas moins promptes, si elles furent moins publiques. Le roi espérait toujours que sa conduite si mesurée en Flandre, le renvoi des garnisons hollandaises, l'inaction de ses troupes lorsqu'elles pouvaient tout envahir et que rien n'y était en état de s'opposer à elles, retiendraient la Hollande et l'Angleterre, dont la première était si parfaitement dépendante, de rompre en faveur de la maison d'Autriche. C'était alors pousser cette espérance bien loin, mais le roi s'en flattait encore, et par là de terminer bientôt la guerre d'Italie, et toute l'affaire de la succession d'Espagne et de ses vastes dépendances, que l'empereur ne pouvait disputer avec ses seules forces, et celles même de l'empire. Rien n'était donc plus contradictoire à cette position, et à la reconnaissance qu'il avait solennelle-

ment faite à la paix de Ryswick du prince d'Orange comme roi d'Angleterre, et que jusqu'alors il n'avait pas moins solennellement exécutée. C'était offenser sa personne par l'endroit le plus sensible, et toute l'Angleterre avec lui, et la Hollande à sa suite; c'était montrer le peu de fond qu'ils avaient à faire sur ce traité de paix, leur donner beau jeu à rassembler avec eux tous les princes qui y avaient contracté sous leur alliance, et à rompre ouvertement sur leur propre fait, indépendamment de celui de la maison d'Autriche. A l'égard du prince de Galles, cette reconnaissance ne lui donnait rien de solide; elle réveillait seulement la jalousie, les soupçons et la passion de tous ceux qui lui étaient opposés en Angleterre, les attachait de plus en plus au roi Guillaume et à l'établissement de la succession dans la ligne protestante qui était leur ouvrage, les rendait plus vigilans, plus actifs et plus violens contre tout ce qui était catholique, ou soupçonné de favoriser les Stuarts en Angleterre, et les ulcérait de plus en plus contre ce jeune prince et contre la France qui leur voulait donner un roi, et décider malgré eux de leur couronne, sans que le roi, qui marquait du moins ce desir par cette reconnaissance, eût plus de moyen de rétablir le prince de Galles qu'il n'en avait eu de rétablir le roi son père pendant une longue guerre, où il n'avait pas comme alors à disputer la succession de la monarchie d'Espagne pour son petit-fils.

Le roi d'Angleterre, dans le peu d'intervalles qu'il eut, parut fort sensible à ce que le roi venait de faire. Il lui avait fait promettre de ne pas souffrir qu'il lui fût fait la moindre cérémonie après sa mort, qui arriva sur les trois heures après-midi du 16 septembre de cette année 1701.

M. le prince de Conti s'était tenu tous ces derniers

jours à Saint-Germain sans en partir, parce que la reine d'Angleterre et lui étaient enfans des deux sœurs Martinoni, desquelles la mère était sœur du cardinal Mazarin. Le nonce du pape s'y était pareillement tenu, par l'ordre anticipé duquel il reconnut et salua le prince de Galles comme roi d'Angleterre. Le soir du même jour la reine d'Angleterre s'en alla aux filles de Sainte-Marie de Chaillot, qu'elle aimait fort, et le lendemain samedi, sur les sept heures du soir, le corps du roi d'Angleterre, fort légèrement accompagné et suivi de quelques carrosses remplis des principaux Anglais de Saint-Germain, fut conduit aux Bénédictins anglais à à Paris, rue Saint-Jacques, où il fut mis en dépôt dans une chapelle comme le plus simple particulier (apparemment, jusqu'au temps du moins fort éloigné, qu'il puisse être transporté en Angleterre) et son cœur aux Filles de Sainte-Marie de Chaillot.

Ce prince a été si connu dans le monde duc d'York, et roi d'Angleterre, que je me dispenserai d'en parler ici. Il s'était fort distingué par sa valeur et par sa bonté, beaucoup plus par la magnanimité constante avec laquelle il a supporté tous ses malheurs, enfin par une sainteté éminente.

Le mardi 20 septembre, le roi alla à Saint-Germain, et fut reçu et conduit par le nouveau roi d'Angleterre, comme il l'avait été par le roi son père la première fois qu'ils se virent; il demeura peu chez lui, et passa chez la reine d'Angleterre. Le roi son fils était en grand manteau violet; pour elle, elle n'était point en mante, et ne voulut point de cérémonie. Toute la maison royale et toutes les princesses du sang vinrent en robe de chambre faire leur visite pendant que le roi y était, qui y resta le dernier, et qui demeura toujours debout. Le lendemain mercredi, le roi d'Angleterre, en grand manteau violet,

vint voir le roi à Versailles, qui le reçut et le conduisit comme il avait fait la première fois le roi son père, au haut du degré, comme lui-même en avait été reçu et conduit. Il lui donna toujours la droite; ils furent assis quelque temps dans des fauteuils. Madame la duchesse de Bourgogne le reçut et le conduisit seulement à la porte de sa chambre, comme elle en avait été reçue et conduite. Il ne vit ni Monseigneur ni les princes ses fils, qui, dès le matin de ce même jour, étaient allés à Fontainebleau. Au sortir de cette visite, le roi s'en alla coucher à Sceaux avec madame la duchesse de Bourgogne, et de là à Fontainebleau. Incontinent après le nouveau roi d'Angleterre fut aussi reconnu par le roi d'Espagne.

Le comte de Manchester, ambassadeur d'Angleterre, ne parut plus à Versailles depuis la reconnaissance du prince de Galles comme roi d'Angleterre, et partit sans prendre congé quelques jours après l'arrivée du roi à Fontainebleau. Le roi Guillaume reçut en sa maison de Loo en Hollande la nouvelle de la mort du roi Jacques II et de cette reconnaissance, pendant qu'il était à table avec quelques princes d'Allemagne et quelques autres seigneurs; il ne proféra pas une seule parole outre la nouvelle, mais il rougit, enfonça son chapeau, et ne put contenir son visage. Il envoya ordre à Londres d'en chasser Poussin sur-le-champ, et de lui faire repasser la mer aussitôt après. Il faisait les affaires du roi en absence d'ambassadeur et d'envoyé, et il arriva incontinent après à Calais.

Cet éclat fut suivi de près de la signature de la grande alliance offensive et défensive contre la France et l'Espagne, entre l'empereur, l'empire qui n'y avait aucun intérêt mais qui sous la maison d'Autriche n'avait plus de liberté, l'Angleterre et la Hollande, dans laquelle ensuite ils surent attirer d'autres puissances, ce qui engagea le roi de faire une augmentation dans ses troupes,

En même temps le cardinal d'Estrées, qui n'avait plus rien à négocier à Venise ni avec les princes d'Italie, s'en retourna à Rome. On venait d'étouffer une révolte à Naples ; Sassinet, neveu du baron de l'Isola, chargé des procurations de l'empereur, l'avait conduite. Il fut pris; le prince de Muccia et le duc de Telena en étaient les principaux chefs, et se sauvèrent. Le prince de Montesarchio, à quatre-vingts ans, monta à cheval au premier bruit avec le duc de Popoli, et avec leurs amis dissipèrent la canaille qui s'était assemblée, par où la révolte devait commencer. Cela contint ceux qui avaient à perdre, et tout fut étouffé dans l'instant. Le duc de Gaëtano, qui en était, sortit de Rome dans le carrosse de l'ambassadeur de l'empereur, quoique le pape le lui eût défendu sous peine de 50,000 écus d'amende. Le duc de Medina-Cœli, vice-roi, s'y conduisit très bien. Cependant, le comte d'Estrées, qui était à Cadix, eut ordre de mener son escadre à Naples, où tout fut très promptement mis en sûreté. Le prince Eugène avait ordre d'y envoyer dix mille hommes si la révolte avait réussi. Pour achever de suite, le duc de Medina-Cœli fut rappelé en Espagne tout à la fin de l'année avec la présidence du conseil des Indes, riche et important emploi. Le duc d'Escalona, plus ordinairement nommé marquis de Villena, dont il a été parlé souvent à l'occasion du testament de Charles II, et qui avait été vice-roi de Catalogne, où on l'a vu battu par M. de Noailles et après encore par M. de Vendôme, fut envoyé à Naples, vice-roi, et le cardinal del Giudice, frère du duc de Giovenano, grand-d'Espagne de troisième classe et conseiller d'état, eut ordre à Rome d'aller par *interim* vice-roi de Sicile, d'où le duc de Veragua fut rappelé.

Tout à la fin du voyage de Fontainebleau Louville y arriva de Barcelone, où il avait laissé le roi et la reine

d'Espagne avec la princesse des Ursins, et Marchin, ambassadeur de France. Il venait en apparence pour rendre compte au roi de ce qui s'était passé de plus intérieur en Espagne, pendant la longue et dangereuse maladie du duc d'Harcourt, surtout du nouveau mariage de leurs majestés catholiques; mais le but effectif de son voyage était d'obtenir que le roi trouvât bon que le roi son petit-fils passât à Naples sur l'escadre du comte d'Estrées, qui allait revenir à Barcelone, et qu'au printemps il se mît à la tête de l'armée des deux couronnes en Italie. Louville eut plusieurs audiences du roi fort longues, seul avec lui dans son cabinet, quelquefois chez madame de Maintenon en sa présence. M. de Beauvilliers et Torcy l'entretinrent beaucoup, et monseigneur le duc de Bourgogne. Ce qu'il y avait de plus distingué à la cour s'empressa de le voir. Je m'en saisis à mon tour, et satisfis avec lui ma curiosité à fond. Je me chargeai de le ramener à Paris le jour que le roi partit, mais avec une plaisante condition. Le roi d'Espagne l'avait expressément chargé de faire le tour du canal. Pendant les cinq ou six jours qu'il avait été à Fontainebleau, il n'en avait pas eu le temps, tellement que le matin du lundi 14 novembre que nous partîmes, je le menai tête-à-tête faire cette promenade. Au retour nous prîmes madame de Saint-Simon et l'archevêque d'Arles, depuis cardinal de Mailly, et nous nous en allâmes d'une traite à Paris en relais. Je fus ravi de la promenade pour m'entretenir avec lui plus à mon aise de choses particulières, et dans le chemin de Paris, je lui fis tant d'autres questions, qu'il arriva sans voix et ne pouvant plus parler.

J'ai ci-devant parlé de la déroute de la Touanne et de Saurion, trésoriers de l'extraordinaire des guerres, et que le roi fit face pour eux afin de soutenir son crédit. En conséquence il s'empara de leurs biens. La Touanne

avait à Saint-Maur la plus jolie maison du monde dont le jardin donnait dans ceux de la maison de Gourville que Catherine de Médicis avait faits, et bâti un beau château. Gourville l'avait donnée à M. le Prince qui en avait fait présent à M. le Duc. Rien ne lui convenait davantage que de joindre les jardins de la Touanne aux siens, et d'avoir sa maison pour en faire à Saint-Maur une petite maison particulière à ses plaisirs, et souvent une décharge au château quand il y était avec madame la Duchesse et bien du monde. Il l'eut donc pour peu de chose du roi pendant Fontainebleau. Peu après qu'on en fut revenu, il y fut coucher avec cinq ou six de ses plus familiers. Le comte de Fiesque en était un depuis fort long-temps. A table et avant qu'il pût y avoir de vin sur jeu, il s'éleva une dispute sur un fait d'histoire entre M. le Duc et le comte de Fiesque; celui-ci, qui avait de l'esprit et de la lecture, soutint fortement son opinion, M. le Duc la sienne, à qui peut-être, faute de meilleures raisons, le toupet s'échauffa à un tel excès qu'il jeta une assiette à la tête du comte de Fiesque, le chassa de la table et du logis. Une scène si subite et si étrange épouvanta les conviés. Le comte de Fiesque, qui était venu là pour y coucher ainsi que les autres et qui n'avait point gardé de voiture, alla demander le couvert au curé, et regagna Paris le lendemain aussi matin qu'il put. On se figure aisément que le reste du souper et du soir furent fort tristes. M. le Duc toujours furieux, et peut-être contre soi-même sans le dire, ne put être induit à chercher à la chaude à replâtrer l'affront. Il fit grand bruit dans le monde et les choses en demeurèrent là plusieurs mois. A la fin les amis de l'un et de l'autre s'en mêlèrent. M. le Duc, revenu tout-à-fait à soi, ne demanda pas mieux que de faire toutes les avances du raccommodement; le comte de Fiesque eut la misère de les recevoir. Ils se raccommo-

dèrent, et ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est qu'ils vécurent tous deux ensemble depuis comme s'il ne se fût rien passé entre eux.

Le duc de la Feuillade n'avait pu faire revenir le roi sur son compte. On a vu ci-devant le vol qu'il fit à son oncle, et la colère où le roi en fut qui l'aurait cassé sans Pontchartrain, qui par honneur mit tout son crédit à l'empêcher. Ses débauches de toutes les sortes, son extrême négligence pour le service, son très mauvais et très vilain régiment, son arrivée tous les ans très tard à l'armée qu'il quittait avant personne, tout cela le tenait dans une manière de disgrâce très marquée. Il était parfaitement bien fait, avait un air et les manières fort nobles, une physionomie si spirituelle qu'elle réparait sa laideur et le jaune et les bourgeons dégoûtans de son visage. Elle tenait parole, il avait beaucoup d'esprit et de toutes sortes d'esprit. Il savait persuader son mérite à qui se contentait de la superficie, et surtout avait le langage et le manège d'enchanter les femmes. Son commerce à qui ne voulait que s'amuser était charmant; il était magnifique en tout, libéral, poli, fort brave et fort galant, gros et beau joueur. Il se piquait fort de toutes ses qualités, fort avantageux, fort hardi, grand débiteur de maximes et de morale, et disputait volontiers pour faire parade d'esprit. Son ambition était sans bornes, et comme il était sans suite pour rien, comme il l'était pour tout, cette passion et celle du plaisir prenaient le dessus tour-à-tour. Il recherchait fort la réputation et l'estime, et il avait l'art de courtiser utilement les personnes des deux sexes de l'approbation desquelles il pouvait le plus espérer, et par cet applaudissement qui en entraînait d'autres de se faire compter dans le grand monde. Il paraissait vouloir avoir des amis, et il en trompa long-temps. C'était un cœur corrompu à fond, une âme de boue, un impie du bel air et de profession;

pour tout dire le plus solidement malhonnête homme qui ait paru de long-temps.

Il était veuf sans enfans de la fille de Châteauneuf et sœur de la Vrillière, secrétaire d'état, avec qui il avait très mal vécu sans aucune cause, et avec un parfait mépris. Ne sachant où se reprendre dans un accès d'ambition, il imagina que Chamillart serait en état de tout faire pour lui en épousant sa seconde fille, Dreux, mari de l'aînée, ne pouvant par le peu qu'il était lui faire ombrage. Il le fit proposer à ce ministre qui s'en trouva d'autant plus flatté que sa fille était cruellement vilaine. Chamillart en parla au roi qui l'arrêta tout court. « Vous ne connaissez pas la Feuillade, lui dit-il; il ne veut votre fille que pour vous tourmenter pour que vous me tourmentiez pour lui; or, je vous déclare que je ne ferai rien pour lui, et vous me ferez plaisir de n'y plus penser». Chamillart se tut tout court, et demeura fort affligé. La Feuillade ne se rebuta point : plus il se vit sans ressource, plus il sentit que ce mariage seul lui en serait une unique, et plus il fit presser Chamillart. On ne comprend pas aisément comment, à la suite d'un tel refus, il osa quelque temps après retourner à la charge, et beaucoup moins comment le roi se rendit à ses instances, à qui l'a connu. Il donna 200,000 livres à Chamillart, comme il faisait à ses ministres, pour ce mariage. Chamillart y en ajouta 100,000 du sien, et le mariage fut conclu. La Feuillade fut mal reçu du roi, lorsque, la permission accordée à Chamillart, il lui en parla. Les noces se firent. La Feuillade vécut encore plus mal, s'il est possible, avec cette seconde femme qu'avec la première, et dès les commencemens; mais il avait jeté un charme sur Chamillart à qui il manqua étrangement quand il ne lui fut plus nécessaire, et qui n'en demeura pas moins affolé de lui tant qu'il vécut. On verra dans la suite combien ce mariage a coûté cher à la France.

Fagon, premier médecin du roi, fut taillé par Maréchal, chirurgien célèbre de Paris, qu'il préféra à tous ceux de la cour et d'ailleurs. Fagon, asthmatique, très bossu, très décharné, très délicat, et sujet aux atteintes du haut-mal, était un méchant *sujet* en termes de chirurgie; néanmoins il guérit par sa tranquillité et l'habileté de Maréchal, qui lui tira une fort grosse pierre. Cette opération le fit quelque temps après premier chirurgien du roi. Sa majesté marqua une grande inquiétude de Fagon en qui pour sa santé il avait mis toute sa confiance. Il lui donna 100,000 francs à cette occasion. On a pu voir quel était Fagon, tout au commencement de ces Mémoires.

Le duc d'Harcourt arriva d'Espagne et entretint long-temps le roi et madame de Maintenon, et dès-lors commença à prendre un grand vol, mais il lui fallait peut-être plus de santé et sûrement plus de mesure.

Le comte de Montrevel, qui à la prière de l'électeur de Cologne, évêque de Liège, s'était saisi de la citadelle de Liège, et avait prévenu de fort peu les Hollandais, fit par ordre du roi et du même électeur enlever le baron de Méan, doyen du chapitre de Liège, et son frère avec tous leurs papiers, et les fit conduire dans le château de Namur. C'étaient deux hommes d'une grande ambition, surtout le doyen qui avait beaucoup d'esprit et de hardiesse, et qui excellait en projets, en menées et en intrigues. Ils étaient fort attachés au roi Guillaume qui s'en servait beaucoup, et en dernier lieu il avait voulu débaucher le gouverneur d'Huy avec sa place, et fait le projet de l'occupation de Liège par les Hollandais. Ce fut un grand cri de tous les alliés contre la France, outrés de se voir privés de deux instrumens si utiles, et encore plus de ce qu'on verrait de leurs desseins par leurs papiers.

On n'en était plus aux mesures; on laissa crier, et on resserra bien les deux prisonniers.

Le vieux Bissy, ancien lieutenant-général et commandant depuis long-temps en chef en Lorraine et dans les trois évêchés, mourut à Metz fort regretté par son équité, sa discipline et la netteté de ses mains. Ce fut un de ces militaires de bas aloi que M. de Louvois fit chevalier de l'ordre à la fin de 1688. Il s'appelait Thiard, d'une famille qui a donné des conseillers et des présidens aux parlemens de Dijon et de Besançon et un évêque de Châlons-sur-Saône, grand poète, ami de Ronsard, de Desportes, du cardinal du Perron, et savant d'ailleurs, qui mourut tout au commencement du dernier siècle. Bissy, par ce commandement de Lorraine, trouva à marier son fils aîné à une Haraucourt, qui longues années après devint héritière par la mort de ses frères sans enfans. Il était aussi père de l'abbé de Bissy à qui il procura l'évêché de Toul, et qui depuis est devenu cardinal, et a fait un étrange bruit dans le monde. Etant allé tout jeune homme et presque du collège voir son père à Nanci, ce fut à qui le louerait le plus. Le père qui était galant homme, bon citoyen et vrai, s'en impatienta. « Vous ne le connaissez pas, leur dit-il; voyez-vous bien ce petit prestolet-là qui ne semble pas savoir l'eau troubler, c'est une ambition effrénée qui sera capable s'il peut de mettre l'église et l'état en combustion pour faire fortune ». Ce vieux Bissy n'a été que trop bon prophète. Il y aura lieu de parler plus d'une fois de ce prestolet qui en conserva l'air toute sa vie.

M. de Montespan mourut dans ses terres de Guyenne, trop connu par la funeste beauté de sa femme, et par ses nombreux et plus funestes fruits. Il n'en avait eu qu'un fils unique avant l'amour du roi, qui était le marquis d'Antin, menin de Monseigneur, lequel sut tirer un

grand parti de la honte de sa maison. Dès que son père fut mort, il écrivit au roi pour lui demander de faire examiner ses prétentions à la dignité de duc d'Epernon. Tous les enfans de sa mère en supplièrent le roi après son souper, ou de le faire duc, M. le duc d'Orléans portant la parole. Cette folie d'Epernon fut en effet son chausse-pied, mais les momens n'en étaient pas venus, un obstacle invincible l'arrêtait encore : madame de Montespan vivait, et madame de Maintenon la haïssait trop pour lui donner le plaisir de voir l'élévation de son fils.

Malgré elle, M. de Chevreuse fut plus heureux par la permission qu'il obtint de donner sa charge de capitaine des chevau-légers de la garde au duc de Montfort son fils. Elle ne put jamais revenir de l'affaire de M. de Cambrai à l'égard de ses anciens et ses persévérans amis qui l'avaient tant été d'elle-même ; elle haïssait surtout le duc de Chevreuse et la duchesse de Beauvilliers. M. de Beauvilliers, elle le supportait davantage quoiqu'elle ne l'aimât guère mieux ; madame de Chevreuse était le moins dans sa disgrâce ; mais le roi était si parfaitement revenu pour tous les quatre que madame de Maintenon ne put jamais leur donner d'atteinte. Ainsi finit cette année et tout le bonheur du roi avec elle.

CHAPITRE XIX.

Bals à la cour et comédies chez madame de Maintenon et chez la princesse de Conti. — Longepierre et son Électre. — Plusieurs morts, entre autres celle de l'abbé de Vatteville.—Ses étranges aventures. — L'ex-chartreux devenu bacha. — Il réclame l'absolution du pape. — A quel prix il l'obtient. — L'ex-bacha redevient abbé. — Mariage de Villars et de mademoiselle de Varangeville.

L'ANNÉE commença par des bals à Versailles : il y en eut quantité en masques. Madame du Maine en donna plusieurs dans sa chambre toujours gardant son lit, parce qu'elle était grosse, ce qui faisait un spectacle assez singulier. Il y en eut aussi à Marly, mais la plupart de ceux-là sans mascarades. Madame la duchesse de Bourgogne s'amusa fort à tous. Le roi vit en grand particulier, mais souvent et toujours chez madame de Maintenon, des pièces saintes, comme Absalon, Athalie, etc.; madame la duchesse de Bourgogne, M. le duc d'Orléans, le comte et la comtesse d'Ayen, le jeune comte de Noailles, mademoiselle de Melun, poussée par les Noailles, y faisaient les principaux personnages en habits de comédiens fort magnifiques. Le vieux Baron, excellent acteur, les instruisait et jouait avec eux, et quelques domestiques de M. de Noailles. Lui et son habile femme étaient les inventeurs et les promoteurs de ces plaisirs intérieurs pour s'introduire de plus en plus dans la familiarité du roi, à l'appui de l'alliance de madame de Maintenon. Il n'y avait de place que pour quarante spectateurs. Monseigneur, les deux princes ses fils, madame la princesse de Conti,

M. du Maine, les dames du palais, madame de Noailles et ses filles y furent les seuls admis. Il n'y eut que deux ou trois courtisans en charge et en familiarité, et pas toujours. Madame y fut admise avec son grand habit de deuil; le roi l'y convia, parce qu'elle aimait fort la comédie, et lui dit qu'étant de sa famille si proche, son état ne la devait pas exclure de ce qui se faisait en sa présence dans un si grand particulier. Cette faveur fut fort prisée; madame de Maintenon voulut lui marquer qu'elle avait oublié le passé.

Longepierre, celui même qui avait été chassé de chez M. du Maine pour avoir entêté M. le comte de Toulouse d'épouser mademoiselle d'Armagnac, dont la mère et la fille furent long-temps exclues de tout, et ne se seraient pas sauvées de la plus profonde disgrâce sans l'amitié du roi pour M. le Grand, Longepierre, dis-je, était enfin revenu, s'était accroché aux Noailles, et avait fait une pièce fort singulière sous le titre d'Electre qui fut jouée sur un magnifique théâtre chez madame la princesse de Conti à la ville avec le plus grand succès. Monseigneur et toute la cour qui s'y empressa, la virent plusieurs fois. Cette pièce était sans amour, mais pleine des autres passions et des situations les plus intéressantes. Je pense qu'elle avait été faite ainsi dans l'espérance de la faire voir au roi, mais il se contenta d'en entendre parler, et les représentations en furent bornées à l'hôtel de Conti. Longepierre ne la voulut pas donner ailleurs. C'était un drôle, intrigant de beaucoup d'esprit, doux, insinuant, et qui sous une tranquillité, une indifférence et une philosophie fort trompeuse se fourrait et se mêlait de tout ce qu'il pouvait pour faire fortune. Il fit si bien qu'il entra chez M. le duc d'Orléans où nous le retrouverons, et où, avec tout son art et son savoir-faire, il montra vilainement la corde et se fit honteusement chasser.

D'ailleurs il savait entre autres choses force grec, dont il avait aussi toutes les mœurs.

La mort de la duchesse de Sully priva les bals du meilleur et du plus noble danseur de son temps, le chevalier de Sully, son second fils, et que le roi faisait danser, quoique d'âge à y avoir renoncé. Sa mère était fille de Servien, surintendant des finances, à qui était Meudon où il avait tant dépensé. Elle était pauvre, quoiqu'elle eût eu 800,000 livres, et que par l'évènement elle fût devenue héritière. Mais Sablé, son frère, s'était ruiné dans la plus vilaine crapule et la plus obscure, quoique fort bien fait et avec beaucoup d'esprit, et l'abbé Servien, son autre frère, qui n'en avait pas moins, et avait été camérier du pape, ne fut connu que par ses débauches, et le goût italien qui lui attira force disgrâces. Ainsi périssent en bref, et souvent avec honte, les familles de ces ministres si puissans et si riches, qui semblent dans leur fortune les établir pour l'éternité.

Lopineau, commis de Chamillart pour dresser les arrêts de finance, était perdu depuis trois mois. C'était un homme doux et poli, bien que commis principal, et homme à mains nettes, quoique de tout temps employé aux finances. Il était aimé, estimé de tout le monde, et n'était point marié. Étant à Paris, et sorti après-dîner seul à pied, il ne revint plus, et son corps fut enfin trouvé près du pont de Neuilly dans la rivière. Ce pauvre homme apparemment fut pris par des scélérats pour le rançonner et détenu long-temps, puis assassiné et jeté dans la rivière, sans que, quelque soin qu'on ait pris de le chercher puis de faire toutes les perquisitions possibles de ce crime, on en ait pu rien apprendre.

La mort de l'abbé de Vatteville fit moins de bruit, mais le prodige de sa vie mérite de n'être pas omis. Il était frère du baron de Vatteville, ambassadeur d'Es-

pagne en Angleterre, qui fit à Londres, en octobre 1661, un espèce d'affront au comte, depuis maréchal d'Estrades, ambassadeur de France, pour la préséance, dont les suites furent si grandes, et qui finirent par la déclaration que fit au roi le comte de Fuentes, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, envoyé exprès, que les ambassadeurs d'Espagne, en quelque cour que ce fût, n'entreraient jamais en concurrence avec les ambassadeurs de France. Cela se passa le 24 mars 1662, en présence de toute la cour et de vingt-sept ministres étrangers, dont on tira acte.

Ces Vatteville sont des gens de qualité de Franche-Comté. Ce cadet-ci se fit chartreux de bonne heure, et après sa profession fut ordonné prêtre. Il avait beaucoup d'esprit, mais un esprit libre, impétueux, qui s'impatienta bientôt du joug qu'il avait pris. Incapable de demeurer plus long-temps soumis à de si gênantes observances, il songea à s'en affranchir. Il trouva moyen d'avoir des habits séculiers, de l'argent, des pistolets, et un cheval à peu de distance. Tout cela peut-être n'avait pu se pratiquer sans donner quelque soupçon. Son prieur en eut, et avec un passe-partout va ouvrir sa cellule, et le trouve en habit séculier sur une échelle, qui allait sauter les murs. Voilà le prieur à crier; l'autre sans s'émouvoir le tue d'un coup de pistolet, et se sauve. A deux ou trois journées de là, il s'arrête pour dîner à un méchant cabaret seul dans la campagne, parce qu'il évitait tant qu'il pouvait de s'arrêter dans des lieux habités, met pied à terre, demande ce qu'il y a au logis. L'hôte lui répond: « Un gigot et un chapon. — Bon, répond mon défroqué, mettez-les à la broche». L'hôte lui veut remontrer que c'est trop des deux pour lui seul, et qu'il n'a que cela pour tout chez lui. Le moine se fâche, et lui dit qu'en payant c'est bien le moins d'avoir ce

qu'on veut, et qu'il a assez bon appétit pour tout manger. L'hôte n'ose répliquer, et embroche. Comme ce rôti s'en allait cuit, arrive un autre homme à cheval, seul aussi, pour dîner dans ce cabaret. Il en demande, il trouve qu'il n'y a quoi que ce soit que ce qu'il voit prêt à être tiré de la broche. Il demande combien ils sont là-dessus, et se trouve bien étonné que ce soit pour un seul homme. Il propose en payant d'en manger sa part, et est encore plus surpris de la réponse de l'hôte, qui l'assure qu'il en doute à l'air de celui qui a commandé le dîner. Là-dessus le voyageur monte, parle civilement à Vatteville, et le prie de trouver bon que, puisqu'il n'y a rien dans le logis que ce qu'il a retenu, il puisse en payant dîner avec lui. Vatteville n'y veut pas consentir; dispute, elle s'échauffe; bref, le moine en use comme avec son prieur, et tue son homme d'un coup de pistolet. Il descend après tranquillement, et au milieu de l'effroi de l'hôte et de l'hôtellerie se fait servir le gigot et le chapon, les mange l'un et l'autre jusqu'aux os, paie, remonte à cheval et tire pays.

Ne sachant que devenir, il s'en va en Turquie, et pour le faire court se fait circoncire, prend le turban et s'engage dans la milice. Son reniement l'avance, son esprit et sa valeur le distinguent, il devient bacha, et l'homme de confiance en Morée, où les Turcs faisaient la guerre aux Vénitiens. Il leur prit des places, et se conduisit si bien avec les Turcs, qu'il se crut en état de tirer parti de sa situation dans laquelle il ne pouvait se trouver à son aise. Il eut des moyens de faire parler au gouvernement de la république, et de faire son marché avec lui. Il promit verbalement de livrer plusieurs places et force secrets des Turcs, moyennant qu'on lui rapportât, en toutes les meilleures formes, l'absolution du pape de tous les méfaits de sa vie, de ses meurtres, de son

apostasie, sûreté entière contre les chartreux, et de ne pouvoir être remis dans aucun autre ordre, restitué plénièrement au siècle avec les droits de ceux qui n'en sont jamais sortis, et pleinement à l'exercice de son ordre de prêtrise, et pouvoir de posséder tous bénéfices quelconques. Les Vénitiens y trouvèrent trop bien leur compte pour s'y épargner, et le pape crut l'intérêt de l'église assez grand à favoriser les chrétiens contre les Turcs; il accorda de bonne grâce toutes les demandes du bacha. Quand il fut bien assuré que toutes les expéditions en étaient arrivées au gouvernement en la meilleure forme, il prit si bien ses mesures qu'il exécuta parfaitement tout ce à quoi il s'était engagé envers les Vénitiens. Aussitôt après, il se jeta dans leur armée, puis sur un de leurs vaisseaux qui le porta en Italie. Il fut à Rome, le pape le reçut bien; et pleinement assuré, il s'en revint en Franche-Comté dans sa famille, et se plaisait à morguer les chartreux.

Des évènemens si singuliers le firent connaître à la première conquête de la Franche-Comté. On le jugea homme de main et d'intrigue; il en lia directement avec la reine-mère, puis avec les ministres, qui s'en servirent utilement à la seconde conquête de cette même province. Il rendit de grands services, mais non pour rien. Il avait stipulé l'archevêché de Besançon; et en effet, après la seconde conquête, il y fut nommé. Le pape ne put se résoudre à lui donner des bulles, il se récria au meurtre, à l'apostasie, à la circoncision. Le roi entra dans les raisons du pape, et il capitula avec l'abbé de Vatteville, qui se contenta de l'abbaye de Beaune, la deuxième de Franche-Comté, d'une autre bonne en Picardie, et de divers autres avantages. Il vécut depuis dans son abbaye de Beaune, partie dans ses terres, quelquefois à Besançon, rarement à Paris et à

la cour, où il était toujours reçu avec distinction. Il avait partout beaucoup d'équipage, grande chère, une belle meute, grande table et bonne compagnie. Il ne se contraignait point sur les demoiselles, et vivait non-seulement en grand seigneur et fort craint et respecté, mais à l'ancienne mode, tyrannisant fort ses terres, celles de ses abbayes, et quelquefois ses voisins, surtout chez lui très absolu. Les intendans pliaient les épaules; et par ordre exprès de la cour, tant qu'il vécut, le laissaient faire et n'osaient le choquer en rien, ni sur les impositions qu'il réglait à-peu-près comme bon lui semblait dans toutes ses dépendances, ni sur ses entreprises assez souvent violentes. Avec ces mœurs et ce maintien qui se faisait craindre et respecter, il se plaisait à aller quelquefois voir les chartreux, pour se gaudir d'avoir quitté leur froc. Il jouait fort bien à l'ombre, et y gagnait si souvent *Codille*, que le nom d'abbé Codille lui en resta. Il vécut de la sorte, et toujours dans la même licence et dans la même considération, jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans. Le petit-fils de son frère a, longues années depuis, épousé une sœur de M. de Maurepas, du second lit.

Villars, aux portes de la fortune, fit un riche mariage. Il épousa mademoiselle de Varangeville, belle et de fort grand air, sœur cadette de la femme de Maisons président à mortier, fort belle aussi, mais moins agréable. Elles n'étaient qu'elles deux, sans frère; et par l'évènement madame de Villars a tout eu, le fils unique de madame de Maisons étant mort fort jeune, et le fils unique de celui-ci très promptement après lui encore en enfance, tellement que cela a joint des biens immenses à ceux que Villars avait amassés. Varangeville était de Normandie, et moins que rien. Courtin, doyen du conseil, si bien avec le roi, si connu par ses ambassades, duquel

on a souvent parlé ici, n'avait qu'un fils abbé, qui prit le petit collet par paresse et par débauche, avec lequel il est mort, et deux filles. Le président de Rochefort, du parlement de Bretagne, en épousa une; Varangeville obtint l'autre par ses richesses, belle et vertueuse, avec de l'esprit et de la conduite, qui demeura toujours avec son père veuf, dont elle gouvernait la maison, et par lui se mit très agréablement dans le monde.

CHAPITRE XX.

Délibération sur le voyage de Philippe V en Italie. — Intrigues secrètes. — Position d'Harcourt en France. — Sa position en Espagne. — Son embarras entre les deux. — Son caractère. — Conférence très singulière. — Raisons pour et contre le voyage du roi d'Espagne. — Harcourt arrête la promotion des maréchaux de France. — Son imprudence. — Il se perd auprès du roi d'Espagne et se ferme après le conseil. — Madame la duchesse de Bourgogne et Tessé. — Le voyage résolu et Louville dépêché au roi d'Espagne. — Harcourt manque son but.

L'affaire du jour était alors la résolution à prendre sur le voyage du roi d'Espagne en Italie. Mais comme le mérite des affaires n'est pas toujours ce qui en forme la décision, l'intrigue avec laquelle celle-ci fut contredite et soutenue mérite bien quelque détail. Louville, plus instruit que personne des affaires d'Espagne par la confiance des deux cours, et par l'influence que lui donnait sur toutes la faveur et la confiance entière du roi d'Espagne, était celui qui avait imaginé ce voyage d'Italie, qui l'avait fait goûter à M. de Beauvilliers et à Torcy, et qui, une fois assuré de leur approbation, l'avait mis en tête au roi d'Espagne dès avant son départ de Madrid. Louville était plein d'esprit et de sens, ardent, mais droit, et per-

suadé une fois, rien ne le faisait démordre et aussi peu s'arrêter. L'engoûment où la vivacité et l'abondance des pensées et des raisons le jetaient quelquefois, exposait ce feu à des indiscrétions. Il en commit en rendant compte au roi des affaires d'Espagne, et du désir et des raisons du roi d'Espagne pour aller en Italie; il s'échappa sur l'état de l'Espagne, sur les Espagnols et sur quelques personnages considérables. Chargé de rendre compte du mariage du roi d'Espagne, il ne put taire ce qui s'y était passé, de l'incartade des dames espagnoles au souper du jour des noces, des pleurs et de l'enfance de la reine, qui cette nuit-là ne voulut jamais coucher avec le roi, et ne parlait que de s'en retourner en Piémont, enfin de tout ce que j'ai raconté sur ces noces. Outre qu'il devait ce compte au roi, inutilement lui aurait-il voulu cacher une aventure si publique au souper, et le reste connu de tout l'intérieur du palais, en particulier de madame des Ursins et de Marchin, qui n'auraient osé n'en pas écrire. Mais Louville parlait au roi en présence de madame de Maintenon, qui de plus savait par le roi ce qu'il apprenait de Louville dans son cabinet tête à tête.

Louville était créature du duc de Beauvilliers, ami intime de Torcy et très bien avec le duc de Chevreuse, et il se donnait pour tel. Dans le compte qu'il rendait et les questions que le roi lui fit, il parla entre quantité d'affaires, de choses et de détails particuliers, inconnus la plupart, les autres connus seulement par leur superficie au duc d'Harcourt, qui sitôt après l'arrivée à Madrid, et si long-temps avait été à la mort et fort long-temps après encore à se remettre à la Sarçuela, éloigné du bruit de la cour et de l'embarras des affaires. Tout cela aliéna madame la duchesse de Bourgogne, à qui on mit en tête que Louville avait rendu de mauvais services à la reine sa sœur.

Plusieurs de ses dames, ennemies de M. de Beauvilliers, par des intrigues de cour ou pour plaire à madame de Maintenon, firent et excitèrent encore plus de bruit contre Louville, et tous les amis de M. d'Harcourt firent chorus.

On a vu en son lieu la haine de madame de Maintenon pour les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers d'autant plus grande que, sur le point de les chasser, elle s'était trouvée impuissante, et ces deux seigneurs, peu-à-peu revenus eux et leurs femmes mieux et plus familièrement que jamais auprès du roi. On a vu encore l'affection que madame de Maintenon portait à M. d'Harcourt, et combien elle l'avait servi; et on en a vu aussi l'impure mais puissante source, et combien il en avait su profiter. Ce délié courtisan comptait bien en tirer un plus grand parti. Sa santé moins que ses vues lui avait fait demander son congé et presser son retour; sa réception avait confirmé ses vues; il s'agissait de ne pas laisser refroidir de si favorables dispositions. Madame de Maintenon le conduisait par la main. Sous prétexte des affaires d'Espagne, elle lui procurait des entretiens fréquens avec le roi; et comme les affaires d'Espagne influaient sur toutes les autres, Harcourt, par son conseil, passait avec le roi des unes aux autres, et par cet appui en était écouté.

Si Beauvilliers et Torcy étaient dans sa disgrâce, il s'en fallait peu que le chancelier ne se trouvât au même point. On a vu qu'après leur grande liaison il lui était devenu pesant aux finances, et que le desir qu'elle eut d'y avoir un contrôleur général tout à elle avait plus que toute autre raison poussé Pontchartrain à la place de chancelier, qu'il desirait lui-même infiniment, et pour la grandeur de la charge et pour se défaire des finances qu'il abhorrait. La cessation d'occasion de mécontentement avait d'autant moins ramené madame de Maintenon à lui, qu'il ne s'était jamais soucié de s'en rappro-

cher, et que son mépris marqué pour son successeur aux finances, et pour toutes les opérations qu'il y faisait, avait formé un éloignement entre eux qui fomenta l'ancien levain de madame de Maintenon, protectrice déclarée de Chamillart. De cette sorte, de quatre ministres qui formaient le conseil d'état, elle n'en avait qu'un à elle. Elle voulait donc y faire entrer Harcourt, accoutumer le roi à lui, et l'y disposer par ces conversations fréquentes qui se tournaient en consultations.

Elle l'avait lié avec M. du Maine et avec les plus accrédités valets du roi de sa dépendance, et surtout avec Chamillart. Lui, de son côté, avait gagné, à force de souplesses et de respects bien ménagés, la roguerie sauvage de M. de la Rochefoucauld, qui, envieux né de tous et de tout, haïssait MM. de Chevreuse et de Beauvilliers sans savoir pourquoi. Harcourt avait gagné le peu de gens que leurs privances approchaient du roi, et s'en était rendu ainsi tous les accès favorables. Le grand vol qu'on lui voyait prendre et que nul autre homme de qualité n'avait pu jusqu'alors atteindre, lui frayait le chemin à toutes ces unions, et il devenait d'un air distingué d'être en liaison avec lui. Il n'en faut pas tant dans les cours pour avoir à en choisir. Telle était la position de M. d'Harcourt à Versailles.

Sa position à Madrid n'était pas moins riante. De Saint-Jean-de-Luz à Madrid, et dans le peu qu'il y fut en santé, le roi d'Espagne l'avait fort goûté. Un peu avant le départ, il lui avait confié son desir d'aller en Italie; il l'avait prié de le servir auprès du roi son grand-père sur ce dessein; enfin, il l'avait pressé de venir lui mettre les armes à la main, et de le conduire pendant la campagne. Non content d'une ouverture si flatteuse, il lui avait écrit plusieurs fois, depuis, les mêmes choses, et avec le plus grand empressement de l'avoir avec lui

à l'armée, de s'y gouverner par ses conseils, et il le demandait au roi. Tant de faveurs et de brillante fortune passait les bornes, non de l'ambition d'Harcourt, qui était sans bornes, mais de la route qu'il s'était destinée. Rien de plus contradictoire que d'entrer ici dans le conseil, et d'être celui du roi d'Espagne à l'armée d'Italie, commandée sous lui par MM. de Villeroy et de Vaudemont, dont il connaissait le crédit et les appuis. Ce fut donc un embarras d'autant plus grand pour Harcourt, qu'il se voulait ménager l'Espagne pour ressource, si les obstacles pour entrer dans le conseil se trouvaient trop forts. En ce cas, son projet était de retourner en Espagne quand Philippe V y serait de retour, et de prendre de là un vol nouveau et des forces nouvelles pour forcer à son retour ici la porte du conseil. Il ne se fallait donc pas montrer contraire au voyage d'Italie, pour ne pas perdre la confiance du roi d'Espagne et la ressource qu'il méditait; mais, étant si à portée d'arriver dès-lors au comble de ses desirs, il avait surtout à se garder d'une absence si étrangement à contre-temps, et engagé comme il se trouvait à ne pas quitter la personne du roi d'Espagne en Italie, il fallait sur toutes choses lui rompre ce voyage, et encore plus le rompre avec assez d'adresse pour qu'il n'en pût pas être accusé ou du moins convaincu. Ce n'était pas une conduite aisée, surtout vis-à-vis d'un homme aussi avisé, aussi pénétrant que Louville, convaincu de l'importance de faire faire ce voyage, et chargé de le persuader à notre cour, ardent d'ailleurs et fortement appuyé du duc de Beauvilliers, de Torcy et du chancelier, qu'il avait gagné par ses raisons, quoique mal avec M. de Beauvilliers et très enclin aux avis contraires aux siens.

Harcourt, avec les manières les plus polies, les plus affables, les plus engageantes, les plus ouvertes, était

l'homme du monde le plus haut, le plus indifférent, excepté à sa fortune, le plus méprisant, avec toutefois le bon esprit de consulter, soit pour gagner des gens, soit pour faire sien ce qu'il en tirait de bon. Il avait beaucoup d'esprit, juste, étendu, aisé à se retourner et à prendre toutes sortes de formes, surtout séduisant, avec beaucoup de grâces dans l'esprit. Sa conversation le plus ordinairement était charmante; personne n'était de meilleure compagnie; ployant, doux, accessible, facile à se faire tout à tous, il s'était fait par là extrêmement aimer partout et s'était fait une réputation. Il parlait d'affaires avec une facilité et une éloquence naturelle et simple. Les expressions qui entraînaient coulaient de source; la force et la noblesse les accompagnaient toujours. Il ne fallait pas toutefois s'y fier si les affaires étaient mêlées avec ses vues, il ne souffrait pas patiemment ce qui les contredisait. Le sophisme le plus entrelacé et le mieux poussé lui était familier. Il savait y donner un air simple et vrai, et jeter force poudre aux yeux par des interrogations hardies, et quelquefois par des disparates quand il en avait besoin. L'écorce du bien public et de la probité, qu'il montrait avec celle de la délicatesse pour persuader sans avoir l'air de s'en parer, n'avait rien qui le pût contraindre. Jamais elle ne lui passa l'épiderme. Il avait l'art d'éviter d'y être pris, mais s'il lui arrivait de se prendre dans le bourbier, une plaisanterie venait au secours, un conte, une hauteur, en un mot il payait d'effronterie et ne se détournait pas de son chemin. Il mariait merveilleusement l'air, le langage et les manières de la cour et du grand monde, avec les propos, les façons et la liberté militaire, qui l'un à l'autre se donnaient du prix. Droit et franc quand rien ne l'en détournait; au moindre besoin la fausseté même et la plus profonde, et toujours plein de vues pour soi,

et de desseins personnels. Naturellement gai, d'un travail facile, et jamais incommode par inquiétude, ni à la guerre, ni dans le cabinet; jamais impatient, jamais important, jamais affairé, toujours occupé et ne paraissant rien faire; sans nul secours domestique pour le dehors et pour sa fortune : en tout un homme très capable, très lumineux, très sensé; un bel esprit net, vaste, judicieux, mais avare, intéressé, rapportant tout à soi, fidèle uniquement à soi, d'une probité beaucoup plus qu'équivoque, et radicalement corrompu par l'ambition la plus effrénée. C'était l'homme de la cour le plus propre à devenir le principal personnage, le plus adroit en détours, le plus fertile en souterreins et en manèges, que le liant de son esprit entretenait avec un grand art, soutenu par une suite continuelle en tout ce qu'il se proposait.

Il avait eu l'habileté de persuader au roi qu'il était l'homme le plus instruit de l'Espagne, et le seul qui en connût les affaires et les personnages à fond. Il était pourtant vrai que fort délaissé, fort suspect et fort éloigné de tout à sa première ambassade jusqu'au moment que la reine voulut traiter avec lui, ou peut-être l'amuser et le tromper par l'Amirante, et qu'ayant eu défense d'écouter rien de cette part, le dépit qu'il eut le fit retirer à la campagne à tirer des lapins jusqu'à son rappel, lorsqu'on voulut faire déclarer le traité de partage à Charles II, et n'y pas exposer la personne et le caractère de l'ambassadeur. M. d'Harcourt n'avait donc pu revenir de cette première ambassade, bien instruit et au fait des choses d'Espagne; et à sa seconde, à peine fut-il arrivé à Madrid, qu'il tomba dans cette grande maladie qui dura en grand danger, ou qu'il demeura à se rétablir à la Sarçuela, loin de la cour et des affaires jusqu'au départ du roi d'Espagne pour la Catalogne, et au sien pour revenir. Ce n'était donc pas pour être fort instruit, et néanmoins il per-

suada au roi tout ce qu'il voulut là-dessus, parce qu'il convenait aux vues de madame de Maintenon sur lui que le roi le crût tel qu'il se vantait à lui d'être.

Dans cette opinion, le roi en peine de se déterminer sur le voyage du roi d'Espagne en Italie entre Louville et le duc d'Harcourt qui l'en dissuadait de toutes ses forces, chacun soutenu de ses appuis, on vit avec surprise un phénomène nouveau à la cour. Le roi ordonna à ses ministres, c'est-à-dire au duc de Beauvilliers, à Torçy et à Chamillart, de s'assembler chez le chancelier, et au duc d'Harcourt de s'y trouver pour y débattre le pour et le contre de ce voyage d'Italie, et lui faire le rapport des avis. Jamais on ne vit une pareille assemblée de ministres hors du conseil et de la présence du roi, beaucoup moins personne admis à délibérer avec eux, et ce qui était de plus surprenant, un seigneur que sa qualité de seigneur en excluait plus constamment et plus radicalement que nul autre. Aussi une telle distinction apporta-t-elle une extrême considération à Harcourt, et le fit-elle regarder comme celui qui avait levé le charme, et qui était tout contre d'entrer dans le conseil. Louville, avec madame de Maintenon contraire, n'était pas bastant pour être de la conférence. Beauvilliers et Torcy étaient pleins et persuadés de ses raisons; il ne fut pas seulement question de l'y admettre.

En faveur du voyage on alléguait l'indécence de l'oisiveté d'un prince de l'âge et de la santé du roi d'Espagne, tandis que toute l'Europe s'armait pour lui ôter ou lui conserver ses couronnes; le peu de prétextes qu'on pouvait prendre de la nécessité de veiller lui-même au gouvernement de ses états, et son peu d'expérience et de connaissances; l'influence fâcheuse que recevrait sa réputation de cette oisiveté, et le respect de sa personne dans tous les temps; le plein repos où on devait être sur la fidélité de l'Espagne et des ministres qui gouverneraient en son ab-

sence, et sur lesquels tout portait, même en sa présence dans la jeunesse de son âge et la nouveauté de son arrivée; l'importance de l'éloigner de bonne heure de l'air de fainéantise et de paresse des trois derniers rois d'Espagne qui n'étaient jamais sortis de la banlieue de Madrid, et s'en étaient si mal trouvés; l'approcher au contraire de l'activité de Charles V, et le former de bonne heure par le spectacle des différens pays, des divers génies des nations à qui il avait à commander, et par l'apprentissage de la guerre et de ses différentes parties dont il aurait à entendre parler et à décider toute sa vie. Enfin l'exemple de tous les rois dont aucun, excepté ces trois derniers d'Espagne, ne s'était dispensé d'aller à la guerre, sur quoi celui du roi n'était pas oublié. On ajoutait la nécessité de montrer à Milan, et surtout à Naples, avec ce qu'il venait d'y arriver, un jeune roi dont ils n'avaient vu aucun depuis Charles V, et un roi qui commençait une lignée nouvelle, dont la présence lui attacherait de plus en plus ces différens états par le soin qu'il prendrait à leur plaire et par quelques bienfaits répandus à propos qui sortiraient sur les lieux immédiatement de sa main.

A ces raisons on opposait le danger d'abandonner l'Espagne presque aussitôt que le roi s'y était montré; l'embarras et le danger de sa personne dans l'armée d'Italie; enfin le peu d'argent à employer à des dépenses plus indispensables qu'à une pompe de voyage et de campagne qui ne se pouvait éviter en les faisant faire au roi d'Espagne et qui coûterait infiniment.

Louville ne demeurait pas court à ces objections. Il répondait à la première, que loin qu'il y eût du danger de tirer Philippe V de Madrid, la gloire de l'occasion en plairait à toute l'Espagne; que dans ce moment d'arrivée et d'engoûment, il y fallait accoutumer les seigneurs qui dans d'autres temps ne seraient pas si maniables à ce

qu'ils regarderaient comme une nouveauté, et qu'il n'était que très bon de faire éprouver à Madrid l'éclipse d'un soleil dont la présence le rendait heureux et abondant, et dont le retour après et la présence y serait bien plus goûtés et chéris. A la seconde objection, que la gloire, la réputation, le respect et l'attachement personnel s'acquéraient très principalement et très solidement par les travaux et les périls, lesquels étaient bien moindres pour les rois que pour les autres hommes, et qui souvent faisaient un heureux bruit à bon marché; enfin sur la dépense, qu'il n'y en avait aucune plus utile ni plus nécessaire, que celle qui allait à remplir des vues si principales; que la dépense même se pouvait beaucoup modérer avec la plus grande bienséance, et qu'un jeune prince n'en était que plus aimé et plus estimé, en retranchant les pompes, les fêtes et tout l'inutile pour ne pas fouler ses peuples et employer ses finances à les protéger et à les défendre; qu'un voyage de guerre n'était pas celui d'un mariage ou d'une entrevue, et que le simple nécessaire, réduit à la juste mesure de la dignité d'un jeune roi qui ne va qu'en passant visiter ses nouveaux sujets pour se mettre à la tête de son armée et y faire ses premières armes, n'était pas si coûteux qu'on se le voulait persuader.

Ces raisons pour et contre, leurs subdivisions, leurs suites, leurs conséquences, c'est ce qui fut débattu chez le chancelier. Harcourt, à qui il était capital d'empêcher ce voyage, n'y oublia rien dans cette conférence, appuyé de Chamillart; les deux autres d'un sentiment contraire entraînèrent à demi le chancelier qui ne se souciait plus de faire sa cour à madame de Maintenon. Il avait toujours ménagé Monseigneur et lui avait fait tous les plaisirs qu'il avait pu tandis qu'il avait eu les finances. Harcourt qui n'oubliait rien commençait à se lier avec

les deux sœurs Lislebonne. Il avait entretenu Monseigneur, mais ce prince avait donné des audiences à Louville; il aimait le roi d'Espagne, tel qu'il était, il sentait que son empressement d'aller en Italie était appuyé de bonnes raisons, et que sa gloire personnelle y était intéressée. Il en avait embrassé le sentiment et l'appuyait. Le compte qui fut rendu au roi de la conférence ne lui apprit rien de nouveau. Son goût pour son propre exemple penchait au voyage. Madame de Maintenon et Chamillart le retenaient en suspens.

Dans ce même temps, le roi qui méditait une grande promotion d'officiers-généraux eut envie de faire des maréchaux de France en même temps. Il est certain qu'il en écrivit quatre de sa main auxquels il se voulait borner, qui étaient Rosen, Huxelles, Tallard et Harcourt. Il s'ouvrit alors de beaucoup de choses à Harcourt, il lui parla de promotion d'officiers-généraux, il lui fit sentir quelque chose de celle des maréchaux de France. Harcourt qui mourait de peur de l'être, parce qu'il sentait bien qu'on l'enverrait servir, et qu'il ne voulait pas s'éloigner, sur le point qu'il se croyait d'entrer dans le conseil, dissuada le roi d'en faire. Ce qui ne se comprend pas d'un homme d'autant d'esprit, c'est que sa vanité le porta à s'en vanter jusqu'au marquis d'Huxelles, à qui il en parla dans un coin de la galerie, peut-être en lui répondant sur ce que l'autre le sondait pour hâter cette promotion. Huxelles surpris et encore plus outré du propos d'Harcourt : « Mort.... lui dit-il, si vous n'étiez pas duc, vous vous en seriez bien gardé », et lui tourna le dos en furie.

Pendant tous ces manèges, Harcourt avec le meilleur visage du monde se plaignait de coliques la nuit, d'insomnies et de toutes sortes de maux qui ne paraissaient point, pour se tenir une porte ouverte à refuser de ser-

vir et de s'éloigner; et toujours porté par sa protectrice, avait de fréquens entretiens avec le roi, dans lesquels il frondait toujours l'avis de ses ministres. La plupart de ces entretiens roulaient sur l'Espagne ou sur la guerre.

Cette opposition d'Harcourt revint souvent par le roi même à Chamillart. Soit que les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers ses amis particuliers lui fissent faire des réflexions, soit qu'il en fît de lui-même, il ouvrit les yeux sur le risque personnel dont le menaçait l'entrée d'Harcourt au conseil. Il comprit que parvenu au comble de ses désirs, et n'ayant plus rien à craindre, il ne songerait qu'à empiéter la principale autorité, qu'étant homme de guerre et surtout de détail, ce serait à ses dépens qu'il s'autoriserait; qu'il aurait peine à résister à un homme si entreprenant, qui partageait au moins avec lui la faveur et l'appui de madame de Maintenon, et qui, avant que de se voir dans le conseil, ne craignait pas de faire contre aux ministres, et à lui-même dans les entretiens qu'il avait avec le roi. Il pensa donc sérieusement à éviter ce péril, et à éloigner Harcourt en le faisant maréchal de France, et servir en cette qualité. Mais le roi étant incertain par ce que Harcourt lui avait représenté, on prétend qu'un évènement fortuit acheva d'empêcher qu'il n'y eût des maréchaux de France; je dis on prétend, parce que, encore que j'aie eu tout lieu de croire l'anecdote que je vais raconter, je n'en suis pas assuré avec certitude. Voici le fait :

Madame la duchesse de Bourgogne qui, par ses grâces, ses manières flatteuses et amusantes, et son attention de tous les instans à plaire au roi et à madame de Maintenon, s'était rendue familière avec eux jusqu'à usurper toutes sortes de libertés, remuant un soir les papiers du roi, sur sa petite table, chez madame de Main-

tenon, trouva cette liste des quatre maréchaux de France: en la lisant, les yeux lui rougirent, elle s'écria en s'adressant au roi qu'il oubliait Tessé, qui en mourrait de douleur et elle aussi. Elle se piquait d'aimer Tessé, parce qu'il avait fait la paix de Savoie et son mariage, et elle s'apercevait bien que par cette raison cela plaisait au roi. Il fut fâché cette fois qu'elle eût vu ce papier, et soit qu'il eût déjà résolu de ne point faire de maréchaux de France, ou qu'il fût butté alors à ne pas faire Tessé, il répondit avec émotion à la princesse qu'elle ne s'affligeât pas et qu'il n'en ferait aucun.

Cependant le roi d'Espagne écrivait lettres sur lettres au roi, sur son voyage d'Italie. Le temps s'avançait. Il fallait se déterminer. Chamillart, tout doucement détaché d'Harcourt, cessa ses oppositions par rapport aux finances, comme entrant dans les raisons du voyage, et dans le goût que le roi y montrait. Il fut résolu, et Louville dépêché pour en informer le roi d'Espagne.

Harcourt alors se sentit perdu avec lui, et sa ressource de retourner en Espagne, si besoin en était, évanouie. Il avait tergiversé et s'était caché tant qu'il avait pu sur ce voyage; mais la conférence chez le chancelier lui avait forcé la main; il sentit bien que Louville ne cacherait pas son opposition au roi d'Espagne, et le refus dont je parlerai bientôt, que le duc de Beauvilliers ne lui laisserait point ignorer, et beaucoup moins Torcy. Cela le résolut à redoubler d'efforts pour entrer dans le conseil, et profiter de sa situation présente.

Je ne sais si la vanité le trahit, ou s'il crut imposer à ceux qu'il craignait par un raffinement de politique. Quoi qu'il en soit, il ne craignait pas de plaisanter avec un air de hauteur et d'assurance, de la peur des ministres, de le voir entrer dans le conseil; qui n'en fermaient pas l'œil d'inquiétude, disait-il, tandis qu'il dormait les

nuits tout d'un somme, et il eut ou l'imprudence, ou la fausse politique de tenir ce propos-là même à Louville, dans les derniers jours qu'il demeura pour recevoir les dernières instructions par rapport au voyage arrêté d'Italie. Harcourt disait très vrai pour la moitié, mais pour la tranquillité de son sommeil, elle n'était pas aisée à persuader. Ses entretiens continuaient sur le même pied, jusqu'à ce qu'enfin sa trop grande assurance y mit fin, et renversa pour lors son espérance.

Il avait pris à tâche d'être toujours diamétralement opposé aux avis des ministres; il avait commencé à s'expliquer sur eux au roi, avec un mépris moins couvert, et à lui montrer des abus, et à lui proposer des réformes. Un jour que le roi insistait avec lui sur l'opinion de ses ministres, et qu'Harcourt la contredisait fortement, il lui échappa de dire que ces gens-là n'étaient pas capables de la moindre bagatelle. Cette parole mit fin aux entretiens et aux consultations du roi avec lui, et lui ferma la porte du conseil déjà entr'ouverte. Le roi jaloux de ses choix, et qui n'avait pas dessein de changer son conseil, comprit alors qu'en y admettant Harcourt, il aurait à essuyer une division continuelle, une diversité d'avis sur tout, à la fin des querelles et des prises qui le gêneraient autant que ce qu'il en avait éprouvé entre Louvois et Colbert. Dès-lors il résolut de n'augmenter point son conseil d'un personnage qui y serait si fâcheux à ses ministres, dont l'importunité retomberait sur lui, aussi bien que l'embarras à se déterminer entre des avis toujours opposés.

Les matières d'Espagne qui avaient servi de chausse-pied à ces entretiens étaient épuisées avec Harcourt, la confiance sur les autres affaires cessait avec la pensée de le faire ministre; avec elle aussi tombèrent les entretiens et les consultations. En vain Harcourt chercha-t-il à se

raccrocher, en vain madame de Maintenon essaya-t-elle de le rapprocher, et tous deux de faire naître des prétextes et des occasions de nouveaux entretiens, tout fut inutile. Le roi avait pris son parti, et tint ferme à n'avoir plus de particuliers avec lui, mais d'ailleurs le traitant bien et même avec distinction. Ce changement l'affligea au dernier point. Il avait évité le bâton de maréchal de France, comme le plus dangereux écueil, avec tout le soin possible; il avait également échoué à s'entretenir avec le roi d'Espagne, et à rompre son voyage d'Italie, et il se voyait frustré de ce grand but auquel il voulait atteindre, et dont il s'était trouvé si long-temps tout près. Madame de Maintenon, qui pour ses vues particulières n'en fut pas moins désolée que lui, le soutint et le consola par l'espérance de profiter plus heureusement, pour ne pas dire plus sagement, d'autres conjonctures qui pourraient naître, et qui pourraient le porter de nouveau au même but, auquel pour lors il n'était plus possible de songer.

CHAPITRE XXI.

Retour de Cattinat. — Promotion d'officiers-généraux. — Ma réception au parlement. — Visites qui la précèdent. — Pièges que j'y évite. — Usage d'envoyer des présens à cette occasion. — J'ai à me plaindre d'une injustice. — Ma conduite et personnes que je consulte. — Je me décide à quitter le service. — Bagatelles qui caractérisent. — Le bougeoir. — Soupers de Trianon. — Je m'accoutume à ma disgrâce.

Cattinat de retour d'Italie, où sa patience avait essuyé de si cruels dégoûts, salua le roi à son dîner, un jour qu'il avait pris médecine; le roi lui fit un air assez

gracieux, lui dit quelques mots, mais ce fut tout; nul particulier; le roi ne lui dit pas même qu'il l'entretiendrait, et le modeste maréchal ne montra pas seulement qu'il le desirât, et s'en retourna tranquillement à Paris.

La promotion d'officiers-généraux dont j'ai parlé se fit enfin. Elle fut prodigieuse. Dix-sept lieutenans-généraux, cinquante maréchaux-de-camp, quarante-et-un brigadiers d'infanterie, et trente-huit de cavalerie. Avant que d'expliquer où elle me conduisit, il faut dire que je me fis recevoir ce même hiver au parlement. Le roi qui sur ses bâtards a toujours commencé de fait toutes les distinctions qu'il leur a données, avant que de les leur accorder par des brevets, des lettres, des déclarations et des édits, et qui depuis long-temps avait établi qu'aucun pair n'était reçu au parlement, sans lui en demander la permission qu'il ne refusait jamais, s'était mis à la différer si le pair n'avait pas vingt-cinq ans, pour mettre peu-à-peu une différence d'âge entre ses enfans naturels et eux, par un usage qu'il pût après tourner en règle. Je le savais, et j'avais exprès différé ma réception plus d'une année au-delà des vingt-cinq ans, sous prétexte de négligence.

Il fallut aller chez le premier président Harlay, qui m'accabla de respect, chez les princes du sang, chez les bâtards. M. du Maine se fit répéter le jour marqué, puis d'un air de joie contenue par celui de la politesse et de la modestie: «Je n'aurai garde d'y manquer, me dit-il, ce m'est un honneur trop grand d'y assister et trop sensible que vous veuilliez bien que j'y sois, pour ne m'y pas trouver», et avec mille complimens me conduisit jusqu'au jardin, car c'était à Marly où j'étais ce voyage. Le comte de Toulouse et M. de Vendôme me répondirent plus simplement, mais ne parurent pas moins contens,

ni moins polis et attentifs à remplir tout ce qu'ils devaient, comme avait fait M. du Maine. Depuis que le cardinal de Noailles avait reçu la pourpre romaine, il ne venait plus au parlement, parce qu'il n'y pouvait prendre sa place qu'au rang de l'ancienneté de sa pairie. Je pris le temps de son audience publique pour l'aller convier. «Vous savez, me dit-il, que je n'ai plus de place. —Et moi monsieur, lui répondis-je, qui vous y en connais une fort belle, je viens vous supplier de la venir prendre à ma réception». Il se mit à sourire et moi aussi. Nous nous entendions bien tous deux. Puis il me vint conduire au haut de son degré, les battans des portes ouverts, et passant tous deux de front, moi à sa droite. M. de Luxembourg fut le seul duc qui n'entendit point parler de moi à cette occasion. J'avais toujours sur le cœur l'étrange arrêt qu'il avait obtenu, et dont j'ai assez parlé ci-devant pour n'en rien répéter. Je me flattais que nous y pourrions revenir quelque jour, et je ne voulus pas donner atteinte à cette espérance, par une reconnaissance solennelle et personnelle du droit qu'il lui avait acquis. Je n'étais point raccommodé avec lui, ainsi je ne lui en fis faire aucune honnêteté.

Dongois, qui faisait la fonction de greffier en chef du parlement, à qui ses accès et sa capacité avaient donné autorité en beaucoup de choses dans le parlement, était par là connu et recherché. Je le connaissais fort, et pris langue avec lui du détail de ce que j'avais à faire. Tout obligeant et honnête homme qu'il était, le bonhomme me tendit trois pièges. Il ne fallait pas s'attendre à moins de sa robe, mais je les sentis tous trois et tout d'abord, et je me préservai de tous les trois. Il me dit donc qu'il convenait pour le respect du parlement d'y paraître cette première fois en habit tout noir, sans dorure; que pour celui des princes du sang, dont le manteau court des-

cendait plus bas que l'habit, le mien ne débordât pas mon juste-au-corps, et que pour celui du premier président, j'allasse, comme c'est la coutume, le matin même après ma réception, le remercier, mais avec mon habit du parlement. Ces trois respects ne me furent pas si grossièrement dits, mais insinués avec esprit. Je n'en fis pas semblant, mais je fis directement le contraire, et instruit de la sorte, j'en avertis ceux qui furent reçus dans la suite, qui s'en gardèrent comme j'avais fait, et c'est par ces sortes de ruses, pour le dire en passant, que sont venues tant de choses à l'égard des ducs dont l'excès affermi a de quoi plus que surprendre.

Je devrais ajouter ici ce qui se passa en cette occasion entre M. de la Rochefoucauld et moi, qui nous disputions la préséance. Je réserve à le raconter au temps qu'il fut question de la juger. Il ne vint point à ma réception, et tout se passa alors avec toute l'amitié qui s'était entretenue entre nous, depuis la liaison que le procès contre M. de Luxembourg y avait formée, et que la qualité de gendre de M. le maréchal de Lorge, son plus ancien et intime ami, ne gâtait pas.

Dreux, père du grand-maître des cérémonies, nouvellement monté à la grand'chambre, fut le rapporteur que je choisis, parce que c'était un vrai et intègre magistrat, que je le connaissais plus que les autres, et qu'ils sont flattés de rapporter nos réceptions. Je lui envoyai le matin même suivant l'usage, ainsi qu'au premier président et procureur-général, un service de vaisselle d'argent. Lamoignon, premier président, commença l'usage de ne le point accepter qui a toujours duré depuis lui. Dreux nouveau-venu à la grand'chambre, et tout enterré de ses sacs, ignorait parfaitement l'un et l'autre usage. Il trouva fort mauvais que je lui eusse envoyé un présent, et demanda pour qui on le prenait. Il le renvoya comme

une offense qui lui était faite, et n'apprit qu'après que ce n'était qu'une formalité.

La réforme qui suivit la paix de Ryswick fut très grande et faite très étrangement. La bonté des régimens, surtout dans la cavalerie, le mérite des officiers, ceux qui les commandaient, Barbésieux jeune et impétueux n'eut égard à rien, et le roi le laissa le maître. Je n'avais aucune habitude avec lui. Mon régiment fut réformé, et comme il était fort bon il fit présent de ses débris à des royaux, au régiment de Duras, et jusqu'à ma compagnie fut incorporée dans celui du comte d'Uzès, son beau-frère, dont il prenait un soin particulier. Ce me fut un sort commun avec beaucoup d'autres qui ne m'en consola pas. Ces mestres-de-camp réformés sans compagnie furent mis à la suite d'autres régimens; j'échus à celui de Saint-Moris. C'était un gentilhomme de Franche-Comté que je n'avais vu de ma vie, dont le frère était lieutenant-général et estimé. Bientôt après, la pédanterie, qui se mêlait toujours avec la réalité du service, exigea deux mois de présence aux régimens à la suite desquels on était. Cela me parut fort sauvage. Je ne laissai pas d'y aller, mais comme j'avais eu diverses incommodités, et qu'on m'avait conseillé les eaux savonneuses de Plombières, je demandai la permission d'y aller, et y passai trois ans de suite le temps d'exil à un régiment où je ne connaissais personne, où je n'avais point de troupes, où je n'avais rien à faire. Le roi ne parut point le trouver mauvais. J'allai souvent à Marly; il me parlait quelquefois, ce qui était chose bien marquée et bien comptée; en un mot il me traitait bien, et mieux que ceux de mon âge et de ma sorte.

Cependant on remplaça quelques mestres-de-camp de mes cadets; c'étaient d'anciens officiers qui avaient obtenu des régimens à force de services et de temps; je me

payai de cette raison. La promotion dont on parlait ne me réveilla point. On n'était plus dans un temps à se prévaloir de dignité ni de naissance. Excepté des actions, et sur-le-champ, personne n'était distingué de l'ordre du tableau. J'avais trop d'anciens pour songer à être brigadier; tout mon objet était un régiment, et de servir à la tête, puisque la guerre s'ouvrait, pour n'avoir pas le dégoût de la commencer pour ainsi dire aide-de-camp de Saint-Moris et sans troupes, après avoir été préféré par distinction en arrivant de la campagne de Neerwinden pour en avoir un, l'avoir bien rétabli, et y avoir, je l'ose dire, commandé avec application et réputation les quatre campagnes suivantes qui avaient fini la guerre.

La promotion se déclara, qui surprit tout le monde par le grand nombre; jamais à beaucoup près il n'y en avait eu de pareille; je parcourus avidement les brigadiers de cavalerie pour voir si mon tour approchait de près. Je fus bien étonné quand j'en vis cinq à la queue mes cadets. Leur nom n'est jamais sorti de ma mémoire et y est toujours demeuré très présent. C'était d'Ourches, Vaudeuil, Streff, le comte d'Ayen et Ruffé. Il est difficile de se sentir plus piqué que je le fus. Je trouvais l'égalité confuse de l'ordre du tableau suffisamment humiliante, la préférence du comte d'Ayen malgré son népotisme, et celle de quatre gentilshommes particuliers me parut insupportable. Je me tus cependant, pour ne rien faire de mal-à-propos dans la colère. M. le maréchal de Lorge fut outré et pour moi et pour lui-même; M. son frère ne le fut guère moins, et par l'inconsidération pour eux, telle qu'elle fut volontiers sensible à tout le monde. Il avait pris de l'amitié pour moi. Tous deux me proposèrent de quitter. Le dépit m'en donnait grande envie; la réflexion de mon âge, de l'entrée d'une guerre, de renoncer à toutes les espérances du métier, l'ennui de l'oi-

siveté, la douleur des étés à ouïr parler de guerre, de départs, d'avancemens de gens qui s'y distinguent, qui s'y élèvent, qui acquièrent de la réputation, me retenait puissamment. Je passai ainsi deux mois dans ce déchirement, quittant tous les matins, et ne pouvant bientôt après m'y résoudre.

Poussé enfin à bout de cet état avec moi-même, et pressé par les deux maréchaux, je me résolus à prendre des juges à l'avis desquels je me rendrais, et à les prendre en des états différens. Je choisis le maréchal de Choiseul sous qui j'avais servi, et bon juge en ces matières, M. de Beauvilliers, M. le chancelier et M. de la Rochefoucauld. Je leur avais déjà fait mes plaintes; ils étaient indignés de l'injustice, mais les trois derniers en courtisans. C'était mon compte. Ce génie était propre à tempérer leur conseil, et comme je n'en cherchais qu'un bon qui fût approuvé dans le monde, de gens de poids et qui approchaient du roi, surtout qui ne fût pas sujet à légèreté, imprudence et repentir, ce fut à ceux-là que je déterminai d'abandonner la décision de ma conduite.

Je me trompai, les trois courtisans furent du même avis que les trois maréchaux; tous me dirent avec force qu'il était honteux et insoutenable à un homme de ma naissance, de ma dignité, qui avait servi avec quelque honneur, assiduité et approbation quatre campagnes à la tête d'un beau et bon régiment, réformé jusqu'à sa compagnie, sans raison, demeuré dans une aussi nombreuse promotion, en y voyant cinq de ses cadets avec la dernière injustice, de recommencer la guerre non-seulement sans brigade, mais sans régiment, mais sans troupes et sans compagnie, et pour toute fonction d'être à la suite de Saint-Moris. Qu'un duc et pair de ma naissance établi d'ailleurs comme je l'étais, et ayant femme et enfans, n'allait point servir comme un haut-le-pied dans les armées,

et y voir tant de gens si différens de ce que j'étais, et qui pis était de ce que j'y avais été, tous avec des emplois et des régimens. Qu'après une si nombreuse promotion j'attendrais long-temps un régiment vacant aboyé des familles et des officiers, encore plus long-temps une brigade, avec tous les dégoûts de la situation où je me trouvais; que cette injustice faite, mon beau-père et son frère vivans maréchaux de France, ducs et tous deux capitaines des gardes-du-corps, que pouvais-je espérer quand ils ne seraient plus. Ils ajoutèrent toute la différence de quitter par paresse ou par pis, d'avec quitter par des raisons aussi évidentes après avoir vu, fait et servi avec distinction; qu'à tout compter il y avait bien loin et bien des dégoûts et des hasards de fortune à essuyer entre ce que j'étais et le but qui me retiendrait au service, outre que l'injustice qui m'était faite me reculait beaucoup, et influait sur le délai de tous les autres pas : en un mot, tous six séparément m'accablaient des mêmes raisons, comme s'ils les avaient concertées ensemble.

Je ne les avais pas pris pour juges, pour appeler après de leur décision. Je pris donc mon parti; mais je crus souvent l'avoir bien pris que je sentais que je balançais encore; j'eus besoin de ma colère et de mon dépit, et de me rappeler ce que j'avais vu arriver à M. le maréchal de Lorge à la tête de l'armée du Rhin, par les intendans la Fonds et la Grange, soutenus de la cour, et au maréchal de Choiseul dans le même emploi, que j'ai l'un et l'autre racontés en leur lieu, sans compter tout ce qui se trouve à essuyer de ce genre, avant que d'arriver au commandement des armées. Près de trois mois se passèrent dans ces angoisses intérieures jusqu'à ce que je pusse me déterminer. Finalement je le fis, et lorsqu'il en fallut venir à l'exécution, je suivis encore le conseil des mêmes personnes : je ne laissai point

échapper de paroles de mécontentement, et content du public, et surtout du militaire sur mon oubli dans la promotion, je le laissai dire pour moi : la colère du roi était inévitable. Ces messieurs m'y avaient préparé, et je m'y étais bien attendu. Oserai-je dire qu'elle ne m'était pas indifférente. Il s'offensait quand on cessait de servir. Il appelait cela le quitter, encore plus des gens distingués. Mais ce qui le piquait au vif, c'était de quitter sur une injustice, et il le faisait toujours du moins long-temps sentir. Mais les mêmes personnes ne mirent jamais de proportion entre cette suite de quitter, qui après tout, à mon âge avait son bout, et la honte et le dégoût de servir dans la situation où j'étais. Ils crurent cependant que le respect et la prudence voulaient également tout le ménagement qui s'y pouvait apporter.

Je fis donc une lettre courte au roi, par laquelle sans plainte aucune, ni la moindre mention d'aucun mécontentement, et sans parler de régiment ni de promotion, je lui marquais mon déplaisir que la nécessité de ma mauvaise santé m'obligeât à quitter son service, dont je ne pouvais me consoler que par une assiduité auprès de sa personne, qui me procurerait l'honneur de la voir, et de lui faire ma cour plus continuellement. Ma lettre fut approuvée, et le mardi de la semaine-sainte, je la lui présentai moi-même à la porte de son cabinet, comme il y rentrait de la messe. J'allai de là chez Chamillart, que je ne connaissais point du tout. Il sortait pour aller au conseil. Je lui fis de bouche le même compliment, sans le mêler de rien qui pût sentir le mécontentement, et tout de suite je m'en allai à Paris.

J'avais mis gens de plusieurs sortes en campagne, hommes et femmes de mes amis, pour être informé de ce qu'il échapperait au roi, où que ce fût sur ma lettre. Je demeurai huit jours à Paris, et ne retournai à Versailles

que le mardi de Pâques. Je sus du chancelier que, le conseil appelé et entrant le mardi saint dans le cabinet du roi, il lisait ma lettre, et qu'il appela aussitôt après Chamillart, auquel il parla un moment en particulier. Je sus d'ailleurs qu'il lui avait dit avec émotion : «Eh bien! monsieur, voilà encore un homme qui nous quitte», et que tout de suite, il lui avait raconté ma lettre mot pour mot. D'ailleurs, je n'appris point qu'il lui fût rien échappé. Ce mardi de Pâques, je reparus devant lui, pour la première fois depuis ma lettre, à la sortie de son souper. J'aurais honte de dire la bagatelle que je vais raconter si dans la circonstance elle ne servait à le caractériser.

Quoique le lieu où il se déshabillait fût fort éclairé, l'aumônier de jour, qui tenait, à sa prière du soir, un bougeoir allumé, le rendait après au premier valet de chambre, qui le portait devant le roi venant à son fauteuil. Il jetait un coup-d'œil tout autour, et nommait tout haut un de ceux qui y étaient, à qui le premier valet de chambre donnait le bougeoir. C'était une distinction et une faveur qui se comptait, tant le roi avait l'art de donner l'être à des riens. Il ne le donnait qu'à ce qui était là de plus distingué en dignité et en naissance, extrêmement rarement à des gens moindres, en qui l'âge et les emplois suppléaient. Souvent il me le donnait, rarement à des ambassadeurs, si ce n'est au nonce, et dans les derniers temps à l'ambassadeur d'Espagne. On ôtait son gant, on s'avançait, on tenait ce bougeoir pendant le coucher, qui était fort court, puis on le rendait au premier valet de chambre qui, à son choix, le rendait à quelqu'un du petit coucher. Je m'étais exprès peu avancé, et je fus très surpris, ainsi que l'assistance, de m'entendre nommer, et dans la suite je l'eus presque aussi souvent que je l'avais eu jusque-là. Ce n'était pas qu'il n'y eût à ce

coucher force gens très marqués à qui le donner, mais le roi fut assez piqué pour ne vouloir pas qu'on s'en aperçût.

Ce fut aussi tout ce que j'eus de lui trois ans durant qu'il n'oublia aucune bagatelle, faute d'occasions plus importantes, de me faire sentir combien il était fâché. Il ne me parla plus : ses regards ne tombaient sur moi que par hasard ; il ne dit pas un mot de ma lettre à M. le maréchal de Lorge, ni de ce que je quittais. Je n'allai plus à Marly, et après quelques voyages, je cessai de lui donner la satisfaction du refus.

Il faut épuiser ces misères. Quatorze ou quinze mois après, il fit un voyage à Trianon. Les princesses avaient accoutumé de nommer chacune deux dames pour le souper, et le roi ne s'en mêlait point pour leur donner cet agrément. Il s'en lassa. Les visages qu'il voyait à sa table lui déplurent, parce qu'il n'y était pas accoutumé. Les matins il mangeait seul avec les princesses et leurs dames d'honneur, et il faisait une liste lui-même et fort courte des dames qu'il voulait le soir, et l'envoyait à la duchesse du Lude chaque jour pour les faire avertir. Ce voyage était du mercredi au samedi : ainsi trois soupers. Nous en usâmes, madame de Saint-Simon et moi, pour ce Trianon-là comme pour Marly ; et ce mercredi que le roi y allait, nous fûmes dîner chez Chamillart à l'Etang, pour aller de là coucher à Paris. Comme on s'allait mettre à table, madame de Saint-Simon reçut un message de la duchesse du Lude pour l'avertir qu'elle était sur la liste du roi pour le souper de ce même jour. La surprise fut grande ; nous retournâmes à Versailles. Madame de Saint-Simon se trouva seule de son âge à beaucoup près à la table du roi, avec mesdames de Chevreuse et de Beauvilliers, la comtesse de Grammont et trois ou quatre autres espèces de duègnes favorites ou dames du palais

nécessaires, et nulle autre. Le vendredi, elle fut encore nommée et avec les mêmes dames; et depuis, le roi en usa toujours ainsi aux rares voyages de Trianon. Je fus bientôt au fait et j'en ris. Il ne nommait point madame de Saint-Simon pour Marly, parce que les maris y allaient de droit quand leurs femmes y étaient; ils y couchaient, et personne n'y voyait le roi que ce qui était sur la liste. A Trianon liberté entière à tous les courtisans d'y aller faire leur cour à toutes les heures de la journée; personne n'y couchait que le service le plus indispensable, pas même aucune dame. Le roi voulait donc, par cette différence, marquer mieux que l'exclusion portait sur moi tout seul, et que madame de Saint-Simon n'y avait point de part.

Nous persévérâmes dans notre assiduité ordinaire sans demander pour Marly: nous vivions agréablement avec nos amis, et madame de Saint-Simon continua de jouir à l'ordinaire des agrémens qui ne se partageaient point avec moi, et que le roi et madame la duchesse de Bourgogne avaient commencé long-temps avant ceci de lui donner, et qui s'augmentèrent toujours. J'ai voulu épuiser cette matière de suite qui, par rapport au caractère du roi, à sa curiosité: reprenons maintenant où nous en sommes demeurés. J'ajouterai seulement ici qu'après la promotion, le roi donna force pensions militaires, et qu'il fit la galanterie à M. le maréchal de Lorge de lui mander qu'il avait choisi le plus beau de tous les régimens de cavalerie gris que la promotion mettait en vente, pour en donner la préférence à son fils, depuis assez peu capitaine de cavalerie.

CHAPITRE XXII.

Duc de Villeroy arrivé d'Italie. — Journée de Crémone. — Situation de Crémone et qui y commandait. — Trait de prudence de Revel. — Préparatifs que fait le prince Eugène pour surprendre la ville. — Comment son entreprise est découverte. — Un cuisinier donne l'éveil. — D'Entragues charge les impériaux. — Le maréchal de Villeroy est fait prisonnier. — Heureuse inspiration de Praslin. — Les deux partis songent à la retraite. — Les impériaux évacuent la ville. — Le maréchal de Villeroy conduit en Styrie. — Aventure de Montgon. — Son courage fortement suspecté. — Villeroy hautement protégé du roi et traité en favori. — Revel chevalier de l'ordre. — Praslin lieutenant-général.

Le duc de Villeroy fut, le 6 février, envoyé par son père pour rendre compte au roi de bien des détails et des projets, qui auraient emporté trop de temps par des dépêches. Bien lui prit de ce voyage, trois jours après il eût tout lieu de le sentir.

La promotion si nombreuse dont j'ai parlé, et qui me fit quitter vers Pâques, s'était faite et déclarée le 29 janvier. Le mercredi 8 février, on alla à Marly où il y eut des bals. Nous fûmes du voyage, madame de Saint-Simon et moi, comme souvent nous en étions. Le lendemain jeudi 9, Mahoni, officier irlandais de beaucoup d'esprit et de valeur, arriva d'Italie avec la plus surprenante nouvelle dont on eût ouï parler en ces derniers siècles. L'action s'était passée le premier février.

Le prince Eugène, qui en savait plus que le maréchal de Villeroy, l'avait obligé d'hiverner au milieu du Milanais, et l'y tenait fort resserré, tandis que lui-même

avait établi ses quartiers fort au large avec lesquels il inquiétait fort les nôtres. Dans cette situation avantageuse il conçut le dessein de surprendre le centre de nos quartiers, et par ce coup de partie qui le mettait au milieu de notre armée et de notre pays, de dissiper l'une, et de se rendre maître de l'autre, et par là se mettre en état ensuite de prendre Milan et le peu de places de ce pays, toutes en fort mauvais ordre, et d'achever ainsi sûrement et brusquement sa conquête.

Crémone était ce centre; il y avait un gouverneur espagnol et une fort grosse garnison: quelques autres troupes y étaient encore entrées à la fin de la campagne, avec Crenan, lieutenant-général, pour y commander tout. Praslin, dont j'ai parlé quelquefois, commandait la cavalerie comme brigadier; il venait d'être fait maréchal-de-camp, mais la promotion n'était pas encore parvenue jusqu'à eux, et Fimarcon commandait les dragons. Vers les derniers jours de janvier, Revel, premier lieutenant-général de l'armée, était arrivé à Crémone, et par son ancienneté y commanda au-dessus de Crenau.

Il reçut ordre du maréchal de Villeroy, qui visitait ses quartiers, d'envoyer un gros détachement à Parme, que le duc de ce nom lui demandait pour sa sûreté, et qu'on eut lieu de soupçonner depuis de l'avoir fait de concert avec le prince Eugène; pour dégarnir Crémone d'autant. Sur les nouvelles de différens mouvemens des ennemis, Revel, en homme sage, se contenta de faire et de tenir le détachement prêt sans le faire partir. Le maréchal de Villeroy finit sa promenade par Milan, où il conféra avec le prince de Vaudemont, d'où il arriva le dernier janvier à Crémone d'assez bonne heure. Revel alla au-devant de lui, lui rendit compte des raisons qu'il avait de retenir le détachement qu'il lui avait ordonné d'envoyer à Parme. Il en fut fort approuvé du maréchal

qui soupa en nombreuse compagnie, où il parut fort rêveur. Il ne laissa pas de jouer après une partie d'ombre, mais on remarqua que ce ne fut pas sans distractions, et il se retira de fort bonne heure.

Le prince Eugène était informé qu'il y avait à Crémone un ancien aqueduc qui s'étendait loin à la campagne, et qui répondait dans la ville à une cave d'une maison occupée par un prêtre, et que cet aqueduc avait été nettoyé depuis assez peu de temps, et cependant ne conduisait que peu d'eau, et que la ville avait été autrefois surprise par ce même aqueduc. Il en fit secrètement reconnaître l'entrée dans la campagne; il gagna le prêtre chez qui il aboutissait, et qui était voisin d'une porte de la ville qui était murée et point gardée; il fit couler dans Crémone ce qu'il put de soldats choisis, déguisés en prêtres et en paysans, qui se retirèrent dans la maison amie, où on se pourvut le plus et le plus secrètement qu'on put de haches. Tout bien et promptement préparé, le prince Eugène donna un gros détachement au prince Thomas de Vaudemont, premier lieutenant-général de son armée, et fils unique du gouverneur-général du Milanais pour le roi d'Espagne: il lui confia son entreprise, et le chargea de s'aller rendre maître d'une redoute qui défendait la tête du pont du Pô, pour venir par le pont à son secours, quand on serait aux mains dans la ville. Il détacha cinq cents hommes d'élite avec des officiers entendus pour se rendre par l'aqueduc chez le prêtre, où les gens qu'il y avait fait couler les attendaient, et devaient avoir bien reconnu les remparts, les postes, les places et les rues de la ville, et avec eux, aller ouvrir la porte murée au reste des troupes: en même temps il marcha en personne et en force pour se rendre à cette porte.

Tout concerté avec justesse, fut exécuté avec précision,

et tout le secret et le bonheur possibles. Le premier qui s'en aperçut fut le cuisinier de Crenan, qui, allant à la provision à la première petite pointe du jour, vit les rues pleines de soldats dont les habits lui étaient inconnus. Il se rejeta dans la maison de son maître qu'il courut éveiller; ni lui ni ses valets n'en voulaient rien croire; mais dans l'incertitude, Crenan s'habilla en un moment, sortit et n'en fut que trop tôt assuré. En même temps le régiment des vaisseaux se mettait en bataille dans une place par un bonheur qui sauva Crémone. D'Entragues, gentilhomme particulier du Dauphiné, en était colonel: c'était un très honnête garçon, fort appliqué, fort valeureux, qui avait une extrême envie de faire et de se distinguer, et qui avait appris et retenu la vigilance du maréchal de Boufflers, dont il avait été aide-de-camp, et qui, lui ayant trouvé de l'honneur et des talens, le protégeait beaucoup. D'Entragues voulait faire la revue de ce régiment, et la commençait avec le petit jour. A cette clarté encore faible, et ses bataillons déjà sous les armes et formés, il aperçut confusément des troupes d'infanterie se former au bout de la rue, en face de lui. Il savait, par l'ordre donné la veille, que personne ne devait marcher, ni autre que lui faire de revue. Il craignit donc tout aussitôt quelque surprise, marcha sur-le-champ à ces troupes qu'il trouva impériales, les charge, les renverse, soutient le choc des nouvelles qui arrivent, et engage un combat si opiniâtre qu'il donne le temps à toute la ville de se réveiller, et à la plupart des troupes de prendre les armes, et d'accourir, qui sans lui eussent été égorgées endormies.

A cette même pointe du jour, le maréchal de Villeroy écrivait déjà tout habillé dans sa chambre; il entend du bruit, demande un cheval, envoie voir ce que c'est, et le pied à l'étrier apprend de plusieurs à-la-fois

que les ennemis sont dans la ville. Il enfile la rue pour gagner la grande place où est toujours le rendez-vous en cas d'alarme. Il n'est suivi que d'un seul aide-de-camp et d'un seul page. Au détour de la rue, il tombe dans un corps-de-garde qui l'environne et l'arrête. Lui troisième sentit bien qu'il n'y avait pas à se défendre ; il se jette à l'oreille de l'officier, se nomme, lui promet dix mille pistoles et un régiment, s'il veut le lâcher, et de plus grandes récompenses du roi. L'officier se montre inflexible, lui répond qu'il n'a pas servi l'empereur jusqu'alors pour le trahir, et de ce pas le conduit au prince Eugène qui ne le reçut pas avec la même politesse qu'il l'eût été de lui en pareil cas. Il le laissa quelque temps à sa suite, pendant lequel le maréchal voyant amener Creuan prisonnier et blessé à mort, s'écria qu'il voudrait être en sa place. Un moment après ils furent envoyés tous deux hors de la ville, et ils passèrent la journée à quelque distance, gardés dans le carrosse du prince Eugène.

Revel, seul lieutenant-général désormais, et commandant en chef par la prise du maréchal de Villeroy, tâcha de rallier les troupes. Chaque rue fournissait un combat, les troupes pour la plupart dispersées, quelques-unes en corps, plusieurs à peine armés, et jusqu'à des gens en chemise qui tous combattaient avec la plus grande valeur, mais presque partout repoussés et réduits pied-à-pied à gagner les remparts, ce qui les y rallia tous naturellement. Si les ennemis s'en fussent emparés, ou qu'ils n'eussent pas laissé à nos troupes le temps de s'y reconnaître et de s'y former avec toutes leurs forces, le dedans de la ville n'eût jamais pu leur résister. Au lieu donc de faire effort ensemble pour chasser nos troupes des remparts, ils ne s'attachèrent qu'au-dedans de la ville.

Praslin, ne voyant point Montgon, maréchal-de-camp,

s'était mis à la tête des bataillons irlandais, qui sous lui firent des prodiges. Ils tinrent dans la place et nettoyèrent les rues voisines. Quoique continuellement occupé à défendre et à attaquer, Praslin s'avisa que le salut de Crémone, si on la pouvait sauver, dépendait de la rupture du pont du Pô, pour empêcher les impériaux d'être secourus par là et rafraîchis. Il le répéta tant de fois que Mahoni l'alla dire à Revel qui n'y avait pas songé, qui trouva l'avis si bon qu'il manda à Praslin de faire tout ce qu'il jugerait à propos. Lui, à l'instant, envoya retirer ce qui était dans la redoute à la tête du pont. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le prince Thomas de Vaudemont paraissait déjà; tellement qu'on n'eut que le loisir de retirer ces troupes et de rompre le pont, ce qui fut exécuté en présence même du prince Thomas de Vaudemont, qui avec toute sa mousqueterie ne le put empêcher.

Il était lors trois heures après-midi. Le prince Eugène était à l'hôtel-de-ville à prendre le serment des magistrats. Sortant de là, en peine de voir ses troupes faiblir en la plupart des lieux, il monta avec le prince de Commercy au clocher de la cathédrale pour voir d'un coup-d'œil tout ce qui se passait dans tous les endroits de la ville, et en peine aussi de ne voir point arriver le secours qu'amenait le prince Thomas de Vaudemont. A peine furent-ils au haut du clocher qu'ils virent son détachement au bord du Pô, et le pont rompu qui rendait ce secours inutile. Ils ne furent pas plus satisfaits de ce qu'ils découvrirent dans tous les différens lieux de la ville et des remparts. Le Prince Eugène, outré de voir son entreprise en si mauvais état après avoir touché de si près à la conquête, hurlait et s'arrachait les cheveux en descendant. Il pensa dès-lors à la retraite, quoique supérieur en nombre.

Fimarcon faisait merveilles cependant avec les dragons qu'il avait fait mettre pied à terre. En même temps Revel qui voyait ses troupes accablées de faim, de lassitude et de blessures, et qui depuis la première pointe du jour n'avaient pas eu un instant de repos ni même de loisir, songeait de son côté aussi à en retirer ce qu'il pourrait au château de Crémone, pour s'y défendre au moins à couvert, et y obtenir une capitulation, de sorte que les deux chefs opposés pensaient en même temps à se retirer.

Les combats se ralentirent donc sur le soir en la plupart des lieux dans cette pensée commune de retraite, lorsque nos troupes firent un dernier effort pour chasser les ennemis d'une des portes de la ville qui leur ôtait la communication du rempart où étaient les Irlandais, et pour avoir cette porte libre pendant la nuit et pouvoir par là recevoir du secours. Les Irlandais secondèrent si bien cette attaque par leur rempart, que le dessus de la porte fut emporté; les ennemis conservèrent le bas de la porte de plain-pied à la rue. Un calme assez long succéda à ce dernier combat. Revel cependant songeait à faire retirer doucement les troupes au château, lorsque sur ce long calme Mahoni lui proposa d'envoyer voir ce qui se passait partout, et se proposa lui-même pour aller aux nouvelles et lui en venir rendre compte. Il faisait déjà obscur; les batteurs d'estrade en profitèrent. Ils virent tout tranquille, et reconnurent que les ennemis s'étaient retirés. Cette grande nouvelle fut portée à Revel qui fut long-temps, et beaucoup d'autres avec lui, sans le pouvoir croire. Persuadé enfin, il laissa tout au même état jusqu'au grand jour, qu'il trouva les rues et les places jonchées de morts et remplies de blessés. Il donna ordre à tout, et dépêcha Mahoni au roi, qui y avait fait merveilles.

Le prince Eugène marcha toute la nuit avec le détachement qu'il avait amené, et se fit suivre fort indécem-

ment par le maréchal de Villeroy, désarmé et mal monté, qu'il envoya à Ustiano, et, depuis, sur les ordres de l'empereur, à Inspruck, qui le fit après conduire à Gratz, en Styrie. Tous ses gens et son équipage lui furent envoyés à Ustiano et le suivirent depuis. Crenan mourut dans le carrosse du maréchal de Villeroy, allant le joindre à Ustiano. D'Entragues, à la revue et à la valeur duquel on fut redevable du salut de Crémone, ne survécut pas à une si glorieuse journée. Le gouverneur espagnol fut tué avec la moitié de nos troupes. Les impériaux y en perdirent un plus grand nombre et manquèrent un coup qui finissait en bref en leur faveur la guerre d'Italie.

Montgon, maréchal-de-camp, essuya là une aventure qui ne rétablit pas sa réputation. Il sortit à pied au premier grand bruit, et il rentra incontinent chez lui. Il prétendit avoir été jeté par terre et foulé aux pieds des chevaux des ennemis. Il se dit fort blessé et se mit au lit, d'où il envoya se rendre prisonnier au plus voisin corps-de-garde, et demanda d'être mis en sûreté. Il passa ainsi cette terrible journée dans le repos entre deux draps. Il y apprit Crémone prise, puis reprise; alors sa sauve garde eut besoin qu'il lui en servît, et il obtint de Revel de la renvoyer libre. Le fâcheux fut qu'il ne se trouva sur Montgon aucune blessure. Le prince Eugène le réclama comme prisonnier, et lui ne demandait pas mieux. Nos généraux prétendirent qu'il avait recouvré sa liberté avec la place. Le roi voulut avoir l'avis des maréchaux de France, et toutefois avant de l'avoir eu il manda que ce n'était pas la peine de disputer. On ne disputait plus, le prince Eugène s'était rendu. Montgon ne laissa pas de l'aller trouver; mais le prince Eugène qui ne voulait point de prisonniers incertains le renvoya libre. Cette aventure, qui fit grand bruit et grand tort à Montgon, l'eût perdu auprès du roi sans madame de Maintenon, protectrice dé-

clarée de tout temps de sa femme, et de la vieille Heudicourt, sa belle-mère.

J'appris cette nouvelle dans ma chambre, par M. de Lausun. Aussitôt j'allai au château où je trouvai grande rumeur et force pelotons de gens qui raisonnaient. Le maréchal de Villeroy fut traité comme le sont les malheureux qui ont donné de l'envie. Le roi prit hautement son parti et publiquement. Il le témoigna, en disant à madame d'Armagnac combien il était sensible au malheur de son frère, et l'excusa en montrant même de l'aigreur contre ceux qui tombaient sur lui. La vérité est que ce n'était pas à lui, qui arrivait à Crémone la veille de la surprise, à savoir cet aqueduc et cette porte murée, ni s'il y avait déjà des soldats impériaux introduits et cachés. Crenan et le gouverneur espagnol étaient ceux qui en devaient répondre, et le maréchal ne pouvait mieux que d'aller au premier bruit à la grande place, ni répondre de sa capture au détour d'une rue en s'y portant.

Son fils, qui était à Marly avec sa femme, l'amena à cette nouvelle à Versailles, où était la maréchale de Villeroy. J'étais extrêmement de leurs amis. Je les trouvai le lendemain dans la plus morne douleur. La maréchale, qui avait infiniment de sens et d'esprit, et du plus aimable, n'avait point été la dupe de l'éclat de l'envoi de son mari en Italie. Elle le connaissait et elle craignait les évènemens. Celui-ci l'accabla et elle fut long-temps sans vouloir voir personne que ses plus intimes, ou des gens indispensables. La duchesse de Villeroy ne revint plus à Marly à cause des bals, dont mademoiselle d'Armagnac ne perdit aucun, quoique son père et ses oncles prissent feu pour le maréchal de Villeroy et toutes sortes de mesures pour lui.

Au sortir du dîner, le jour de l'arrivée de Mahoui, le roi s'enferma seul avec lui dans son cabinet. Cependant la cour était nombreuse dans sa chambre, et ce qui sur-

prit fut d'y voir Chamillart y attendre comme les autres en proie aux questions. Il vanta fort les principaux officiers, et le gros des autres et les troupes, et il s'étendit sur les merveilles de Praslin, et sur sa présence d'esprit d'avoir fait rompre le pont. On a vu ci-devant qu'il était extrêmement de mes amis. Quoique alors je ne connusse point du tout Chamillart, je ne pus m'empêcher de lui dire que cet important service méritait une grande récompense. Au bout d'une heure le roi sortit de son cabinet. En changeant d'habits, pour aller dans ses jardins, il parla fort de Crémone en louange, et surtout des principaux officiers; il prit plaisir à s'étendre sur Mahoni, et dit qu'il n'avait jamais ouï personne rendre un si bon compte de tout, ni avec tant de netteté d'esprit et de justesse, même si agréablement. Il ajouta avec complaisance qu'il lui donnait 1,000 fr. de pension et un brevet de colonel. Il était major du régiment de Dillon.

Le soir, comme nous entrions au bal, M. le prince de Conti nous dit que le roi donnait l'ordre à Revel, et faisait Praslin lieutenant-général. La joie que j'en eus me fit le lui demander encore pour en être plus sûr. Les autres officiers principaux furent avancés à proportion de leurs grades, et beaucoup eurent des pensions. Revel eut encore le gouvernement de Condé; et le marquis de Créquy, quoiqu'il n'eût pas été à Crémone, eut la direction de l'infanterie: c'était la dépouille de Crenan.

CHAPITRE XXIII.

L'attention de toute la cour est vivement éveillée. — Harcourt refuse l'armée d'Italie. — Vendôme l'accepte et part. — Le roi donne à Villeroy, prisonnier, une grande marque de faveur.— L'envie se déchaîne contre Praslin et pourquoi. — Le grand-prieur n'obtient pas de servir. — Feuquières éprouve le même désagrément. — Son étrange caractère. — Colandre admis à traiter d'un régiment, mais avec des restrictions. — La Feuillade fait tout-à-coup maréchal-de-camp.

Une affaire principale tenait en grande attention. C'était le commandement de l'armée d'Italie. Il était urgent d'y pourvoir. Le lendemain vendredi, le roi, au sortir de sa messe, entra chez madame de Maintenon, où Chamillart fut quelque temps en tiers. Tout ce qui était à Marly était dans les salons, attendant le choix du général qu'on voyait bien qui s'allait déclarer. Ma curiosité m'y porta comme les autres. Chamillart sortit, vit M. le prince de Conti, alla lui dire un mot. Chacun le crut l'élu; on applaudit, mais l'erreur ne dura guère. Chamillart fut fort court avec lui, s'avança lentement cherchant des yeux, et, apercevant Harcourt, alla droit à lui. Alors on ne douta plus, et tous les yeux s'arrêtèrent sur eux. Rien ne se mariait mieux avec le desir du roi d'Espagne d'aller en Italie, et d'y avoir ce général sous lui. Mais Harcourt en était alors à cet assaut du conseil dont je viens de parler, et au plus fort de ses espérances que lui-même n'avait pas encore détruites, en parlant avec ce grand mépris des ministres au roi, comme il fit depuis. Il n'eut donc garde d'accepter un commandement qui anéantissait toutes ses mesures si avancées pour entrer dans le conseil. Il se défendit sur sa santé et refusa. Lui

et Chamillart parlèrent à l'écart assez long-temps avec action. Tout ce qu'il y avait là d'yeux n'en perdaient aucune, et on vit enfin ces deux hommes se séparer, et Chamillart seul retourner chez madame de Maintenon. Il y fut peu et ressortit. La curiosité était plus allumée. Il s'avança, chercha des yeux, et fut joindre M. de Vendôme. Leur conversation fut très courte. Tous deux ensemble allèrent chez madame de Maintenon. Alors on fut assuré du choix et de l'acceptation. Il fut déclaré lorsque le roi passa dans son appartement. Le soir il fut long-temps chez madame de Maintenon avec le roi et Chamillart, prit congé et s'en alla à Paris pour partir le surlendemain pour l'Italie. Le roi lui donna 4,000 louis pour son équipage.

Le dépit de M. le duc d'Orléans et des princes du sang fut extrême et fort marqué. Ils n'en tombèrent que plus rudement sur le maréchal de Villeroy, que le roi en toutes occasions prit à tâche de défendre, jusqu'à dire en public qu'on ne l'attaquait que par jalousie de ce qu'il avait beaucoup d'amitié pour lui. Le mot de favori, qui ne lui était jamais sorti de la bouche, lui échappa même une fois. Il lui écrivit une lettre la plus obligeante qu'il fut possible, et la lui envoya ouverte, pour que les ennemis n'en eussent point de soupçon, et qu'eux-mêmes vissent quelle était son estime et son amitié pour lui. Quoiqu'il n'eût aucune familiarité avec la maréchale de Villeroy, il lui fit dire mille choses agréables par son fils, par M. le Grand et par d'autres, et, après Marly, la vit en particulier long-temps et la combla de bontés. Il la vit plusieurs fois de la sorte pendant l'absence de son mari, dont il ne se lassa point de se montrer le défenseur.

Mais l'envie est une cruelle passion ; Praslin l'éprouva. Des plus grandes louanges on passa au regret de la ré-

compense. Il fut lieutenant-général avant d'avoir pu savoir qu'il était maréchal-de-camp. De raisons on n'en pouvait dire; les femmes criaient en place de raisons; et la comtesse de Roucy, entre autres, qui en était furieuse, fut de meilleure foi, car l'ayant poussée à bout, elle me répondit, acculée et dans l'excès de sa colère, qu'enfin Praslin était lieutenant-général, et que son mari ne l'était pas, lequel mari était lors à la cour.

M. le duc d'Orléans et les princes du sang n'en eurent pas moins contre M. de Vendôme. Ils sentaient, il y avait long-temps, la résolution du roi à ne se servir d'aucun d'eux, et sa préférence pour la naissance illégitime. Cette dernière les outra. Vendôme, qui le comprit dans le peu d'heures qu'il demeura à Marly et à Paris, entre sa nomination et son départ, ne cessa de répandre qu'il ne devait son choix qu'au refus d'Harcourt, et d'émousser ainsi le dépit des princes, tandis qu'il se fit un mérite de ne rien refuser, même le reste d'un autre, pour montrer son attachement à la personne du roi, et son desir d'essayer à contribuer au bien de l'état.

Le grand-prieur, intimement uni avec son frère, eut la douleur de n'être point employé, et d'essuyer même le refus d'aller servir sous lui en Italie. Sa crapule journalière, sa vie honteuse, plusieurs frasques qu'il avait hasardées sur la faveur de sa naissance et sur celle de son frère, reçurent enfin ce coup de caveçon dont il eut grande peine à revenir dans la suite.

Feuquières, lieutenant-général, reçut le même refus. C'était un homme de qualité, d'infiniment d'esprit et fort orné, d'une grande valeur, et à qui personne ne disputait les premiers talens pour la guerre, mais le plus méchant homme qui fût sous le ciel, qui se plaisait au mal pour le mal, et à perdre d'honneur qui il pouvait, même sans aucun profit. Dangereux au dernier point pour un géné-

ral d'armée, qui ne se pouvait fier ni à ses conseils ni à son exécution, tant il était hardi à faire échouer les entreprises pour la malice d'en perdre quelqu'un, comme il fit Bullonde à Coni, comme il ne tint pas à lui à la bataille de Neervinden, où il ne chargea ni ne branla jamais, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, et comme le duc d'Elbœuf le lui reprocha devant toute l'armée, parce qu'il voulait perdre M. de Luxembourg, en lui faisant perdre la bataille, lequel l'avait demandé pour le remettre sur l'eau, et qui avec raison n'en voulut jamais plus. Il avait joué les mêmes tours aux autres généraux d'armée; pas un d'eux n'en voulait, et avec d'autant plus de raison, que sa capacité n'était qu'à craindre. M. le maréchal de Lorge l'avait aussi tiré de l'oisiveté; il en reçut la même reconnaissance que M. de Luxembourg. Il ne tint pas à lui qu'il ne fît battre son armée à ne s'en pas relever; et la chose devint par le hasard si grossière, et le cri si général, que pour peu que M. de Lorge eût voulu, sa tête aurait couru grand risque. Les mémoires qu'il a laissés, et qui disent avec art tout le mal qu'il peut de tous ceux avec qui et surtout sous qui il a servi, sont peut-être le plus excellent ouvrage qui puisse former un grand capitaine, et d'autant plus d'usage qu'ils instruisent par les examens et les exemples, et font beaucoup regretter que tant de capacité, de talent, de réflexion se soient trouvés unis à un cœur aussi corrompu et à une aussi méchante âme, qui les ont tous rendus inutiles par leur perversité. Il avait épousé l'héritière d'Hocquincourt, qui la devint par l'évènement. Il acheva sa vie abandonné, abhorré, obscur et pauvre. Son fils unique mourut sans enfans, sa fille fut misérablement mariée.

Colandre, lieutenant aux gardes, qui s'était distingué partout où il s'était trouvé, et dont la figure intéressait les dames, eut l'agrément d'un régiment et traita de celui

de la Reine-Infanterie; mais le roi arrêta le marché, et trouva que Colandre, fils de le Gendre, riche négociant de Rouen, n'était pas fait pour être colonel de régimens de cette sorte. Les maximes ont changé depuis, c'est ce qui m'a engagé à ne pas omettre ce fait, que je pourrais grossir de beaucoup d'autres et plus marqués encore à l'égard d'autres corps.

La Feuillade ne tarda pas à profiter de l'alliance qu'il venait de contracter. Chamillart le fit faire maréchal-de-camp sous la cheminée, et partir pour l'Italie, et aussitôt après il fut déclaré. Ainsi, il ne fut point brigadier, et fit tomber encore son régiment à un Aubusson.

CHAPITRE XXIV.

Madame de Chambonas dame d'honneur de la duchesse du Maine. — Changement chez Madame. — Maréchale de Clerembault. — Sa passion pour le jeu. — Ce qu'elle dit à la mort de sa sœur. — Comtesse de Beuvron. — Mort de Fouquet évêque d'Agde. —Le père Camille se fixe en Lorraine.—Son caractère. —Sourdis. — Mariage de sa fille avec le fils de Saint-Pouenge. — Mariage du duc de Richelieu avec la marquise de Noailles. —Mort du bailly d'Auvergne. — Médailles du roi. —Travail dont je consens à me charger. —La gloire de Louis XIII inspire de la jalousie. — Le comte de Toulouse va à Toulon avec le comte d'Estrées. —Monseigneur le duc de Bourgogne en Flandre avec le maréchal de Boufflers et le marquis de Bedmar. — Le maréchal d'Estrées en Bretagne. — Chamilly à La Rochelle. — Cattinat sur le Rhin. — Son sage et curieux éclaircissement avec le roi et Chamillart. — Jugement arbitral du pape entre l'électeur palatin et Madame qui proteste.

MADAME du Maine et madame de Manneville, fille de Montchevreuil et sa dame d'honneur, se lassèrent

l'une de l'autre. La princesse peu-à-peu avait secoué tous les jougs, même celui du roi et de madame de Maintenon, qui enfin la laissèrent vivre à son gré. Ce reste de lien lui déplut; M. du Maine tremblait devant elle. Il mourait toujours de peur que la tête ne lui tournât. Elle prit madame de Chambonas, que personne ne connaissait, et dont le mari était déjà à M. du Maine, capitaine de ses gardes, comme gouverneur de Languedoc.

En même temps Madame fit un changement chez elle, dans lequel le roi entra, et qui se régla chez elle à Marly, dans une visite que le roi lui rendit un matin en revenant de la messe. Elle congédia ses filles d'honneur avec leur gouvernante en leur donnant des pensions, et prit auprès d'elle, mais sans titre ni nom, la maréchale de Clerembault et la comtesse de Beuvron, qu'elle avait toujours fort aimées, mais sur lesquelles Monsieur, qui les haïssait, l'avait toujours fort contrainte. Toutes deux étaient veuves, la comtesse de Beuvron pauvre, et toutes deux n'avaient rien de mieux à faire. Elle leur donna 4,000 livres de pension à chacune. Le roi leur donna un logement à Versailles; elles suivirent Madame partout, et furent sans demander de tous les voyages de Marly.

La maréchale de Clerembault était fille de Chavigny, secrétaire d'état, dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, à l'occasion de mon père, et sœur entre autres de l'évêque de Troyes, de la retraite duquel j'ai parlé, et qui reviendra encore sur la scène. Elle était gouvernante de la reine d'Espagne, fille de Monsieur, qui se prit à elle de diverses choses et la chassa assez malhonnêtement. Elle était parente assez proche et fort amie de M. et madame la chancelière, et allait souvent à Pontchartrain avec eux. C'est où je l'ai fort vue et chez eux à la cour. C'était une vieille très singulière, et quand elle était en liberté

et qu'il lui plaisait de parler, d'excellente et de très plaisante compagnie, pleine de traits et de sel qui coulaient de source, sans faire semblant d'y toucher et sans aucune affectation. Hors de là des journées entières sans dire une parole; étant jeune, elle avait pensé mourir de la poitrine, et avait eu la constance d'être une année entière sans proférer un mot. Avec sa tranquillité, son indifférence, sa froideur naturelle, l'habitude lui en était restée. On ne saurait avoir plus d'esprit qu'elle en avait, ni d'un tour plus singulier. Quoique venue fort tard à la cour, elle en était passionnée et instruite à surprendre de tout ce qui s'y passait, dont, quand elle daignait en prendre la peine, les récits étaient charmans; mais elle ne se laissait aller que devant bien peu de personnes et bien en particulier.

Avare au dernier point, elle aimait le jeu passionnément, et ces conversations particulières et resserrées, et rien du tout autre chose. Je me souviens qu'à Pontchartrain, par le plus beau temps du monde, elle se mettait, en revenant de la messe, sur le pont qui conduit aux jardins, s'y tournait lentement de tous côtés, puis disait à la compagnie : « Pour aujourd'hui, me voilà bien promenée, oh bien! qu'on ne m'en parle plus, mettons-nous à jouer tout-à-l'heure »; et de ce pas prenait des cartes qu'elle n'interrompait que le temps des deux repas, et trouvait mauvais encore qu'on la quittât à deux heures après minuit. Elle mangeait peu, souvent sans boire, au plus un verre d'eau. Qui l'aurait crue, on eût fait son repas sans quitter les cartes. Elle savait beaucoup en histoire et en sciences, et jamais il n'y paraissait. Toujours masquée en carrosse, en chaise, à pied par les galeries : c'était une ancienne mode qu'elle n'avait pu quitter, même dans le carrosse de Madame. Elle disait que son teint s'élevait en croûte sitôt que l'air le frappait; en effet, elle le conserva beau toute

sa vie, qui passa quatre-vingts ans, sans d'ailleurs avoir jamais prétendu en beauté. Avec tout cela, elle était fort considérée et comptée. Elle prétendait connaître l'avenir par des calculs et de petits points, et cela l'avait attachée à Madame, qui avait fort ces sortes de curiosités; mais la maréchale s'en cachait fort.

Il faut donner le dernier trait à cette espèce de personnage. Elle avait une sœur religieuse à Saint-Antoine à Paris, qui, à ce qu'on disait, avait pour le moins autant d'esprit et de savoir qu'elle : c'était la seule personne qu'elle aimât. Elle l'allait voir très souvent de Versailles; et, quoique très avare, mais fort riche, elle l'accablait de présens. Cette fille tomba malade; elle la fut voir et y envoya sans cesse. Lorsqu'elle la sut fort mal et qu'elle comprit qu'elle n'en reviendrait pas : « Oh bien, dit-elle, ma pauvre sœur, qu'on ne m'en parle plus »! Sa sœur mourut, et oncques depuis elle n'en a parlé ni personne à elle. Pour ses deux fils, elle ne s'en souciait point, et n'avait pas grand tort, quoiqu'en grande mesure avec elle; elle les perdit tous deux, il n'y parut pas et dès les premiers momens.

La comtesse de Beuvron était une autre femme à qui, non plus qu'à la maréchale de Clerembault, il ne fallait pas déplaire, et qui était extrêmement de mes amies. Elle était fille de condition de Gascogne; son père s'appelait le marquis de Théobon, du nom de Rochefort. Elle était fille de la reine lorsqu'elle épousa le comte de Beuvron, frère de la duchesse d'Arpajon et du comte de Beuvron, père du duc d'Harcourt, desquels j'ai parlé plus d'une fois. Le comte de Beuvron était capitaine des gardes de Monsieur, dont j'ai fait mention à propos de la mort de la première femme de ce prince. Elle en était veuve en 1688, sans enfans et était pauvre. Des intrigues du Palais-Royal la firent chasser par Monsieur, au grand déplaisir de Ma-

dame, qui fut plusieurs années sans avoir permission de la voir, et qui ne la vit enfin que rarement et à la dérobée dans des couvens à Paris. Elle lui écrivait tous les jours de sa vie, et en recevait réponse par un page qu'elle envoyait exprès. Elle était intimement unie avec la famille de son mari, et notre liaison avec la comtesse de Roucy, fille unique de la duchesse d'Arpajon, où elle était sans cesse, forma la nôtre avec elle; mais elle n'était revenue à la cour qu'à la mort de Monsieur, qui la lui avait fait défendre. C'était une femme qui avait beaucoup d'esprit et de monde, et qui, à travers de l'humeur et une passion extrême pour le jeu, était fort aimable et très bonne et sûre amie.

L'évêque d'Agde mourut vers ce temps-ci fort riche en bénéfices. Il était frère du surintendant Fouquet, mort à Pignerol en 1680, après vingt années de prison, de l'archevêque de Narbonne et de l'abbé Fouquet si connu en son temps, mort deux mois avant son frère, à la disgrâce duquel ses imprudences et ses folies avaient eu grande part. Il fut en 1656 chancelier de l'ordre, et en même temps Guénegaud, secrétaire d'état, fut garde-des-sceaux de l'ordre qu'on désunit de la charge de chancelier qu'ils achetèrent de M. Servien. La disgrâce du surintendant leur frère les dépouilla des marques de l'ordre, fit réunir la charge de chancelier aux sceaux de l'ordre, entre les mains de Guénegaud en 1661, et confina ses frères dans un exil. M. d'Agde changea souvent de lieu, et eut enfin permission de demeurer à Agde sans en sortir le reste de ses jours. Il fut chancelier de l'ordre sur la démission de son frère en 1659.

Carlingford, milord irlandais, qui avait été gouverneur de M. de Lorraine de la main de l'empereur à qui il était fort attaché, avait suivi son pupille dans ses états à la paix de Ryswick; il était grand-maître de sa maison

et à la tête de son conseil. Devenu feld-maréchal de l'empereur, il desira retourner à Vienne. M. le Grand, qui avait beaucoup d'enfans et peu de patrimoine, trouva jointure à mettre le père Camille à la place de Carlingford pour la charge et pour de plus fortes pensions encore. Il le fit trouver bon au roi, et le père Camille alla se fixer en Lorraine où il ne fut pas plus goûté qu'il ne l'était ici. C'était un homme de peu d'esprit, fort glorieux, particulier, qui avala toute sa vie beaucoup de vin fort tristement; une espèce de fagot d'épine, mais ruminant toujours à part soi la grandeur de sa maison, et qui n'avait des Guise qu'il regrettait que la valeur et la volonté. Il avait toujours servi et n'était point marié, du reste honnête homme.

Saint-Pouenge fit un grand mariage pour son fils avec la fille unique de Sourdis, chevalier de l'ordre, dont il avait été toute sa vie ami intime. La débauche les avait unis, et cette amitié suppléa au mérite pour l'avancement. Sourdis se fit battre auprès de Nuits avec tant d'ignorance, et s'en tira si honteusement à l'ouverture de la guerre précédente, en 1689, que M. de Louvois n'osant plus l'employer dans les armées, mais pressé par Saint-Pouenge, l'envoya commander en Guyenne. Il s'y conduisit avec tant de crapule, et si misérablement d'ailleurs, qu'il ne put y être soutenu davantage. Le commandement de la province lui fut ôté, et un successeur envoyé à sa place. Sourdis, enchanté de sa maîtresse à soixante-dix ans, ne put quitter Bordeaux parce qu'elle voulait y demeurer, et y survécut ainsi à lui-même. A la fin la honte de sa vie obligea à l'en faire sortir. Il ne put s'en éloigner et se confina dans une de ses terres en Guyenne. Un homme si peu soigneux de son honneur donna sa fille au fils de son ancien ami et protecteur, sans compter pour rien l'inégalité du mariage de son héritière à

qui il devait laisser de grands biens qu'elle eut en effet, et qu'il ne lui fit pas long-temps attendre. Il mourut en grand affaiblissement d'esprit, fort vieux et veuf depuis longues années sans s'être remarié.

Le duc de Richelieu, vieux et veuf deux fois, épousa en troisièmes noces une Rouillé, veuve du marquis de Noailles, frère du duc, du cardinal et du bailly de Noailles, dont elle avait une fille unique. Elle était fort riche et voulait un tabouret. M. de Richelieu qui l'était fort aussi, mais qui avec des biens substitués et une conduite fort désordonnée en était toujours aux expédiens, lui donna le sien pour se remettre à flot, et n'avait aussi qu'un fils unique. En s'épousant, ils arrêtèrent le mariage de leurs enfans, dont ils passèrent et signèrent le contrat en attendant qu'ils fussent en âge de se marier. Le vieux couple avait de l'esprit, mais l'humeur de part et d'autre peu concordante, ce qui donna des scènes au monde. Malgré ce second mariage de la duchesse de Richelieu, elle demeura toute sa vie dans l'union la plus intime avec la famille de son premier mari, surtout avec le cardinal de Noailles.

Celle du comte d'Auvergne, et lui-même, se trouvèrent fort soulagés par la mort du bailly d'Auvergne, son fils aîné, que l'indignité de toute la suite de sa vie, et celle de son combat avec Quailus dont j'ai parlé en son temps, avaient chassé du royaume, fait déshériter et jeté malgré lui dans l'ordre de Malte, menaçant souvent de réclamer contre ses vœux.

Il sembla que les flatteurs du roi prévissent alors que le terme des prospérités de son règne fût arrivé, et qu'ils n'auraient désormais à le louer que de sa constance. Ce grand nombre de médailles frappées en toutes sortes d'occasion où les plus communes n'étaient pas même oubliées, fut ramassé, gravé et destiné à une histoire

métallique. L'abbé Tallemand, Tourel et Dacier, trois savans principaux de l'Académie française avaient été chargés de l'explication de ces médailles, à mettre à côté de chacune dans un gros volume de la plus magnifique impression du Louvre. Il fallut une préface, et comme cette sorte d'histoire commençait à la mort de Louis XIII, sa médaille fut nécessairement mise à la tête du livre, et engageait ainsi à dire quelque chose de ce prince dans cette préface. Quelqu'un de leur connaissance s'avisa de ma juste reconnaissance, et crut qu'elle me prêterait ce que je n'avais pas de moi-même pour le morceau de la préface qui devait regarder Louis XIII, ou pour mettre sous sa médaille qui devait être à la tête de celles de Louis XIV. On me proposa de la faire. L'esprit fut la dupe du cœur, et sans consulter mon incapacité, j'y consentis à condition qu'on m'en épargnerait le ridicule dans le monde, et qu'on m'en garderait fidèlement le secret.

Je le fis donc, et je m'y tins en garde contre moi-même, toujours occupé de ne pas obscurcir le fils par le père dans un ouvrage tout à la gloire du premier et où le second n'entrait que par accident et par la nécessité de mon introduction. Mon thème fait, et il ne me fallut guère qu'une matinée parce qu'il ne devait pas être fort étendu, je le donnai. J'eus le sort des auteurs, ma pièce fut louée, et ne parut excéder en rien. Je m'en applaudis, ravi d'avoir consacré deux ou trois heures à ma juste reconnaissance, car je n'y en mis pas davantage.

Quand ce fut à l'examen pour l'insérer, ces messieurs furent effrayés. Il est des vérités dont la simplicité sans art jette un éclat qui efface tout le travail d'une éloquence qui grossit ou qui pallie: Louis XIII fournit de celles-là en abondance. Je m'étais contenté de les montrer, mais ce crayon

ternissait les tableaux suivans, à ce qu'il parut à ceux qui les ornaient. Ils s'appliquèrent donc à élaguer, à affaiblir, à voiler tout ce qu'ils purent pour n'obscurcir pas leur héros par une comparaison qui se faisait d'elle-même. Ce travail leur fut ingrat; ils s'aperçurent enfin que ce n'était pas moi qu'ils avaient à corriger, mais la chose même dont le lustre naissant de soi-même ne se pouvait éteindre que par la suppression ; ils sentirent le mensonge de cette sorte de correction, que, taisant certains faits, certaines vérités, ils ne pouvaient les omettre toutes, et toutes à leurs yeux étaient de nature à offusquer leur sujet. Cet embarras, grossi de l'esprit dominant de l'adulation, les détermina enfin à donner leur ouvrage avec la médaille sèche de Louis XIII en tête, sans parler de ce prince qu'en deux mots et uniquement pour marquer que sa mort fit place à son fils sur le trône. Les réflexions sur ce genre d'iniquité mèneraient trop loin. Elle ne fut pas étendue à mon égard; je demeurai sous le silence qui m'avait été promis.

Chamillart faisait affaires sur affaires. Il fallait fournir aux dépenses immenses des armées. Vendôme, conduit par M. du Maine, qui l'était lui-même par madame de Maintenon, envoyait continuellement des courriers pour vanter sa vigilance, ses projets, et surtout pour grossir les bagatelles que le voisinage des quartiers ennemis produisaient assez souvent, et toujours fort légèrement, avec les nôtres. Le comte d'Estrées, revenu de Naples à Toulon, vint faire un tour de huit jours à Paris. Il reçut les ordres du roi pour aller prendre le roi d'Espagne à Barcelone et le conduire à Naples, revenir incontinent après à Toulon, où le comte de Toulouse devait se rendre pour aller à la mer et faire pour la première fois sa charge d'amiral. Cette déclaration qui pourtant n'était qu'une suite de sa charge, et qui n'avait rien de commun

avec la terre ne laissa pas d'être un renouvellement de douleur pour M. le duc d'Orléans et les deux princes du sang. En même temps le maréchal de Boufflers fut choisi pour commander l'armée de Flandre sous monseigneur le duc de Bourgogne, où le marquis de Bedmar commanda les troupes d'Espagne. Le maréchal d'Estrées fut envoyé en Bretagne; et Chamillart, ami de Chamilly ou plutôt leurs deux femmes, prit occasion de l'oisiveté où on le laissait avec injustice, pour le remettre à flot, et lui procurer le commandement de La Rochelle et des provinces voisines jusqu'au Poitou inclus; tous eurent quelques officiers-généraux sous eux. Beuvron et Mattignon allèrent en Normandie.

Pour l'armée du Rhin, il fallut avoir recours à Cattinat. Il était presque toujours depuis son retour d'Italie à sa petite maison de Saint-Gratien, par-delà Saint-Denis, où il ne voyait que sa famille et ses amis particuliers en très petit nombre, portant avec sagesse l'injustice et le peu de compte qu'on avait tenu de lui depuis son retour d'Italie. Chamillart lui manda qu'il avait ordre du roi de l'entretenir. Cattinat vint chez lui à Paris; il y apprit sa destination; il s'en défendit; la dispute fut longue; il ne se rendit qu'avec une extrême peine et par la nécessité seule de l'obéissance. Le lendemain matin, 11 mars, il se trouva à la fin du lever du roi, qui le fit entrer dans son cabinet. La conversation fut aimable de la part du roi, sérieuse et respectueuse de celle de Cattinat. Le roi qui s'en aperçut le voulut ouvrir davantage, lui parla d'Italie et le pressa de s'expliquer avec lui à cœur ouvert de ce qui s'y était passé. Cattinat s'en excusa, répondit que c'étaient toutes choses passées, très inutiles maintenant à son service, uniquement bonnes à lui donner mauvaise opinion de gens dont il avait paru qu'il aimait à se servir, et au reste à nourrir des inimitiés

éternelles. Le roi admira cette vertu et cette sagesse, mais il voulut néanmoins approfondir certaines choses, tant pour justifier son propre mécontentement du maréchal que pour démêler qui de lui ou de son ministre avait eu tort, pour les rapprocher ensuite dans la nécessité du commerce que le commandement de l'armée leur allait donner ensemble. Il allégua donc à Cattinat des faits importans, les uns dont il n'avait rendu aucun compte, d'autres qu'il avait entièrement tus et qui lui étaient revenus d'ailleurs.

Cattinat qui par sa conversation de la veille avec Chamillart avait eu soupçon que le roi lui en dirait quelque chose, avait apporté ses papiers à Versailles. Sûr de son fait, il maintint au roi qu'il ne lui avait rien tu, ni manqué à rendre à lui-même ou à Chamillart un compte détaillé de ces mêmes choses dont le roi lui parlait alors, et le supplia avec instance de permettre à un de ces garçons bleus qui sont toujours dans les cabinets, pour aller chez lui chercher sa cassette sans que lui-même en sortît, d'où il tirerait les preuves des vérités qu'il avançait, et que Chamillart, s'il était présent, n'oserait désavouer. Le roi le prit au mot et envoya quérir Chamillart.

Le roi en tiers leur répéta ce qui venait de se passer entre lui et Cattinat. Chamillart répondit d'une voix embarrassée qu'il n'était pas besoin d'attendre la cassette de Cattinat, parce qu'il convenait qu'il accusait vrai en tout et partout. Le roi bien étonné lui reprocha l'infidélité de son silence, et d'avoir causé par sa confiance en lui l'extrême mécontentement qu'il avait eu de Cattinat. Chamillart, les yeux bas, laissa dire, mais comme il sentit que la colère s'allumait : « Sire, dit-il, vous avez raison, mais ce n'est pas ma faute. — Et de qui donc? reprit le roi vivement, est-ce la mienne? — Non plus sire,

continua Chamillart en tremblant, mais j'ose vous dire avec la plus exacte vérité que ce n'est pas aussi la mienne». Le roi insistant il fallut bien accoucher, et Chamillart lui dit qu'ayant montré les lettres de Cattinat à madame de Maintenon, parce qu'il jugeait que leur contenu, le même dont le roi reprochait le silence ou la négligence, lui ferait beaucoup de peine et d'embarras, elle n'avait jamais voulu qu'elles allassent jusqu'à sa majesté, et que lui ayant insisté qu'il y allait de sa fidélité à ne rien supprimer et à ne rien ordonner de soi-même, comme venant du roi, et de sa perte si cette faute si principale venait jamais à être découverte, madame de Maintenon lui avait répondu de tout, et défendu si étroitement de donner au roi la moindre connaissance de ces lettres, qu'il n'avait jamais osé passer outre. Il ajouta que madame de Maintenon n'était pas loin, et qu'il suppliait le roi de lui demander la vérité de cette affaire.

A son tour, le roi plus embarrassé que Chamillart, baissant aussi la voix, dit qu'il n'était pas concevable jusqu'o madame de Maintenon portait ses inquiétudes, pour aller au-devant de tout ce qui pouvait le fâcher, et sans plus rien trouver mauvais, se tourna au maréchal, et lui dit qu'il était ravi d'un éclaircissement qui lui faisait voir que personne n'avait tort; ajouta en général mille choses gracieuses au maréchal, le pria de bien vivre avec Chamillart, et se hâta de les quitter, et d'entrer dans ses cabinets.

Cattinat plus honteux de ce qu'il venait de voir et d'entendre, que content d'une justification si entière, fit des honnêtetés à Chamillart, qui, encore hors de lui d'une explication si périlleuse, les reçut et les rendit du mieux qu'il put. Ils ne les prolongèrent pas, ils sortirent ensemble du cabinet, et le choix de Cattinat pour l'armée du Rhin fut déclaré. Les réflexions se présentent ici

d'elles-mêmes. Le roi vérifia le fait le soir avec madame de Maintenon. Ils n'en furent que mieux ensemble. Elle approuva Chamillart, mis au pied du mur, d'avoir tout avoué, et ce ministre n'en fut que mieux traité de l'un et de l'autre.

Le pape, de qui le roi avait lieu d'être extrêmement content sur Naples et Sicile, quoiqu'il n'eu eût pas encore voulu donner l'investiture au roi d'Espagne, rendit un jugement dont on ne fut pas satisfait, entre Madame et l'électeur Palatin. Ce prince, chef de la branche palatine de Neubourg, et frère de l'impératrice, avait succédé au frère de Madame, mort sans enfans, à l'électorat palatin. Madame était héritière, tant du mobilier qui allait fort loin, que de ce que l'électeur son frère pouvait laisser de fiefs féminins. La discussion durait depuis long-temps, et n'ayant pu être terminée par la paix de Ryswick, le jugement y avait été renvoyé à l'empereur et au roi, et au cas qu'ils ne pussent convenir, au pape, pour prononcer la confirmation de la sentence arbitrale de l'un ou de l'autre monarque. L'abbé de Thésue, frère du secrétaire des commandemens de feu Monsieur, et de M. le duc d'Orléans ensuite, était à Rome, à la suite de cette affaire, sur laquelle il avait été diversement prononcé à Vienne et ici, et de sept consulteurs nommés par le pape, trois furent d'avis de confirmer la sentence rendue par le roi, et les quatre autres de réduire Madame, pour toutes ses prétentions, à toucher de l'électeur palatin 300,000 écus romains, en défalquant même ce qu'elle pouvait déjà avoir reçu de ce prince. Le pape embrassa ce dernier avis, que confirma sa sentence arbitrale. On prétendit ainsi qu'il avait passé son pouvoir, et l'abbé de Thésuc, au nom et comme procureur de Madame, protesta contre ce jugement d'une manière solennelle.

CHAPITRE XXV.

Mort du roi Guillaume III d'Angleterre.—Consultation qu'il a faite incognito à un médecin célèbre et réponse peu consolante qu'il en avait reçue. — Le roi ne prend pas le deuil du roi Guillaume et défend aux parens de ce prince de le porter. — Mariage du frère de Chamillart. — Epoque d'un usage ridicule. — Plusieurs morts. — Etats de Catalogne. — Départ du roi d'Espagne pour l'Italie et de la reine pour Madrid par l'Aragon. — — Comte d'Estrées grand d'Espagne. — Autres grâces accordées par Philippe V. — Cardinal Borgia et la bulle d'Alexandre VI. — Philippe V à Naples. — Cardinal Grimani. — Louville à Rome obtient un légat *à latere* vers Philippe V. — Cardinal de Médicis.

Le roi Guillaume, tout occupé d'armer l'Europe entière contre la France et l'Espagne, avait fait un voyage en Hollande, pour mettre la dernière main à ce grand ouvrage, entamé par lui, dès l'instant qu'il fut informé des dernières dispositions de Charles II, et il était dans sa maison de chasse de Loo, au plus fort de cette occupation, lorsqu'il apprit la mort du roi son beau-père, de la manière dont je l'ai racontée, et la reconnaissance que le roi avait faite du prince de Galles, en qualité de roi d'Angleterre, qui donna toute liberté au roi Guillaume d'éclater partout, et d'agir à découvert. Il prit le deuil en violet, drapa, se hâta d'achever en Hollande tout ce qui assurait cette formidable ligue, à laquelle ils donnèrent le nom de grande alliance, et s'en retourna en Angleterre animer la nation, et chercher des secours pécuniaires dans son parlement.

Ce prince usé avant l'âge, par les travaux et les affaires

qui firent le tissu de toute sa vie, avec une capacité, une adresse, une supériorité de génie qui lui acquit la suprême autorité en Hollande, la couronne d'Angleterre, la confiance, et pour en dire la vérité, la dictature parfaite de toute l'Europe, excepté la France, était tombé dans un épuisement de forces et de santé qui, sans attaquer ni diminuer celle de l'esprit, ne lui fit rien relâcher des travaux infinis de son cabinet, et dans une difficulté de respirer qui avait fort augmenté l'asthme qu'il avait depuis plusieurs années. Il sentait son état, et ce puissant génie ne le désavouait pas. Il fit faire des consultations aux plus célèbres médecins de toute l'Europe sous des noms feints, entre autres une à Fagon, sous le nom d'un curé, lequel, y donnant de bonne foi, la renvoya sans ménagement et sans conseil autre que celui de se préparer à une mort prochaine. Le mal augmentant ses progrès, Guillaume consulta de nouveau, mais à découvert, Fagon qui reconnut la maladie du curé. Il ne changea pas d'avis, mais il fut plus considéré, et prescrivit avec un savant raisonnement les remèdes qu'il jugea les plus propres, sinon pour guérir, au moins pour allonger. Ces remèdes furent suivis et soulagèrent; mais enfin, les temps étaient arrivés où Guillaume devait sentir que les plus grands hommes finissent comme les plus petits, et voir le néant de ce que le monde appelle les plus grandes destinées. Il se promenait encore quelquefois à cheval, il s'en trouvait soulagé, mais n'ayant plus la force de s'y tenir, par sa maigreur et sa faiblesse, il fit une chute qui précipita sa fin par sa secousse. Elle fut aussi peu occupée de religion que l'avait été toute sa vie. Il ordonna de tout, et parla à ses ministres et à ses familiers avec une tranquillité surprenante et une présence d'esprit qui ne l'abandonna point jusqu'au dernier moment. Quoique accablé de vomissemens et de dévoiement dans

les derniers jours de sa vie, uniquement rempli des choses qui la regardaient, il se vit finir sans regret avec la satisfaction d'avoir cousommé l'affaire de la grande alliance, à n'en craindre aucune désunion par sa mort, et dans l'espérance du succès des grands coups que par elle il avait projetés contre la France. Cette pensée qui le flatta jusque dans la mort même lui tint lieu de toute consolation; cousolation frivole et cruellement trompeuse, qui le laissa bientôt en proie à d'éternelles vérités. On le soutint les deux derniers jours par des liqueurs fortes et des choses spiritueuses. Sa dernière nourriture fut uue tasse de chocolat. Il mourut le dimanche, 19 mars, sur les dix heures du matin.

La princesse Anne, sa belle-sœur, épouse du prince George de Danemark, fut en même temps proclamée reine. Peu de jours après elle déclara son mari grand-amiral et généralissime, rappela les comtes de Rochester, son oncle maternel, et de Sunderland, fameux par son esprit et ses trahisons, dans son conseil, et envoya le comte de Marlborough, si connu dans la suite, suivre en Hollande tous les plans de son prédécesseur. Portland s'y retira dès le lendemain de la mort de son maître, et ne vécut depuis qu'obscurément.

Le roi n'apprit cette mort que le samedi matin suivant par la Vrillière, à qui il était arrivé un courrier de Calais. Une barque s'était échappée malgré la vigilance qui avait fermé les ports. Le roi en garda le silence, excepté à Monseigneur et à madame de Maintenon, à qui il le manda à Saint-Cyr. Le lendemain la confirmation arriva de toutes parts, et le roi n'en fit plus un secret, mais il en parla peu et affecta beaucoup d'indifférence. Dans le souvenir de toutes les folies indécentes de Paris, lorsqu'à la dernière guerre on le crut tué à la bataille de la Boynes en Irlande, on prit par ses ordres les

précautions nécessaires pour ne pas retomber dans le même inconvénient.

Il déclara seulement qu'il n'en prendrait pas le deuil, et il défendit aux ducs de Bouillon et aux maréchaux de Duras et de Lorge, et par eux à tous les parens, de le porter, chose dont il n'y avait pas encore eu d'exemples. Le prince de Nassau, gouverneur héréditaire de Frise, nommé héritier par le testament du roi Guillaume, fut, par voie de fait, frustré de la plus grande partie par l'électeur de Brandebourg; ils eurent là-dessus des contestations dont les états-généraux, exécuteurs testamentaires, prirent connaissance. L'héritier n'y eut pas beau jeu contre un prince puissant et avide, et tout à cet égard n'est pas encore fini entre eux. Le gros de l'Angleterre le pleura et presque toutes les Provinces-Unies. Quelques bons républicains seulement respirèrent en secret, dans la joie d'avoir recouvré leur liberté. La grande alliance fut très sensiblement touchée de cette perte; mais elle se trouva si bien cimentée, que l'esprit de Guillaume continua de l'animer, et Heinsius, sa créature la plus confidente, élevé par lui au poste de pensionnaire de Hollande, le perpétua, et l'inspira à tous les chefs de cette république, à leurs alliés et à leurs généraux, tellement qu'il ne parut pas que Guillaume ne fût plus. M. Le prince de Conti, M. d'Isenghien et plusieurs seigneurs français se présentèrent comme créanciers ou héritiers de la succession du roi Guillaume, comme prince d'Orange, qui, outre Orange, avait des terres en Franche-Comté et ailleurs. Le roi leur permit de suivre leurs prétentions, dont il se forma plusieurs procès entre eux avec peu de profit pour aucun.

Je ne mettrais pas ici une chose aussi peu considérable que le mariage du frère de Chamillart, s'il ne ser-

vait d'époque à quelque chose d'extrêmement ridicule, mais que le monde, si souvent glorieux mal à-propos et toutefois toujours si bas et si rampant devant la faveur et la puissance, a parfaitement adopté en tous les imitateurs depuis de cette même sottise. Chamillart avait deux frères, qui, on peut dire, excellaient en imbécillité : l'évêque de Dol, à qui il fit donner Senlis ensuite, et à qui il fallait donner Condom, et ne l'en laisser jamais sortir ensuite, mais le meilleur homme du monde; l'autre, méchant autant que sa sottise le lui pouvait permettre, et à qui la faveur et le ministère avaient tourné la tête de vanité. Il s'appelait le chevalier Chamillart, et il était, je ne sais comment, devenu capitaine de vaisseau. Son frère, déjà mal avec Pontchartrain, le tira de la marine, le fit maréchal-de-camp tout d'un coup, et lui fit épouser la fille unique de Guyet, maître des requêtes, très riche et très bien faite, dont il fit le père intendant des finances, qui n'en était pas plus capable que le marin son gendre des fonctions de maréchal-de-camp. Depuis long-temps tout cadet usurpe le nom de chevalier. Il ne pouvait être porté par un homme marié, celui-ci s'appela donc le comte de Chamillart. Le *de* s'usurpait aussi depuis long-temps par qui voulait, mais de marquiser ou de comtiser son nom bourgeois de famille, c'en fut le premier exemple. En même temps Dreux, gendre de Chamillart, s'appela le marquis de Dreux. Il eut tort, il fallait prendre le titre de comte, cela se fût mieux incrusté sur les comtes de Dreux sortis de la maison royale ; ce fut sans doute une modestie dont il lui fallut savoir gré. On en rit tout bas, mais tout haut personne n'osait omettre ni les titres ni les *de*, ni leur disputer même dès-lors d'être des capitaines. Maints autres bourgeois ont depuis suivi cet exemple, qui dans la suite est devenu attaché aux frères des présidens à mortier des parlemens de provinces : c'est un

apanage apparemment comme Orléans l'est du frère du roi. Ceux de Paris qui ne font pas comparaison avec eux ont été du temps sans les imiter, quelques-uns enfin se sont laissés aller à cette friandise.

Le marquis de Gesvres perdit sa femme fort riche, qui laissa plusieurs enfans. Ce mariage dans lequel le roi était entré par bonté pour le marquis de Gesvres, qui n'avait rien, et que son père haïssait et ruinait, avait tiré Boisfranc, son beau-père, d'affaires très fâcheuses avec Monsieur, dont il avait long-temps été surintendant, et d'autres encore de finances avec le roi qui ne valaient pas mieux.

Je perdis aussi en même temps un ancien ami de mon père, le comte de Bagliani qui, depuis près de quarante ans était envoyé du duc de Mantoue sans être jamais sorti d'ici. C'était une espèce de colosse en hauteur et en grosseur, mais d'où sortait tout l'esprit du monde, et l'esprit le plus délicat et le plus orné. Nos ministres en avaient toujours fait un cas particulier. Il avait beaucoup d'amis, et s'était acquis une considération personnelle fort distinguée de la médiocrité du caractère dont il était revêtu. Il entendait parfaitement les intérêts divers de l'Europe; il en connaissait les cours et les intrigues, sans avoir jamais bougé d'ici, et nos ministres lui parlaient volontiers confidemment et en particulier. C'était d'ailleurs un homme droit, fort à sa place, plein d'honneur, et sans qu'il y parût d'une grande piété depuis grand nombre d'années. Ce fut le dernier des amis particuliers de mon père, que je cultivai tous jusqu'à leur mort avec soin, et que je regrettai beaucoup.

Le roi fit une perte en la mort du célèbre Jean Bart, qui a si long-temps et si glorieusement fait parler de lui à la mer. Il n'est pas besoin que je le fasse connaître. Sa majesté en fit une autre en la personne du bonhomme la

Freselière, lieutenant-général et lieutenant-général d'artillerie. J'en ai parlé ailleurs : il servait encore à quatre-vingts ans avec la vigilance d'un jeune homme et une capacité très distinguée. C'était d'ailleurs un homme plein d'honneur et de valeur, modeste et très homme de bien. Jeunes et vieux le respectaient à l'armée, et il était si aimable qu'il avait toujours chez lui la meilleure compagnie de tous âges : c'est un rare éloge à quatre-vingts ans.

Un homme de meilleure maison, et d'une situation bien singulière, mourut aussi en même temps chez lui en Bourgogne, le marquis de Thianges, du nom de Damas, dont le père était chevalier de l'ordre. Il avait épousé, en 1655, la fille aînée du premier duc de Mortemart, sœur du maréchal duc de Vivonne, de madame de Montespan, qui ne fut mariée qu'en 1663, et de l'abbesse de Fontevrault. Je réserve ailleurs à parler de cette famille, pour n'avoir rien à rappeler. Il suffira ici de dire qu'ayant eu de son mariage un fils et deux filles, sa femme l'abandonna pour s'attacher à la honteuse faveur de sa sœur, dont elle partagea au moins l'autorité et la confiance sans que leur intimité en fût jamais blessée, et qu'elle l'imita, en n'entendant jamais plus parler de son mari, dont elle quitta les armes et les livrées pour porter les siennes seules, comme madame de Montespan avait fait. M. de Thianges, sans aucune raison commune avec celles de son beau-frère, mais sentant le mépris d'une femme altière et puissante, se confina chez lui où il s'enterra dans l'oisiveté et l'obscurité. Devenu veuf en 1693, et madame de Montespan hors de la cour, il ne crut pas que ce fût la peine de revenir à Paris, après une absence de tant d'années, ni de changer une vie où il avait eu tout le temps de s'accoutumer. Ses filles n'étaient pas élevées à penser qu'elles avaient un père; lui aussi avait oublié ses filles et son gendre.

Son fils l'allait voir souvent; ainsi M. de Thianges mourut dans son château avec aussi peu de bruit qu'il y avait vécu.

Louville était arrivé à Barcelone, où il avait trouvé les états de Catalogne finis, ce qui n'était pas arrivé depuis plus d'un siècle. Après force disputes, ils avaient accordé au roi ce qu'il leur demandait, et s'étaient désistés de plusieurs privilèges qu'ils avaient tâché d'obtenir. La joie du roi d'Espagne fut grande de n'avoir plus qu'à se préparer à passer en Italie. La reine partit en même temps qu'il s'embarqua; madame des Ursins la suivit; elle passa au célèbre monastère de Notre-Dame de Mont-Serrat, allant à Sarragosse tenir les états d'Aragon.

Le comte d'Estrées reçut le roi d'Espagne avec tous les honneurs possibles. Sa petite flotte arbora le pavillon d'Espagne. Le vice-amiral n'avait pas perdu son temps pendant les huit jours qu'il avait été à la cour. Aidé des Noailles et des enfans de sa femme, il avait disposé le roi à trouver bon qu'il fût fait grand d'Espagne à cette occasion. Louville était fort bien avec eux tous, et ne fut pas indifférent à se les acquérir de plus en plus par un si grand service. Philippe V, en partant, disposa de la vice-royauté du Pérou en faveur de Castel dos Rios, son ambassadeur, qu'il avait laissé en France, et le roi eut grande part à cette grâce. L'Amirante de Castille, fort suspect, fut nommé pour venir le relever en la même qualité à Paris; et la Toison fut envoyée à Harcourt et au comte d'Ayen, qui leur était promise il y avait déjà du temps. En la leur envoyant, ils furent avertis de la porter au cou, pendue à un ruban couleur de feu ondé, comme on l'a toujours portée depuis. Quelque mal qu'Harcourt se sentît avec le roi d'Espagne depuis son retour en France, il s'opiniâtra à ne prendre point la Toison qu'il voulait faire passer à Cesane, son frère, fort

jeune, et Louville réussit enfin à y faire consentir le roi d'Espagne.

Le cardinal Borgia était du voyage et patriarche des Indes. C'était un homme très ignorant, fort bas courtisan et tout-à-fait extraordinaire. Louville était sur le même bâtiment. Il fut prié à dîner par ce cardinal le vendredi saint. Jamais homme plus surpris qu'il ne le fut, lorsqu'en se mettant à table il n'y vit que de la viande. Le cardinal, qui le remarqua, lui dit qu'il avait dans sa maison une bulle d'Alexandre VI qui leur donnait la permission de manger de la viande et d'en faire manger chez eux à tout le monde à quelque jour que ce fût, et spécialement le vendredi saint. L'autorité d'un si étrange pape, et aussi étrangement employée, n'imposa pas à la compagnie. Le cardinal se mit en colère; il prétendit que douter du pouvoir de sa bulle était un crime qui faisait tomber dans l'excommunication. Le respect du jour l'emporta sur celui de la bulle et sur l'exemple du cardinal, qui mangea gras et en fit manger à qui il put, à force de persécution, de colère et de menaces d'encourir les censures : un abus de ce genre est au-dessus de toutes les réflexions.

Le samedi Saint-Marchin, pour éviter la dépense de l'entrée, prit caractère à son audience publique sur le vaisseau, pour pouvoir assister aux chapelles et à toutes les cérémonies. Le jour de Pâques, le roi débarqua à Puzzuolo, donna la clef d'or à Louville, et fit le comte d'Estrées grand de la première classe. Il y trouva le duc d'Escalone, vice-roi de Naples, ou, comme on l'appelait souvent, le marquis de Villena, avec tout ce qu'il y avait de plus distingué à Naples, où le roi arriva sur ses galères jusque sous son palais. Il se montra sur un balcon à un peuple infini accouru sur la place, et alla ensuite à une église voisine, où le *Te Deum* fut chanté. Le cardinal Cantelmi, archevêque de Naples, et le duc de Popoli,

son frère, furent extrêmement bien accueillis. Ce dernier venait de recevoir la permission en même temps que Revel de porter l'ordre du Saint-Esprit, en attendant qu'ils pussent être reçus. On a vu la part qu'il eut à étouffer dans sa naissance la révolte de Naples. Torcy en ce même temps alla interroger le prince de la Riccia à Vincennes et le baron de Sassinet à la Bastille, qui y était extrêmement resserré.

L'empereur avait à Rome chargé de ses affaires le cardinal Grimani, qui avec beaucoup d'esprit et de manège, était un scélérat du premier ordre, et qui ne prenait pas même la peine de se cacher d'être capable de toutes sortes de crimes et de n'y être pas apprenti, avec cela l'homme du monde le plus violent, et le plus furieux partisan de la maison d'Autriche. Tout était à craindre de ses menées. Le prétexte dont lui et Isola s'étaient servis pour soulever Naples était que ces peuples ne pouvaient reconnaître pour leur roi, ni être tenus à fidélité à un prince, qui n'avait pas l'investiture du pape d'un royaume qui était fief de l'église, quoique le pape eût enjoint aux évêques de ce royaume de prêcher, faire publier et afficher qu'il reconnaissait Philippe V pour roi de Naples, et qu'il ordonnait à tous les sujets de ce royaume de lui être fidèles, et lui obéir comme à leur roi légitime, et tout comme s'il avait eu déjà son investiture. Il était toujours à craindre qu'un peuple aussi naturellement léger et séditieux, poussé par beaucoup de seigneurs puissans aussi légers et aussi amateurs de trouble que ce peuple, et appuyés et dirigés par le cardinal Grimani, ne donnât encore beaucoup d'inquiétude et peut-être d'occupations au-dedans, tandis que les armées en avaient tant en Lombardie.

Ces considérations faisaient extrêmement desirer l'envoi d'un légat *à latere* dont l'éclat et la solennité fermât la bou-

che à tous ceux qui remuaient sous prétexte du défaut d'investiture. Le duc d'Uzeda, ambassadeur d'Espagne à Rome, sollicitait fortement cette affaire, le cardinal Grimani et toute sa faction s'y opposaient avec violence et menaces, et le pape, embarrassé, ne pouvait se déterminer. Louville fut envoyé à Rome pour la presser de la part du roi d'Espagne, et pour saluer le pape sur l'arrivée de ce prince à Naples et son voisinage du pape, que l'embarras du cérémonial et les affaires qui l'appelaient en Lombardie empêchaient de venir lui rendre ses respects en personne comme il l'eût bien desiré. Louville vint descendre chez le duc d'Uzeda, qui, pour le mieux appuyer à Rome, l'y donna comme un favori et comme celui qui avait toute la confiance du roi d'Espagne. Il fut reçu sur ce pied-là du pape et des cardinaux. Grimani redoubla ses menaces et ses fureurs jusqu'à dire qu'il ferait poignarder Louville. Il crut l'effrayer; il se trompa. Louville en prit occasion de parler de ce cardinal avec toute la hauteur et l'insulte qu'il méritait, et que protégeait le caractère de l'autre, de montrer combien ces menaces étaient injurieuses au pape traité et retenu avec violence, et à quel point aussi l'honneur du roi d'Espagne se trouvait engagé dans une affaire si audacieusement traitée par les impériaux, et en maîtres du pape et de Rome. En peu de jours il obtint un légat *à latere*. Le cardinal Grimani menaça de faire des protestations en plein consistoire. Le pape lui fit dire que si c'était comme ministre de l'empereur, c'était à lui et non au consistoire qu'il devait s'adresser; que si c'était comme cardinal il lui ordonnait de se taire. Cela l'arrêta tout court, mais l'ambassadeur de l'empereur sortit de Rome et se retira à San-Quirico. Le cardinal Charles Barberin, petit-neveu d'Urbain VIII, fut choisi comme très agréable à la France, où sa famille s'était réfugiée pendant la per-

sécution que lui fit Innocent X Panfili, et où elle fut comblée de grâces et de biens, et d'ailleurs un cardinal très riche et très magnifique. Il reçut la croix de légat *à latere* en plein consistoire et partit deux jours après. Le cardinal de Janson, qui faisait alors les affaires du roi à Rome, servit en cette affaire avec grande dextérité et une grande fermeté. Le légat fit son entrée à Naples entre le cardinal de Médicis et lui.

Médicis était frère du grand-duc; c'était le meilleur homme du monde, le plus sans façon et le plus attaché à la France. Il était venu à Naples voir Philippe V dès qu'il y fut arrivé. Ils furent si contens l'un de l'autre, que l'amitié jusqu'à la familiarité se mit entre eux. Le roi le traitait avec toutes sortes d'égards, et le cardinal vivait en courtisan avec lui et toute sa cour. Il ne portait jamais sa calotte, était vêtu presque en cavalier; ses bas rouges étaient toute sa marque. On ne le voyait que malgré lui vêtu en cardinal et seulement aux cérémonies. Il ne put quitter Naples tant que Philippe V y fut; il ne se sépara de lui qu'avec larmes à Livourne jusqu'où il l'avait suivi, et il le revit encore depuis lorsque le roi d'Espagne s'en retourna par Gênes en quittant l'Italie. Il n'avait point d'ordres sacrés, et voyant son neveu sans enfans, il quitta le chapeau dans la suite et se maria à une Gonzague, sœur du duc de Guastalla. Le légat fut reçu avec tous les honneurs qui depuis long-temps leur ont été prodigués. Philippe V le visita, tout se passa avec la plus grande satisfaction réciproque. Comme il ne s'agissait que de démonstrations et d'aucune affaire dans cette légation, Barberin demeura peu de jours à Naples. Sa venue avait différé le départ du roi d'Espagne; il était pressé d'aller en Lombardie; il partit incontinent après le légat pour aller à Milan et se mettre à la tête de l'armée.

CHAPITRE XXVI.

Conspiration contre la personne de Philippe V. — Entrevue de Philippe V et du grand-duc de Toscane dans le port de Livourne. — Le grand-duc traité par lui d'altesse. — Entrevue de Philippe V et de M. de Savoie à Alexandrie. — Fauteuil que madame de Savoie veut usurper. — Représentations de Louville à ce sujet. — Adresse avec laquelle le roi d'Espagne esquive la prétention de M. de Savoie. — Philippe V à Milan. — Etats d'Aragon. — La reine d'Espagne à Madrid. — Junte. — Comte de Toulouse va à la mer. — M. le duc de Bourgogne va en Flandre. — Ruse et faveur du duc du Maine. — Honteux accompagnement de monseigneur le duc de Bourgogne. — Son passage par Cambrai. — 150,000 livres au maréchal de Boufflers. — 50,000 à Tessé. — Bedmar fait grand d'Espagne. — Son caractère. — Son extraction.

Cette légation si marquée et si fort emportée malgré l'empereur n'eut pas le succès pour lequel principalement on l'avait désirée. Tandis que Philippe V n'était occupé qu'à répandre des grâces sur les seigneurs et sur les peuples du royaume de Naples, les privilèges confirmés, les dettes remises, il se brassait une conspiration conçue à Vienne, tramée à Rome et prête d'éclater à Naples; il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner le roi d'Espagne. Un des conjurés qui le vit le lendemain de son arrivée fut tellement touché de compassion en le considérant ou plutôt si touché par celui qui veille à la conservation des rois, qu'il prit sur-le-champ la résolution de découvrir le complot. Il s'adressa à un des officiers de la cour et demanda à parler au roi pour une affaire très importante et très pressée. On résolut de l'admettre. Il trouva

le roi accompagné seulement de Marcin, des deux seigneur du *despacho* et de Louville, et, en leur présence, révéla toute la conjuration et ceux qui en étaient. Il donna les lettres qu'il avait apportées, il indiqua des gens travestis en moines et des moines aussi qui devaient arriver le lendemain par différentes portes. Effectivement ils arrivèrent et furent arrêtés en entrant dans la ville avec les lettres dont ils étaient chargés, qui vérifièrent tout ce que leur camarade avait révélé. On se saisit de plusieurs seigneurs, un plus grand nombre prit la fuite, les prisons furent remplies de criminels. Cependant on avait secrètement dépêché à Rome, où on se saisit de la cassette du baron Isola, que l'empereur y tenait avec une sorte de caractère. Il se trouva tant de choses précises sur le projet et l'exécution, que la cour de Vienne n'osa crier contre cette violence. Les plus coupables, de toutes qualités, de ceux qu'on avait arrêtés furent exécutés dans les châteaux de Naples, d'autres envoyés aux Indes, plusieurs bannis; on fit grâce au grand nombre. Tout ce qui n'était point de la conjuration, seigneurs et peuple, en témoigna la plus grande indignation.

On crut sur cette disposition publique éteindre toute mauvaise volonté par la clémence, la confiance et les bienfaits. Ils furent poussés jusqu'à former un régiment des gardes entièrement composé de Napolitains, officiers et soldats, auxquels le roi déclara qu'il voulait confier la garde de sa personne. Il fut incontinent sur pied, et le roi en prit une partie sur le bâtiment qu'il monta et qui le porta à Finale. Je ne sais qui fut auteur de ce conseil et d'une confiance si outrée. Elle pensa être funeste; M. de Vendôme découvrit, par des lettres interceptées, que des officiers de ce régiment avaient traité avec le prince Eugène pour lui livrer le roi d'Espagne mort ou vif, en le conduisant à l'armée, appuyés de deux mille chevaux que ce général devait envoyer secrètement au-devant d'eux, sou-

tenus d'un plus gros corps pour s'emparer de sa personne. Sur cet avis quelques-uns de ces officiers furent observés, pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts qui les occupait sans cesse leur donna du soupçon. Presque tous s'enfuirent, on n'en put saisir que peu qui avouèrent d'abord tout ce que M. de Vendôme avait mandé et ne laissèrent rien ignorer de cet horrible complot. Le régiment fut aussitôt cassé et dispersé, et on veilla plus que jamais à la conservation du roi d'Espagne. J'ai voulu rapporter cette suite sans interruption.

Le roi d'Espagne s'arrêta à Livourne sans coucher à terre où le grand-duc l'attendait avec toute sa cour, et lui fit des présens dignes d'un grand roi. Il fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié et de distinction, jusque-là que le roi lui donna l'altesse. La grande princesse témoigna surtout une joie extrême et la plus tendre pour ce prince son neveu. Elle était sœur de madame la Dauphine sa mère. Philippe V lui témoigna les plus grands égards, beaucoup d'amitié, et la vit tête à tête. Il ne s'assit à aucune occasion, et ils se séparèrent avec regret de se quitter. Ce fut là où le cardinal de Médicis, venu de Naples avec le roi sur son même bâtiment, prit congé de lui. Il s'en retournèrent tous à Florence charmés et comblés de tout ce que le roi avait fait dans cette entrevue.

Celle qui suivit ne réussit pas si bien. La cour d'Espagne ayant enfin mis pied à terre à Finale, le roi en chaise de poste prit le chemin d'Alexandrie où la cour de Savoie s'était rendue. M. de Savoie vint à quelques milles au-devant de lui et mit pied à terre dès qu'il aperçut sa chaise. Le roi le voyant tout proche descendit et l'embrassa après d'assez courts complimens. Le roi lui fit excuse de ne pouvoir lui offrir une place dans une si petite voiture, et ajouta qu'il espérait le revoir dans peu, et lui donner à souper le soir même. Le duc fut d'autant

plus aise de cette invitation qu'il compta consolider par là d'une manière plus authentique et plus publique l'usurpation qu'il s'était ménagée adroitement.

Marchin n'était pas né pour être instruit du cérémonial. Il était poli jusqu'à la bassesse et de plus fort étourdi. M. de Savoie, en le faisant pressentir sur la manière dont il serait reçu, et ne mettant pas en doute qu'il n'eût un fauteuil, fit valoir sa déférence de ne prétendre pas à la main, quoique le fameux Charles-Emmanuel eût eu l'un et l'autre en Espagne où il alla en personne épouser la fille de Philippe II. Marchin gagné, les deux seigneurs du *despacho* n'osèrent s'opposer à son consentement, mais tous trois en firent un secret à M. de Louville.

Le prince de Vaudemont attendait aussi le roi d'Espagne à Alexandrie. Il fut averti du fauteuil comme ce prince arrivait, et un moment après il s'en alla chez lui. Il rencontra Louville. En entrant dans l'appartement, blessé à l'excès de ce fauteuil à cause du duc de Lorraine son père, pour qui il n'en avait jamais été question en Espagne, il attaqua Louville là-dessus; celui-ci n'en voulait rien croire, et ne se rendit que lorsque, avançant tous deux dans l'appartement, ils virent les deux fauteuils préparés.

Louville entra dans le cabinet du roi d'Espagne où il apprit ce que je viens de raconter; piqué pour la grandeur de son maître peut-être encore du secret qu'on lui avait fait, il représenta au roi d'Espagne la différence de la maison de France dont pas un prince du sang ne cédait aux électeurs ni aux ducs de Savoie comme il était arrivé au même Charles-Emmanuel à Lyon et à Paris avec le prince de Condé sous Henri IV, duquel il n'avait jamais prétendu le fauteuil, d'avec la maison d'Autriche qui ne connaît point, dès qu'on s'assied, de distinction de sièges, qui donne le fauteuil aux infans, et qui avait traité

Charles-Emmanuel en infant, à cause de son mariage; que l'électeur de Bavière à qui M. de Savoie cédait, et avait toujours cédé à Venise où ils s'étaient trouvés tout un carnaval ensemble, n'avait jamais eu qu'un tabouret devant le roi Guillaume sans avoir prétendu mieux, quoique l'empereur lui donnât un fauteuil; que ce serait dégrader et sa maison et sa couronne que d'être la dupe des artifices de M. de Savoie, et de fonder par cette faiblesse la même prétention pour les électeurs, et sans doute pour d'autres souverains qui ne l'imaginaient pas jusqu'à cette heure. Avec ces raisons très pertinentes, Louville convainquit le roi d'Espagne qui ordonna d'ôter les deux fauteuils.

Un demi-quart d'heure après, M. de Savoie arriva, et fut reçu debout; comme le roi d'Espagne ne parlait point de s'asseoir. Il sentit bien qu'il y avait du changement, il le voulut sonder jusqu'au bout par le souper auquel il avait été convié, mais dans le courant de la conversation, le roi l'éconduisit par des excuses, sous prétexte que ses officiers n'étaient pas arrivés. Alors le duc de Savoie comprit qu'il n'avait plus de fauteuil à espérer. Il ne fit aucun semblant de s'en apercevoir, abrégea sa visite et s'en alla outré de dépit. Le lendemain le roi l'alla voir, et les deux duchesses, avec lesquelles tout se passa le plus poliment, et même avec une sorte d'ouverture, surtout avec la fille de Monsieur. M. de Savoie, parut respectueux et fort mesuré. Les quatre ou cinq jours de séjour se passèrent de la sorte, toujours debout et sans jamais aucun particulier. Au départ du roi la cour de Savoie prit congé de lui; M. de Savoie lui fit ses excuses de ne pouvoir faire la campagne comme il l'avait projeté, et même de ne pouvoir fournir autant de troupes que l'année précédente. Ce prince ne mit guère de temps dans Alexandrie, même à découvrir d'où lui venait le coup, et il n'oublia rien pour pi-

que Marchin et les seigneurs du *despacho* contre Louville, qui de sa part leur fit goûter ses excuses de n'avoir pas eu le temps de les avertir avant de détourner le roi de ce fauteuil. Les deux seigneurs du *despacho*, qui n'avaient cédé à Marchin que par crainte, étaient ravis ainsi que les autres grands que ce fauteuil eût avorté, et le bas et timide Marchin n'osa trouver rien mauvais du favori du roi d'Espagne qui avait toute la confiance de notre cour. Nous verrons en son lieu que M. de Savoie, n'ayant pu réussir avec eux, prit d'autres mesures pour se venger de Louville. Il en fut averti par Phélypeaux, ambassadeur de France à Turin, sur la fin de la campagne; mais la partie fut si bien liée qu'au lieu de la récompense qu'il méritait, il se trouva perdu comme je le rapporterai en son temps.

M. de Vaudemont suivit le roi d'Espagne à Milan, dont il lui fit splendidement les honneurs. Ce fut dans cette ville que le roi d'Espagne apprit par M. de Vendôme la conjuration ourdie par le régiment des gardes napolitaines que j'ai déjà racontée, l'éclat qui en suivit, et qui retombait si à plomb sur la cour de Vienne et sur le prince Eugène, engagea ce dernier à se justifier comme il put par une grande lettre qu'il écrivit à M. de Vendôme et qu'il lui envoya par un trompette. M. de Vendôme lui répondit par du verbiage honnête. Il finit par ces mots remarquables : «qu'il avait trop bonne opinion de lui pour pouvoir soupçonner qu'il fût capable d'exécuter un si horrible complot quand bien même il en eût reçu les ordres». Le roi averti du danger fit choisir dans toutes ses troupes six officiers de distinction, lieutenans-colonels, majors et capitaines qu'il envoya au roi son petit-fils pour être toujours autour de lui. C'était en effet des gens de valeur, de conduite, de probité et d'une fidélité éprouvée, et même des gens d'esprit dont quelques-uns l'avaient

orné, et tous fort capables au-delà de leur grade. Il est étrange que pas un d'eux n'ait fait la moindre fortune. C'était don Gaëtano Coppala, prince de Montefalcone qui était colonel des gardes napolitaines. J'ai voulu raconter de suite ce qui regarde le roi d'Espagne depuis Barcelone jusqu'à Naples et à Milan.

J'ajouterai que la reine d'Espagne obtint à-peu-près ce qu'elle voulut des états d'Aragon à Sarragosse qui protestèrent sur ce qu'ils ne devaient être tenus que par des rois et non par une reine. Elle s'en alla de là à Madrid où pour la forme elle fut à la tête de la junte du gouvernement dont le cardinal Portocarrero était le véritable régent. Ce fut un grand accueil entre lui et la princesse des Ursins, son ancienne amie, qui, sous prétexte de former la reine au sérieux et aux affaires, commença elle-même à s'y initier. Il ne se peut rien ajouter à l'esprit, aux grâces, à l'affabilité que cette jeune reine montra pendant son voyage et à son arrivée à Madrid. Le naturel y eut grande part, et la princesse des Ursins grand honneur par les soins qu'elle prit à la former. Elle ne s'en donna pas moins à la gagner; elle y réussit au-delà de ses espérances; elle ne fut pas moins heureuse à lui inspirer le goût du crédit et des affaires. Dans une si grande jeunesse, elle assista tous les jours à la junte, qui était composée du cardinal Portocarrero, don Manuel Arias, gouverneur du conseil de Castille, le duc de Medina-Cœli, les marquis de Villafranca, de Mancera et le comte de Monterey. Retournons maintenant sur nos pas.

Le comte d'Estrées revenu à Toulon, M. le comte de Toulouse partit pour s'y rendre accompagné d'O qui fut fait chef d'escadre. Cheverny, attaché comme d'O à monseigneur le duc de Bourgogne, n'avait depuis beaucoup d'années aucune santé pour l'accompagner à la guerre ni pour

monter même un moment à cheval. Tellement que le roi leur joignit en quatrième Gamaches, qu'on avait long-temps appelé Cayeux, qu'il avait mis auprès de M. le duc d'Orléans avant la mort de Monsieur, et qui depuis était à louer, parce que ce prince avait une maison, et presque toute celle de feu Monsieur. Le choix parut encore plus sauvage que la première fois, mais au moins celui-là avait de l'honneur, de la valeur, il avait été toute sa vie à la guerre, et était arrivé au grade de lieutenant-général. Il suivit donc monseigneur le duc de Bourgogne avec Saumery, aussi attaché à lui, et qui avait été son sous-gouverneur.

Le roi qui fit servir M. du Maine dans son armée où son ancienneté le faisait le second lieutenant-général, rusa pour qu'il fût le premier; il fit entrer Rosen dans son cabinet qui était le premier et mestre-de-camp-général de la cavalerie, et lui dit qu'il le destinait à être attaché à la personne de son petit-fils, et à lui servir de conseil pour sa conduite. Cette proposition, qui ne put être accompagnée que de force cajoleries, flatta Rosen qui l'accepta. C'était un Allemand rusé et fort délié sous une apparence et même une affectation de grossièreté et de manière de reître, qui vit bientôt après à quoi il devait ce choix, et qui se repentit bien de s'être laissé duper. Il voulait être maréchal de France; il commandait l'aile droite comme premier lieutenant-général, et toute la cavalerie comme mestre-de-camp-général: c'était encore lui que regardaient de droit les détachemens considérables qui se pouvaient faire par des corps séparés. Tout cela le conduisait au bâton, et tout cela était incompatible avec l'état de mentor du jeune prince qui de plus avait beaucoup d'épines du côté de la cour et de l'armée. Réflexion faite, il alla trouver le roi et s'excusa sur son incapacité de l'honneur qu'il lui voulait faire,

et s'en tira si dextrement que le roi ne put lui savoir mauvais gré.

En sa place le roi mit Artagnan, homme *desinvolte*, et qui n'entendait pas moins bien les souterreins de la cour que son détail du régiment des gardes et de major-général. Ainsi accompagné l'héritier nécessaire de la couronne partit pour la Flandre, n'ayant que Moreau, son premier valet de chambre, pour l'y servir, y commander et lui présenter tout le monde. Cette indécence parut si grande à M. de la Rochefoucauld, que, libre comme il était avec le roi, il ne put s'empêcher d'en parler au roi à son lever qui ne répondit pas une parole.

Il était moins occupé de la décoration de son petit-fils que de la nécessité de son passage par Cambrai, qui ne se pouvait éviter sans affectation. Il eut de sévères défenses non-seulement d'y coucher, mais de s'y arrêter même pour manger, et pour éviter le plus léger particulier avec l'archevêque, le roi lui défendit de plus de sortir de sa chaise. Saumery eut ordre de veiller de près à l'exécution de cet ordre; il s'en acquitta en argus avec un air d'autorité qui scandalisa tout le monde. L'archevêque se trouva à la poste, il s'approcha de la chaise de son pupille dès qu'elle arriva, et Saumery qui venait de mettre pied à terre, et lui avait signifié les ordres du roi, fut toujours à son coude. Le jeune prince attendrit la foule qui l'environnait par le transport de joie qui lui échappa à travers toute sa contrainte en apercevant son précepteur. Il l'embrassa à plusieurs reprises et assez longuement pour se parler quelques mots à l'oreille, malgré l'importune proximité de Saumery. On ne fit que relayer, mais sans se presser. Nouvelles embrassades, et on partit sans qu'on eût dit un mot que de santé, de route et de voyage. La scène avait été trop publique et trop curieusement remarquée pour n'être pas rendue de toutes parts. Comme le roi

avait été exactement obéi, il ne put trouver mauvais ce qui s'était pu dérober parmi les embrassades, ni les regards tendres, et expressifs du prince et de l'archevêque. La cour y fit grande attention et encore plus celle de l'armée. La considération de l'archevêque qui, malgré sa disgrâce avait su s'en attirer dans son diocèse et même dans les Pays-Bas, se communiqua à l'armée, et les gens qui songeaient à l'avenir prirent depuis leur chemin par Cambrai plus volontiers que par ailleurs pour aller ou revenir de Flandre.

Monseigneur le duc de Bourgogne s'arrêta à Bruxelles sept ou huit jours, où tout ce qu'il y avait de considérable des sujets d'Espagne s'empressa à lui faire la cour. Enfin il alla se mettre à la tête de l'armée. Mais comme si on eût voulu accumuler toutes les indécences, ses équipages ne l'y joignirent que quinze jours après, en sorte que, depuis son arrivée à Bruxelles, il fut toujours, lui et son peu de suite, chez le maréchal de Boufflers et à ses dépens. Le roi lui donna 25,000 écus pour cette dépense extraordinaire, et en même temps 50,000 livres à Tessé pour la dépense qu'il avait faite pendant le blocus de Mantoue, duquel je parlerai bientôt.

Bedmar, capitaine-général et gouverneur général des Pays-Bas espagnols par *intérim*, en l'absence de l'électeur de Bavière qui était dans ses états; commandait un corps vers la mer. Il agissait de concert avec le maréchal de Boufflers, mais au vrai sous ses ordres, quoique cela ne parût pas, et monseigneur le duc de Bourgogne qui avait une patente de généralissime du roi son frère, commandait en apparence à tous les deux. Bedmar, bien qu'Espagnol d'illustre naissance, avait servi toute sa vie avec beaucoup de valeur, et avait acquis de la capacité à force d'années hors de son pays, parmi des Italiens et des Flamands avec lesquels il avait presque toujours vécu.

Il n'avait conservé de sa nation que la probité, le courage et la dignité, la libéralité et la magnificence; du reste doux, affable, prévenant, poli, ouvert, du commerce le plus commode et le plus agréable, avec beaucoup d'esprit, et toujours gracieux et obligeant; il s'était fait aimer et estimer partout, et adorer des Français depuis qu'ils étaient sous ses ordres. Parfaitement uni avec le maréchal de Boufflers, bien avec tous les commandans et les intendans de nos frontières, il avait tellement plu au roi qu'il obtint, sans lui en avoir rien laissé pressentir, la grandesse de première classe pour lui, en même temps que le comte d'Estrées reçut la même grâce. Bedmar était de la maison de Benavidez, mais il portait le nom de la Cueva par une coutume des majorasques et des alliances espagnoles. L'une et l'autre maison ont des grands. Le duc d'Albuquerque est la Cueva; mais il faut remarquer que cette maison castillane est éteinte depuis bien des siècles, et que toute la maison de la Cueva descend de Marie la Cueva avec Hugues Bertrand qui était Français, et dont les enfans quittèrent le nom et les armes pour prendre le nom seul et les armes pleines de la Cueva. Un Français de ce nom, qui épouse une telle héritière, pourrait bien être de cette ancienne maison déjà illustre long-temps avant le maréchal Robert Bertrand septième du nom, sous le règne de Philippe de Valois. Je me suis étendu sur le marquis de Bedmar, parce que je l'ai fort vu et connu en Espagne.

CHAPITRE XXVII.

Keyserswert assiégé.—Déclaration de guerre de l'Angleterre et de la Hollande. — Marlborough, sa femme et leur fortune. — Canonnades de Nimègue. — Places perdues. — Retour de monseigneur le duc de Bourgogne. — Retour du comte de Toulouse. — Varennes commandant de Metz est enlevé, rendu et déplacé.— Blainville, fait lieutenant-général, et Brancas, brigadier, en sortant de Keyserswert. — Rouen soustrait à la primatie de Lyon. — Affection du roi pour les jésuites. — Singulière proposition du grand-prieur. — Cinq grands d'Espagne chevaliers de l'ordre. — Chute de M. de la Rochefoucauld à la chasse. — M. de Duras perd une prétention contre M. de Noailles. — Époque de mon intime liaison avec M. le duc d'Orléans. — Quelles raisons le portent à se livrer aux plaisirs. — Avances vers moi de M. et de madame du Maine. — Leurs résultats. — Combien ma position devient difficile.

La campagne de Flandre fut triste. L'électeur de Brandebourg et le landgrave de Hesse assiégèrent Keyserswert de bonne heure. Blainville le défendit à merveille ; il y eut force combats. L'Angleterre et la Hollande déclarèrent solennellement la guerre aux deux couronnes : leur armée unie fut commandée par le comte d'Athlone pour les états généraux, et par le comte Marlborough pour les Anglais.

C'était milord Churchill, favori du roi Jacques, qui fit son élévation de très simple gentilhomme qu'il était, et frère de sa maîtresse dont il eut le duc de Berwick. Jacques lui donna le titre de comte de Marlborough et une compagnie de ses gardes-du-corps. Il lui confia aussi le commandement de ses troupes lors de l'invasion du prince d'Orange, auquel il l'aurait livré si le

comte de Feversheim, aussi capitaine de ses gardes, et frère des maréchaux de Duras et de Lorge, ne l'eût empêché d'aller à son camp faire une revue, où il eut avis que le piège était tendu. La femme de Marlborough était de tout temps attachée à la princesse de Danemark dont elle était favorite et dame d'honneur lorsque la princesse parvint à la couronne. Elle la confirma dans cette charge, envoya en même temps son mari en Hollande comme son ambassadeur et comme général de l'armée qu'elle y allait former, et le fit duc et chevalier de la Jarretière bientôt après. Il n'y aura que trop d'occasions de parler de lui dans la suite, à qui nos malheurs donnèrent un si grand nom.

M. de Boufflers fut accusé d'avoir par incertitude manqué une heureuse occasion de le battre au commencement de la campagne : elle ne se retrouva plus ; on subsista dans le pays. On crut tenir les ennemis aux environs de Nimègue : on prétendit qu'on aurait pu encore avoir là un grand avantage sur eux ; rien n'en séparait ou presque rien. La canonnade dura tout le jour; on leur prit quelques chariots et quelques munitions, et on leur tua quelque monde : peu-à-peu ils se retirèrent sous Nimègue et passèrent de l'autre côté. Keyserswert, Venloo, Ruremonde, la citadelle de Liège et divers petits postes perdus furent le fruit de leur campagne et les prémices de leur bonheur. Monseigneur le duc de Bourgogne marqua beaucoup d'affabilité, d'application et de valeur; mais en tutelle, il ne put que se laisser conduire, se présenter au feu du canon de bonne grâce, et proposer divers partis qui marquaient son envie de faire. L'armée n'étant plus en état d'imposer aux ennemis, il fut rappelé à Versailles, après une autre canonnade aussi peu décisive que la première : M. du Maine le suivit de près. Il avait eu lieu et occasion de faire valoir sa situation de premier lieutenant-général

de l'armée, à quoi Rosen eût été un léger obstacle; M. de Boufflers l'avait espéré, mais il ne s'y trompa pas. Le roi en eut une douleur qui renouvela les précédentes; il comprit enfin que les lauriers s'offriraient ingratement à ce fils bien-aimé : il prit avec amertume la résolution de ne le plus exposer à des hasards si peu de son goût.

Le comte de Toulouse se promena sur la Méditerranée. De la hauteur de Civita-Vecchia, il envoya d'O complimenter le pape, qui en fut très bien reçu. Il fut de là passer quelque temps à Palerme et à Messine, où on lui fit de grands honneurs; il y passait les journées à terre, mais il coucha toujours à bord. Le pape y envoya le complimenter à son tour, sur ce qu'il fut trouvé que don Juan avait reçu un pareil honneur autrefois. Le roi y fut fort sensible, et fit tôt après revenir le comte de Toulouse.

Il le fut fort aussi à l'aventure de Varennes, qui commandait à Metz et dans tout le pays, et qui allant sans précaution à Marsal sur la foi de la neutralité de la Lorraine, fut pris par un parti. On contesta long-temps de part et d'autre sur cette capture : le roi prétendit que c'était à M. de Lorraine à le faire rendre, qui à la fin en craignit les suites et obtint sa liberté comme ayant été pris mal-à-propos. C'était une manière d'ennuyeux important qui, parce qu'il était fort proche du maréchal d'Huxelles et de M. le Premier chez qui il logeait, et qui le protégeaient, avait tout fait et tout mérité, et qui à la valeur près ne méritait que l'oubli. Il trouva son poste rempli par Locmaria, et ne servit plus depuis.

Blainville, après plusieurs assauts et un siège soutenu au double de ce qu'on en devait attendre, à bout d'hommes, de vivres et de munitions, et ouvert de toutes parts, rendit Keyserswert, qu'on n'essaya pas même de secourir. Il fut fait lieutenant-général et M. de Brancas

brigadier, à qui nous verrons faire une rare fortune. Il avait fort bien fait dans cette place à la tête du régiment d'Orléans, où il avait passé depuis peu, de lieutenant de galère qu'il avait été assez long-temps.

Le roi jugea deux procès singuliers. Colbert, archevêque de Rouen, prétendit soustraire sa métropole à la primatie de Lyon, reconnue par celles de Tours, de Sens et de Paris; Saint-Georges, archevêque de Lyon, défendit sa juridiction. Les deux prélats étaient savans, et leurs factums furent curieux, historiques et pièces de bibliothèque. Pontcarré, maître des requêtes, depuis premier président du parlement de Rouen, rapporta l'affaire devant les conseillers d'état commissaires, puis devant le roi, qui y donna deux conseils entiers en un même jour, et gain de cause à l'archevêque de Rouen.

L'autre affaire fut rapportée par le même aussi devant le roi. Le père d'Aubercourt, sorti des jésuites après plusieurs années depuis ses vœux faits, se prétendit restitué au siècle, et demandait sa portion héréditaire à sa famille. Les jésuites qui seuls dans l'église, parmi les réguliers qui font des vœux, en ont un quatrième qu'ils ne font faire qu'à qui d'entre eux il leur plaît, et qui y demeure tellement caché, que le gros des jésuites même ignore ceux qui y ont été admis, prétendaient n'être point liés à leurs confrères, tandis qu'ils l'étaient à eux; c'est-à-dire que les jésuites ayant fait les trois vœux ne pouvaient plus demander à sortir de la compagnie, mais qu'en tout temps elle avait droit de renvoyer ceux que bon lui semblait, pourvu qu'ils n'eussent pas fait le quatrième vœu. Conséquemment que ces jésuites renvoyés quelquefois, au bout de quinze et vingt années, étaient en droit de se faire rendre compte du partage de leur bien et de rentrer en possession de ce qui leur aurait appartenu s'ils fussent demeurés dans le

siècle. Ils avaient tiré d'Henri IV, en 1604, une déclaration qui semblait favoriser cette prétention. Ils en avaient toujours su tirer parti lorsque le cas s'en était présenté. La famille d'Aubercourt se montra plus difficile; ils intervinrent pour Aubercourt et eurent le crédit de faire évoquer l'affaire devant le roi, où ils crurent mieux trouver leur compte; en effet, ils ne se trompaient pas. Le roi fut tout-à-fait favorable aux jésuites, et voulut bien que les juges s'en aperçussent. Pontcarré qui d'ailleurs était porté de bonne volonté pour eux et qu'ils avaient eu l'adresse de faire nommer rapporteur, ne remplit pas leur attente; ni lui ni la pluralité ne chercha point en cette occasion à plaire. La subversion des familles par ces retours surannés à partage, l'incertitude ruineuse de toutes celles où il y aurait des jésuites, les détermina. Le chancelier surtout parla si fortement qu'Aubercourt et les jésuites furent condamnés, et que, pour couper toute racine de prétention, l'édit de 1604 fut révoqué. Le roi ne voulut pas user d'autorité sur le fond d'un jugement si important à l'état des familles, mais ne put s'empêcher d'en montrer son déplaisir à plusieurs reprises, et à la fin de succomber au moins en quelque chose à son affection pour les jésuites, en faisant ajouter, en prononçant et de sa pleine puissance, que les jésuites renvoyés de la compagnie auraient une pension viagère de leur famille, statuée par les juges des lieux. Ce fut néanmoins une grande douleur aux jésuites que cet arrêt. Aubercourt leur demeura toujours fort attaché; bientôt après ils obtinrent pour lui des bénéfices et des abbayes.

Le grand-prieur noyé de dettes voulut rendre les siens au roi à condition qu'il y serait mis un économe chargé de payer tout ce qu'il devait, même après sa mort, jusqu'à parfait acquittement. Il fallait le consentement de Rome pour une condition si étrange. Cela dura et varia fort

long-temps. Madame de Maintenon, par M. du Maine, s'employa si bien pour lui qu'il arracha, mais sourdement, une pension de 20,000 livres, et qu'il obtint vers le milieu de l'été d'aller servir de lieutenant-général dans l'armée du maréchal Cattinat.

Le jour de la Pentecôte le roi déclara au chapitre cinq grands d'Espagne chevaliers de l'ordre. Il crut à propos de répandre cet honneur sur les seigneurs les plus distingués de cette cour par leur attachement au roi son petit-fils et par leurs charges, et il dit que ce prince les lui avait demandés. Il fit même pour le cardinal Portocarrero ce qui était jusqu'alors sans exemple, et qui n'en a pas eu depuis, et il est vrai qu'il n'y avait point de règle qui ne dût faire hommage à ses services. Il fut nommé d'avance à la première place de cardinal vacante qui étaient alors toutes quatre remplies, avec la permission de porter l'ordre en attendant. Cette distinction fut accompagnée d'une croix de l'ordre que le roi lui envoya de plus de 50,000 écus. Les quatre chevaliers furent le marquis de Villafranca, majordome-major; le duc de Medina-Sidonia, grand-écuyer; le comte de Benevente, sommelier du corps, c'est-à-dire grand-chambellan, et le duc d'Uzeda, ambassadeur d'Espagne à Rome. Ce dernier était Acuña y Pacheco y Sandoval et beau-frère du duc de Medina-Cœli.

M. de la Rochefoucauld, emporté par son cheval à la chasse à Marly, fut désarçonné et se cassa le bras gauche entre le coude et l'épaule, qu'il avait eu rompue autrefois au passage du Rhin. Le roi et Monseigneur y accoururent avec toute sorte d'amitié. Félix lui racommoda le bras, et il en fut quitte pour le mal. C'était vers la mi-juillet. M. de Noailles, premier capitaine des gardes, avait eu le bâton qu'il avait continué après son quartier pour M. Duras qui y entrait après lui, mais qui était

malade à Paris, et dont le quartier finissait le dernier juin. Le quartier de juillet était celui du maréchal de Villeroy qui avait eu la charge de M. de Luxemborg; tellement que M. de Duras, accoutumé en leur absence à continuer le quartier de juillet après le sien, se disposait à se trouver à Versailles au retour de Marly pour y prendre le bâton. C'était entre les grands-officiers à qui servirait, et cet empressement leur tournait à grand mérite. M. de Noailles, averti du dessein de M. Duras, représenta au roi qu'ayant commencé le quartier qui n'était pas celui de M. de Duras, le bâton lui devait demeurer; il avait raison, le roi le jugea ainsi, et manda à M. de Duras de ne point venir et de ne songer qu'à sa santé: il entendit le français et demeura à Paris.

Je ne m'arrêterais pas à la bagatelle que je vais raconter, si ce n'était une époque très considérable dans ma vie, et ne marquait de plus comme des riens ont quelquefois les plus grandes suites. Sur la fin de ce même mois de juillet le roi fit un voyage à Marly. Madame la duchesse d'Orléans, ravie de la liberté et de la grandeur personnelle qu'elle trouvait par la mort de Monsieur, eut envie d'en jouir et d'aller tenir une cour à Saint-Cloud. Le roi l'approuva, pourvu qu'elle y eût une compagnie honorable et point mêlée, sinon le reste de la cour la plus particulière de feu Monsieur qui ne se pouvait exclure. Il y avait déjà long-temps que ce projet était fait, et entre les dames de la cour qu'elle engagea à être de ce voyage, elle en pressa madame de Saint-Simon qui le lui promit. Cependant nous voulûmes aller à la Ferté y passer six semaines. Madame la duchesse d'Orléans, qui sur l'arrangement des Marly avait enfin ajusté à-peu-près son voyage de Saint-Cloud, vit qu'il se trouverait pendant le nôtre, et ne voulut pas laisser partir madame de Saint-Simon qu'elle ne lui eût promis de revenir de la Ferté à

Saint-Cloud le jour même qu'elle irait, dont elle la ferait avertir. En effet la duchesse de Villeroy lui écrivit de sa part à la Ferté et madame de Saint-Simon se rendit à Saint-Cloud comme elle l'avait promis. La compagnie était bien choisie, les plaisirs et les amusemens furent continuels. M. et madame la duchesse d'Orléans firent très poliment les honneurs de ce beau lieu; la magnificence et la liberté rendirent ce séjour charmant, et pour la première fois Saint-Cloud se vit sans tracasseries. On a vu au commencement de ces Mémoires que, dès ma plus petite jeunesse, j'avais fort vu M. le duc d'Orléans. Cette familiarité dura jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait entré dans le monde, et même jusqu'après la campagne de 1693 où il commandait la cavalerie de l'armée de M. le duc de Luxembourg où je servais. Plus il avait été tenu de court, plus il se piqua de libertinage. La vie peu réglée de M. le Duc et de M. le prince de Conti lui donna une triste émulation; les débauchés de la cour et de la ville s'emparèrent de lui; le dégoût d'un mariage forcé et si inégal lui fit chercher à se dédommager par d'autres plaisirs, et le dépit qu'il conçut de se voir éloigné du commandement des armées et trompé sur ce qui lui avait été promis de gouvernemens et d'autres grâces acheva de le précipiter dans une conduite fort licencieuse, qu'il se piqua de porter au plus loin pour marquer le mépris qu'il faisait de son épouse et de la colère que le roi lui en témoignait. Cette vie qui ne pouvait cadrer avec la mienne me retira de ce prince: je ne le voyais plus qu'aux occasions rares et des momens, par bienséance. Depuis six ou sept ans, je le rencontrais peu dans les mêmes lieux. Quand cela se trouvait il avait toujours pour moi un air ouvert, mais ma vie ne lui convenait pas plus qu'à moi la sienne, tellement que la séparation était devenue entière. La mort de Monsieur qui par nécessité l'avait ramené au roi et à ma-

dame sa femme n'avait pu rompre ses engagemens de plaisirs. Il se conduisait plus honnêtement avec elle et plus respectueusement avec le roi, mais le pli de la débauche était pris, elle lui était entrée dans la tête comme un bel air qui convenait à son âge et qui lui donnait un relief opposé au ridicule qu'il concevait dans une vie moins désordonnée. Il admirait les plus outrés et les plus persévérans dans la plus forte débauche, et ce léger changement à l'égard de la cour n'en apporta ni à ses mœurs ni à ses parties obscures à Paris où elles le faisaient aller et venir continuellement. Il n'est pas temps encore de donner une idée de ce prince que nous verrons si fort sur le théâtre du monde, et en de si différentes situations.

Madame de Fontainemartel était à Saint-Cloud : c'était une de ces dames de l'ancienne cour familière de Monsieur, et toute sa vie extrêmement du grand monde. Elle était femme du premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, frère de feu M. d'Arcy, dernier gouverneur de M. le duc d'Orléans, pour qui il se piqua toujours d'une estime, d'une amitié et d'une reconnaissance qu'il témoigna par une considération toujours soutenue pour toute sa famille, et même jusqu'à ceux de ses domestiques qu'il avait connus, il leur fit du bien. Madame de Fontainemartel, par la charge de son mari, goutteux, qu'on ne voyait guère, passait sa vie à la cour. Elle était des voyages, et même quelquefois de ceux de Marly; elle soupait souvent chez M. le maréchal de Lorge qui tenait soir et matin une table grande et délicate, où sans prier il avait toujours nombreuse compagnie et de la meilleure de la cour. Madame la maréchale de Lorge l'y attirait beaucoup par son talent particulier de savoir tenir et bien faire les honneurs d'une grande maison sans tomber dans aucun des inconvéniens qui, par la nécessité du mélange que fait un grand abord, rendent une maison

moins respectée par des facilités qui n'eurent jamais entrée dans celle-là. J'y étais poli à tout le monde, mais tout le monde ne me revenait pas, ni moi par conséquent à chacun. A force de nous voir, madame de Fontainemartel et moi, nous nous accommodâmes l'un de l'autre et cette amitié dura toujours depuis. Elle me demandait quelquefois pourquoi je ne voyais plus M. le duc d'Orléans, et disait toujours que cela était ridicule de part et d'autre, parce que, malgré la diversité de notre vie, nous nous convenions l'un à l'autre par mille endroits. Je riais et la laissais dire. Un beau jour à Saint-Cloud, elle attaqua M. le duc d'Orléans sur la même chose ; tandis qu'il causait avec elle, la duchesse de Villeroy et madame de Saint-Simon ; tous trois se mirent à dire mille choses obligeantes de moi, et M. le duc d'Orléans ses regrets de ce que je le trouvais trop libertin pour le voir, et son desir de renouer avec moi. Cela fut poussé le reste du voyage jusqu'à regretter qu'il fût trop près de sa fin pour me convier d'y venir et à se promettre à mon retour à Versailles de vaincre, comme disait M. le duc d'Orléans, mon austérité. Madame de Saint-Simon fut priée de m'en écrire; je répondis comme je le devais. Elle revint à la Ferté, et me dit que les choses étaient au point de ne pouvoir m'en défendre.

J'avais pris tout cela comme une fantaisie de madame de Fontainemartel, et une politesse de M. le duc d'Orléans, comme de ces parties ou de ces projets qui ne s'exécutent pas ; et la différence de goût et de vie me persuadaient que ce prince et moi ne nous convenions plus, et que je ferais bien de m'en tenir où j'étais en faisant tout au plus à mon retour une visite de remercîmens et de respect : je me trompai. Cette visite qu'à mon retour je différais toujours, et dont M. le duc d'Orléans faisait des reproches à ces dames chez madame la du-

chesse d'Orléans fut reçue, avec empressement. Soit que l'ancienne amitié de jeunesse eût repris, soit desir d'avoir quelqu'un à voir familièrement à Versailles où il se trouvait souvent désœuvré, tout se passa de si bonne grâce de sa part, que je crus me retrouver en notre ancien Palais-Royal. Il me pria de le voir souvent; il pressa mes visites, oserai-je dire qu'il se vanta de mon retour à lui, et qu'il n'oublia rien pour me rattacher. Le retour de l'ancienne amitié de ma part fut le fruit de tant d'avances dont il m'honorait, et la confiance entière en devint bientôt le sceau qui a duré jusqu'à la fin de sa vie sans lacune, malgré les courtes interruptions qu'y ont quelquefois mises les intrigues, quand il fut devenu le maître de l'état. Telle fut l'époque de cette liaison intime qui m'a exposé à des dangers, qui m'a fait figurer un temps dans le monde, et j'oserai dire avec vérité qui n'a pas été moins utile au prince qu'au serviteur, et de laquelle il n'a tenu qu'à M. le duc d'Orléans de tirer de plus grands avantages.

Il faut ici ajouter une autre bagatelle, parce que j'ai cru lui devoir des suites directement contraires à celles dont je viens de parler, et qui ont fort croisé ma vie; quoiqu'elle soit d'une date un peu postérieure, je la raconterai sur-le-champ, parce que ces différentes suites ont eu un contraste d'un continuel rapport dans beaucoup de choses ou curieuses ou importantes, qui se verront après. M. de Lausun toujours occupé de la cour, et toujours affligé profondément de se voir éloigné de son ancienne faveur, ne se lassait point de remuer toutes pierres pour s'en rapprocher; il mit en œuvre ses anciennes liaisons avec madame d'Heudicourt du temps de madame de Montespan, et ses cessions à M. du Maine, pour sortir de Pignerol, dans l'esprit de se servir d'eux auprès de madame de Maintenon, et

par elle auprès du roi. Il essaya de faire l'une la gouvernante et la protectrice de la jeunesse de sa femme, pour la mettre de tout à la cour, et l'initia chez madame du Maine. Outre les agrémens qu'il comptait lui procurer et qui réussirent pour elle, il se flattait d'arriver lui-même à son but. Sa femme, jeune, gaie, sage, aimable, fut fort goûtée. Le gros jeu qu'il lui faisait jouer et où elle fut heureuse, la rendait souvent nécessaire. Madame du Maine ne s'en pouvait passer; elle était sans cesse à Sceaux avec elle. M. du Maine cherchait à lui attirer bonne compagnie : il voulut faire en sorte d'accrocher aussi madame de Saint-Simon par sa sœur. C'était un moyen de plaire; elle s'y laissa aller, mais non pas avec assiduité. J'eus lieu de croire que M. et madame du Maine avaient formé le projet de me gagner; ils n'ignoraient pas combien leur rang me déplaisait. Par moi-même je n'étais rien moins qu'à craindre; mais la politique qui, dans l'inquiétude de ce qui peut arriver, cherche à tout gagner, leur persuada, je pense, de s'ôter en moi une épine qui pourrait peut-être les piquer un jour. Ils se mirent sur mes louanges avec ma femme et ma belle-sœur, ils leur témoignèrent le desir qu'ils avaient de me voir à Sceaux, enfin ils leur proposèrent tantôt à l'une tantôt à l'autre de m'y amener, et les pressèrent de m'en convier de leur part.

Surpris d'une chose si peu attendue de la part de gens avec qui je n'avais jamais eu le moindre commerce, je me doutai de ce qui les conduisait, et cela même me tint sur mes gardes. Je ne pouvais m'accommoder de ce rang nouveau; je sentais en moi-même le desir de le voir éteindre, qui me donnait celui de pouvoir y contribuer un jour; je le sentais tel à n'y pouvoir résister. Comment donc lier un commerce et se défendre de le tourner en amitié, avec des gens qui me faisaient tant d'avances en

apparence si gratuites, en situation de me raccommoder avec le roi, toutes choses qui me faisaient sentir qu'ils se voulaient acquérir sur moi des obligations et m'attacher à eux, et comment céder à leur amitié et se soumettre à en recevoir des marques, en conservant cette aversion de leur rang et cette résolution de le faire renverser si jamais cela se trouvait possible? La probité, la droiture ne se pouvaient accommoder de cette duplicité. J'eus beau me sonder, réfléchir sur ma situation présente, nulle faveur ne m'était comparable à consentir à la durée de ce rang ou renoncer à l'espérance de travailler à m'en délivrer. Je demeurai donc ferme dans mes complimens et mes refuites. Je tins bon contre les messages en forme qu'ils m'envoyèrent, contre les reproches les plus desireux que m'en fit madame du Maine, à qui jamais je n'avais parlé, et qui s'arrêta à moi dans l'appartement du roi, et je les lassai enfin dans leurs poursuites. Ils sentirent que je ne voulais me prêter à aucune liaison avec eux; ils en furent d'autant plus piqués qu'ils n'en firent aucun semblant, et redoublèrent, au contraire, à l'égard de madame de Saint-Simon.

J'ai toujours cru que M. du Maine me voulut nuire dès-lors, qu'il me mit mal dans l'esprit de madame de Maintenon, de qui je n'étais connu en aucune sorte, et je n'ai su que depuis la mort du roi, qu'elle me haïssait parfaitement. Ce fut Chamillart qui me le dit alors, et qu'il en avait eu des prises avec elle, pour me remettre en selle auprès du roi par des Marly et des choses de cette nature. Je me doutais bien par tout ce qui me revenait qu'elle m'était peu favorable, mais je ne sus pas tant que le roi vécut ce que j'en appris depuis. Chamillart sagement ne me voulut pas donner d'inquiétude, ni moins encore m'ouvrir la bouche trop facile et trop libre sur ceux que je croyais ne devoir pas aimer,

et peu retenu par leur grandeur ni leur puissance. Pour achever ce qui me regarde pour lors avec M. du Maine, assez long-temps après madame la duchesse de Bourgogne retint à Marly madame de Lausun à jouer le jour qu'on en partait, et que, venue avec madame du Maine, elle devait s'en retourner avec elle. Cette excuse qu'elle allégua n'arrêta point madame la duchesse de Bourgogne, qui lui dit de mander à madame du Maine qu'elle la ramènerait. Madame du Maine eut la folie de s'en piquer assez pour en faire le lendemain une telle sortie à la duchesse de Lausun, qu'elle sortit de chez elle pour n'y rentrer de sa vie. M. du Maine vint chez elle aux pardons, M. le Prince aux excuses. Ils tournèrent M. de Lausun de toutes les façons, il était presque rendu, mais sa femme ne put être persuadée.

Je fus ravi d'une occasion si naturelle et si honnête pour madame de Saint-Simon de se tirer d'un lieu où la compagnie peu-à-peu s'était plus que mêlée, et où sûrement, depuis ce que j'ai raconté, il n'y avait rien à gagner pour nous, et depuis ce temps-là elle ne vit plus madame du Maine qu'aux occasions, quoiqu'elle et M. du Maine n'eussent rien oublié pour l'empêcher de se retirer d'eux en cette circonstance. Je pense qu'elle acheva de me mettre mal avec eux, s'il y avait lors à y ajouter. Depuis cette aventure, madame la duchesse de Bourgogne mena toujours madame de Lausun à Marly; c'était une distinction et qui piqua extrêmement madame du Maine. Enfin, quelques années après, M. du Maine et M. de Lausun voulurent finir cette brouillerie, et convinrent que madame du Maine ferait des excuses à madame de Lausun chez madame la Princesse à Versailles, qu'elles seraient reçues honnêtement, et que deux jours après madame de Lausun irait chez madame du Maine : cela fut exécuté de la sorte et bien. M. du Maine se trouva

chez madame sa femme lorsque madame de Lausun y vint, pour tâcher d'ôter l'embarras et d'épargner la conversation; madame de Lausun en demeura à cette visite, et la vit depuis uniquement aux occasions; conséquemment madame de Saint-Simon de même. Tout ce narré, qui semble maintenant inutile, retrouvera dans la suite un usage important.

CHAPITRE XXVIII.

Philippe V à Crémone. — M. de Vendôme ministre en Espagne. — Combat de Luzzara. — Belle conduite du roi d'Espagne. — Marquis de Créquy tué. — Les impériaux perdent les princes de Commercy et de Vaudemont. — Conspiration découverte à Naples. — Descente inutile de dix mille Anglais dans l'île de Léon près Cadix. — M. de Vendôme chevalier de la Toison. — Philippe V à Milan et à Gênes. — Il cherche à gagner le doge et le sénat. — L'abbé d'Estrées va en Espagne. — Maréchal de Villeroy libre. — Le marquis de Leganez à Versailles et ce qui l'y amène. — Amirante de Castille se retire en Portugal. — Cienfuegos jésuite. — Quel sort attendait les gallions à leur arrivée au port de Vigo. — Quinze vaisseaux français le subissent aussi. — Précautions sans exemple que croit devoir prendre la reine d'Espagne. — Le roi de Pologne défait par le roi de Suède. — Ce dernier perd le duc d'Holstein-Gottorp son beau-frère. — Landau investi par les impériaux. — Prince d'Auvergne pendu en Grève en effigie. — Artifices inutiles des Bouillon. — Siège de Landau par le prince Louis de Bade. — L'électeur de Bavière se déclare pour la France et l'Espagne. — Landau pris par le roi des Romains. — Mort du comte de Soissons. — Son caractère. — Aversion d'un moribond pour le mariage.

De Milan où le duc de Saint-Pierre régala le roi d'Espagne d'un opéra superbe à ses dépens, ce prince vint à Crémone, où M. de Vendôme le vint saluer le 14 juil-

let. M. de Mantoue et le duc de Parme y vinrent aussi lui faire la révérence; tous trois y firent peu de séjour. Les deux derniers retournèrent à Casal et à Parme, le premier à son armée, dans le dessein de la mener vis-à-vis de Casal-Major et d'y faire un pont, tant pour la communication avec le prince de Vaudemont que pour y faire passer le roi d'Espagne pour se mettre à la tête de l'armée de M. de Vendôme. Les marches, le passage du Crostolo, l'exécution de venir à bout de faire lever le long blocus de Mantoue, retardèrent l'arrivée de M. de Vendôme au rendez-vous, qui fut même changé, et le pont fait un peu plus bas que sa destination première. Le 29 juillet, jour que le roi d'Espagne devait joindre l'armée avec neuf escadrons, M. de Vendôme surprit Visconti, campé avec trois mille chevaux à Santa-Victoria, le culbuta, le défit, prit ses bagages et son camp tout tendu, fit un grand carnage, force prisonniers, et presque tout le reste qui s'enfuit se précipita de fort haut dans un gros vaisseau qui en fut comblé. Le roi d'Espagne, qui avait hâté sa marche, laissa sa cavalerie derrière pour arriver plus vite au feu qu'il entendait, et ne le put que tout à la fin de l'action. Les mouvemens des deux armées obligèrent le prince Eugène de quitter le Serraglio. Zurlaube sortit de Mantoue, rasa les forts et les retranchemens ennemis, et acheva de mettre cette place en liberté.

Pendant ces divers campemens Marchin, toujours occupé de plaire, fit déclarer par le roi d'Espagne M. de Vendôme conseiller d'état, c'est-à-dire ministre, et le fit asseoir au *despacho*, au-dessus de tous. Cette séance ne plut pas aux grands d'Espagne; le duc d'Ossone et quelques autres s'étaient dispensés de suivre le roi d'Espagne à la fin de l'action de ces trois mille chevaux dont je viens de parler; presque tous les autres Espagnols s'y

distinguèrent, et le duc de Mantoue, qui était revenu faire sa cour au roi d'Espagne et l'accompagner jusqu'à l'armée, y fit aussi fort bien, quoiqu'on pût croire qu'il ne s'attendait pas à cette aventure, et qu'il s'en serait très bien passé. Le roi d'Espagne manda au roi ce fait du duc d'Ossone, des autres Espagnols et de M. de Mantoue.

Après plusieurs campemens de part et d'autre, et la jonction de Médavid avec un gros détachement des troupes du prince de Vaudemont, M. de Vendôme voulut prendre le camp de Luzzara, petit bourg au pied d'un fort long rideau. Le prince Eugène, qui avait le même dessein, y marcha de son côté, tellement que le 15 août les deux armées arrivèrent sur les quatre heures après-midi, chacune au pied de ce rideau, sans avoir le moindre soupçon l'une de l'autre, ce qui paraît un prodige, et ne s'aperçurent que lorsque de part et d'autre les premières troupes commencèrent à monter la pente peu sensible de ce rideau. Qui attaqua les premiers, c'est ce qui ne se peut dire, mais dans un instant tout prit poste des deux côtés et se chargea pour s'en chasser. Jamais combat si vif, si chaud, si acharné, si disputé; jamais tant de valeur de toutes parts, jamais une résistance si opiniâtre, jamais un feu ni des efforts si continuels, jamais de succès si incertain; la nuit finit le combat, chacun se retira un très petit espace et demeura toute la nuit sous les armes. Le champ de bataille demeura vide entre deux et Luzzara derrière notre armée, mais tout proche.

Le roi d'Espagne se tint long-temps au plus grand feu avec une tranquillité parfaite; il regardait de tous côtés les attaques réciproques dans ce terrein étroit et fort coupé, où l'infanterie même avait peine à se manier, et où la cavalerie derrière elle ne pouvait agir. Il riait assez souvent de la peur qu'il croyait remarquer dans

quelques-uns de sa suite; et ce qui est surprenant, avec une valeur si bien prouvée, sans curiosité d'aller çà et là voir ce qui se passait en différens endroits. A la fin Louville lui proposa de se retirer plus bas sous des arbres où il ne serait pas si exposé au soleil, mais en effet parce qu'il y serait plus à couvert du feu. Il y alla et y demeura avec le même phlegme. Louville, après l'y avoir placé, s'en alla voir de plus près ce qui se passait, et tout à la fin revint au roi d'Espagne, à qui il proposa de se rapprocher, et qui ne se le fit pas dire deux fois, pour se montrer aux troupes. Marchin ne demeura pas un moment auprès de lui, prit son poste de lieutenant-général et s'y distingua fort. Les deux généraux opposés y firent merveilles. L'émulation les transportait, et la présence du roi d'Espagne fut un aiguillon au prince Eugène, qui dans le souvenir de la bataille de Pavie, lui fit faire des prodiges.

Le carnage fut grand de part et d'autre, on fit peu de prisonniers. Le marquis de Créquy, lieutenant-général, y fut tué. C'était le seul fils de feu le maréchal de Créquy et gendre du duc d'Aumont, sans enfans. Sa probité ni sa bonté ne le firent regretter de personne, mais bien ses talens à la guerre où il était parvenu à une grande capacité par son application et son travail; sa valeur était également solide et brillante, son coup-d'œil juste et distinctif. Tout se présentait à lui avec netteté, et, quoique ardent et dur, il ne laissait pas d'être sage. C'était un homme qui touchait au bâton et qui l'aurait porté aussi dignement que son père. Il avait été fort galant, et on voyait encore qu'il avait dû l'être. Avec cela beaucoup d'esprit, plus d'ambition encore, et tous moyens bons pour la satisfaire. Les impériaux y perdirent les deux premiers généraux de leur armée après le prince Eugène, le prince de Commercy fut tué, et le prince Thomas

de Vaudemont survécut deux ans à sa blessure. Ils n'étaient pas mariés, tous deux feld-maréchaux, et ce dernier, fils unique du prince de Vaudémont, gouverneur-général du Milanais pour le roi d'Espagne, à qui ce fut une grande douleur. Celle de madame de Lislebonne et de ses deux filles fut extrême. Il n'avait devant lui que le prince Eugène. Il y avait plus de vingt ans qu'elles ne l'avaient vu, et selon toute apparence ne devaient jamais le revoir. Monseigneur prit des soins d'elles qui relevèrent encore leur considération. Il ne fut occupé qu'à les consoler. Quelque accoutumé qu'on doive être dans les cours aux choses singulières, ce soin du Dauphin d'une douleur qui devait demeurer cachée se fit fort remarquer. Ce fut le duc de Villeroy qui en rapporta la nouvelle, et qui peu de jours après retourna en Italie lieutenant-général.

Sitôt que le jour parut, le lendemain de l'action, les armées se trouvèrent si proches qu'elles se mirent à se retrancher, et qu'il y eut encore bien des tués et des blessés de coups perdus. Aucune des deux ne voulut se retirer devant l'autre. Chaque jour augmentait les retranchemens et les précautions. Il fallut même changer le roi d'Espagne de chambre, parce qu'il n'y était pas en sûreté du feu, et il ne fut question que de subsistances chacun par ses derrières, et de s'accommoder le mieux qu'on put dans les deux camps, où les deux armées subsistèrent long-temps avec un péril et une vigilance continuels. On compta avoir perdu trois mille hommes et les ennemis beaucoup plus. Ce combat fut enfin suivi d'un cartel en Italie.

J'oubliais de dire, sur la conspiration que j'ai rapportée contre la personne du roi d'Espagne, que le vice-roi de Naples en découvrit une à Naples qui devait s'exécuter en cadence de l'autre. Un envoyé de Venise très

suspect, et gagné par le cardinal Grimani, l'avait tramé, et venait d'être rappelé à la prière du roi à sa république. Force moines furent arrêtés, et le duc de Noya Caraffa et le prince de Trebesaccio qui en étaient les chefs. Ils avaient vingt-cinq complices, chacun de quelque considération dans leur état. Le projet était de se saisir d'abord de la tourelle des Carmes. Le duc de Medina-Cœli, qui, en revenant de Naples en Espagne, était venu faire sa révérence au roi, et que M. de Torcy avait fort entretenu, lui avait nommé plusieurs seigneurs napolitains suspects qui se trouvèrent depuis de cette conspiration, qui fut d'abord étouffée et plusieurs complices punis.

Pour continuer de suite la même matière d'Espagne, le duc d'Ormond, avec une grosse escadre, essaya de surprendre Cadix fort dégarni. Il s'y jeta fort à propos quelques bâtimens français chargés pour l'Amérique. Les ennemis débarquèrent, et, ne trouvant rien devant eux, s'établirent dans l'île de Léon, dix mille hommes, et leurs vaisseaux demeurés à la rade. Ils firent des courses et par leur pillage, surtout des églises, achevèrent d'indisposer le pays. On ne saurait croire avec quel zèle tout s'offrit, tout monta à cheval, tout marcha contre eux. Ils y subsistèrent pourtant près de deux mois, espérant émouvoir le pays et ramasser les partisans de la maison d'Autriche. Qui que ce fût ne branla. Enfin, Villadarias y marcha avec ce qu'on put ramasser de troupes dont l'ardeur était extrême. Le 27 octobre, les Anglais et Hollandais regagnèrent leurs vaisseaux, vivement poursuivis dans leur retraite. Ils y perdirent assez de monde, et beaucoup en maraude et de maladies pendant leur séjour. Cette expédition leur fut inutile. Ils retournèrent en leurs ports fort déchargés d'hommes et d'argent et fort désabusés des espérances que M. de Darmstadt, qui était avec eux, leur avait données d'un soulèvement général en

Espagne, dès qu'on les y verrait en état de l'appuyer.

Il se passa peu de choses en Italie le reste de la campagne. M. de Vendôme prit Guastalla, où le roi d'Espagne vit fort les travaux. Le 23 septembre il partit pour aller à Milan, et, en disant adieu à M. de Vendôme, il lui donna le collier de l'ordre de la Toison d'Or. Le cardinal d'Estrées vint de Rome joindre le roi d'Espagne, qui s'embarqua à Gênes pour la Provence, et pour aller de là par terre en Espagne, suivi du même cardinal, où l'abbé d'Estrées son neveu eut ordre d'aller le trouver, pour y être chargé sous lui des affaires du roi en la place de Marchin, qui avait instamment demandé son retour, et qui quitta le roi d'Espagne à Perpignan, dont il refusa la grandesse et la Toison, pour que cela ne tirât pas à conséquence pour les autres ambassadeurs de France, à ce qu'il écrivit au roi. Il n'était point marié, était fort pauvre, très nouveau lieutenant-général; il voulait une fortune en France; il l'espéra de ce refus; on verra bientôt qu'il n'y fut pas trompé. A Gênes, Philippe V, sur l'exemple de Charles V, traita le doge d'altesse, et fit couvrir quelques sénateurs.

Le roi eut en ce même temps nouvelle du maréchal de Villeroy qu'il allait être libre en conséquence du cartel, dont sa majesté témoigna une grande joie. Il donna aussi une longue audience au marquis de Leganez, venu exprès d'Espagne pour se justifier sur son attachement à la maison d'Autriche, et beaucoup de choses qui lui avaient été imputées en conséquence, sur lesquelles le roi parut d'autant plus content de lui que la lenteur de son voyage avait fait douter de son arrivée. Celle de l'Amirante de Castille n'eut pas la même issue. J'ai dit que les soupçons qu'on avait toujours sur lui l'avaient fait choisir pour succéder à l'ambassadeur d'Espagne en

France, nommé vice-roi du Pérou. L'Amirante accepta, fit de grands et lents préparatifs, partit le plus tard qu'il put, et marcha à pas de tortue. Il était accompagné de son bâtard, de plusieurs gentilshommes de sa confiance et du jésuite Cienfuegos son confesseur. Il avait pris avec lui toutes ses pierreries, ce qu'il avait pu d'argent, et mis à couvert argent et effets. Comme il approcha de la Navarre, il disparut avec ceux que je viens de nommer, et, par des routes détournées où il avait secrètement disposé des relais, il gagna la frontière du Portugal avant que la nouvelle de sa fuite, portée à Madrid, eût donné le temps de le pouvoir rattraper. Il eut tout lieu de se repentir d'avoir pris ce conseil, et son jésuite de se remercier de l'avoir donné. Il lui valut enfin la pourpre, l'archevêché de Monreale en Sicile et la comprotection de l'Allemagne dont il jouit près de vingt ans.

Cependant les gallions, retardés de près de deux années, étaient desirés avec un extrême impatience. Châteaurenaud les était allé chercher. Il les trouva très-richement chargés, et les amena avec son escadre. Il envoya aux ordres, et voulait entrer dans nos ports. On craignit la jalousie des Espagnols, qui néanmoins étaient de toutes les nations commerçantes celle qui avait le moindre intérêt à leur chargement; on n'osa les confier au port de Cadix, et ils furent conduits dans le port de Vigo, qui n'en est pas éloigné, et qu'on avait fortifié de plusieurs ouvrages. Renault, dont je parlerai en son lieu, eut beau représenter le danger de ce lieu et la facilité d'y recevoir le plus fatal dommage, et soutenir la préférence de Cadix, il ne fut pas écouté, et on ne pensa partout qu'à se réjouir de l'heureux retour si desiré des gallions, et des richesses qu'ils apportaient. On ne laissa pas de prendre la sage précaution de transporter le plus tôt qu'on put tout l'or, l'argent, et les

effets les plus précieux et les plus aisés à remuer à plus de trente lieues dans les terres à Lugo.

On y était encore occupé lorsque les ennemis arrivèrent, débarquèrent, s'emparèrent des forts qu'on avait faits à Vigo, et des batteries qui en défendaient l'entrée, forcèrent l'estacade qu'on y avait faite, rompirent la chaîne qui fermait le port, brûlèrent les quinze vaisseaux de Châteaurenaud, à la plupart desquels lui-même avait fait mettre le feu, et tous ceux que les Espagnols avaient ramenés des Indes, dont quelques-uns en petit nombre, furent coulés à fond. Il n'y avait point de troupes, ni de moyens d'empêcher ce désastre; il était bien demeuré encore pour 8,000,000 de marchandises sur ces vaisseaux. Ce malheur arriva le 23 octobre, et répandit une grande consternation. Châteaurenaud ramassa ce qu'il put de matelots de la flotte, de milices et quelques soldats du pays à Saint-Jacques de Compostelle, pour se jeter dans les défilés entre Vigo et Lugo, d'où on transporta tout à Madrid avec une infinité de bœufs et de mulets.

La reine d'Espagne, quelque temps auparavant, s'était trouvée fort inquiétée plusieurs nuits de beaucoup de bruits dans le palais de Madrid, et jusqu'autour de son appartement. Elle s'en plaignit à la junte, et demanda des gardes pour sa sûreté. Jamais les rois d'Espagne n'avaient eu que quelques hallebardiers dans l'intérieur du palais, qui le plus souvent y demandaient l'aumône, et quand ils sortaient en cérémonie, quelques lanciers fort mal vêtus. Cette nouveauté de donner des gardes à la reine reçut donc beaucoup de difficulté, mais enfin lui fut accordée.

Il y avait long-temps que la Pologne était le théâtre des plus fâcheux troubles. Les succès du roi de Suède, à qui le czar, allié du roi de Pologne, n'avait pu résister,

firent naître à ce jeune conquérant le dessein de détrôner son ennemi. Il remporta sur lui une victoire complète, vers la mi-août, à dix lieues de Cracovie, qui achemina fort ce grand dessein, et le roi de Pologne ne s'y voyant plus en sûreté, se hâta de gagner la Saxe avec peu de suite. La victoire fut sanglante, et acheva d'irriter le roi de Suède par la mort du duc d'Holstein-Gottorp, son beau-frère, tué à ses côtés, qu'il aimait uniquement, ce dont dans le transport de sa douleur il jura de tirer la plus grande vengeance.

Le roi ne recevait pas de meilleures nouvelles du Rhin que de Flandre. Brisach, Fribourg, le fort de Kehl, Philipsbourg, rendus par la paix de Ryswick, resserraient extrêmement notre armée, et le palatin, beau-frère de l'empereur, intimement lié à lui et mal avec le roi, qui avait protégé hautement contre lui les droits de Madame, avait farci son pays deçà le Rhin de troupes, et favorisé les retranchemens du Spirebach qu'on a vus si glorieux au maréchal de Choiseul, et qui présentement nous arrêtaient tout court, et ôtaient à notre armée la communication de Landau, et la subsistance des vastes et fertiles plaines qui s'étendent de là jusqu'à Mayence. Le marquis d'Huxelles et Mélac, gouverneur de Landau, en avaient écrit tout l'hiver voyant ces préparatifs. Landau ne valait rien ; on l'avait augmenté, par l'avis de M. le maréchal de Lorge, d'un ouvrage sur une hauteur qui commandait, mais avec cela la place était encore mauvaise. Huxelles vint lui-même remontrer le danger de laisser accommoder le Spirebach aux ennemis, et de ne pas mieux garnir Landau, dont la garnison n'était presque que de régimens nouveaux. On était encore dans ce desir effréné de paix, qui en donnait espérance contre toute raison, et pour le Rhin, comme pour la Flandre, dans cette léthargie qui devint sitôt après funeste. On répondit

au marquis d'Huxelles qu'on n'était en peine de rien de ce côté-là, et qu'on était bien assuré que le siège de Landau était une chimère à laquelle il ne serait seulement pas songé. On s'y trompa comme sur la Flandre.

Cattinat n'eut pas plus tôt assemblé sa médiocre armée sous Strasbourg, que sur la fin de juin il apprit que Landau était investi, et qu'il sut que le Spirebach était une barrière qui de la montagne au Rhin lui ôtait toute communication avec cette place, et ne lui laissait d'espace à se promener que le court espace depuis Strasbourg jusqu'à ce retranchement accommodé et garni à ne rien craindre. Ce fut donc à y pirouetter, et à subsister aux dépens de la Basse-Alsace, que Cattinat passa la campagne.

Le prince d'Auvergne servait dans cette armée avec son régiment de cavalerie : c'était un gros garçon fort épais, fort désagréable, extrêmement rempli de sa naissance et des chimères nouvelles de sa famille. De quatre frères, il était pour ainsi dire le seul par l'exhérédation, et tout-à-l'heure par la mort de l'aîné, et par la prêtrise des deux autres. Son père avait avec lui des procédés fort durs, et bien que juridiquement condamné en plusieurs tribunaux de faire raison à ses enfans des biens de leur mère, ils n'en pouvaient rien arracher. Une visite que le prince d'Auvergne alla faire au cardinal de Bouillon dans son exil, en entrant en campagne, lui tourna apparemment la tête. Un beau jour qu'il était de piquet, il alla visiter les gardes du camp, et quand il y fut, piqua des deux et déserta aux ennemis comme un cavalier. Il avait laissé sur sa table une lettre pour Chamillart, par laquelle d'un style haut et troublé il lui marquait que, ne pouvant obtenir de quoi vivre, il s'en allait en chercher en Bavière, auprès de la sœur de son père, veuve sans enfans d'un oncle paternel de l'électeur. Ce n'était pas

pourtant qu'il n'eût 6,000 livres de pension du roi. Il alla en effet à Munich; il y fut peu, passa en Hollande, et dans le cours de l'hiver fut fait major-général dans les troupes de la république.

S'il ne se fût agi que de subsistance, il aurait pu représenter sa situation au roi, lui en demander, ou la permission d'aller vivre à Berg-op-Zoom sans servir contre lui. Mais les chimères de son oncle l'avaient séduit. Il voyait trois fils au duc de Bouillon. Il pouvait être dangereux de trop multiplier une suite de cadets, dont le rang de prince étranger pourrait fatiguer, et qui serait mal soutenu par des établissemens. Celui de Berg-op-Zoom, qui n'était rien en France qu'un revenu en temps de paix, avait une décoration en Hollande, par l'étendue et la dignité de ce marquisat. Le prince d'Auvergne l'illustrait encore par le rang que sa maison avait en France, et par les établissemens de son père et de ses oncles. Il se flattait surtout d'y être distingué par sa parenté avec le feu roi Guillaume et le prince de Nassau, gouverneur héréditaire de Frise, étant arrière petit-fils de la maréchale de Bouillon, fille du célèbre prince d'Orange, fondateur de la république des Provinces-Unies. Enfin il comptait de rassembler en sa faveur les créatures du roi Guillaume dans les troupes et dans l'état, et d'y pouvoir être aidé et décoré par les nombreux parens de la maison de Hohenzollern, dont était sa mère, répandus dans la Basse-Allemagne. Il espéra de faire aisément une figure considérable avec tous ces appuis, et pour se concilier la faveur du pensionnaire Heinsius, maître en Hollande, et des autres principales créatures du roi Guillaume, qui lui étaient unies, et qui comme Heinsius avaient hérité de la haine de leur stathouder pour le roi et pour la France, et ôter de plus toute sorte d'ombrage, il préféra la voie de la désertion à toute autre de s'aller établir en Hollande.

J'avance ici de près d'une année la suite de cette désertion, pour n'avoir plus à y revenir. Elle fit grand bruit; les Bouillon la blâmèrent, mais plaignirent son malheur. Ils appuyèrent sur sa retraite à Munich, pour la rendre moins criminelle; ils trouvèrent que la manière n'était que sottise sans mauvaise intention. Le roi qui ne crut pas y perdre grand'chose, et qui aimait M. de Bouillon, laissa tomber l'affaire, et le monde, séduit par cet exemple et par les amis des Bouillon se tourna à la compassion et bientôt au silence. Il se rompit quand on le vit au service de Hollande; le roi en fut piqué. Cette démarche lui fut présentée par M. de Bouillon, comme le comble de leur douleur, mais en même temps comme l'effet d'une jeunesse brave, et honteuse de l'oisiveté au milieu des feux de la guerre, et toujours parmi des gens de guerre. Avec ce tour adroit, la colère du roi fût émoussée; mais bientôt après, le prince d'Auvergne se lâcha en propos fort licencieux pour plaire à ses nouveaux maîtres, se montra plus cruel qu'aucun des ennemis au sac de Venloo qu'ils reprirent cette même campagne, et allait partout montrant son épée, qu'il criait être celle de M. de Turenne, et qu'il rendrait aussi fatale à la France qu'elle y avait été victorieuse. Ce coup ne put être paré, et le roi voulut que le procès fût fait et parfait à ce déserteur.

Les Bouillon hors d'espérance de l'empêcher, et accoutumés à tirer des honneurs et des distinctions même des félonies et des ignominies, osèrent travailler à obtenir que ce procès fût fait en forme de pairie, ou au moins avec des différences d'un particulier. C'est ce qui était inconnu au parlement et contre toutes ses règles. Le rang de prince étranger, accordé par l'échange de Sedan, était le principal obstacle qui en avait jusqu'alors empêché l'enregistrement au parlement, qui ne reconnait la qua-

lité de prince que dans les princes du sang, ni de rang et de distinction que ceux du royaume. Cette barrière n'ayant pu s'enfreindre, MM. de Bouillon se rabattirent à faire pitié au roi par leur douleur, et par celle qui se renouvellerait long-temps tous les jours, si l'affaire d'abord instruite et jugée au Châtelet, puis portée au parlement, leur en faisait essuyer toutes les longueurs, et firent si bien par leur artifice qu'elle alla droit au parlement. Elle n'y dura pas : il fut rendu un arrêt qui condamna ce déserteur dans les termes les plus communs à tous les plus simples particuliers à être pendu, et en attendant qu'il pût être appréhendé au corps, à être pendu en effigie, ce qui fut exécuté en place de Grève, en plein jour, et le tableau inscrit de son nom et de l'arrêt y demeura trois jours à la potence. Mais pour que MM. de Bouillon ne pussent tirer avantage d'avoir évité le Châtelet, le premier président avisé par ses amis les Noailles, de longue main en procès et ennemis des Bouillon, fit écrire sur les registres du parlement, que ce procès criminel avait été directement porté à la grande chambre, et jugé par elle, et la Tournelle assemblée seulement, ce qui se pratiquait à l'égard de tout noble accusé de crime, non par aucune distinction particulière, mais eu égard à la qualité du crime, comme on en use aussi pour celui de duel : tellement que MM. de Bouillon n'eurent que les deux potences des deux fils du comte d'Auvergne, à peu d'années de distance l'une de l'autre, sans que leur hardiesse et leur intrigue en aient pu tirer aucun fruit.

Le siège de Landau n'avançait pas autant que le prince Louis de Bade qui le faisait l'avait espéré, et Mélac, gouverneur de la place, profitait de tout pour en allonger la défense. On se repentit trop tard de n'y avoir pas pourvu à temps. On voulut le réparer. Villars

eut ordre de mener un très gros détachement de l'armée de Flandre à Cattinat, et celui-ci de tout tenter pour secourir la place. Le roi des Romains y était arrivé pour faire à ce siège ses premières armes, et suivant la coutume allemande, la reine son épouse l'avait accompagné et alla tenir sa cour à Heidelberg, en attendant la fin de la campagne. Cattinat et Villars cherchèrent tous les moyens possibles de pénétrer jusqu'à Landau, mais le Spirebach, de longue main bien retranché et garni du Rhin jusqu'aux montagnes, leur parut imprenable. Ils ne trouvèrent pas plus de facilité par-derrière les montagnes; tellement qu'ils mandèrent à la cour qu'il n'y fallait pas songer. Là-dessus Cattinat reçut ordre d'envoyer Villars vers Huningue avec la plus grande partie de son armée, pour donner de la jalousie aux impériaux et entreprendre même ce que l'occasion lui pourrait offrir. L'électeur de Bavière venait de se déclarer; il offrait d'amener vingt-cinq mille hommes sur les bords du Rhin; on voulait le favoriser et le joindre; ce fut l'objet de cette division de l'armée de Cattinat vers le Haut-Rhin. Cependant Landau à bout de tout, et ouvert de toutes parts, capitula le 10 septembre, ayant tenu plus d'un mois au-delà de toute espérance. Les conditions furent telles que Mélac les proposa et les plus honorables et avantageuses en considération de son admirable défense. Le roi des Romains lui fit l'honneur de le faire manger à sa table, et voulut qu'il vît son armée et qu'elle lui rendît tous ceux des feld-maréchaux. Peu de jours après, il retourna à Vienne avec la reine sa femme. De part et d'autre le siège fut meurtrier et le comte de Soissons y mourut en peu de jours d'une blessure qu'il y reçut.

Il était frère aîné du prince Eugène et neveu paternel et cadet de ce fameux muet le prince de Carignan; le

prince Louis de Bade et le comte de Soissons étaient enfans du frère et de la sœur. Le comte de Soissons père était fils du prince Thomas, qui a fait tant de bruit et de mouvemens en France et en Savoie, fils et frère de ses ducs, et mari de la dernière princesse du sang de la branche de Soissons, sœur du comte de Soissons tué à la bataille de la Maffée dite de Sedan qu'il venait de gagner. Le comte de Soissons-Savoie, neveu de ce prince du sang, attiré en France par les biens de sa mère et les établissemens que son père y avait eus, y avait épousé une Mancini, nièce du cardinal Mazarin, pour laquelle, au mariage du roi, il inventa la charge de surintendante de la maison de la reine; et en même temps celle de la maison de la reine-mère qui, non plus que toutes les autres reines, n'en avait jamais eu, pour son autre nièce Martinozzi, femme du prince de Conti. La brillante faveur, les disgrâces, les étranges aventures de la comtesse de Soissons qui la firent fuir à Bruxelles ne sont pas de mon sujet. Elle fut fort accusée d'avoir fait empoisonner son mari à l'armée en 1673. Il était gouverneur de Champagne et colonel-général des Suisses et Grisons. Sa sœur la princesse de Bade fut long-temps dame du palais de la reine, qui n'eut et ne prétendit jamais aucune préférence sur les duchesses et les princesses de la maison de Lorraine qui étaient aussi dames du palais, et qui toutes roulaient ensemble sans distinction entre elles, et faisaient le même service. Elle eut part à la disgrâce de la princesse de Carignan sa mère, et fut remerciée. Le prince Louis de Bade, si connu à la tête des armées de l'empereur, était filleul du roi, et avait passé en France sa première jeunesse.

Le comte de Soissons, sans père et ayant sa mère en situation de n'oser jamais revenir en France, y fut élevé par la princesse de Carignan sa grand'mère, avec le prince Eugène et d'autres frères qu'il perdit, et ses sœurs

dont j'ai parlé lors du mariage de madame la duchesse de Bourgogne. C'était un homme de peu de génie, fort adonné à ses plaisirs, panier percé qui empruntait volontiers et ne rendait guère. Sa naissance le mettait en bonne compagnie, son goût en mauvaise. A vingt-cinq ans, amoureux fou de la fille bâtarde de la Cropte Beauvais, écuyer de M. le Prince le héros, il l'épousa au désespoir de la princesse de Carignan sa grand'mère et de toute sa parenté. Elle était belle comme le plus beau jour, et vertueuse, brune, avec ces grands traits qu'on peint aux sultanes et à ces beautés romaines, grande, l'air noble, doux, engageant, avec peu ou point d'esprit. Elle surprit à la cour par l'éclat de ses charmes qui firent en quelque manière pardonner presqu'au comte de Soissons. L'un et l'autre étaient doux et fort polis.

Elle était si bien bâtarde que M. le Prince, sachant son père à l'extrémité, à qui on allait porter les sacremens, monta à sa chambre dans l'hôtel de Condé pour le presser d'en épouser la mère ; il eut beau dire avec autorité et avec prières, et lui représenter l'état où, faute de ce mariage, il laissait une aussi belle créature que la fille qu'il en avait eue, Beauvais fut inexorable, maintint qu'il n'avait jamais promis mariage à cette créature, qu'il ne l'avait point trompée, et qu'il ne l'épouserait point ; il mourut ainsi. Je ne sais où dans la suite elle fut élevée ni où le comte de Soissons la vit. La passion de l'un et la vertu inébranlable de l'autre firent cet étrange mariage.

On a vu en son temps comment le comte de Soissons était sorti de France, et comment il avait été rebuté partout où il avait offert ses services. Ne sachant plus où donner de la tête, il eut recours à son cadet le prince Eugène et à son cousin le prince Louis de Bade, qui le firent entrer au service de l'empereur, où il fut tué presque aus-

sitôt après. Sa femme qui fut inconsolable et qui était encore belle à surprendre, se retira en Savoie dans un couvent éloigné de Turin où M. de Savoie enfin voulut bien la souffrir. Leurs enfans dont le prince Eugène voulait faire les siens sont tous morts à la fleur de leur âge, en sorte que le prince Eugène qui avait deux abbayes et n'a point été marié a fini cette branche sortie du fameux duc Charles-Emmanuel, vaincu par Louis XIII en personne au célèbre pas de Suze.

CHAPITRE XXIX.

Canaples et ses bénédictions. — Son mariage avec mademoiselle de Vivonne. — Mort du duc de Coislin, son caractère, ses singularités. — Duc de Coislin et Novion premier président assistent à une thèse. — Situation comique de ce dernier. — Grand éclat que fait cette affaire. — Décision du roi. — Comment Novion rendait la justice. — Mélac se retire du monde. — Médecin qui refuse de croire à la circulation du sang. — L'empereur remet au maréchal de Villeroy sa rançon. — Madame à la comédie publique.

Canaples, frère du feu duc et maréchal de Créquy, était le dernier de cette branche de la maison de Blanchefort depuis la mort du marquis de Créquy son neveu. Son père était puîné des ducs de Lesdiguières et frère du grand-père du duc de Lesdiguières, resté aussi seul de cette branche, et neveu à la mode de Bretagne de Canaples. Le duc de Créquy n'avait laissé que la duchesse de la Trémoille, et son duché-pairie, érigé pour lui en 1663, auquel ses frères n'avaient point été appelés, se trouvait éteint. Celui de Lesdiguières passait à toute la branche de Créquy qui en sortait, et Canaples en assurant ses biens aux enfans du

maréchal de Créquy son frère, s'était opiniâtrement réservé ses droits à cet égard. Il était cadet du duc de Créquy, et aîné du maréchal; il avait soixante-quinze ans lorsque la branche du maréchal de Créquy fut éteinte par la mort du marquis de Créquy à Luzzara. Tout aussitôt Canaples, plus riche qu'il n'était par cette succession, et ayant toujours le duché de Lesdiguières en tête malgré la jeunesse et la santé de celui qui en était revêtu, et de sa femme, fille du maréchal de Duras, qui n'avait point encore d'enfans, voulut se marier pour continuer la race. C'était un homme si borné que jamais ses frères n'en avaient pu rien faire. Le maréchal de Villeroy, fils d'une Créquy de la branche de Lesdiguières et son cousin-germain, lui procura le commandement de son gouvernement de Lyon à la mort de l'archevêque son oncle qui l'avait eu toute sa vie. Canaples n'y sut jamais ce qu'il faisait, jusque-là que les dames qui allèrent au-devant de madame la duchesse de Bourgogne au pont Beauvoisin, et qui séjournèrent quelque temps à Lyon, me contèrent au retour qu'elles avaient rencontré Canaples dans les rues allant au pas et donnant des bénédictions à droite et à gauche. Il l'avait vu faire ainsi à l'archevêque Saint-Georges qui y était alors, et avait succédé à l'oncle de Villeroy. Canaples croyait de son droit d'en faire autant, et prétendait aussi donner les dimissoires et se mêler de la discipline intérieure du clergé. Il fit enfin tant de sottises, quoique le meilleur homme du monde, qu'il fallut bien l'en retirer. Il revint donc ennuyer la cour et la ville et toujours fort paré.

Il songea, voulant se marier sur la mort de son neveu, à mademoiselle de Vivonne, qui n'était plus jeune, et qui n'avait que beaucoup d'esprit, de vertu et de naissance, et pas un denier vaillant. Le maréchal de Vivonne, frère de madame de Montespan, était mort, telle-

ment ruiné que sa veuve dont il avait eu des biens immenses, et qui avait aussi bien mangé de son côté, vivait à grande peine dans la maison de son intendant. Mademoiselle de Vivonne, sœur du feu duc de Mortemart gendre de M. Colbert, et sœur de la duchesse d'Elbœuf et de madame de Castries, était auprès de madame de Montespan qui l'avait retirée chez elle, et qui lui donnait jusqu'à ses habits; elle la trouva trop heureuse d'épouser ce vieillard pour avoir du pain, et fit le mariage. Comme il commençait à s'ébruiter, le cardinal de Coislin en parla à Canaples qu'il trouvait bien vieux pour se marier. Il lui dit qu'il voulait avoir des enfans. « Des enfans! monsieur, lui répliqua le cardinal; mais elle est si vertueuse ». La compagnie éclata de rire, d'autant plus que le cardinal très pur dans ses mœurs l'était singulièrement aussi dans ses discours. Le sien fut vrai, et ce mariage fut stérile.

Le duc de Coislin mourut fort peu après, qui fut une grande affliction pour le cardinal son frère, et une perte pour tous les honnêtes gens. C'était un très petit homme sans mine, mais l'honneur, la vertu, la probité et la valeur même, qui, avec de l'esprit, était un répertoire exact et fidèle avec lequel il y avait infiniment et très curieusement à apprendre, d'une politesse si excessive qu'elle désolait, mais qui laissait place entière à la dignité. Il avait été lieutenant-général avec réputation et mestre-de-camp-général de la cavalerie après Bussy-Rabutin, de la digrâce duquel il ne voulut pas profiter pour la fixation du prix, lorsqu'il vendit et quitta le service brouillé avec M. de Louvois. C'était avec tant de bonnes qualités qui lui conservèrent une considération véritable et de la distinction du roi, un homme si singulier que je ne puis me refuser d'en rapporter quelques traits.

Un des rhingraves, prisonnier à un combat où se

trouva le duc de Coislin, lui échut; il lui voulut donner son lit, par composition un matelas. Tous deux se complimentèrent tant et si bien qu'ils couchèrent tous deux par terre des deux côtés du matelas. Revenu à Paris, le rhingrave, qui avait eu liberté d'y venir, le fut voir. Grands complimens à la reconduite; le rhingrave, poussé à bout, sort de la chambre et ferme la porte par dehors à double tour. M. de Coislin n'en fait point à deux fois; son appartement n'était qu'à quelques marches du rez-de-chaussée; il ouvre la fenêtre, saute dans la cour et se trouve à la portière du rhingrave avant lui, qui crut que le diable l'avait porté là. Il était vrai pourtant qu'il s'en démit le pouce; et Félix, premier chirurgien du roi, le lui remit. Étant guéri, Félix retourna voir comment cela allait, et trouva la guérison parfaite. Comme il sortait, voilà M. de Coislin à vouloir lui ouvrir la porte, Félix à se confondre et à se défendre. Dans ce conflit, tirant tous deux la porte, le duc quitte prise subitement et remue sa main; c'est que son pouce s'était redémis; et il fallut que Félix y travaillât sur-le-champ. On peut croire qu'il en fit le conte au roi, et qu'on en rit beaucoup.

On ne tarirait pas sur ses civilités outrées. Nous le rencontrâmes à un retour de Fontainebleau, madame de Saint-Simon et moi, à pied avec M. de Metz, son fils, sur le pavé de Ponthierry, où son carrossse s'était rompu; nous envoyâmes les prier de monter avec nous. Les messages ne finissant point, je fus contraint de mettre pied à terre malgré la boue, et de l'aller prier de monter dans mon carrosse. M. de Metz rageait de ses complimens, et enfin le détermina. Quand il eut consenti, et qu'il n'y eut plus qu'à gagner mon carrosse, il se mit à capituler et à protester quil n'ôterait point la place à ces demoiselles; je lui dis que ces demoiselles étaient deux femmes de chambre, bonnes de reste à attendre que son carrosse fût

raccommodé, et à venir dedans; nous eûmes beau faire, M. de Metz et moi, il lui fallut promettre qu'il en demeurerait une avec nous. Arrivés au carrosse ces femmes descendirent, et pendant les complimens qui ne furent pas courts, je dis au laquais qui tenait la portière de la fermer dès que je serais monté, et d'avertir le cocher de marcher sur-le-champ. Cela fut fort bien exécuté; mais à l'instant voilà M. de Coislin à crier qu'il s'allait jeter si on n'arrêtait pour prendre cette demoiselle, tout aussitôt à l'exécuter si étrangement que j'eus peine à me jeter à temps à la ceinture de ses chausses pour le retenir; et lui, le visage contre le panneau de la portière en dehors, criait qu'il se jetterait, et tirait contre moi. A cette folie, je criai d'arrêter; il se remit à peine et maintint qu'il se serait jeté. La demoiselle femme de chambre fut appelée qui en allant au carrosse rompu avait amassé force crotte qu'elle nous apporta et qui pensa nous écraser, M. de Metz et moi, dans ce carrosse à quatre.

A un voyage que le roi fit à Nancy; il lui arriva deux aventures d'une autre espèce. Le duc de Créquy qui n'était point en année se trouva mal logé en arrivant à Nancy. Il était brutal et accoutumé à l'être bien davantage par l'air de faveur et d'autorité où il s'était mis à la cour; il s'en alla déloger le duc de Coislin, qui, en arrivant un moment après, trouva ses gens sur le pavé, dont il apprit la cause. Les choses alors étaient sur un autre pied. M. de Créquy était son ancien, il ne dit mot; mais, de ce pas, il s'en va avec tous ses gens à la maison marquée pour le maréchal de Créquy, lui fait le même trait qu'il venait d'essuyer de son frère et s'établit; arrive le maréchal de Créquy, dont l'impétuosité s'alla jeter sur la maison de Cavoye, qu'il délogea à son tour, pour lui apprendre à faire les logemens de manière à éviter ces cascades.

Le duc de Coislin avait la fantaisie de ne pouvoir souffrir qu'on lui donnât le dernier, plaisanterie qui fait courre après celui qui l'a donné et qui ne passe guère la première jeunesse. M. de Longueville, en ce même lieu de Nancy où la cour séjourna quelque temps, donna le mot à deux de ses pages qui lui portaient des flambeaux; et, comme chacun se retirait là à pied du coucher du roi, touche le duc de Coislin, lui dit qu'il a le dernier et se met à courir, et le duc de Coislin après. Le devant un peu gagné, M. de Longueville se jette dans une porte, voit passer devant M. de Coislin courant tant qu'il pouvait, et s'en va coucher tranquillement, tandis que les pages avec leurs flambeaux menèrent M. de Coislin aux quatre coins et au milieu de la ville, tant que n'en pouvant plus, il quitta prise et s'en alla chez lui tout en eau; ce fut une plaisanterie dont il fallut bien rire, mais qui ne lui plut pas trop.

Une aventure plus sérieuse, à laquelle il n'y avait pas moyen de s'attendre, montra qu'il savait bien prendre son parti. Le second fils de M. de Bouillon, qui par la mort de son aîné fut duc de Bouillon après son père, et avait en attendant porté le nom du duc d'Albret, père du duc de Bouillon d'aujourd'hui, était élevé pour l'église et soutenait une thèse en Sorbonne en grand apparat. En ces temps-là les princes du sang allaient aux cérémonies des personnes distinguées. M. le Prince, M. le Duc, depuis prince de Condé, et MM. les princes de Conti, les deux frères enfans, étaient à cette thèse. M. de Coislin y arriva incontinent après, et, comme il était alors tout à la queue des ducs, il laissa plusieurs fauteuils entre lui et le coin aboutissant à celui des prélats. Les princes du sang avaient les leurs hors de rang, en face de la chaire de celui qui présidait à la thèse. Arrive Novion, premier président, avec plusieurs présidens à mor-

tier, qui, complimentant les princes du sang, se glisse au premier fauteuil joignant le coin susdit. Le duc de Coislin, bien étonné de cette folie, le laisse asseoir, et comme en s'asseyant il tourne la tête vers le cardinal de Bouillon, assis dans le fauteuil joignant ce même coin à la tête du côté des prélats, M. de Coislin se lève, prend un fauteuil, le plante devant le premier président et s'assied; cela se fit si brusquement que ce fut plus tôt exécuté qu'aperçu. Aussitôt grande rumeur, et M. de Coislin à serrer le premier président du derrière de sa chaise à l'empêcher de remuer, et se tenant bien ferme dans le sien. Le cardinal de Bouillon essaya de s'entremettre, M. de Coislin répondit qu'il était où il devait être, puisque le premier président oubliait ce qu'il lui devait, qui, interdit de l'affront et de la rage de l'essuyer sans pouvoir branler, ne savait que faire. Les présidens à mortier, bien effarouchés, murmuraient fort entre eux; enfin le cardinal de Bouillon d'un côté, et ses frères par le bas bout où ils faisaient les honneurs, allèrent à M. le Prince le supplier de vouloir bien faire en sorte de terminer cette scène, qui cependant faisait taire l'argument. M. le Prince alla au duc de Coislin qui lui fit excuse de ce qu'il ne se levait point; mais qu'il ne voulait pas désemparer son homme. M. le Prince blâma fort le premier président ainsi en présence, puis proposa à M. de Coislin de se lever pour laisser au premier président la liberté de se lever aussi et de sortir. M. de Coislin résista et ne menaçait pas moins que de le tenir là toute la thèse. Vaincu enfin par les prières de M. le Prince et des Bouillon, il consentit à se lever, à condition que M. le Prince se rendrait garant que le premier président sortirait à l'instant, et qu'en se levant il n'aurait point quelque autre tour de passe-passe à en craindre, ce fut le terme dont il se servit. Novion balbutiant en donna sa parole;

le duc dit qu'il la méprisait trop et lui aussi pour la recevoir et qu'il voulait celle de M. le Prince; ce dernier la donna. Aussitôt M. de Coislin se lève, range son fauteuil en disant au premier président : « Allez-vous-en, monsieur, allez-vous-en »; qui sortit aussi dans la dernière confusion, et alla regagner son carrosse avec les présidens à mortier; en même temps M. de Coislin prit sa chaise, la reporta où elle était d'abord et s'y remit.

M. le Prince aussitôt lui vint faire compliment, les trois autres princes du sang aussi, et tout ce qu'il y avait là de plus considérable à leur exemple. J'oubliais que d'abord MM. de Bouillon avaient employé la ruse et fait avertir M. de Coislin qu'on le demandait à la porte pour quelque chose de pressé, mais qu'il répondit en montrant le premier président derrière lui : « rien de si pressé que d'apprendre à M. le premier président ce qu'il me doit, et rien ne me fera sortir d'ici, que M. le premier président que voilà derrière moi n'en sorte le premier ». M. de Coislin demeura là encore un argument entier, puis s'en alla chez lui. Les quatre princes du sang l'allèrent voir le jour même, et la plupart de tout ce qui avait vu ou su son aventure, en sorte que sa maison fut pleine jusque fort tard.

Le lendemain il alla au lever du roi, qui, par des gens revenus de Paris après la thèse, avait su ce qui s'était passé. Dès qu'il vit le duc de Coislin, il lui en parla, et, devant toute la cour, le loua de ce qu'il avait fait, et blâma le premier président en le taxant d'impertinent qui s'oubliait, terme fort éloigné de la mesure des paroles du roi. Son lever fini, il fit entrer le duc dans son cabinet, et se fit non-seulement conter, mais figurer la chose; cela finit par dire au duc de Coislin qu'il lui ferait justice; puis manda le premier président à qui il lava la tête, lui demanda où il avait pris qu'il pût disputer quoi que ce fût aux ducs hors la séance du parlement, sur quoi il ne

décidait rien encore, et lui ordonna d'aller chez le duc de Coislin à Paris lui demander pardon, et le trouver; non pas aller simplement à sa porte. Il est aisé de comprendre la honte et le désespoir où se sentit Novion d'avoir à faire une démarche si humiliante et après ce qui venait de lui arriver; il fit parler au duc de Coislin par le duc de Gesvres et par d'autres, et fit si bien en vingt-quatre heures que le duc de Coislin, content de son avantage et d'être le maître de faire subir au premier président toute la rigueur du commandement qu'il avait reçu à son égard, eut la générosité de l'en dispenser et de se charger encore envers le roi d'avoir fermé sa porte au premier président, qui, sûr de n'être pas reçu, alla chez lui avec moins de répugnance. Le roi loua fort le duc de Coislin de ce procédé, qui fut cause que le premier président n'osa se plaindre.

C'était la vérité même que le duc de Coislin. Il était fort des amis de mon père, il me recevait avec bonté, amitié, et parlait volontiers devant moi. Je lui ai ouï faire ce récit entre beaucoup d'autres anecdotes curieuses, et ce récit même plusieurs fois à moi, puis devant moi à d'autres personnes. C'était un homme tellement sensible, que le cardinal son frère obtint sa survivance de premier aumônier pour l'abbé de Coislin, sans avoir jamais laissé apercevoir à son frère qu'il songeât à la demander, dans la crainte que, s'il était refusé, il n'en fût trop fortement touché; et qu'il avait aussi obtenu du roi, par la même raison, de ne jamais refuser son frère pour Marly, en sorte qu'il ne demandait jamais sans y aller. La vérité est qu'il n'en abusait pas. Il n'était pas fort vieux, mais perdu de goutte, qu'il avait quelquefois jusqu'aux yeux, au nez et à la langue, et dans cet état sa chambre ne désemplissait pas de la meilleure compagnie de la cour et de la ville, et dès

qu'il pouvait marcher, il allait à la ville et à la cour, où il était aimé généralement, considéré et compté. Il était fort pauvre, sa mère très riche lui ayant survécu. Il ne laissa que deux fils et la duchesse de Sully, et il vit toute la fortune de son frère et de son second fils.

Ce premier président de Novion était un homme vendu à l'iniquité, à qui l'argent et les maîtresses obscures faisaient tout faire. On gémit long-temps au palais de ses caprices, et les plaideurs de ses injustices. Devenu plus hardi, il se mit à changer les arrêts en les signant, et à prononcer autrement qu'il n'avait été opiné à l'audience. À la fin, des conseillers, surpris que tout un côté eût opiné comme ils avaient ouï prononcer, en demandèrent la raison à leurs confrères. Ceux-ci à leur tour furent étrangement surpris ayant cru que ce côté avait pris l'opinion qui avait formé l'arrêt, lequel se trouva ainsi de la seule voix du premier président; leur attention se réveilla, et ils trouvèrent que la même chose n'était plus rare. Ils s'en informèrent aux rapporteurs et aux greffiers. Ces derniers s'étaient bien souvent aperçus de quelque chose, mais ils n'avaient osé parler. Enfin, encouragés par les conseillers, ils revirent les arrêts des procès par écrit, signés par le premier président, ils les montrèrent aux rapporteurs, et il s'en trouva plusieurs d'extrêmement altérés. Les plaintes en furent portées au roi, et si bien prouvées, qu'il commanda à Novion de se retirer; et tout à la fin de 1689 Harlay fut mis en sa place. Il avait succédé à Lamoignon en 1678, de la femme duquel il était cousin-germain. Il vécut encore quatre ans dans l'abandon et dans l'ignominie, et mourut à sa campagne sur la fin de 1693 à soixante-treize ans. Nous verrons son petit-fils à la même place, très indigne de toutes celles par lesquelles il passa.

La cour était à Fontainebleau du 19 septembre. Mélac

y arriva et salua le roi le 9 octobre, et le lendemain au soir, fut long-temps avec le roi et Chamillart chez madame de Maintenon. Chamillart le mena de là chez lui, et lui détailla ce que le roi lui donnait, qui avec la continuation de ses appointemens de gouverneur de Landau, et 15,000 livres de pension, pour l'avoir si bien défendu montait à 38,000 livres de rente. Mélac, loué, caressé du roi, applaudi de tout le monde, crut avoir mérité des honneurs. Il insista encore plus lorsqu'il les vit donner incontinent après, comme je vais le rapporter, à qui n'eût pas eu le temps de les aller chercher de l'autre côté du Rhin, si Landau n'eût tenu plus de six semaines au-delà de toute espérance. Mélac outré de douleur se retira à Paris. Il n'avait ni femme ni enfans. Il s'y retira avec quatre ou cinq valets, et s'y consuma bientôt de chagrin dans une obscurité qu'il ne voulut adoucir par aucun commerce.

C'était un gentilhomme de Guyenne, de beaucoup d'esprit, même fort orné, de beaucoup d'imagination, et dont le trop de feu nuisait quelquefois à ses talens pour la guerre, et souvent à sa conduite particulière, bon partisan, hardi dans ses projets, et concerté dans leur exécution, surtout fort désintéressé. Il n'avait de patrie que l'armée et les frontières, et toute sa vie avait fait la guerre, été et hiver, presque toujours en Allemagne. La manie de se rendre terrible aux ennemis l'avait rendu singulier; il avait réussi à faire peur de son nom par ses fréquentes entreprises, et à tenir alerte vingt lieues à sa portée de pays ennemi. Il se divertissait à se faire croire sorcier à ces peuples, et il en plaisantait le premier. Il était assez épineux et très fâcheux à ceux qu'il soupçonnait de ne lui vouloir pas de bien, et trop facile à croire qu'on manquait d'égards pour lui. D'ailleurs, doux et très bonhomme, et qui souffrait tout de ses

amis; fort commode et jamais incommode à un général et à tous ses supérieurs, mais fort peu aux intendans; sans intrigue et sans commerce avec le secrétaire d'état de la guerre, et comme il avait les mains fort nettes, fort libre sur ce qui ne les avait pas; sobre, simple et particulier; toujours ruminant ou parlant guerre avec une éloquence naturelle, et un choix de termes qui surprenait, sans en chercher aucun. Il était particulièrement attaché à MM. de Duras et de Lorge, surtout à mon beau-père, qui me le recommanda autant que je le pourrais, quand il ne serait plus. Il prit de travers une politesse du chevalier d'Asfeld chez le maréchal de Choiseul, contre lequel il s'emporta étrangement en présence de plusieurs officiers-généraux. M. de Chamilly m'en vint avertir. J'allai trouver le maréchal, qui aurait pu le punir et de la chose et du manque de respect chez lui, mais qui voulut bien ne pas songer à ce qui le regardait. Je vis après Mélac, et je ne puis mieux témoigner combien il était endurant pour ses amis que de dire que je ne le ménageai point, jusqu'à en être honteux, à mon âge et seulement colonel, et lui lieutenant-général ancien et en grande réputation. Il m'avoua son tort et fit tout ce que je voulus. Chamilly, le marquis d'Huxelles et plusieurs autres continrent le chevalier d'Asfeld, depuis maréchal de France comme eux, et parvinrent à faire embrasser Mélac et lui, et jamais depuis il n'en a été mention entre eux. A tout prendre Mélac était un excellent homme de guerre, et un bon et honnête homme; pauvre, sobre, frugal et passionné pour le bien public.

Pelletier de Sousi, tiercelet de ministre, par sa direction des fortifications qui lui donnait un logement partout, jusqu'à Marly, pour son travail réglé seul avec le roi, le devint encore davantage par la place distinguée d'un des deux conseillers au conseil royal des finances,

qui vaqua par la mort de Pomereu de l'opératiou de la taille. Ce dernier était fort considéré, fort droit, et celui des conseillers d'état qui avait le plus d'esprit et de capacité, d'ailleurs grand travailleur, bon homme et honnête homme. Il était extrêmement des amis de mon père et était demeuré des miens. C'était un feu qui animait tout ce qu'il faisait, mais allait quelquefois trop loin, et il y avait des temps où sa famille faisait en sorte qu'il ne voyait personne. Après cela il n'y paraissait pas. C'est le premier intendant qu'on ait hasardé d'envoyer en Bretagne et qui trouva moyen d'y apprivoiser la province.

Une autre mort serait ridicule à mettre ici sans des raisons qui y engagent. C'est celle de Petit, qui était fort vieux, et depuis grand nombre d'années, médecin de Monseigneur. Il avait de l'esprit, du savoir, de la pratique et de la probité, et cependant il est mort sans avoir jamais voulu admettre la circulation du sang. Cela m'a paru assez singulier pour ne le pas omettre. L'autre raison est que sa charge fut donnée à Boudin, duquel il n'est pas temps de rien dire, mais dont il n'y aura que trop à parler, et pour des choses très importantes.

Le roi reçut à Fontainebleau la nouvelle de la liberté du maréchal de Villeroy. Peu après que l'empereur fut informé du cartel réglé en Italie, il lui fit mander qu'il était libre et ne voulut pas galamment qu'il payât sa rançon, qui allait à 50,000 livres. Cette liberté coûta doublement à la France, mais elle fut très agréable au roi. Le maréchal eut ordre d'attendre un officier chargé de le conduire de la part de l'empereur à travers l'armée du prince Eugène.

On vit à Fontainebleau une nouveauté assez étrange: Madame à la comédie publique dans la deuxième année de son deuil de Monsieur. Elle en fit d'abord quelque façon; mais le roi lui dit que ce qui se passait chez lui ne

devait pas être considéré comme le sont les spectacles publics.

CHAPITRE XXX.

Situation de Cattinat. — Dispositions de Villars. — Bataille de Friedlingue. — Désespoir de Villars. — Il ne peut croire à sa victoire. — Il fait un trait de courtisan. — Villars fait seul maréchal de France. — Retour de Cattinat et sa retraite. — Caractère de Villars. — Ce qu'il faut penser de ses Mémoires. — Villars apprécié comme militaire; — comme négociateur. — Le revers de la médaille ou ses qualités. — Exhortation d'une dame de la cour à son fils.

Cattinat avait eu grande occasion de s'apercevoir, à la tête de l'armée du Rhin, des suites d'un éclaircissement qui lui avait mérité les plus grandes louanges du roi, mais qui avait convaincu son ministre et commis madame de Maintenon. Tous les moyens lui manquèrent, et le dépit de faire malgré lui une campagne honteuse le rendit mystérieux et chagrin jusqu'à mécontenter les officiers-généraux, et les plus distingués d'entre les particuliers de son armée. La nécessité de secourir l'électeur de Bavière déclaré et molesté par les Impériaux, celle aussi d'en être secouru, fit résoudre de tenter le passage du Rhin; il fut proposé à Cattinat, peut-être avec peu de moyens et de troupes, je dis peut-être, parce que je ne le sais pas, et que je ne fais que le soupçonner, sur le refus qu'il fit de s'en charger. A son défaut, Villars, qui vit la fortune au bout de ce passage, l'accepta, sûr de ne rien risquer, en manquant même ce que Cattinat avait refusé de tenter; mais en habile homme, il voulut être en

force, et outre ce qui était venu de Flandre qu'il avait été recevoir de Chamarande à mi-chemin, Blainville lui amena encore un gros détachement de la même armée de Flandre. Il y joignit ce qu'il voulut de l'armée du Rhin, qui devenue par là un détachement elle-même, se retrancha sous Strasbourg, et peu-à-peu s'y trouva réduite à dix bataillons et fort peu d'escadrons, en sorte que Cattinat se mit dans Strasbourg, en attendant tristement le succès du passage que Villars allait tenter, le départ du roi des Romains pour retourner à Vienne, et ce que deviendrait son armée après la prise de Landau.

Villars marcha droit à Huningue, visita les bords du Rhin, et choisit l'établissement de son pont vis-à-vis d'Huningue, à l'endroit d'une île assez spacieuse pour s'en servir utilement, le grand bras du Rhin entre lui et l'île, et le plus petit entre elle et l'autre côté du Rhin où était la petite ville de Neubourg, retranchée et tenue par les impériaux qui avaient là un camp-volant, et qui avaient donné pendant toute la campagne, l'inquiétude à Cattinat de passer le Rhin et de faire le siège d'Huningue, sans toutefois avoir songé à l'exécuter, pour ne rien détacher de celui de Landau. Ce parti pris, Villars fit travailler tout à son aise, mais fort diligemment à son pont jusqu'à l'île. Il était arrivé le 30 septembre; ce pont fut l'affaire de moins de vingt-quatre heures. Le 1[er] octobre à midi, il fit passer dessus quarante pièces de canon avec Champagne et Bourbonnais qu'il établit dans l'île, et fit travailler à son autre pont. Dès qu'il fut achevé, il fit passer des travailleurs soutenus par ses grenadiers qui tirèrent une ligne parallèle au Rhin à la tête du pont, malgré les faibles efforts des ennemis pour l'empêcher, incommodés du feu de l'artillerie et des quinze cents hommes qui étaient dans l'île, et de force petits bateaux chargés de grenadiers. Dans cette posture, Villars, maître

d'achever de passer le Rhin, voulût attendre des nouvelles de l'électeur de Bavière, et cependant le prince de Bade et la plupart de ses officiers-généraux vinrent se retrancher à Friedlingue. Le 12 octobre Laubanie avec un détachement de la garnison du Neuf-Brisach passa le Rhin dans de petits bateaux, et emporta la petite ville de Neubourg l'épée à la main, s'y établit et y fut suivi par notre pont de M. de Guiscard avec vingt escadrons et dix bataillons. Le prince Louis sur cette nouvelle ne douta pas que Villars ne voulût faire là son passage, quitta Friedlingue et marcha à Neubourg le 14 au matin. Ce même matin à sept heures Villars, averti de cette marche, sortit de Huningue, fit diligemment passer tout ce qu'il avait de troupes en-deçà par son pont dans l'île. La cavalerie passa à gué l'autre petit bras du Rhin et l'infanterie sur le second pont, qu'il avait remué à temps et porté vis-à-vis Friedlingue avec son artillerie.

Là-dessus le prince Louis qui était en marche fit retourner toutes ses troupes qui étaient quarante-deux escadrons avec son infanterie; cinq de ses escadrons firent le tour d'une petite montagne escarpée de notre côté pour en gagner la crête par-derrière, et les trente-sept autres marchèrent à Villars plus tôt qu'il ne s'attendait à les voir. Il n'avait que trente-quatre escadrons, parce qu'il en avait détaché six pour aller joindre Guiscard à Neubourg. Trois charges mirent en désordre la cavalerie impériale qui fut reçue par six bataillons frais qui la soutinrent. Les autres bataillons s'étaient portés sur la montagne, dont il fallut les déloger en allant à eux par les vignes et l'escarpement qui était de notre côté. Ainsi ce fut un combat bizarre où la cavalerie et l'infanterie de part et d'autre agirent tout-à-fait séparément.

Cette attaque de la montagne, conduite par Desbordes, lieutenant-général, qui avait été gouverneur de Philips-

bourg, et qui y fut tué, ne put l'être qu'avec quelque désordre par les coupures et la roideur de la montagne, tellement que les troupes, essoufflées et un peu rompues en arrivant, ne purent soutenir une infanterie ensemble et reposée, qui leur fit perdre du terrein et regagner le bas avec plus de désordre qu'elles n'avaient monté. Avec les dispositions tout cela prit du temps, de manière que Villars qui était demeuré au bas de la montagne, et avait perdu de vue sa cavalerie entière qui était alors à demi-lieue de lui après celle de l'empereur, crut la bataille perdue, et perdit lui-même la tramontane, sous un arbre où il s'arrachait les cheveux de désespoir, lorsqu'il vit arriver Magnac, premier lieutenant-général de cette armée, qui accourait seul au galop avec un aide-de-camp après lui. Alors Villars, ne doutant plus que tout ne fût perdu, lui cria : « Eh bien! Magnac, nous sommes donc perdus ». A sa voix Magnac poussa à l'arbre, et bien étonné de voir Villars en cet état : « Eh, lui dit-il, que faites-vous donc là et où en êtes-vous? ils sont battus et tout est à nous ». Villars à l'instant recogne ses larmes et court avec Magnac à l'infanterie qui combattait celle des ennemis qui l'avait suivie du haut de cette petite montagne, criant tous deux victoire. Magnac avait mené la cavalerie, avait battu et poursuivi l'impériale près de demi-lieue jusqu'à ces six bataillons frais qui l'avaient protégée, mais qui n'ayant pu soutenir la furie de nos escadrons, s'étaient retirés peu-à-peu avec les débris de la cavalerie impériale, et Magnac alors, n'ayant plus à les pousser dans les défilés qui se présentaient, inquiet de notre infanterie dont il n'avait ni vent ni nouvelles, était revenu de sa personne la chercher et voir ce qui s'y passait, enragé de ne l'avoir pas à portée de ces défilés pour achever sa victoire, et d'y voir échapper les débris de la cavalerie impériale et ces six bataillons qui l'avaient sauvée. Lui et Villars avec leurs

cris de victoire rendirent un nouveau courage à notre infanterie, devant laquelle, après plusieurs charges, celle des ennemis se retira et fut assez long-temps poursuivie. Villars paya d'effronterie, et Magnac n'osa conter leur bizarre aventure que tout bas; cependant quand il vit que Villars se donnait tout l'honneur, et plus encore quand il lui en vit recevoir la récompense sans y participer en rien, il éclata à l'armée, puis à la cour, où il fit un étrange bruit; mais Villars, qui avait le prix de la victoire et madame de Maintenon pour lui, n'en fit que secouer l'oreille. On verra parmi les pièces le compte qu'il en rendit au roi, aussitôt après l'action qui s'appela la bataille de Friedlingue. Outre Desbordes, lieutenant-général tué, Chavanne, brigadier d'infanterie, le fut aussi; et parmi les blessés, le duc d'Estrées, Polignac, Chamarande, lieutenant-général, Coesquen et le fils du comte du Bourg, la plupart légèrement.

Villars, qui sentit le besoin qu'il avait d'appui, fit un trait de courtisan. Le lendemain de la bataille, il fut joint par quelques régimens de cavalerie de ce qui restait autour de Strasbourg, que Cattinat lui envoyait encore. De ce nombre était le comte d'Ayen; Villars lui proposa de porter au roi les drapeaux et les étendards, et le comte d'Ayen l'accepta, malgré tout ce que Biron lui put dire du ridicule de porter les dépouilles d'un combat où il ne s'était pas trouvé. Mais tout était bon et permis au neveu de madame de Maintenon, dont la faveur n'empêcha pas les huées de toute l'armée, dont les lettres à Paris se trouvèrent pleines de l'aventure de Magnac et de moqueries sur le comte d'Ayen. Mais elles arrivèrent trop tard, leur affaire était faite. Choiseul qui avait épousé une sœur de Villars fut chargé de la nouvelle et de la lettre pour le roi; il arriva le matin du mardi 17 octobre à Fontainebleau, combla le

roi de joie de sa victoire, d'avoir un passage sur le Rhin, et de pouvoir compter sur une prompte jonction avec l'électeur de Bavière. Le lendemain matin le comte d'Ayen arriva aussi, et par le détail, les drapeaux et les étendards augmenta fort la joie. Mais quand on sut qu'il ne s'était point trouvé à l'action, le ridicule fut grand, et sa faveur contraignit peu les brocards. Choiseul eut force louanges du roi du compte qu'il avait rendu. Il eut le régiment qu'avait le chevalier de Scève et 1000 pistoles. Il n'était que capitaine de cavalerie.

Le 26 octobre un courrier de Villars soutint habilement la bonne humeur du roi. Il lui manda la perte des ennemis bien plus grande qu'on ne la croyait, tous les villages des environs de Friedlingue pleins de leurs blessés, sept pièces de canon trouvées abandonnées, le prince d'Anspach, deux princes de Saxe, et le fils de l'administrateur de Wirtemberg blessés et prisonniers, leur armée tellement dispersée qu'elle n'avait pas mille hommes ensemble, Biron détaché avec trois mille chevaux au-devant de l'électeur de Bavière, et Villars occupé à établir des forts et des postes au-delà du Rhin, et à y rétablir la redoute vis-à-vis d'Huningue détruite par la paix de Ryswick.

Le samedi matin, 21 octobre, le comte de Choiseul fut redépêché à Villars avec un paquet du roi. On a vu en son lieu la source impure, mais puissante de la protection de madame de Maintenon pour lui. Le roi à son dîner le même jour le déclara seul maréchal de France. Il y voulut ajouter du tour. Le dessus du paquet fut souscrit *à M. le marquis de Villars*, et dedans une lettre de la propre main du roi, fermée et souscrite *à mon cousin le maréchal de Villars.* Choiseul en eut la confidence avec défense de la faire à personne, pas même à son beau-frère en lui remettant le paquet. Le roi voulut

qu'il ne sût l'honneur qu'il lui faisait que par l'inspection du second dessus. On peut juger de sa joie.

Celle de Cattinat relaissé et délaissé dans Strasbourg ne fut pas la même. N'ayant plus rien à faire, ou plutôt n'étant plus rien, il obtint son congé et revint dans son carrosse à très petites journées comme un homme qui craint d'arriver. Il salua le roi le 17 novembre qui le reçut médiocrement, lui demanda des nouvelles de sa santé, et ne le vit point en particulier. Il n'alla point chez Chamillart. Il demeura un jour à Versailles et fort peu à Paris. Il se retira sagement en sa maison de Saint-Gratien, près Saint-Denis, où il ne vit plus que quelques amis particuliers, et ne sortit presque point de cette retraite; heureux s'il n'en était point sorti et qu'il eût su résister aux cajoleries du roi, pour reprendre le commandement d'une armée et se défier des suites d'un éclaircissement d'autant plus dangereux qu'il fut tout à son avantage.

Le prince Louis, fort éloigné de la dissipation où Villars l'avait représenté, reparut incontinent avec une armée qui donna souvent de l'inquiétude de passer en-deçà du Rhin. Le reste de la campagne se passa à s'observer, et à chercher ses avantages. Parmi ceux du nouveau maréchal la jonction ne se fit point avec l'électeur de Bavière: ce prince avait pris Memmingen et plusieurs petites places pour s'élargir et se donner des contributions et des subsistances. Les armées se retirèrent dans leurs quartiers d'hiver; la nôtre repassa le Rhin, et bientôt après Villars eut ordre de demeurer à Strasbourg, et veiller sur le Rhin.

Cet enfant de la fortune va si continuellement faire désormais un personnage si considérable qu'il est à propos de le faire connaître. J'ai parlé de sa naissance à propos de son père: on y a vu que ce n'est pas un fonds

sur lequel il pût bâtir. Le bonheur et un bonheur inouï y suppléa pendant toute sa longue vie. C'était un assez grand homme, brun, bien fait, devenu gros en vieillissant, sans en être appesanti, avec une physionomie vive, ouverte, sortante, et véritablement un peu folle, à quoi la contenance et les gestes répondirent. Une ambition démesurée qui ne s'arrêtait pas pour les moyens; une grande opinion de soi, qu'il n'a jamais guère communiquée qu'au roi; une galanterie dont l'écorce était toujours romanesque; grande bassesse et grande souplesse auprès de qui le pouvait servir, étant lui-même incapable d'aimer ni de servir personne, ni d'aucune sorte de reconnaissance. Une valeur brillante, une grande activité, une audace sans pareille, une effronterie qui soutenait tout et ne s'arrêtait pour rien, avec une fanfaronnerie poussée aux derniers excès et qui ne le quittait jamais. Assez d'esprit pour imposer aux sots par sa propre confiance; de la facilité à parler, mais avec une abondance, une continuité d'autant plus rebutante, que c'était toujours avec l'art de revenir à soi, de se vanter, de se louer, d'avoir tout prévu, tout conseillé, tout fait, sans jamais, tant qu'il put, en laisser de part à personne. Sous une magnificence de gascon, une avarice extrême, une avidité de harpie, qui lui a valu des monts d'or pillés à la guerre, et quand il vint à la tête des armées, pillés haut à la main et en faisant lui-même des plaisanteries, sans pudeur d'y employer des détachemens exprès, et de diriger à cette fin les mouvemens de son armée. Incapable d'aucun détail de subsistances, de convoi, de fourrage, de marche qu'il abandonnait à qui de ses officiers-généraux en voulait prendre la peine; mais s'en donnant toujours l'honneur. Son adresse consistait à faire valoir les moindres choses et tous les hasards. Les complimens suppléaient chez lui à tout. Mais il n'en fal-

lait rien attendre de plus solide. Lui-même n'était rien moins. Toujours occupé de futilités quand il n'en était pas arraché par la nécessité imminente des affaires. C'était un répertoire de romans, de comédies et d'opéras dont il citait à tout propos des bribes, même aux conférences les plus sérieuses. Il ne bougea tant qu'il put des spectacles avec une indécence de filles de ces lieux et du commerce de leur vie et de leurs galans qu'il poussa publiquement jusqu'à sa dernière vieillesse, déshonorée publiquement par ses honteux propos.

Son ignorance, et s'il en faut dire le mot, son ineptie en affaires était inconcevable dans un homme qui y fut si grandement et si long-temps employé; il s'égarait et ne se retrouvait plus; la conception manquait, il y disait tout le contraire de ce qu'on voyait qu'il voulait dire. J'en suis demeuré souvent dans le plus profond étonnement et obligé à le remettre ou parler pour lui plusieurs fois, depuis que je fus avec lui dans les affaires pendant la régence; aucune tant qu'il lui était possible ne le détournait du jeu qu'il aimait, parce qu'il y avait toujours été heureux, et y avait gagné très gros, ni des spectacles. Il n'était occupé que de se maintenir en autorité et laisser faire tout ce qu'il aurait dû faire ou voir lui-même. Un tel homme n'était guère aimable, aussi n'eut-il jamais ni amis ni créatures, et jamais homme ne séjourna dans de si grands emplois avec moins de considération.

Le nom qu'un infatigable bonheur lui a acquis pour des temps à venir m'a souvent dégoûté de l'histoire, et j'ai trouvé une infinité de gens dans cette réflexion. Les siens ont eu l'imprudence de laisser paraître fort tôt après lui des mémoires qu'on ne peut méconnaître de lui; il n'y a qu'à voir sa lettre au roi sur sa bataille de Friedlingue. Un récit embarrassé, mal écrit, sans exacti-

tude, sans précision, expressément confus, voile tant qu'il peut le désordre qui pensa perdre son infanterie, et son ignorance de ce que fit sa cavalerie, ne peint, ni la situation, ni les mouvemens, ni l'action, encore moins ce qui en fit la décision et la fin, et ses louanges générales et universelles, qui ne louent personne en ne marquant rien de particulier de personne, données au besoin qu'il se sentait de tous, n'en peuvent flatter aucun. Ses Mémoires ont la même confusion, et s'ils ont plus de détails, c'est pour faire plus de mensonges, dont il se donne sans cesse pour le héros. J'étais bien jeune, et seulement mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie en 1694 et les années suivantes; mais à la première, j'étais gendre du général de l'armée, et les autres dans la plus intime confiance du maréchal de Choiseul, qui succéda à mon beau-père. C'en est assez pour avoir très distinctement vu que les vanteries de ses Mémoires sur ces campagnes-là n'ont pas seulement la moindre apparence, et que tout ce qu'il y dit de lui est un roman. J'ai su des officiers principaux qui ont servi avec lui, et sous lui dans les autres campagnes qu'il raconte, que tout y est mensonge, la plupart des faits entièrement controuvés, ou avec un fondement dont tout le reste est ajusté à ses louanges, et au blâme de ceux qui y ont le plus mérité pour leur dérober le mérite et se l'approprier. Il s'y trouve même des traits dont la hardiesse pue tellement la fausseté qu'on est indigné de l'audace pour soi-même et que le héros prétendu ait osé espérer se faire si grossièrement des dupes et des admirateurs. La soif d'en avoir l'a rendu coupable des plus noirs larcins de la gloire des maîtres, devant qui je l'ai vu ramper, et des calomnies les plus audacieuses et les plus follement hasardées.

A l'égard de ses négociations en Bavière et à Vienne, qu'il y décrit avec de si belles couleurs, j'en ai demandé

des nouvelles à M. de Torcy, à qui lors il en rendait compte, et sur les ordres et les instructions duquel il avait uniquement à se régler. Torcy m'a protesté qu'il en avait admiré le roman, que tout y est mensonge, et qu'aucun fait et aucun mot n'en est véritable; il était lors ministre et secrétaire d'état des affaires étrangères, par qui elles passaient toutes, et le seul qui se fût préservé de partager, ou plutôt de soumettre son département à madame de Maintenon. Sa droiture, sa probité, sa vérité, n'ont jamais été douteuses en France ni dans les pays étrangers, et sa mémoire toujours exacte et nette.

Telle a été la vanité de Villars d'avoir voulu être un héros en tout genre dans la postérité, aux dépens des mensonges et des calomnies qui font tout le tissu du roman de ses Mémoires, et la folie de ceux qui se sont hâtés de les donner avant la mort des témoins des choses et des spectateurs d'un homme si merveilleux, qui avec tout son art, tout son bonheur sans exemple, les plus grandes dignités et les premières places de l'état, n'y a jamais été qu'un comédien de campagne, et plus ordinaire encore qu'un bateleur monté sur des tréteaux.

Tel fut en gros Villars, à qui ses succès de guerre et de cour acquerront dans la suite un grand nom dans l'histoire, quand le temps l'aura fait perdre de vue lui-même et que l'oubli aura effacé ce qui n'est guère connu qu'aux contemporains. Il se retrouvera si souvent dans la suite de ces Mémoires qu'il y aura lieu de le reconnaître à divers traits de ce portrait, plus fidèle que la gloire qu'il a dérobée, et qu'à l'exemple du roi il a transmise à la postérité, non par des médailles et des statues, il était trop avare, mais par des tableaux dont il a tapissé sa maison, et où il n'a pas même oublié les choses les plus simples et jusqu'à sa séance tenant les états de Lan-

guedoc, lorsqu'il a commandé dans cette province. Je ne dis rien du ridicule extrême de ses jalousies, et des voyages de sa femme traînée sur les frontières. Il faut voiler ces misères, mais il est triste qu'elles influent sur l'état, et sur les plus importantes opérations de la guerre, comme la Bavière le lui reprochera à jamais.

Parmi donc de tels défauts, il ne serait pas juste de lui nier des parties. Il en avait de capitaine. Ses projets étaient hardis, vastes, presque toujours bons, nul autre plus propre à l'exécution et aux divers maniemens des troupes, de loin pour cacher son dessein et les faire arriver juste, de près pour se porter et attaquer. Le coup-d'œil, quoique bon, n'avait pas toujours une égale justesse, et dans l'action la tête était nette, mais sujette à trop d'ardeur, et par là même à s'embarrasser. L'inconvénient de ses ordres était extrême, presque jamais par écrit, presque toujours vagues, généraux, et sous prétexte d'estime et de confiance, avec des propos ampoulés se réservant toujours des moyens de s'attribuer tout le succès, et de jeter le non-succès sur les exécuteurs. Depuis qu'il fut arrivé à la tête des armées, son audace ne fut plus qu'en paroles. Toujours le même en valeur personnelle, mais tout différent en courage d'esprit. Etant particulier, rien de trop chaud pour briller et pour percer. Ses projets étaient quelquefois plus pour soi que pour la chose, et par là même suspects; ce qui ne fut pas depuis pour ceux dont il devait être chargé de l'exécution, qu'il n'était pas fâché de rendre douteuse aux autres, quand c'était sur ceux qu'elle devait rouler. A Friedlingue il y allait de tout pour lui, peu à perdre, ou même à différer si le succès ne répondait pas à son audace, dans une exécution refusée par Cattinat; le bâton à espérer s'il réussissait; mais quand il l'eut obtenu, le matamore fut plus réservé dans la crainte des revers de

fortune, laquelle il se promettait de pousser au plus haut, et il lui a été reproché depuis, plus d'une fois, d'avoir manqué des occasions uniques et sûres, qui se présentaient d'elles-mêmes. Il se sentait alors d'autres ressources.

Parvenu au suprême honneur militaire, il craignait d'en abuser à son malheur; il en voyait des exemples. Il voulut conserver la verdeur des lauriers qu'il avait dérobés par la main de la fortune, et se réserver ainsi l'opinion de faire la ressource des malheurs, ou des fautes des autres généraux. Les intrigues ne lui étaient pas inconnues; il savait prendre le roi par l'adoration, et se conserver madame de Maintenon, par un abandon à ses volontés, sans réserve et sans répugnance; il sut se servir du cabinet dont elle lui avait ouvert la porte; il y ménagea les valets les plus accrédités; hardiesse auprès du roi, souplesse et bassesse avec cet intérieur, adresse avec les ministres; et porté par Chamillart, dévoué à madame de Maintenon, cette conduite suivie en présence, et suppléée par lettres, il se la crut plus utile que les hasards des évènemens de la guerre, comme aussi plus sûre. Il osa dès-lors prétendre aux plus grands honneurs où les souterreins conduisent mieux qu'un autre chemin, quand on est arrivé à persuader les distributeurs qu'on en est susceptible. Je ne puis mieux finir ce trop long portrait, où je crois pourtant n'avoir rien dit d'inutile, et dans lequel j'ai scrupuleusement respecté le joug de la vérité; je ne puis, dis-je, l'achever mieux que par cet apophthegme de la mère de Villars, qui dans l'éclat de sa nouvelle fortune, lui disait toujours : « Mon fils, parlez toujours de vous au roi, et n'en parlez jamais à d'autres». Il profita utilement de la première partie de cette grande leçon, mais non pas de l'autre, et il ne cessa jamais d'étourdir et de fatiguer tout le monde de soi.

CHAPITRE XXXI.

Mort de M. le maréchal de Lorge. — Le chirurgien en froc. — Détails sur une opération pour la pierre. — Eloge du maréchal. — Commencement de ses doutes au sujet du protestantisme. — Quel soin il apporte à s'instruire des dogmes de notre foi. — Les docteurs en présence. — Du choc des opinions jaillit la lumière. — Une double conversion. — M. de Lorge à la retraite d'Altenheim. — Il essuie une injustice. — Comment il s'en venge. — Il en est dédommagé. — A quelles considérations il est contraint de céder dans le choix d'une femme. — Sa noble chaleur dans un conseil de guerre. — Son opinion justifiée par un propos du général ennemi. — Suite de sa carrière brillante. — Son affection pour ses soldats. — Ceux-ci le payaient amplement de retour. — Son désintéressement.

L'époque de cette bataille de Friedlingue me fut celle d'une des plus sensibles afflictions que je pusse recevoir, par la perte que je fis de mon beau-père, à soixante-quatorze ans. Au milieu d'une santé d'ailleurs parfaite, il fut attaqué de la pierre, aux symptômes de laquelle on se méprit d'abord, ou plutôt on voulut bien se méprendre, dans le desir que ce ne la fût pas. Les derniers six mois de sa vie il ne put plus sortir de chez lui, où l'affection publique lui forma toujours plutôt une cour, par le nombre et la distinction des personnes, qu'une compagnie assidue. Le mal venu au point de ne le pouvoir méconnaître, la réputation d'un certain frère Jacques séduisit et le fit préférer aux chirurgiens pour l'opération. Ce n'était ni un moine ni un ermite, mais un homme bizarrement encapuchonné de gris, qui avait inventé une manière de faire la taille à côté de l'endroit ordinaire,

qui avait l'avantage d'être plus promptement faite et de ne laisser après aucune des fâcheuses incommodités qui sont très souvent les suites de cette opération faite à l'ordinaire. Tout est mode en France; cet homme-là y était lors tellement qu'on ne parlait que de lui. On fit suivre ses opérations pendant trois mois, et sur vingt personnes qu'il tailla il en mourut fort peu.

Pendant ce temps-là M. le maréchal de Lorge se dérobait au monde; et se préparait avec une grande fermeté et une résignation vraiment chrétienne. Le desir de sa famille et de conserver sa charge de capitaine des gardes-du-corps à son fils, eurent plus de part que lui-même à cette résolution. Elle fut exécutée le jeudi 19 octobre à huit heures du matin, ayant la veille fait ses dévotions. Frère Jacques ne voulut ni conseil ni secours, que Milet, chirurgien-major de la compagnie des gardes-du-corps de M. le maréchal de Lorge, auquel il était fort attaché. Il se trouva une petite pierre, puis de gros champignons, et, dessous, une fort grosse pierre. Un chirurgien qui eût su autre chose qu'opérer de la main aurait tiré la petite pierre et en serait demeuré là, pour lors: il aurait fondu par des onguens ces excroissances de chair adhérentes à la vessie, qui s'en seraient allées par les suppurations, après quoi il aurait tiré la grosse pierre. La tête tourna au frère Jacques qui n'était que bon opérateur de la main. Il arracha ces champignons. L'opération dura trois quarts d'heure, et fut si cruelle que frère Jacques n'osa aller plus loin et remit à tirer la grosse pierre. M. le maréchal de Lorge la soutint avec un courage qui fut toujours tranquille. Fort peu après madame sa femme, qui fut la seule qu'on lui laissa voir de sa famille, s'étant approchée de lui, il lui tendit la main: « Me voilà, lui dit-il, dans l'état où on m'a voulu », et, sur sa réponse pleine d'espérance, « Il en sera, ajouta-t-il, tout

ce qu'il plaira à Dieu ». Toute la famille et quelques amis étaient dans la maison, qui augurèrent mal d'une opération si étrange. Le duc de Grammont, qui avait été depuis peu taillé par Maréchal, força la porte et annonça les accidens qui arriveraient coup sur coup, où il n'y aurait point de remède, et insista inutilement pour qu'on fît venir Maréchal ou d'autres chirurgiens. Jamais frère Jacques ne voulut, et madame la maréchale, craignant de le troubler, n'osa appeler personne. Le duc de Grammont ne fut que trop bon prophète; bientôt après frère Jacques lui-même demanda du secours. Il l'eut à l'instant, mais tout fut inutile. M. le maréchal de Lorge mourut le samedi 22 octobre, sur les quatre heures du matin, ayant toujours eu auprès de lui l'abbé Anselme, alors directeur et prédicateur fameux.

Le spectacle de cette maison fut terrible; jamais homme si tendrement ni si universellement regretté, ni si véritablement regrettable. Outre ma vive douleur, j'eus à soutenir celle de madame de Saint-Simon, que je crus perdre bien des fois; rien de comparable à son attachement pour son père, et à la tendresse qu'il avait pour elle; rien aussi de plus parfaitement semblable que leur âme et leur cœur. Il m'aimait comme son véritable fils, et je l'aimais et le respectais comme le meilleur père, avec la plus entière et la plus douce confiance.

Né troisième, cadet d'une nombreuse famille, ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il porta les armes à quatorze. M. de Turenne, frère de sa mère, prit soin de lui comme de son fils, et dans la suite lui donna tous ses soins et toute sa confiance. L'attachement du neveu répondit tellement à l'amitié de l'oncle, qu'ils vécurent toujours ensemble, et furent considérés de tout le monde comme un père et un fils le plus étroitement unis. Des malheurs de temps et des engagemens de famille entraî-

nèrent M. de Lorge dans le parti de M. le Prince. Il le suivit même dans les Pays-Bas; il servit sous lui de lieutenant-général avec de grandes distinctions et acquit entièrement son estime. Instruit déjà par M. de Turenne, il se perfectionna sous M. le Prince et revint sous son oncle, qui se fit un plaisir et une étude de le rendre capable de commander dignement les armées, en l'employant dans les siennes à tout ce qu'il y avait de plus difficile et de plus important.

M. de Lorge, jeune et bien fait, galant, fort dans le grand monde, pensait néanmoins sérieusement. Elevé dans le sein des protestans où il était né, et lié de la plus proche parenté et amitié avec leurs principaux personnages, il passa la moitié de sa vie sans se défier qu'ils pussent être trompés et pratiquant exactement leur religion. Mais à force de la pratiquer les réflexions vinrent, puis les doutes. Les préjugés de l'éducation et de l'habitude le retenaient : il était encore maîtrisé par l'autorité de sa mère qui en était une de l'église protestante et par l'exemple de M. de Turenne plus fort qu'aucun. Il était intimement lié d'amitié avec la duchesse de Rohan, l'âme du parti et le reste de ses derniers chefs, et avec ses célèbres filles, et son extrême tendresse pour la comtesse de Roye sa sœur, qui était infiniment attachée à sa religion, le contraignit extrêmement. Mais, parmi ces combats, il voulut être éclairci. Il trouva un grand secours dans un homme médiocre qui lui était attaché d'amitié, et qui, en étant fort estimé, s'était fait catholique. Mais M. de Lorge voulut voir par lui-même, quand il fut parvenu au point de se défier tout-à-fait de ce qu'il avait cru jusqu'alors.

Il prit donc le parti de feuilleter lui-même et de proposer ses doutes au célèbre Bossuet, depuis évêque de Meaux, et à M. Claude, ministre de Charenton et le plus compté parmi eux. Il ne les consultait que séparément, à

l'insu l'un de l'autre, et leur portait comme de lui-même leurs réciproques réponses, pour démêler mieux la vérité. Il passa de la sorte toute une année à Paris, tellement occupé à cette étude qu'il avait disparu du monde, et que ses plus intimes, jusqu'à M. de Turenne, en étaient inquiets, et lui faisaient des reproches de ce qu'ils ne pouvaient parvenir à le voir. Sa bonne foi et la sincérité de sa recherche mérita un rayon de lumière. M. de Meaux lui prouva l'antiquité de la prière pour les morts, et lui montra dans saint Augustin que ce docteur de l'église avait prié pour sainte Monique sa mère. M. Claude ne le satisfit point là-dessus, et ne s'en tira que par des défaites qui choquèrent la droiture du prosélyte et achevèrent de le déterminer. Alors il s'ouvrit au prélat et au ministre, du commerce qu'il avait depuis long-temps avec eux à l'insu l'un de l'autre; il les voulut voir aux mains, mais toujours dans le plus profond secret. Cette lutte acheva de convaincre son esprit par la lumière, et son cœur par les échappatoires peu droites qu'il remarqua souvent dans M. Claude, et sur lesquelles après, tête à tête, il n'en put tirer de meilleures solutions.

Convaincu alors, il prit son parti, mais les considérations de ses proches l'arrêtèrent encore. Il sentait qu'il allait plonger les poignards dans le cœur des trois personnes qui lui étaient les plus chères, sa mère, sa sœur et M. Turenne à qui il devait tout, et de qui il tenait tout jusqu'à sa subsistance. Cependant ce fut par lui qu'il crut devoir commencer. Il lui parla avec toute la tendresse, toute la reconnaissance, tout le respect du meilleur fils au meilleur père; et après un préambule dont il sentit tout l'embarras, il lui fit toute la confidence de cette longue retraite dont il lui avoua enfin le fruit, et il assaisonna cette déclaration de tout ce qui en pouvait adoucir l'amertume. M. de Turenne l'écouta sans

l'interrompre d'un seul mot, puis l'embrassant tendrement lui rendit confidence pour confidence, et l'assura qu'il avait d'autant plus de joie de cette résolution que lui-même en avait pris une pareille après y avoir travaillé long-temps avec le même prélat que lui. On ne peut exprimer la surprise, le soulagement, la joie de M. de Lorge. M. de Meaux lui avait fidèlement caché qu'il instruisait M. de Turenne depuis long-temps, et à M. de Turenne ce qu'il faisait avec M. de Lorge. Fort peu de temps après, la conversion de M. de Turenne éclata. La délicatesse de M. de Lorge ne lui permit pas de se déclarer sitôt. Le respect du monde le contint encore cinq ou six mois dans la crainte qu'on ne le crût entraîné par l'exemple d'un homme de ce poids auquel tant de liens l'attachaient. Sans avoir jamais fait une profession particulière de piété distinguée, M. de Lorge regarda tout le reste de sa vie sa conversion comme son plus précieux bonheur. Il redoubla d'estime, d'amitié et de commerce avec M. Cotton qui en avait été la première cause; il vit tant qu'il vécut M. de Meaux très familièrement, et avec vénération et grande reconnaissance. Il abhorrait la contrainte sur la religion, mais il se portait avec zèle à persuader les protestans à qui il pouvait parler, et fut jusqu'à la mort régulier et même religieux dans sa conduite et dans la pratique de la religion qu'il avait embrassée, et ami des gens de bien. Il eut la douleur que la comtesse de Roye en pensa mourir de regret. Il n'y avait que la religion que tous deux se préférassent. Elle fut si outrée de ce changement, qu'elle ne le voulut voir qu'à la condition, qu'ils tinrent, de ne s'en parler jamais.

M. de Lorge porté par l'estime de M. le Prince et de M. de Turenne, et par son propre mérite, eut après les maréchaux de France les commandemens les plus importans de la guerre de Hollande; il ne tint qu'à lui après le re-

tour du roi de l'avoir en chef. Il en reçut la patente et l'ordre de faire arrêter le maréchal de Bellefonds, dont l'opiniâtreté était tombée en plusieurs désobéissances formelles coup sur coup aux ordres qu'il avait eus de la cour. M. de Lorge évita l'un et sauva l'autre, qui ne le sut que long-temps après, et d'ailleurs, et qui ne l'a jamais oublié. Je ne rougirai point de dire que toute l'Europe admira et célébra le combat et la savante retraite d'Altenheim, et la gloire de M. de Lorge qui y commandait en chef; en même temps qu'elle retentit de la mort de M. de Turenne. C'est un fait attesté par toutes les histoires, les mémoires et les lettres de ce temps-là. M. le Prince voulut bien la rehausser encore. « J'ose avouer, dit-il alors au milieu de l'armée de Flandre qu'il commandait, et d'où il eut ordre d'aller prendre la place de M. de Turenne; j'ose avouer que j'ai quelques actions, mais je dis avec vérité que j'en donnerais plusieurs de celles-là, pour avoir fait celle que le comte de Lorge vient de faire à Altenheim ». Après un aussi grand témoignage, et qui fait autant d'honneur à M. le Prince qu'à M. de Lorge, ce serait affaiblir l'action d'Altenheim que s'y étendre; mais je ne puis m'empêcher de remarquer le grand homme en laissant le capitaine, et le grand homme que les Romains eussent également admiré. On trouvera que je ne dis pas trop, si on se représente la situation, l'étonnement, la désertion de l'armée de M. de Turenne au coup de canon qui l'emporta, la douleur extrême et subite de la perte de ce grand homme, dont M. de Lorge fut pénétré, et dont la sensibilité le devait rendre l'homme de l'armée le plus stupide et le plus incapable de penser et d'agir. Qu'on ajoute tout ce que l'amitié, la tendresse, la reconnaissance, la confiance, la vénération fit d'impression à l'excellent cœur de ce neveu si chéri, ce qu'y durent opérer après, les réflexions les plus tristes de

la privation d'un tel appui à la porte de la fortune dont M. de Lorge n'avait pas reçu encore la moindre faveur et sans nul patrimoine, avec la perspective de la toute-puissance de Louvois, ennemi déclaré de M. de Turenne, et le sien particulier à cause de lui, il n'y en avait que trop sans doute pour terrasser le cœur et l'esprit d'un homme ordinaire, et pour confondre les opérations d'un homme au-dessus du commun, devenu général tout-à-coup dans de si cruelles conjonctures.

Comblé d'honneur et de gloire, et l'étonnement de Montécuculli, M. de Lorge vit peu de jours après faire plusieurs maréchaux de France sans en être, et arriver quelques-uns d'eux à la suite de M. le Prince, à qui il remit le commandement de l'armée. On peut imaginer quelle fut pour lui cette amertume. Il eut la consolation que les armées et la cour crièrent publiquement à l'iniquité, et qu'aucun des nouveaux maréchaux, venus avec M. le Prince, n'osa lui donner l'ordre, ni prendre aucun commandement sur lui. Le bruit extrême que fit cette injustice inquiéta Louvois qui en était auteur. Vaubrun, lieutenant-général, avait été tué au combat d'Altenheim, et laissait vacant le commandement en chef de l'Alsace, de plus de 50,000 livres de rente. Louvois ne douta pas que ce morceau ne fût du goût d'un homme qui n'avait rien vaillant, et l'envoya à M. de Lorge; mais il fut étonné de se le voir rapporter par le même courrier, avec cette courte réponse, que ce qui était bon pour un cadet de Nogent ne l'était pas pour un cadet de Duras. Avec ce refus M. de Lorge avait pris son parti; c'était d'achever, comme il fit, la campagne dans l'éloignement, de ne s'y mêler de rien, avec hauteur, mais avec modestie, et dès qu'après son retour il aurait salué le roi et vu ses amis quelques jours, de se retirer à l'institution des frères de l'Oratoire, et là d'achever sa vie avec trois va-

lets uniquement, dans une entière retraite et dans la piété. La campagne s'allongea jusque vers la fin de l'année. Il hâta peu son retour, et fut reçu comme le méritaient sa gloire et son malheur. M. de la Rochefoucauld, son ami intime, et lors dans le fort de sa faveur, en prit occasion d'en parler au roi avec tant de force que Louvois ne put parer le coup, et que M. de Lorge, qui ne l'avait pas voulu aller voir, fut fait maréchal de France seul, le 21 février 1676, presque aussitôt qu'il fut arrivé, avec un applaudissement qui n'a guère eu de semblable.

Alors il fallut changer de résolution, et se livrer à la fortune. Le bâton fut le premier bienfait qu'il en reçut; mais avec la gloire qui le lui procura, il ne portait que 12,000 livres de rente. C'était tout l'avoir du nouveau maréchal, sans aucune autre ressource. Il fut nommé en même temps pour être un des maréchaux de France qui devaient commander l'armée sous le roi en personne, qui avait résolu de se rendre en Flandre, au commencement d'avril. Il fallait un équipage, et de quoi soutenir une dépense convenable et pressée. Cette nécessité le fit résoudre à un mariage étrangement inégal, mais dans lequel il trouvait les ressources dont il ne pouvait se passer pour le présent, et pour fonder une maison. Il y rencontra une épouse qui n'eut des yeux que pour lui malgré la différence d'âge, qui sentit toujours avec un extrême respect l'honneur que lui faisaient la naissance et la vertu de son époux, et qui y répondit par la sienne, sans soupçon et sans tache, et par le plus tendre attachement. Lui aussi oublia toute différence de ses parens aux siens, et donna toute sa vie le plus grand exemple du plus honnête homme du monde avec elle, et avec toute sa famille dont il se fit adorer. Il trouva de plus dans ce mariage une femme adroite pour la cour et pour ses manèges, qui suppléa à la roideur de sa rectitude,

et qui avec une politesse qui montrait qu'elle n'oubliait point ce qu'elle était née, joignait une dignité qui présentait le souvenir de ce qu'elle était devenue, et un art de tenir une maison magnifique, les grâces d'y attirer sans cesse la meilleure et la plus nombreuse compagnie, et avec cela, le savoir-faire de n'y souffrir ni mélange, ni de ces commodités qui déshonorent les meilleures maisons, sans toutefois cesser de rendre la sienne aimable, par le respect et la plus étroite bienséance qu'elle y sut toujours maintenir et mêler avec la liberté.

Incontinent après ce mariage, M. le maréchal de Lorge en sentit la salutaire utilité; la fortune qui l'avait tant fait attendre sembla vouloir lui en payer l'intérêt. Le maréchal de Rochefort, capitaine des gardes-du-corps, mourut. Il était le favori de M. de Louvois, qui à la mort de M. de Turenne l'avait fait faire maréchal de France avec les autres, dont le Français, fertile en bons mots, disait que le roi avait changé une pièce d'or en monnaie. Quoique M. de Duras fût déjà capitaine des gardes-du-corps, M. son frère fut choisi pour la charge qui vaqua et qu'il n'aurait pu payer, ni même y songer sans son mariage. Ainsi les deux frères, maréchaux de France, furent aussi tous deux capitaines des gardes-du-corps, égalité et conformité de fortune sans exemple.

Ce n'était pas que M. le maréchal de Lorge l'eût méritée par sa complaisance. Le roi à la tête de son armée couvrait Monsieur qui assiégeait Bouchain, et s'avança jusqu'à la cense d'Harrebise. Le prince d'Orange se trouva campé tout auprès, sans hauteur, ravin, ni ruisseau, qui séparât les deux armées. Celle du roi était supérieure, et reçut encore un renfort très à propos de l'armée devant Bouchain. Il semblait qu'il n'y avait qu'à marcher aux ennemis, pour orner le roi d'une importante victoire. On balança, on coucha en bataille, et le matin suivant,

M. de Louvois fit tenir au roi un conseil de guerre, le cul sur la selle avec les maréchaux de France qui se trouvèrent présens, et deux ou trois des premiers et des plus distingués d'entre les lieutenans-généraux; ils étaient en cercle, et toute la cour et les officiers-généraux à une grande distance laissée vide. M. de Louvois exposa le sujet de la délibération à prendre, et opina pour se tenir en repos. Il savait à qui il avait affaire, et il s'était assuré des maréchaux de Bellefonds, d'Humières et de la Feuillade. M. le maréchal de Lorge opina pour aller donner bataille au prince d'Orange, et il appuya ses raisons, de manière qu'aucun de ce conseil n'osa les combattre; mais regardant M. de Louvois dont ils prirent une seconde fois l'ordre de l'œil, ils persistèrent. M. le maréchal de Lorge insista, et de toutes ses forces; représenta la facilité du succès, la grandeur des suites à une ouverture de campagne, et tout ce qui se pouvait tirer d'utile et de glorieux de la présence du roi, et il réfuta aussi les inconvéniens allégués, avec une solidité qui n'eut aucune réplique. Le résultat fut que le roi lui donna force louanges, mais dit qu'avec regret il se rendait à la pluralité des avis. Il demeura donc là, sans rien entreprendre, tandis qu'il arriva du renfort au prince d'Orange.

Je ne sais quoi engagea d'envoyer un trompette aux ennemis, et à préférer celui d'entre eux qui en avait le plus d'habitude. Il ne fut pas vingt-quatre heures; il rapporta au roi que le prince d'Orange lui avait fait voir son armée, et lui avait dit qu'il n'avait jamais eu si belle peur, ni plus de certitude d'être attaqué. Il se plut à lui expliquer les raisons de sa crainte, et de ce qu'il était perdu à coup sûr. Apparemment pour en donner plus de regret, et pour le plaisir de montrer à quelle point il était tôt et bien informé, il le chargea de dire à

M. le maréchal de Lorge de sa part qu'il savait combien il avait disputé pour engager la bataille, en peu de mots, les raisons qu'il en avait apportées, que s'il avait été cru, il était battu et perdu sans aucune ressource. Le trompette fut assez imprudent pour raconter tout cela au roi et à M. de Louvois, en présence de force généraux et seigneurs, et n'y ayant pas remarqué M. le maréchal de Lorge, il l'alla chercher, et s'acquitta de ce dont le prince d'Orange l'avait chargé pour lui. Le maréchal, de plus en plus outré de n'avoir pas été cru, sentit le poids de ce témoignage. Il en commanda bien expressément le secret au trompette, mais il n'était plus temps; et une heure après, son rapport fut la nouvelle et l'entretien de toute l'armée; sur cela, Monsieur arriva venant de prendre Bouchain, et le roi laissa son armée à ses généraux, et partit avec Monsieur pour retourner à Versailles, où à peine arrivés, Louvois qui le suivit eut la douleur d'apprendre la mort du maréchal de Rochefort, son ami, et le dépit de voir donner sa charge à M. le maréchal de Lorge.

Ce ministre n'était pas homme à pardonner, ni M. le maréchal de Lorge à se plier à aucune recherche. Il demeura donc à faire sa charge auprès du roi. Il ne pouvait se plaindre étant le dernier des maréchaux de France. La convenance du comte de Feversham, son frère, grand-chambellan de la reine d'Angleterre, femme de Charles II, grand-maître de la garde-robe, et capitaine des gardes-du-corps de ce prince, et alors du roi Jacques II, son frère et son successeur, et général de leurs armées, engagea le roi à envoyer M. le maréchal de Lorge, complimenter le roi d'Angleterre Jacques II sur la victoire que le comte de Feversham venait de remporter contre les rebelles, qui coûta la tête sur un échafaud au duc de Monmouth, bâtard de Charles II, qui n'as-

pirait à rien moins qu'à la couronne d'Angleterre, dès lors l'objet des desirs et des espérances du prince d'Orange qui l'avait poussé et aidé pour s'en préparer les voies à lui-même, dès cette année 1685. En 1688, M. le maréchal de Lorge, fait chevalier de l'ordre dans la grande promotion du dernier jour de cette année, eut le commandement en chef de la Guyenne avec tous les appointemens et l'autorité du gouverneur, jusqu'à ce que M. le comte de Toulouse qui l'était fût en âge. Les appointemens lui demeurèrent jusqu'alors; mais à peine fut-il arrivé en Guyenne, qu'il fut rappelé pour le commandement de l'armée du Rhin, où il arriva comme Mayence venait de se rendre.

Le dessein de Louvois n'était pas de terminer en peu de temps la guerre que son intérêt particulier venait de rallumer, ni d'en procurer l'honneur à un général aussi peu à son gré que l'était M. le maréchal de Lorge. Aussi fut-ce en vain que celui-ci ne cessa de représenter l'impossibilité d'y parvenir par le côté de la Flandre, si coupé de rivières et si hérissé de places, et la facilité et l'utilité des progrès en portant le fort de la guerre de l'autre côté du Rhin, où les princes de l'empire se lasseraient bientôt de leurs pertes, et les alliés de voir les troupes du roi au milieu de l'Allemagne. Plus il avait raison, moins était-il écouté. Louvois avait tellement persuadé le roi de ne rien tenter en Allemagne, que ce même esprit régna après sa mort; on a vu sur l'année 1693 ce qui s'y passa en présence de Monseigneur, qui s'arrêta devant Heilbron, après ses avantages que la facilité de celui-là aurait comblés en ouvrant l'Allemagne. Tout ce que le maréchal de Lorge employa fut inutile pour faire résoudre l'attaque de ce poste, et le désespoir qu'il ne put cacher de se voir arrêté en si beau chemin par l'avis de Beringhem, premier écuyer, et de Saint-Pouenge, qui

accompagnaient ce prince avec la confiance du roi auprès de lui. Ils n'osèrent se hasarder avec un général qui les aurait menés trop loin à leur gré, et qui l'année précédente avait forcé par un combat le prince Louis de Bade à repasser le Rhin, l'y avait suivi, défait et pris l'administrateur de Wirtemberg, pris deux mille chevaux qui remontèrent sa cavalerie en partie, onze pièces de canon, Pfortzheim et quelques autres places, et qui fit ensuite lever au landgrave de Hesse le siège d'Ebernbourg qu'il avait formé depuis dix jours, tout seul et avec une armée plus faible que celle du prince Louis de Bade.

Ce général, qui pendant toute cette guerre commanda toujours l'armée opposée à celle de M. le maréchal de Lorge, avait conçu pour lui tant d'estime qu'ayant pris un courrier de son armée avec les lettres dont il était chargé pour la cour, il lui en renvoya un paquet après l'avoir lu, et avait écrit dessus ces paroles si connues : *Ne sutor ultra crepidam*. M. le maréchal de Lorge, surpris au dernier point de cette unique suscription, demanda au trompette s'il n'apportait rien autre, qui lui répondit n'avoir charge que de lui remettre ce paquet en main propre. A son ouverture il se trouva une lettre de la Fonds, intendant de son armée, qui devait tout ce qu'il était et avait à M. de Duras et à lui, par laquelle il critiquait toute la campagne, donnait ses avis et se prétendait bien meilleur général. Alors M. le maréchal de Lorge vit la raison de la suscription, et remercia le prince Louis comme ce service le méritait. Il manda la Fonds qu'il traita comme il devait, envoya sa lettre et les réflexions qu'elle méritait, et le fit révoquer honteusement. Cette aventure n'empêcha pas depuis que les avis de la Grange, successeur de la Fonds, préférés aux raisons de M. le maréchal de Lorge, n'aient coûté le

dégât de la Basse-Alsace, et n'aient pensé coûter pis, comme je l'ai raconté en son lieu, tant la plume a eu sous le roi d'avantage sur l'épée, jusque dans son métier et malgré les expériences.

J'aurais encore tant de grandes choses à dire de mon beau-père, que ce serait passer de trop loin les bornes d'une digression que je n'ai pu me refuser. On n'a point connu une plus belle âme ni un cœur plus grand ni meilleur que le sien : cette vérité n'a point trouvé de contradicteurs. Jamais un plus honnête homme, plus droit, plus égal, plus uni, plus simple, plus aise de servir et d'obliger, et bien rarement aucun qui le fût autant. D'ailleurs la vérité et la candeur même, sans humeur, sans fiel, toujours prompt à pardonner, c'est encore ce dont personne n'a douté. Avec une énonciation peu heureuse et un esprit peu brillant et peu soucieux de l'être, c'était le plus grand sens d'homme, et le plus droit qu'il fût possible, et qui avec une hauteur naturelle, qui ne se faisait jamais sentir qu'à propos, mais que nulle considération aussi n'en pouvait faire rien rabattre, dédaignait les routes les plus utiles si elles n'étaient pas frayées par l'honneur le plus délicat et la vertu la plus épurée. Avec la plus fine valeur et la plus tranquille, ses vues étaient vastes, ses projets concertés et démontrés; une facilité extrême à manier des troupes, l'art de prendre ses sûretés partout, sans jamais les fatiguer, le choix exquis des postes, et toute la prévoyance et la combinaison de ses mouvemens avec ses subsistances. Jamais avec lui de gardes superflues, de marches embarrassées ou inutiles, d'ordres confus. Il avait la science de se savoir déployer avec justesse, et celle des précautions sans fatiguer ses troupes, qui achevaient toujours sous lui leurs campagnes en bon état. J'ai ouï dire merveilles, à ceux qui l'ont vu dans les actions, du phlegme sans lenteur dans ses dispo-

sitions, de la justesse dans son coup-d'œil, et de sa diligence à se porter et à remédier à tout, et à profiter de ce qui aurait échappé à d'autres généraux.

Plus jaloux de la gloire d'autrui que de la sienne, il la donnait tout entière à qui la méritait, et sauvait les fautes avec une bonté paternelle. Aussi était-il adoré dans les armées des troupes et des officiers-généraux et particuliers, dont la confiance en lui était parfaite par estime. Sa compagnie des gardes avait pour lui le même amour. Mais ce qui est bien rare, c'est que la cour si jalouse, et où chacun est si personnel, ne le chérissait pas moins, et qu'excepté M. de Louvois, et encore sur le compte de M. de Turenne, il n'eut pas un ennemi, et s'acquit l'estime universelle jusqu'à une sorte de vénération. Rien n'était égal à sa tendresse et à sa douceur dans sa famille, et au réciproque dont il y jouissait. Il traita toujours en tout ses neveux comme ses enfans : il avait beaucoup d'amies et d'amis véritables; il sentait tout le prix des gens et celui de l'amitié, parce que personne n'en était plus capable et n'avait un meilleur discernement que lui; au reste, grand ennemi des fripons, leur fléau sans ménagement, et l'homme qui, avec le plus de simplicité et de modestie, conservait le plus de dignité et s'attirait le plus de considération et de respect. Le roi même qui l'aimait le ménageait; il lui disait sans détour toutes les vérités que ses emplois l'obligeaient à ne lui point dissimuler, et il en était cru par l'opinion générale de sa vérité. Avec le respect qu'il devait au roi, il était hardi à rompre pour les malheureux et pour la justice des glaces qui auraient fait peur aux plus favorisés, et plus d'une fois il a forcé le roi à se rendre, même contre son goût. Dans sa pauvreté, et depuis à la tête des armées, son désintéressement fut sans pareil, et les sauvegardes dont, au moins en pays ennemi qui les deman-

dait, les généraux croyaient pouvoir en profiter, jamais il n'en souilla ses mains : il avait, disait-il, appris cette leçon de M. de Turenne.

Tous les Bouillon lui étaient singulièrement chers à cause de son oncle, et, jusqu'au régiment colonel-général de la cavalerie, il l'avait tant qu'il pouvait dans son armée, et lui témoignait toutes sortes de prédilections. Partout il vivait non-seulement avec toute sorte de magnificence, mais avec splendeur, sans compromettre en rien sa modestie et sa simplicité naturelle; aussi jamais homme si aimable dans le commerce, si égal, si sûr, si aise d'y mettre tout le monde, ni plus honnêtement gai; aussi jamais homme si tendrement, si généralement, si amèrement ni si longuement regretté.

CHAPITRE XXXII.

Mort de la duchesse de Gesvres. — Une collation à Trianon. — Elle oblige les princesses à lui faire demander quartier. — Retour de Fontainebleau. — Mort du comte de Noailles. — Succès des alliés en France. — Marlborough est pris. — On le relâche sans le reconnaître. — Le prince d'Harcourt enfin admis à saluer le roi. — Sa vie et son caractère et celui de sa femme. — Incommodité à laquelle elle était sujette au sortir de table. — Son âpreté au jeu et son dicton accoutumé. — Bon tour que lui joue la maréchale de Villeroy. — Les pétards de M. et de madame la duchesse de Bourgogne. — Espièglerie nocturne. — Désertion complète de la livrée de madame d'Harcourt. — Leçon un peu vive que lui donne une femme de chambre. — Retour brillant du maréchal de Villeroy après une dure captivité. — Sa lourde et vaine méprise. — Il est déclaré général de l'armée en Flandre. — Mort du chevalier de Lorraine. — Retour et opérations du comte d'Estrées. — Comte d'Albert, Pertuis et

Conflans sortent de prison. — Chermois et du Héron chassés de Ratisbonne et de Pologne. — Catinat retiré ne sert plus.

La duchesse de Gesvres mourut dans le même temps, séparée d'un mari fléau de toute sa famille, et qui lui avait mangé des millions. Son nom était du Val, fille unique de Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France à Rome, du temps de l'entreprise du duc de Guise à Naples. C'était une espèce de fée, grande et maigre, qui marchait comme ces grands oiseaux qu'on appelle des demoiselles de Numidie. Elle venait quelquefois à la cour et avec du singulier, et l'air de la famine à laquelle son mari l'avait réduite. Elle avait beaucoup de vertu, d'esprit et de dignité. Je me souviens qu'un été que le roi s'était mis à aller fort souvent les soirs à Trianon, et qu'une fois pour toutes il avait permis à toute la cour de l'y suivre, hommes et femmes, il y avait une grande collation pour les princesses ses filles, qui y menaient leurs amies, et où les autres femmes allaient aussi quand elles voulaient. Il prit en gré un jour à la duchesse de Gesvres d'aller à Trianon et d'y faire collation. Son âge, sa rareté à la cour, son accoutrement et sa figure excitèrent les princesses à se moquer tout bas d'elle avec leurs favorites. Elle s'en aperçut, et sans s'en embarrasser leur donna leur fait si sec et si serré, qu'elle les fit taire et leur fit baisser les yeux. Ce ne fut pas tout : après la collation elle s'expliqua si librement mais si plaisamment sur leur compte, que la peur leur en prit au point qu'elles lui firent faire des excuses, et tout franchement demander quartier. Madame de Gesvres voulut bien le leur accorder, mais leur fit dire que ce n'était qu'à condition qu'elles apprendraient à vivre. Oncques depuis elles n'osèrent la regarder entre deux yeux. Rien n'était si magnifique que ces soirées de Trianon. Tous les parterres changeaient

tous les jours de compartimens de fleurs, et j'ai vu le roi et toute la cour les quitter à force de tubéreuses, dont l'odeur embaumait l'air, mais était si forte par leur quantité, que personne ne put tenir dans le jardin, quoique très vaste et en terrasse sur un bras du canal.

Le roi revint de Fontainebleau le 26 octobre et coucha à Villeroy, où il parut prendre part comme à sa propre maison et parla fort du maréchal de Villeroy avec beaucoup d'amitié. Il apprit en arrivant à Versailles la mort du second fils du duc de Noailles d'un coup de mousquet dans la tête, se promenant près de Strasbourg, au bord du Rhin, qui lui fut tiré de l'autre côté à balle perdue; il était dans le régiment de son frère. Il sut en même temps que la citadelle de Liège avait été emportée d'assaut, le gouverneur et la garnison prisonniers; que la Chartreuse, que nous tenions bien fortifiée, ne tarda pas à suivre; et que son armée fort affaiblie par les détachemens pour le Rhin se retirait derrière les lignes, hors d'état de tenir la campagne, qui finit de la sorte. M. de Marlborough en séparant la sienne se mit sur la Meuse avec M. d'Obdam, lieutenant-général des Hollandais, et M. de Galde-Mersheim, un des députés des états-généraux à l'armée des alliés. Chemin faisant un parti de Gueldres vint sur le bord de l'eau, et, à coups de fusil, les obligea d'aborder. La capture était belle, mais le sot partisan se contenta du passe-port qu'avait le député, qui fit passer Marlborough pour son écuyer et Obdam pour son secrétaire, et les laissa aller. M. de Vendôme ne l'avait pas échappé moins belle avant l'arrivée du roi d'Espagne. Il s'était mis dans une cassine un peu éloignée de son camp, couverte d'un petit naviglio. On eut beau lui représenter qu'il n'y était pas en sûreté; tout ce qu'on en put obtenir fut qu'il ajouterait une vingtaine de grenadiers à sa garde, il était temps. La nuit même un déta-

chement des ennemis vint pour l'enlever, et sans les grenadiers qui tinrent ferme, et donnèrent le temps à ce qui était le plus à portée d'accourir au bruit des coups de fusil, il était pris. Sa campagne finit aussi au commencement de novembre. Il décampa enfin le premier de Luzzara, et le prince Eugène, qui n'inquiéta pas sa retraite, en décampa aussi le lendemain, et tous deux prirent leurs quartiers d'hiver et les avantages qu'ils purent.

Le prince d'Harcourt eut enfin permission de faire la révérence au roi, au bout de dix-sept ans qu'il ne s'était présenté devant lui. Il avait suivi le roi en toutes ses conquêtes des Pays-Bas et de la Franche-Comté, mais il était demeuré peu à la cour depuis son voyage d'Espagne, où on a vu, ci-devant, que lui et sa femme avaient conduit la fille de Monsieur au roi Charles II, son époux. Le prince d'Harcourt se mit au service des Vénitiens, se distingua en Morée, et ne revint qu'à la paix de cette république avec les Turcs. C'était un grand homme, bien fait, qui, avec l'air noble et de l'esprit, avait tout-à-fait celui d'un comédien de campagne. Grand menteur, grand libertin d'esprit et de corps, grand dépensier en tout, grand escroc avec effronterie, et d'une crapule obscure qui l'anéantit toute sa vie. Après avoir long-temps voltigé après son retour, et ne pouvant vivre avec sa femme, en quoi il n'avait pas grand tort, ni s'accommoder de la cour ni de Paris, il se fixa à Lyon avec du vin, des maîtresses du coin des rues, une compagnie à l'avenant, une meute, et un jeu pour soutenir sa dépense et vivre aux dépens des dupes, des sots et des fils de gros marchands qu'il attirait dans ses filets. Il y tirait toute la considération que lui pouvait donner là le maréchal de Villeroy par rapport à M. le Grand, et il y passa de la sorte grand nombre d'années, sans imaginer qu'il y eût dans le monde une autre ville, ni un autre pays que Lyon. A la fin il s'en

lassa et revint à Paris. Le roi qui le méprisait le laissait faire, mais ne voulut pas le voir, et ce ne fut qu'au bout de deux mois d'instances et de pardons pour lui de tous ses larcins, qu'il lui permit enfin en ce temps-ci de le venir saluer.

Sa femme, qui était de tous les voyages, favorite de madame de Maintenon, par la forte et sale raison qu'on en a vue ailleurs, échoua pour lui sur Marly, où tous les maris allaient de droit, et sans être nommés dès que leurs femmes l'étaient. Elle s'abstint d'y aller, espérant que pour continuer à l'y avoir madame de Maintenon obtiendrait la grâce entière. Elle s'y trompa; madame de Maintenon, qui se faisait un devoir de la protéger en tout, ne laissait pas d'en être souvent importunée, et de s'en passer fort bien. La peur qu'elle ne s'en passât tout-à-fait la fit bientôt retourner seule à Marly; et le roi tint bon à n'y jamais admettre le prince d'Harcourt; cela le ralentit sur la cour; mais il retourna peu en province et se cantonna enfin en Lorraine.

Cette princesse d'Harcourt fut une sorte de personnage qu'il est bon de faire connaître, pour faire connaître plus particulièrement une cour qui ne laissait pas d'en recevoir de pareils. Elle avait été fort belle et galante; quoiqu'elle ne fût pas vieille, les grâces et la beauté s'étaient tournées en gratte-cul. C'était alors une grande et grasse créature, fort allante, couleur de soupe au lait, avec de grosses et vilaines lipes, et des cheveux de filasse toujours sortans et traînans comme tout son habillement. Sale, malpropre, toujours intriguant, prétendant, entreprenant, toujours querellant et toujours basse comme l'herbe, ou sur l'arc-en-ciel, selon ceux à qui elle avait affaire; c'était une furie blonde, et de plus une harpie. Elle en avait l'effronterie, la méchanceté, la fourbe et la violence. Elle en avait l'avarice et l'avidité. Elle en avait encore la gourmandise et la promptitude à s'en soulager, et mettait au désespoir

ceux chez qui elle allait dîner, parce qu'elle ne se faisait faute de ses commodités au sortir de table, qu'assez souvent elle n'avait pas loisir de gagner, et salissait le chemin d'une effroyable traînée, qui l'ont mainte fois fait donner au diable par les gens de madame du Maine et de M. le Grand. Elle ne s'en embarrassait pas le moins du monde, troussait ses jupes et allait son chemin, puis revenait disant qu'elle s'était trouvée mal : on y était accoutumé.

Elle faisait des affaires à toutes mains, et courait autant pour 100 livr. que pour 100,000; les contrôleurs généraux ne s'en défaisaient pas aisément; et, tant qu'elle pouvait, trompant les gens d'affaires pour en tirer davantage. Sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable, et cela ouvertement. On l'y surprenait, elle chantait pouille et empochait; comme il n'en était jamais autre chose, on la regardait comme une harangère avec qui on ne voulait pas se commettre, et cela en plein salon de Marly, au lansquenet, en présence de monseigneur et de madame la duchesse de Bourgogne. A d'autres jeux, comme l'ombre, etc., on l'évitait, mais cela ne se pouvait pas toujours; comme elle y volait aussi tant qu'elle pouvait, elle ne manquait jamais de dire à la fin des parties qu'elle donnait ce qui pouvait n'avoir pas été de beau jeu et demandait aussi qu'on le lui donnât, et s'en assurait sans qu'on lui répondît. C'est qu'elle était grande dévote de profession, comptait de mettre ainsi sa conscience en sûreté, parce que, ajoutait-elle, dans le jeu, il y a toujours quelque méprise. Elle allait à toutes les dévotions et communiait incessamment, fort ordinairement après avoir joué jusqu'à quatre heures du matin.

Un jour de grande fête à Fontainebleau, que le maréchal de Villeroy était en quartier, elle alla voir la maréchale de Villeroy entre vêpres et le salut. De malice, la maréchale lui proposa de jouer, pour lui faire man-

quer le salut. L'autre s'en défendit, et dit enfin que madame de Maintenon y devait aller. La maréchale insista, et dit que cela était plaisant, comme si madame de Maintenon pouvait voir et remarquer tout ce qui serait ou ne serait pas à la chapelle. Les voilà au jeu. Au sortir du salut, madame de Maintenon, qui presque jamais n'allait nulle part, s'avise d'aller voir la maréchale de Villeroy, devant l'appartement de qui elle passait au pied de son degré. On ouvre la porte, on l'annonce; voilà un coup de foudre pour la princesse d'Harcourt. « Je suis perdue s'écria-t-elle de toute sa force, car elle ne pouvait se retenir; elle me va voir jouant, au lieu d'être au salut », laisse tomber ses cartes, et soi-même dans son fauteuil tout éperdue. La maréchale riait de tout son cœur, d'une aventure si complète. Madame de Maintenon entre lentement, et les trouve en cet état avec cinq ou six personnes. La maréchale de Villeroy, qui avait infiniment d'esprit, lui dit qu'avec l'honneur qu'elle lui faisait, elle causait un grand désordre; et lui montre la princesse d'Harcourt en désarroi. Madame de Maintenon sourit avec une majestueuse bonté, et s'adressant à la princesse d'Harcourt : « Est-ce comme cela, lui dit-elle, madame, que vous allez au salut aujourd'hui»? Là-dessus la princesse d'Harcourt sort en furie de son espèce de pâmoison; dit que voilà des tours qu'on lui fait, qu'apparemment madame la maréchale de Villeroy se doutait bien de la visite de madame de Maintenon, et que c'est pour cela qu'elle l'a persécutée de jouer, pour lui faire manquer le salut. « Persécutée, lui dit la maréchale, j'ai cru ne pouvoir vous mieux recevoir qu'en vous proposant un jeu; il est vrai que vous avez été un moment en peine de n'être point vue au salut, mais le goût l'a emporté. Voilà, madame, s'adressant à madame de Maintenon, tout mon crime », et de rire tous, plus fort qu'au-

paravant. Madame de Maintenon, pour faire cesser la querelle, voulut qu'elles continuassent de jouer; la princesse d'Harcourt grommelant toujours, et toujours éperdue, ne savait ce qu'elle faisait, et la furie redoublait de ses fautes. Enfin, ce fut une farce qui divertit toute la cour plusieurs jours, car cette belle princesse était également crainte, haïe et méprisée.

Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne lui faisaient des espiègleries continuelles. Ils firent mettre un jour des pétards tout du long de l'allée qui, du château de Marly, va à la perspective, où elle logeait. Elle craignait horriblement tout. On attira deux porteurs pour se présenter à la porter lorsqu'elle voulut s'en aller. Comme elle fut vers le milieu de l'allée, tout le salon à la porte pour voir le spectacle, les pétards commencèrent à jouer, elle à crier miséricorde, et les porteurs à la mettre à terre et à s'enfuir. Elle se débattait dans cette chaise, de rage à la renverser, et criait comme un démon. La compagnie accourut pour s'en donner le plaisir de plus près, et l'entendre chanter pouille à tout ce qui s'en approchait, à commencer par monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne. Une autre fois ce prince lui accommoda un pétard sous son siège, dans le salon où elle jouait au piquet. Comme il y allait mettre le feu, quelque âme charitable l'avisa que ce pétard l'estropierait, et l'empêcha.

Quelquefois ils lui faisaient entrer une vingtaine de suisses avec des tambours dans sa chambre, qui l'éveillaient dans son premier somme avec ce tintamarre. Une autre fois, et ces scènes étaient toujours à Marly, on attendit fort tard qu'elle fût couchée et endormie. Elle logeait ce voyage-là dans le château assez près du capitaine des gardes en quartier qui était lors M. le maréchal de Lorge. Il avait fort neigé et il gelait; ma-

dame la duchesse de Bourgogne et sa suite prirent de la neige sur la terrasse qui est autour du haut du salon, et de plain-pied à ces logemens hauts, et pour s'en mieux fournir, éveillèrent les gens du maréchal, qui ne les laissèrent pas manquer de pelotes, puis avec un passe-partout et des bougies, ils se glissent doucement dans la chambre de la princesse d'Harcourt, et tirant tout d'un coup les rideaux, l'accablent de pelotes de neige. Cette sale créature au lit, éveillée en sursaut, froissée et noyée de neige sur les oreilles et partout, échevelée, criant à pleine tête, et remuant comme une anguille, sans savoir où se fourrer, fut un spectacle qui les divertit plus d'une demi-heure, en sorte que la nymphe nageait dans son lit d'où l'eau découlant de partout, noyait toute la chambre. Il y avait de quoi la faire crever. Le lendemain elle bouda, on se moqua d'elle encore mieux.

Ces bouderies lui arrivaient quelquefois, ou quand les pièces étaient trop fortes, ou quand M. le Grand l'avait mal menée. Il trouvait avec raison qu'une personne qui portait le nom de Lorraine ne se devait pas mettre sur ce pied de bouffonne; et comme il était brutal, il lui disait quelquefois en pleine table les dernières horreurs, et la princesse d'Harcourt se mettait à pleurer, puis rageait et boudait. Madame la duchesse de Bourgogne faisait alors semblant de bouder aussi, et s'en divertissait. L'autre n'y tenait pas long-temps, elle venait ramper aux reproches, qu'elle n'avait plus de bontés pour elle, et en venait jusqu'à pleurer, demander pardon d'avoir boudé, et prier qu'on ne cessât plus de s'amuser avec elle. Quand on l'avait bien fait craqueter, madame la duchesse de Bourgogne se laissait toucher, c'était pour lui faire pis qu'auparavant; tout était bon de madame la duchesse de Bourgogne auprès du roi et de madame de Maintenon, et la princesse d'Harcourt n'avait point de

ressource; elle n'osait même se prendre à aucunes de celles qui aidaient à la tourmenter, mais d'ailleurs il n'eût pas fait bon la fâcher.

Elle payait mal ou point ses gens, qui un beau jour de concert l'arrêtèrent sur le Pont-Neuf. Le cocher descendit ainsi que les laquais qui lui vinrent dire mots nouveaux à sa portière. Son écuyer et sa femme de chambre l'ouvrirent, et tous ensemble s'en allèrent et la laissèrent devenir ce qu'elle pourrait. Elle se mit à haranguer ce qui s'était amassé là de canaille, et fut trop heureuse de trouver un cocher de louage, qui monta sur son siège, et la mena chez elle. Une autre fois, madame de Saint-Simon revenant dans sa chaise de la messe aux Récolets, à Versailles, rencontra la princesse d'Harcourt à pied dans la rue seule, en grand habit, tenant sa queue dans ses bras. Madame de Saint-Simon arrêta, et lui offrit secours : c'est que tous ses gens l'avaient abandonnée, et lui avaient fait le second tome du Pont-Neuf, et pendant leur désertion dans la rue, ceux qui étaient restés chez elle s'en étaient allés; elle les battait, et était forte et violente, et changeait de domestiques tous les jours.

Elle prit, entre autres, une femme de chambre forte et robuste, à qui, dès les premières journées, elle distribua force tapes et soufflets. La femme de chambre ne dit mot, et comme il ne lui était rien dû, n'étant entrée que depuis cinq ou six jours, elle donna le mot aux autres, de qui elle avait su l'air de la maison, et un matin qu'elle était seule dans la chambre de la princesse d'Harcourt, et qu'elle avait envoyé son paquet dehors, elle ferme la porte en dedans sans qu'elle s'en aperçoive, répond à se faire battre, comme elle l'avait déjà été, et au premier soufflet, saute sur la princesse d'Harcourt, lui donne cent soufflets et autant de coups de poing et de pied, la terrasse, la meurtrit depuis les pieds jusqu'à la tête, et

quand elle l'a bien battue à son aise et à son plaisir, la laisse à terre toute déchirée, et tout échevelée, hurlant à pleine tête, ouvre la porte, la ferme dehors à double tour, gagne le degré, et sort de la maison.

C'étaient tous les jours des combats et des aventures nouvelles. Ses voisines à Marly disaient qu'elles ne pouvaient dormir au tapage de toutes les nuits, et je me souviens qu'après une de ces scènes tout le monde allait voir la chambre de la duchesse de Villeroy et celle de madame d'Epinay, qui avaient mis leur lit tout au milieu, et qui contaient leurs veilles à tout le monde. Telle était cette favorite de madame de Maintenon, si insolente et si insupportable à tout le monde, et qui avec cela, pour tout ce qui la regardait*, avait toute faveur et préférence, et qui, en affaires de finances et en fils de familles et autres gens qu'elle a ruinés, avait gagné des trésors, et se faisait craindre à la cour et ménager jusque par les princesses et les ministres. Reprenons le sérieux.

C'était à la reine d'Angleterre que le maréchal de Villeroy était redevable de sa liberté sans rançon et de la permission enfin de n'être pas conduit à son retour par l'armée du prince Eugène. M. de Modène, frère de la reine d'Angleterre, et fort bien avec l'empereur, l'avait obtenu; il ne se peut rien ajouter aux étranges traitemens que les Allemands se plurent de faire essuyer au maréchal et pendant sa prison, et par les chemins, et à Gratz, capitale de la Styrie, où ils le confinèrent. La populace accabla sa maison de pierres à la nouvelle du combat de Luzzara. Ils lui firent accroire qu'ils y avaient eu une pleine victoire, et que nous y avions perdu une infinité de gens de marque qu'ils lui nommèrent. Ils eurent la cruauté de le laisser un mois dans le doute sur son fils. Il voulut aussi prendre de grands airs à Gratz, qui ne lui réussirent pas. Le chemin de son retour fut par Venise

et par Milan, où il s'arrêta avec le cardinal d'Estrées, et il y vit le roi d'Espagne, il passa par l'armée d'Italie qu'il avait commandée, et arriva à Versailles le 14 novembre.

Rien n'est égal à la manière dont le roi le reçut et le traita, d'abord chez madame de Maintenon, puis en public. Cette faveur alla jusqu'à lui parler d'affaires d'état, et à lui en faire communiquer quelques dépêches par Torcy. Le chevalier de Lorraine, son ami intime dès leur jeunesse, et ami de galanteries, d'intrigues, d'affaires, et d'alliance proche par M. le Grand, et qui avait infiniment d'esprit et de connaissance du roi et de la cour, lui conseilla d'abdiquer le commandement des armées où il n'était pas heureux, et de suivre ce rayon de faveur si singulier pour essayer d'entrer dans le conseil. Le chevalier de Lorraine, homme de grandes vues, n'aurait pas été fâché sans doute d'y avoir un ami de peu de lumières, accoutumé à n'avoir point de secret pour lui et à s'en laisser conduire en beaucoup de choses. Il fit tout ce qu'il put pour le persuader qu'établi aussi complètement qu'il était, ce serait mettre un comble solide à sa fortune, auquel nul autre portant épée n'était parvenu de ce règne, que le duc de Beauvilliers. Le maréchal en convint, il lui avoua même qu'à ce qui se passait du roi à lui, il pouvait se flatter que d'être admis au conseil ne serait pas une grâce difficile; mais il soutint que quitter le commandement des armées sur les malheurs qui lui étaient arrivés, ce serait se déshonorer. Un homme de peu d'esprit et de sens, et qui se croit beaucoup de l'un et de l'autre, s'entête aisément. Jamais le chevalier de Lorraine ne put le tirer de ce faux raisonnement. Il ne mit guère à se repentir de n'avoir pas suivi un conseil si salutaire. Il fut quelques jours après déclaré général de l'armée de Flandre; mais le chevalier de Lorraine n'en vit

pas le triste succès. Il avait eu une légère attaque d'apoplexie pendant Fontainebleau.

Il n'en avait pas quitté sa vie ordinaire. Jouant à l'ombre dans son appartement du Palais-Royal, après son dîner, le 7 décembre, il lui en prit une seconde, et il perdit en même temps connaissance; il en mourut vingt-quatre heures après, sans que la connaissance lui fût revenue, n'ayant pas encore soixante ans. Il était lieutenant-général, et avait servi sous le roi à toutes ses conquêtes. Monsieur lui avait donné les abbayes de Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Père-en-Vallée à Charmes, de la Trinité-de-Tiron et de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons. Il les garda toute sa vie; et outre ce qu'il avait tiré de Monsieur, qui était immense, il avait de grosses pensions du roi, et souvent des gratifications très considérables. Peu de gens le regrettèrent, excepté mademoiselle de Lislebonne qu'on croyait qu'il avait épousée secrètement depuis long-temps. J'ai assez parlé ailleurs de ces personnages, pour n'avoir rien à y ajouter.

Le comte d'Estrées arriva de Toulon, et s'arrêta à Essône où toute sa famille l'alla trouver. Ce fut, au retour, force plaisanteries à sa femme; il fut rapporté à peine à Paris, où peu de jours après, c'est-à-dire le 23 novembre, on lui fit une grande opération qu'on n'expliqua point, mais qu'on prétendit devoir l'empêcher d'avoir des enfans. Son beau-frère, le duc de Guiche, obtint en même temps une confiscation de 20,000 livres de rente sur les biens des Hollandais en Poitou. Lui et sa femme, qui étaient mal dans leurs affaires, étaient continuellement à l'affût d'en faire, et les contrôleurs généraux avaient ordre de ne leur en refuser aucune possible, ni à la maréchale de Noailles. Il est incroyable tout ce qu'ils en firent.

Le roi permit aussi en même temps au comte d'Albert

de sortir de la Conciergerie où il était depuis deux ans, quoique le parlement l'eût absous du duel dont il était accusé; mais il demeura cassé. Pertuis, en prison aussi depuis neuf ans, et le marquis de Conflans aussi, pour s'être aussi battus, en sortirent de même, mais sans rentrer dans le service.

Charmois, envoyé du roi à Ratisbonne, en avait été chassé fort brusquement, il y avait trois mois; Du Héron, envoyé du roi en Pologne, fut traité de même en ce temps-ci; et Boneu, envoyé du roi près du roi de Suède, passant pays sur la foi de son caractère, fut enlevé par les Polonais. On arrêta à Paris tous ceux de cette nation et tous les Saxons qui s'y trouvaient; et, pour s'assurer mieux de la Lorraine, on occupa Nancy, au cuisant regret de M. et de madame de Lorraine, qui s'en allèrent pour toujours à Lunéville d'où ils ne sont plus revenus à Nancy. Le maréchal de Cattinat, qui ne venait presque point à la cour, et des momens, eut une audience du roi dans son cabinet, à l'issue de son lever, courte, et honnête, et de la part du maréchal fort froide et réservée, après laquelle on sut qu'il ne servirait plus.

CHAPITRE XXXIII.

Monseigneur le duc de Bourgogne entre dans tous les conseils. — Ubilla assis au conseil en Espagne. — Régimens des gardes espagnole et wallone. — Orry et sa fortune. — Marchin de retour. — Dispute entre le chancelier et les évêques pour le privilége de leurs ouvrages sur la doctrine. — Chamilly de retour de Danemark. — Sa fâcheuse méprise. — Celle de d'Avaux. — Mort du cardinal Cantelmi. — Du duc d'Albemarle, de Champflour, de Brillac. — Mariage du duc de Lorge avec la troisième fille de Chamillart. — Ma première entrevue avec ce dernier. — Ma

liaison intime avec lui. — Mon opinion sur les mariages. — Conséquences de celui dont il s'agit. — Ma position d'observateur y gagne.

Le lundi 4 décembre, au sortir du conseil des dépêches, où était monseigneur le duc de Bourgogne, le roi lui dit qu'il lui donnait l'entrée du conseil des finances et même du conseil d'état, qu'il comptait qu'il y écouterait et s'y formerait quelque temps sans opiner, et qu'après cela il serait bien aise qu'il entrât dans tout. Ce prince s'y attendait d'autant moins, que monseigneur n'y était entré que beaucoup plus tard, et fut fort touché de cet honneur. Madame de Maintenon, par amitié pour madame la duchesse de Bourgogne, y eut grande part, ainsi que le témoignage que rendit le duc de Beauvilliers de la maturité et de l'application de ce jeune prince. Madame la duchesse de Bourgogne parut transportée de joie, et M. de Beauvilliers en fut ravi.

Parlant des conseils, il arriva un notable changement au cérémonial de celui d'Espagne. Les conseillers d'état, c'est-à-dire les ministres à notre façon de parler, y sont assis devant le roi, mais le secrétaire des dépêches universelles qui y rapporte toutes les affaires y est toujours debout au bas bout de la table ou à son choix à genoux sur un carreau. Je ne sais si par similitude cela déplut à nos secrétaires d'état qui pourtant ne se sont jamais assis du vivant du roi au conseil des dépêches en présence des ministres assis, et qui ne sont jamais entrés dans les autres conseils que lorsqu'ils ont été ministres, et qui bien que ministres sont demeurés debout en celui des dépêches, ou si le roi d'Espagne le fit de son mouvement en considération des services qu'Ubilla, secrétaire des dépêches universelles avait rendus, si essentiellement lors du testament du roi Charles II : quoi qu'il en soit, ce fut à la recommandation du roi que le roi d'Epagne, en arrivant à

Madrid avec le cardinal d'Estrées qui entra dans le conseil, y fit asseoir Rivas au bout de la table. Cette grâce fit quelque rumeur comme font les nouveautés dans un pays qui les abhorre, mais elle passa, et Rivas eut un titre de Castille, et s'appela le marquis de Rivas, mais ces titres ne donnent rien ou comme rien. Une autre nouveauté fit bien plus de fracas. Le roi d'Espagne, sous prétexte des gardes que la reine son épouse avait pris sur la fin de sa régence à propos de ces bruits dont elle s'était effrayée la nuit auprès de son appartement, déclara qu'il voulait avoir deux régimens des gardes sur le modèle entièrement pour le nombre et le service de ceux de France; le premier, d'Espagnols; le second, de Flamands ou wallons que madame des Ursins fit donner au duc d'Havrech, dont elle avait connu la mère à Paris, qui était demeurée fort de ses amies; ils furent levés, formés et entrèrent en service fort promptement. Le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas sous Charles II, et qui depuis était demeuré en considération en Espagne, et s'était fort bien conduit à l'avènement de Philippe V, eut le régiment des gardes espagnoles, mais il mourut avant qu'il fût en état de servir.

Orry fut en même temps renvoyé en Espagne: c'était une manière de sourdaud de beaucoup d'esprit, de la lie du peuple, et qui avait fait toutes sortes de métiers pour vivre, puis pour gagner. D'abord rat-de-cave, puis homme d'affaires de la duchesse de Portsmouth qui le trouva en friponnerie et le chassa. Retourné à son premier métier, il s'y fit connaître des gros financiers qui lui donnèrent diverses commissions dont il s'acquitta à leur gré, et qui le firent percer jusqu'à Chamillart. On eut envie de savoir plus distinctement ce que c'était que la consistance et la gestion des finances d'Espagne; on n'y voulut envoyer qu'un homme obscur, qui n'effarou-

châł point ceux qui en étaient chargés, et qui eût pourtant assez d'insinuation pour s'introduire, et de lumière pour voir et en rendre bon compte. Orry fut proposé et choisi. Il était donc revenu depuis peu d'Espagne pour rendre compte de ce qu'il y avait appris. Madame des Ursins, à l'appui de la régence de la reine dont elle avait saisi les bonnes grâces au dernier point, avait dès-lors projeté de la faire entrer dans toutes les affaires, et de les gouverner elle, par ce moyen. Orry lui fit sa cour; son esprit lui plut, elle le trouva obséquieux pour elle, et d'humeur à entreprendre sous ses auspices. C'était pour elle un moyen de mettre utilement le nez dans les finances, que de l'y pousser; ils lièrent de valet à maîtresse, et il en apporta ici les plus fortes recommandations. Chamillart, ravi qu'on se fût bien trouvé de son choix, l'appuya ici de toute sa faveur, et le fit renvoyer avec des commissions qui le firent compter. Nous le verrons devenir assez rapidement un principal personnage.

En ce même temps Marchin que le roi d'Espagne avait mené jusqu'à Perpignan, arriva à Versailles au lever du roi qui l'entretint dans son cabinet, et le soir deux heures chez madame de Maintenon; il fût reçu à merveille, aussi n'avait-il rien oublié pour se concilier tout ce qui le pouvait servir. Desgranges, maître des cérémonies, avait été au débarquement du roi d'Espagne à Marseille et l'avait accompagné jusqu'à la frontière de Catalogne pour le faire servir, lui et sa suite, de tout ce qui pouvait être nécessaire, et empêcher les cérémonies et les réceptions dont il ne voulut aucune, et qui l'auraient fort importuné.

Il y avait quelque temps qu'il se couvait une querelle entre M. le chancelier et les évêques, lorsqu'une nouvelle dispute avec M. de Chartres la fit éclater tout à la fin de cette année. Les évêques, en possession de faire imprimer leurs mandemens ordinaires pour la conduite et

le besoin de leurs diocèses, les livres d'églises, quelques catéchismes courts, à l'usage des enfans, sans permission et de leur propre autorité, voulurent profiter du double zèle du roi contre le jansénisme et le quiétisme, et se donner peu-à-peu l'autorité de l'impression pour des livres de doctrines plus étendus sans avoir besoin de permission ni de privilège. Le chancelier ne s'accommoda pas de ces prétentions, ils se tiraillèrent quelque temps là-dessus: les évêques alléguant qu'étant juges de la foi, ils ne pouvaient être revus ni corrigés de personne dans leurs ouvrages de doctrine ni par conséquent avoir besoin de permission pour les faire imprimer: le chancelier maintenant son ancien droit, et que, sans prétendre s'en arroger aucun sur la doctrine, c'était à lui à empêcher que sous ce prétexte les disputes ne s'échauffassent jusqu'à troubler l'état; qu'il ne se glissât des sentimens qui n'étant que particuliers ne feraient que les aigrir; que la domination anciennement usurpée par les évêques, et sagement réduite à des bornes tolérables, ne vînt à se reproduire; enfin à veiller qu'il ne se glissât rien dans ces ouvrages de contraire aux libertés de l'église gallicane.

Cette fermentation dura jusqu'à ce que M. de Meaux et M. de Chartres vinrent à y prendre une part personnelle pour leurs ouvrages prets à être publiés contre M. Simon, savant inquiet, auteur d'une foule d'ouvrages ecclésiastiques, entre autres, d'une traduction du Nouveau-Testament avec des remarques littérales et critiques que M. le cardinal de Noailles et M. de Meaux condamnèrent par des instructions pastorales. Il se rebéqua par des remontrances. M. de Meaux et M. de Chartres écrivirent contre lui; et ce furent ces ouvrages qu'ils prétendirent soustraire à l'inspection et à l'autorité du chancelier, qui firent l'éclat couvé depuis assez long-temps. Avec cet appui les évêques haussèrent le ton, et prétendirent que c'était à

eux chacun dans son diocèse à donner la permission d'imprimer les livres sur la religion, et non à d'autres à les examiner ni à en permettre ou défendre l'impression. L'affaire s'échauffa. Madame de Maintenon de longue main assez peu contente du chancelier pour avoir été ravie de s'en défaire aux finances, et à la marine par les sceaux, gouvernée d'ailleurs tout-à-fait par M. de Chartres, et raccommodée avec M. de Meaux par l'affaire de M. de Cambrai, se déclara pour eux contre lui. Le roi tout obsédé qu'il était par une partialité si puissante, et par les jésuites qui poussaient le père de la Chaise contre le chancelier, qu'ils regardaient comme leur ennemi, parce qu'il aimait les règles, et qu'il était exact et délicat sur toutes les matières de Rome, n'oubliant rien d'ailleurs pour lui donner auprès du roi l'odieux vernis de jansénisme, le roi, dis-je, ne laissait pas d'être embarrassé. Le chancelier lui montrait la nouveauté de ces prétentions, et les prodigieux abus qui s'en pourraient faire dès que tout livre de religion dépendrait uniquement des évêques; le danger de l'ambition de ceux qui tourneraient leurs yues du côté de Rome, danger qui pourrait devenir très redoutable, et celui de tout livrer comme autrefois à la religion, pour la faire dominer indépendamment sur tout. Le roi craignit donc de juger une question qu'il eût tranchée d'un mot, mais qui aurait fâché les jésuites, et mis madame de Maintenon de mauvaise humeur. Il pria donc les parties de tâcher de s'accommoder à l'amiable, et il espéra qu'en les laissant à elles-mêmes, de guerre lasse enfin, elles prendraient ce parti dont il les pressait toujours. En effet toutes deux désespérant d'une décision du roi, par conséquent d'emporter tout ce qu'elles prétendaient, prêtèrent l'oreille à un accommodement, dont le cardinal de Noailles, et MM. de Meaux et de Chartres se mêlèrent uniquement pour leur parti.

Les évêques avaient peut-être étendu leurs prétentions au-delà de leurs espérances pour tirer davantage, et le chancelier peiné de fatiguer le roi, et d'en voir retomber le dégoût sur soi, par l'adresse des jésuites et le manège de madame de Maintenon, prit aussi son parti de finir la querelle en y laissant le moins qu'il pourrait du sien. Il fut donc enfin convenu que les évêques abandonneraient la prétention aussi nouvelle que monstrueuse d'avoir l'autorité privative à toute autre de permettre l'impression des livres concernant la religion, mais qu'ils les pourraient censurer, ce qui ne leur était pas contesté, et qu'ils pourraient faire imprimer sans permission les livres de religion dont ils seraient les auteurs, article qui fit après une queue. Qu'à l'égard de leurs rituels, la matière des mariages serait soumise à l'examen et à l'autorité du chancelier par rapport à l'état. En particulier sur les ouvrages contre M. Simon, qu'il y serait changé quelque chose que le chancelier n'approuvait pas.

L'affaire finit ainsi; mais le venin demeura dans le cœur; les jésuites ni les évêques par des vues différentes, ni madame de Maintenon à cause de son directeur, ne purent se consoler d'avoir manqué un si beau coup, ni le chancelier de leur voir emporter des choses si nouvelles et si dangereuses. C'est ce qui produisit depuis une lutte entre eux sur cet article des livres de religion que les évêques voudraient faire. Ils prétendaient que cette expression enveloppait toute matière de doctrine. Le chancelier maintenait qu'elle se bornait à ce qu'on appelait livres de liturgie, missels, rituels et autres semblables; de décision il n'y en eut point; mais le chancelier qui n'avait rien à perdre du côté des jésuites ni à regagner de celui de madame de Maintenon, et qui était maître de la librairie, en vint à bout par les menus, et tint ferme à ne rien laisser imprimer que sous l'examen et l'autorité ordinaire.

M. de Meaux vieillissait, il aimait la paix, il n'était point ennemi du chancelier. M. de Chartres, noyé dans Saint-Cyr, et toujours occupé dans l'intérieur du roi et de madame de Maintenon, et dans la confidence entière de leur mariage, ne fit plus guère rien au-dehors, et des autres évêques, il n'y en avait point, ou bien peu qui par leurs ouvrages fussent pour entretenir la dispute; mais de cette affaire le chancelier demeura essentiellement mal avec madame de Maintenon qui peu-à-peu avec les jésuites l'éreintèrent auprès du roi, sans toutefois lui en pouvoir ôter ni l'estime ni un certain goût naturel qu'il avait toujours eu pour lui, et que le dégoût de ce refroidissement empêcha le chancelier, aisé à dépiter, de cultiver et de ramener comme il lui aurait été aisé de faire pour peu qu'il en eût voulu prendre la peine, ainsi que cela parut depuis en plusieurs occasions qui se retrouveront dans la suite.

Chamilly, revenant de son ambassade de Danemark, salua le roi à la fin de cette année, et ne fut pas bien reçu: il était fils d'un homme très distingué à la guerre, et qui s'il eût vécu aurait été maréchal de France en 1675, et à qui le roi destinait de loin une compagnie de ses gardes, et neveu de Chamilly que nous allons bientôt voir maréchal de France. Chamilly dont je parle était un très grand et très gros homme, qui avec beaucoup d'esprit, de grâce et de facilité à parler, et beaucoup de toutes sortes de lectures, se croyait de tout cela le triple de ce qu'il en avait, et le laissait sentir. Il se rendit odieux au roi de Danemark et à ses ministres par ses grands airs et ses hauteurs, et des protections qu'il entreprit contre eux dans leur propre cour et jusque contre l'autorité du roi de Danemark; mais ce qui le perdit dans l'esprit du roi fut la méprise d'un dessus de lettre à Torcy et à Barbésieux; ce dernier qui se croyait de ses

amis ouvrit la lettre écrite à Torcy, y vit un portrait de soi et une espèce de parallèle si fâcheux, qu'il le perdit auprès du roi si radicalement qu'après la mort de Barbésieux même, l'impression ne s'en put jamais effacer. Pareille aventure était arrivée à d'Avaux avec les deux mêmes, leur écrivant d'Irlande où il était auprès du roi d'Angleterre dont il eut toutes les peines du monde à se relever. Il ne s'en releva même jamais parfaitement, mais il n'en fut pas perdu comme l'autre, parce qu'il n'était pas homme de guerre, et que Croissy à qui il avait écrit, et Torcy depuis, le soutinrent et le firent renvoyer en d'autres ambassades. On ne saurait croire le nombre et le mal de pareilles méprises.

En cette même fin d'année, trois bagatelles qui devinrent trois époques qui se retrouveront. La mort du cardinal Cantelmi, archevêque de Naples, frère du duc Popoli, Brillac, conseiller au parlement de Paris, fait premier président du parlement de Bretagne; et surtout Champflour nommé à l'évêché de La Rochelle. Une autre mort qui ne vaut pas la peine d'être comptée, arrivée en même temps, fut celle du duc d'Albemarle, bâtard du roi d'Angleterre Jacques II, en Languedoc, où il était allé tâcher de se guérir. Sa naissance si au goût du roi l'avait fait tout jeune lieutenant-général des armées navales. M. et madame du Maine en faisaient comme de leur frère, et toutefois l'avaient marié à la fille de Lussan, premier gentilhomme de la chambre de M. le Prince, et de madame de Lussan, dame d'honneur de madame la Princesse, qui n'avait rien, et n'en eut pas d'enfans.

L'année finit par le mariage de mon beau-frère avec la troisième fille de Chamillart; dès l'été précédent, il en avait été parlé dans le monde, en sorte que je demandai à madame la maréchale de Lorge ce qu'il convenait que je répondisse aux questions qu'on me faisait là-dessus;

elle m'assura qu'il n'y avait rien de fondé en ces bruits, sur quoi je crus pouvoir et devoir lui parler avec franchise d'un mariage si peu touchant par l'alliance et les entours, si peu réparé par le bien, si peu encore par les espérances, avec un gendre tel que la Feuillade, dont Chamillart était affolé; et tout de suite j'ajoutai qu'une fille du duc d'Harcourt serait bien plus convenable par la naissance, par l'état brillant d'Harcourt, et par l'âge fort supérieur à ses enfans qu'aurait ce gendre, susceptible en tout des prémices de sa faveur. Cela ne fut point goûté, et j'en demeurai là. M. de Lausun, qui sur la prochaine opération de M. le maréchal de Lorge n'avait pu éviter de se rapprocher par degrés, et qu'on vit avec surprise emmener chez lui la maréchale de Lorge, après ce qui s'était passé de si éclatant, et la garder chez lui les premiers jours de notre perte commune, voulut en tirer parti. Il compta se faire un mérite auprès du tout-puissant ministre de presser le mariage de sa fille, et que devenant son beau-frère, cette alliance lui ouvrirait la porte du cœur et de l'esprit de Chamillart, et le remettrait auprès du roi dans sa première faveur. Il n'eut pas peine à persuader la maréchale qui en mourait d'envie, ni le jeune homme à qui il fit accroire que tout par là deviendrait or entre ses mains.

Tout se fit et se conclut sans que madame de Saint-Simon, ni moi en sussions rien, que par le monde. J'en parlai à la maréchale qui m'avoua l'affaire seulement fort avancée; je ne pus m'empêcher de lui dire encore mon sentiment. J'ajoutai que, quant à moi, rien ne me convenait davantage, mais que, par plusieurs raisons, je craignais fort qu'elle et son fils ne s'en repentissent. Alors elle me parla plus ouvertement, et je vis si bien que c'était chose faite que je crus en devoir faire compliment à Chamillart dès le lendemain. Ce qui me pressa là-dessus

fut le souvenir d'un avis que dès l'été que j'en avais parlé à la maréchale, sur les bruits qui en coururent, madame de Noailles m'avait averti de prendre garde de ne pas montrer de répugnance pour ce mariage, parce que les Chamillart en étaient avertis, et qu'il n'en serait autre chose. J'allai donc voir Chamillart que je ne connaissais que comme on connaît les gens en place, et à qui je n'avais jamais parlé que lorsque, rarement, j'avais eu affaire à lui : il quitta pour moi les directeurs des finances avec qui il travaillait. La réception fut des plus gracieuses. Je me bornai aux complimens, lorsque ce ministre, avec qui je n'avais pas la plus légère liaison, se mit à me raconter les détails du mariage, et à me faire ses plaintes des procédés qu'il avait eu à essuyer de madame la maréchale de Lorge; que ce mariage fait dès l'été avait traîné jusqu'alors par toutes sortes d'éclaircissemens, et m'en dit tant, que de mon côté je ne pus m'empêcher de lui répondre avec la même franchise. Il m'apprit qu'une pension de 20,000 livres, que le duc de Quintin avait obtenue à la mort de son père, était uniquement en faveur du mariage, et il me montra une lettre de la maréchale qu'il avait lue au roi, dont les termes me firent rougir. Je pense qu'il n'y a point d'exemple d'une première conversation si pleine de confiance réciproque, mais prévenue par celle de Chamillart, entre deux hommes aussi peu connus l'un à l'autre, et d'âges et d'emplois si différens. La surprise en doit être plus grande, quand on verra, comme je le raconterai bientôt, que le ministre était plus qu'informé de mon éloignement pour ce mariage, et combien la maréchale de Noailles m'avait fidèlement averti. Il produisit encore bien de la tracasserie sur l'intérêt entre ma belle-mère et moi, qui, non contente de ce que j'avais bien voulu faire, ne cessa de tenter plus, à force de propositions cap-

tieuses, qui aboutirent enfin à n'accepter, ni renoncer à la communauté, et à ne rien faire de tout ce à quoi les lois obligent les veuves, en quoi les procédés de sa part furent encore, s'il se peut, plus étranges que le fond. Ce détail domestique pourra paraître étranger ici, mais on verra par la suite qu'il y est nécessaire.

Le mercredi 13 décembre nous allâmes à l'Etang où l'évêque de Senlis maria mon beau-frère à sa nièce, dont la dot ne fut que de 100,000 écus, comme celle de sa sœur la duchesse de la Feuillade, et de même logés et nourris partout, ce qui me procura l'usage de l'appartement que M. le maréchal de Lorge avait dans le château de Versailles. La noce fut nombreuse et magnifique; rien n'égalait la joie du ministre et de sa famille; rien n'approcha des empressemens de M. de Lausun, rien ne fut pareil à ceux de Chamillart pour madame de Saint-Simon et pour moi, de sa femme, de ses filles et jusque de ses amis particuliers qu'il avait conviés. Si j'avais été surpris de la franchise avec laquelle il m'avait parlé la première fois, je le fus encore davantage de la façon dont il me demanda mon amitié. La plus grande politesse et l'énergie se disputèrent en ses expressions, et je vis la sincérité du desir y dominer. Je fus embarrassé; il s'en aperçut. J'en usai avec lui comme en pareil cas j'avais fait avec le chancelier. Je lui avouai naturellement mon intimité avec le père, ma liaison avec le fils, celle de madame de Saint-Simon et de madame de Pontchartrain, cousines-germaines, mais plus étroitement unies que deux véritables sœurs, et je lui dis que, si à cette condition il desirait mon amitié, je la lui donnerais de tout mon cœur. Cette franchise le toucha. Il me dit qu'elle augmentait son empressement d'obtenir mon amitié, nous nous la promîmes, et nous nous la sommes toujours tendrement et fidèlement tenue dans tous les temps jus-

qu'à la mort. Il était outrément brouillé avec le chancelier et avec son fils, et eux avec lui. C'était à qui pis se ferait. Je crus donc au sortir de l'Etang leur devoir dire ce qui s'était passé entre Chamillart et moi; le chancelier me reçut comme en pareil cas avait fait M. de Beauvilliers sur lui; sa femme et sa belle-fille de même, son fils aussi bien qu'il put être en lui. Ils eurent tous de part et d'autre cette considération pour moi, et toujours soutenue, qu'en ma présence quand il y avait quelqu'un, jamais ils ne parlèrent les uns des autres. Pour en particulier avec moi, ils ne s'en contraignirent pas tant. Ils se comptaient en sûreté avec moi, et ils ne s'y trompèrent jamais; je devins donc de la sorte ami intime de Chamillart; je l'étais déjà des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse et du chancelier, et aussi bien avec Pontchartrain qu'il était possible. Cela m'initia dans bien des choses importantes, et me donna un air de considération à la cour fort différent de ceux de mon âge.

Chamillart ne fut pas long-temps sans me donner des preuves d'amitié. Sans que j'y pensasse, il voulut me raccommoder avec le roi; quoiqu'il n'y put réussir, je ne sentis pas moins cette tentative. Un jour que j'en parlais à sa femme, elle prit un air de plus de confiance encore qu'à l'ordinaire, et me dit qu'elle était ravie que je fusse plus content d'eux que je ne l'avais cru, et sur ce que je lui parus n'entendre point ce langage, elle me dit qu'ils savaient bien que je ne voulais point du tout que mon beau-frère épousât leur fille, mais qu'elle m'avouait qu'elle était fort curieuse de savoir pourquoi. Dans ma surprise, je tournai court et je lui dis qu'il était vrai; et que puisqu'elle en voulait savoir la raison, je la lui dirais avec la même franchise. Il n'était cependant pas à propos de la dire entière là-dessus avec elle. Je lui dis que j'avais toujours pensé, sur les mariages, qu'il ne fallait jamais pren-

dre plus fort que soi, surtout des ministres si rarement traitables et raisonnables, pour n'être point écrasé, par ce qu'on a pris pour se soutenir et s'avancer; qu'un mariage égal engageait chaque côté à mettre également du sien, et faisait plus justement espérer l'union des familles; que par cette raison, je n'avais pas goûté leur mariage, et que j'avais proposé celui d'une fille du duc d'Harcourt par les raisons que j'ai ci-devant rapportées, et je me rabattis à l'assurer que si je les avais connus alors tels que je les connaissais maintenant, j'aurais pressé leur mariage, bien loin d'en dégoûter.

La franchise de ma réponse, et le peu qu'il avait fallu pour l'attirer plut tant à madame Chamillart, qu'elle me répondit qu'il la fallait payer par la sienne. Elle m'apprit que, dès l'hiver précédent, ce mariage s'était traité pour madame de la Feuillade; que, ne s'étant pu faire, et madame de la Feuillade mariée, madame la maréchale de Lorge avait tout tenté pour leur dernière fille, par M. de Chamilly et par Robert, après qu'elle fut partie avec son mari pour La Rochelle; enfin par elle-même; qu'il était comme fait lorsque la maréchale me répondit l'été dernier qu'il n'y avait pas le moindre fondement, qui fut l'occasion où je lui parlai contre ce mariage et pour celui de mademoiselle d'Harcourt; qu'aussitôt après la maréchale alla à l'Etang sous un autre prétexte, et qu'en ce voyage, que madame Chamillart me rappela par des circonstances, traitant avec elle le mariage, la maréchale lui avait dit que j'y étais entièrement opposé, et voulais celui de mademoiselle d'Harcourt. Je laisse les réflexions sur ce trait et sur ses suites, mais je ne l'ai pas voulu omettre pour montrer combien M. et madame Chamillart étaient de bonnes gens d'en user après cela comme ils le firent avec moi, et d'en faire toutes les avances. Cela aussi scella entièrement notre amitié et notre liaison intime.

Ce mariage eut le sort que j'avais prédit à la maréchale : il fut de fer pour eux et d'or pour moi, non pas en finances par l'horreur que nous avons toujours eue, madame de Saint-Simon et moi, de ce qu'on appelle à la cour faire des affaires, et à quoi tant de gens du premier ordre se sont enrichis, mais par le plaisir de la confiance de Chamillart, des services que je fus à portée de rendre à mes amis, et d'en tirer pour moi, et dans les suites assez promptes, par la satisfaction de ma curiosité sur les choses de la cour et de l'état les plus importantes, qui me mettait au fait journalier de tout. Je gardai ce secret à madame Chamillart excepté pour son mari, avec qui je me répandis, et lui avec moi, et pour madame de Saint-Simon, qu'il était juste d'en informer. Il suffit de dire que le mariage alla tout de travers entre le mari et la femme tant qu'il dura ; que mon beau-frère acheva de se perdre en quittant le service aussitôt après ses noces, sans que l'offre d'être fait brigadier hors de rang le pût retenir, et que madame de Saint-Simon et moi fûmes toujours les dépositaires des douleurs de Chamillart et de tout ce triste domestique. Madame la maréchale de Lorge n'avait acquis ni leur estime ni leur amitié ; elle prit le parti d'une grande retraite. C'était bien fait pour l'autre monde, et ce ne fut guère moins bien pour celui-ci ; il faut dire à sa louange qu'à la fin elle rentra en elle-même, et que sa vie fut austère, pénitente, pleine de bonnes œuvres et parfaitement retirée. Je fus bien des années à revenir pour elle, cela se retrouvera en son lieu. Je le répète, j'aurais passé sous silence ce détail triste et peu intéressant, si je ne l'avais jugé tout-à-fait nécessaire à montrer l'origine et le fondement de l'intimité qui se verra dans la suite entre Chamillart et moi, et qui m'a mis à portée de savoir et de faire fort au-delà de mon âge et de mon apparente situation, tandis que j'y étais aussi

de l'autre parti opposé, je veux dire par le chancelier et son fils, et par M. de Beauvilliers mal avec eux, mais fort ami de Chamillart. Les filles de celui-ci, avec qui j'étais aussi en toute confiance, me mettaient au fait de mille bagatelles de femme, souvent plus importantes qu'elles-mêmes ne croyaient, et qui m'ouvraient les yeux, et une infinité de combinaisons considérables, jointes à ce que j'apprenais par les dames du palais, mes amies, et par la duchesse de Villeroy avec qui j'étais étroitement lié, ainsi qu'avec la maréchale sa belle-mère, que j'eus le plaisir de raccommoder intimement, et de voir durer leur union jusqu'à leur mort, après avoir été longues années on ne saurait plus mal ensemble. J'étais aussi très bien avec le duc de Villeroy et en grande et la plus familière société avec eux; mais je ne pus m'accoutumer aux grands airs du maréchal : je trouvais qu'il pompait l'air de partout où il était, et qu'il en faisait une machine pneumatique. Je ne m'en cachais, ni à sa femme, ni à son fils, ni à sa belle-fille, qui en riaient et qui ne purent jamais m'y apprivoiser.

Pour ne plus revenir à un triste sujet, je dirai ici d'avance que mon beau-frère, peu après son mariage, pour faire porter le nom de Lorge si illustré par son père, à son duché de Quintin, prit et porta depuis le nom de duc de Lorge.

CHAPITRE XXXIV.

Promotions dans l'ordre du Saint-Esprit. — Marlborough nommé duc en Angleterre. — Duchesse parvenue. — Mariage du duc de Gesvres avec madame de la Chénelaye. — L'abbé Dubois en Espagne. — Le duc d'Orléans rétabli dans l'ordre de suc-

cession à la couronne d'Espagne. — Promotions de dix maréchaux de France. — Chamilly. — Qui inspira les fameuses lettres portugaises. — Estrées. — Son goût pour les livres et usage qu'il en faisait. — Jupiter Ammon. — Etrange manière d'opiner au conseil. — Veaux engraissés pour le roi. — Châteaurenaud. — Il ne payait pas de mine. — Charitable conseil que lui donne un ami et ce qui en résulte.

Le premier jour de cette année 1703 fut celui de la déclaration que fit le roi au chapitre de l'ordre, de la distinction sans exemple qu'il fit, comme je l'ai déjà dit ailleurs d'avance, en faveur du cardinal Portocarrero, qu'il nomma à la première place vacante de cardinal dans l'ordre, et toutes quatre étaient alors remplies, et de lui permettre de porter l'ordre en attendant, dont il lui envoya une croix de diamans de plus de 50,000 écus; grâce à laquelle il fut extrêmement sensible. Marchin reçut au même chapitre la récompense de son ambassade et du mérite qu'il s'était fait du refus de la Toison d'Or et de la grandesse, il fut seul nommé chevalier de l'ordre, et reçu seul à la Chandeleur suivante. En même temps, le comte de Marlborough fut fait duc en Angleterre avec 5,000 livres sterling de pension, qui est une somme prodigieuse.

M. de Beauvilliers maria sa sœur du second lit au fils unique de Marillac, conseiller d'état, qui était colonel et brigadier d'infanterie, fort estimé dans les troupes, quoique encore fort jeune, et qui devait être fort riche étant unique. Il était de mes amis dès notre jeunesse, et je puis dire qu'il avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer, pour réussir à la guerre, et pour plaire à la famille où on voulait bien le recevoir. Le duc de Saint-Aignan, veuf d'une Servien, mère du duc de Beauvilliers, avait fait la folie d'épouser, dix-huit mois après, une créature de la lie du peuple, qui, après avoir eu long-

temps le soin des chiens de sa femme, était montée à l'état de sa femme de chambre. Il mourut six ans après, parfaitement ruiné, et laissa deux garçons et une fille de ce beau mariage. La mère avait de l'esprit et de la vertu. Le roi même, qui aimait M. de Saint-Aignan, l'avait pressé plus d'une fois de lui faire prendre son tabouret; elle n'y voulut jamais consentir, et se borna à plaire et à avoir soin de M. de Saint-Aignan dans l'intérieur de sa maison sans vouloir se produire, mais portant la housse et le manteau ducal. Sa conduite gagna la vertu de M. et de madame de Beauvilliers, qui, à la mort de M. de Saint-Aignan, prirent soin d'elle et de leurs enfans comme des leurs, avec qui ils furent élevés avec la même amitié : ce trait, soutenu en tout et toute leur vie, n'en est pas un des moindres. Ce mariage se fit à petit bruit à Vaucresson, petite maison de campagne que le duc avait achetée à portée de Versailles et de Marly, où il se retirait le plus souvent que ses emplois le lui pouvaient permettre.

Le vieux duc de Gesvres, à quatre-vingts ans, se remaria peu de jours après à mademoiselle de la Chénelaye, du nom de Romillé, belle et bien faite et riche, que l'ambition d'un tabouret fit consentir. Le roi l'en détourna tant qu'il put lorsqu'il lui en vint parler, mais le bonhomme ne sachant faire pis à son fils, à qui ce mariage fit grand tort, n'en put être dissuadé. Il voulut faire le gaillard au souper de la noce, il en fut puni, et la jeune mariée encore plus : il fit partout dans le lit, tellement qu'il en fallut passer une partie à les torcher et à changer de tout. On peut juger des suites d'un tel mariage. La belle en usa pourtant bien et en femme d'esprit : elle se rendit si bien maîtresse de celui de son mari, qu'elle le raccommoda avec son fils, lui fit signer une cession de ses biens pour qu'il ne se ruinât pas davantage,

et la démission de son duché avant l'année révolue : on admira comment elle avait pu en venir à bout. Aussi, l'union entre elle et le marquis de Gesvres a-t-elle été constante depuis, et s'est continuée avec ses enfans, qui tous ont toujours eu une grande considération pour elle; du reste, elle ne se contraignit pas : d'elle-même elle était riche.

M. le duc d'Orléans avait toujours sur le cœur d'avoir été oublié dans le testament du roi d'Espagne; et Monsieur, fils d'Anne, fille et sœur de Philippe III et de Philippe IV, rois d'Espagne, avait trouvé fort mauvais de n'avoir pas été appelé au défaut des descendans du duc d'Anjou. M. le duc d'Orléans en avait fort entretenu Louville au voyage qu'il fit ici pour celui du roi d'Espagne en Italie. Maintenant que ce prince en était de retour à Madrid, M. le duc d'Orléans voulut travailler tout de bon à son rétablissement dans l'ordre de la succession. Il avait envoyé l'abbé Dubois au passage du roi d'Espagne à Montpellier pour y prendre des mesures avec Louville et y faire entrer ce prince; et il y fut réglé que deux mois après son retour dans son royaume, pendant lesquels les choses se prépareraient en faveur de M. le duc d'Orléans, l'abbé Dubois irait à Madrid pour finir cette affaire, que le roi aussi desirait, et qui eut en effet son exécution, quelques mois ensuite, telle que M. le duc d'Orléans la pouvait desirer. C'est ce même abbé Dubois dont il a été parlé à l'occasion du mariage de M. le duc d'Orléans, et dont il n'y aura que trop à dire dans les suites.

Le dimanche 14 janvier, le roi fit dix maréchaux de France, qui, avec les neuf qui l'étaient, firent dix-neuf: c'était pour n'en pas manquer.

Les neuf étaient :

	Messieurs de		Les dix nouveaux furent		
1675	Duras.		Messieurs de		
1681	Estrées père.		Chamilly,	lieut.-gén. en	1678
	Choiseul.	(1)	Estrées fils,	*id.*	1684
	Villeroy.		Châteaurenaud,	*id.*	1688
1693	Joyeuse.		Vauban,	*id.*	*id.*
	Boufflers.		Rosen,	*id.*	*id.*
	Noailles.		Huxelles,	*id.*	*id.*
	Cattinat.		Tessé,	*id.*	1692
1702	Villars.		Montrevel,	*id.*	1693
			Tallard,	*id.*	*id.*
			Harcourt,	*id.*	*id.*

Le roi n'en dit rien jusqu'après son dîner, au sortir de table; il envoya chercher le duc d'Harcourt, Tallard, Rosen et Montrevel. Le premier et le dernier se trouvèrent à Paris. Tallard arriva le premier dans le cabinet du roi, qui lui dit qu'il le faisait maréchal de France. Vint après Rosen, qui fut reçu avec la même grâce. Les deux autres mandés à Paris vinrent sur-le-champ remercier; Chamillart dépêcha des courriers aux autres qui étaient absens, et Pontchartrain un à Châteaurenaud en Espagne, et un au comte d'Estrées, malade à Paris : il avait quarante-deux ans et six semaines, étant né le 30 novembre 1660. Il faut dire un mot de ces messieurs dont plusieurs ont figuré dans la suite.

Chamilly s'appelait Bouton, d'une race noble de Bourgogne, dont on en voit servir avant 1400 avec des écuyers sous eux, et dès les premières années de 1400, des chambellans des ducs de Bourgogne. Ils ont toujours servi de-

(1) Estrées fils prit le nom de maréchal de Cœuvres pour le distinguer de son père. Rare singularité de l'être tous deux et plus encore de trois maréchaux d'Estrées de père en fils, tous trois gens de guerre et de mérite, et tous trois morts doyens des maréchaux de France; le grand'père nombre d'années, les deux autres quelques-unes.

(*Note de l'auteur.*)

puis, et aucun d'eux n'a porté robe : quelques-uns ont été gouverneurs de Dijon. Le père et le frère aîné du maréchal s'attachèrent à M. le Prince, le suivirent partout, en furent estimés; cet aîné, depuis son retour de Flandre, se distingua tellement aux guerres de Hollande, sous les yeux du roi, qu'il en acquit assez de part dans son estime et dans sa confiance pour encourir la jalousie et la haine de Louvois, malgré lequel pourtant il allait être maréchal de France lorsqu'il mourut, et le roi a dit depuis qu'il lui avait destiné la première compagnie de ses gardes-du-corps qui viendrait à vaquer.

Sous ce frère, celui dont je parle, de six ans plus jeune, commença à se distinguer. Il avait servi avec réputation en Portugal et en Candie. A le voir et à l'entendre, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses *Lettres portugaises*, ni qu'il eût écrit les réponses qu'on y voit à cette religieuse. Entre plusieurs commandemens qu'il eut pendant la guerre de Hollande, le gouvernement de Grave l'illustra par cette admirable défense de plus de quatre mois, qui coûta seize mille hommes au prince d'Orange, dont il mérita les éloges, et à qui il ne se rendit qu'avec la plus honorable composition, sur les ordres réitérés du roi. Ce fameux siège l'avança en grade et en divers gouvernemens, sans cesser de servir, malgré la haine de Louvois qu'il avait héritée de son frère, qui toutefois ne put empêcher que, lorsque le roi se saisit de Strasbourg au printemps de 1685, il ne lui en donnât le gouvernement; mais le ministre s'en vengea, en y tenant le commandant en chef de l'Alsace, dont le dégoût bannit presque toujours Chamilly de Strasbourg. La même cause l'empêcha d'être du nombre de tant de militaires qui furent chevaliers de l'ordre à la fin de 1688, et Barbésieux ne lui fut pas plus favorable que

son père. La femme de son successeur se trouva amie de celle de Chamilly, qui était une personne singulièrement accomplie, à qui Louvois même avait eu peine à résister. C'était une vertu et une piété toujours égales dès sa première jeunesse, mais qui n'était que pour elle; beaucoup d'esprit et du plus aimable et fait exprès pour le monde, un tour, une aisance, une liberté qui ne prenait jamais rien sur la bienséance, la modestie, la politesse, le discernement, et avec cela un grand sens, beaucoup de gaîté, de la noblesse et même de la magnificence, en sorte que tout occupée de bonnes œuvres, on ne l'aurait crue attentive qu'au monde et à ce qui y avait rapport. Sa conversation et ses manières faisaient oublier sa singulière laideur : l'union entre elle et son mari avait toujours été la plus intime.

C'était un grand et gros homme, le meilleur homme du monde, le plus brave et le plus plein d'honneur, mais si bête et si lourd, qu'on ne comprenait pas qu'il pût avoir quelque talent pour la guerre. L'âge et le chagrin l'avaient fort approché de l'imbécille. Ils étaient riches chacun de leur côté, sans enfans. Sa femme, pleine de vues, séchait pour lui de douleur. Dans les divers commandemens et gouvernemens où elle l'avait suivi, elle avait eu l'art de tout faire, de suppléer jusqu'à ses fonctions, de laisser croire que c'était lui qui faisait tout, jusqu'au détail domestique. Partout ils s'étaient fait aimer et respecter, elle surtout singulièrement. Par Chamillart, elle remit son mari à flot, qui lui procura ce commandement de La Rochelle et des provinces voisines qu'avait eu le maréchal d'Estrées, avant qu'il allât en Bretagne, et le porta ainsi au bâton d'autant plus aisément, que le roi avait toujours eu pour lui de l'estime et de l'amitié: sa promotion trop retardée fut généralement applaudie.

Le comte d'Estrées fut heureux. Son père, qui s'était

fort distingué à la guerre et lieutenant-général dès 1655, fut choisi pour passer au service de mer, lorsque Colbert fit prendre au roi la résolution de rétablir la marine en 1668. Il y acquit de la gloire dès sa première campagne, qui fut en Amérique, au retour de laquelle il fut vice-amiral. M. de Seignelay, ami du comte d'Estrées, contribua fort à lui faire donner la survivance de cette charge en 1684, à l'âge de vingt-quatre ans, mais à condition de passer un certain nombre d'années par les degrés, et que son ancienneté de lieutenant-général ne lui serait comptée que du jour qu'il lui serait permis d'en servir. Seignelay, maître de l'expédition, et ministre audacieux qui savait nuire et servir mieux que personne, omit exprès cette dernière condition. Le comte d'Estrées, servant à terre au siège de Barcelone prise en 1697 par M. de Vendôme, prétendit, sinon ne pas rouler avec les lieutenans-généraux comme vice-amiral ayant amené là une escadre, au moins être le premier d'entre eux. Sur cette dispute, Pontchartrain, encore secrétaire d'état de la marine et ami particulier de tous les Estrées, trancha la difficulté en faisant remonter l'ancienneté du comte d'Estrées à la date de sa survivance; il l'emporta sur la mémoire du roi, qui se souvenait très bien de la condition qu'il avait commandée et qui se trouva omise, et de cette façon cette ancienneté demeura fixée à l'année 1684. Lorsqu'il fut question de faire ces maréchaux de France, Châteaurenaud, l'autre vice-amiral qu'on voulut faire, se trouva moins ancien lieutenant-général et vice-amiral que le comte d'Estrées. Ce dernier avait pour lui Pontchartrain père et fils, qui pour la marine voulaient avoir deux bâtons; et mieux qu'eux alors, le groupe des Noailles, dont la faveur était au plus haut point, la considération du maréchal et du cardinal d'Estrées, celle des enfances de la comtesse d'Estrées, dont le roi s'amusait beaucoup.

Le sujet de plus n'avait contre lui qu'un âge disproportionné de celui des autres candidats; il avait vu beaucoup d'actions par terre et par mer, et commandé en chef en la plupart des dernières avec succès, réputation et beaucoup de valeur; il entendait bien la marine, était appliqué, avec de l'esprit et du savoir. Tout cela ensemble, fondé sur le bonheur de sa survivance à vingt-quatre ans, et du trait hardi de Seignelay, le fit huit ans après maréchal de France.

C'était un fort honnête homme, mais qui ayant été long-temps fort pauvre, ne répugna pas à se faire riche du temps du fameux Law, dans la dernière régence, et qui y réussit prodigieusement, mais pour vivre dans une grande magnificence et fort désordonnée. Ce qu'il amassa de livres rares et curieux, d'étoffes, de porcelaine, de diamans, de bijoux, de curiosités précieuses de toutes sortes, ne se peut nombrer, sans en avoir jamais su user. Il avait cinquante-deux mille volumes, qui toute sa vie restèrent en ballots presque tous à l'hôtel de Louvois, où madame de Courtenvaux, sa sœur, lui avait prêté où les garder. Il en était de même pour tout le reste. Ses gens, lassés d'emprunter tous les jours du linge pour de grands repas qu'il donnait, le pressèrent tant un jour d'ouvrir des coffres qui en étaient pleins et qu'il n'avait jamais ouverts depuis dix ans qu'il les avait fait venir de Flandre et de Hollande, qu'il y consentit. Il y en avait une quantité prodigieuse. On les ouvrit et on trouva le linge coupé à tous les plis, en sorte que pour l'avoir gardé aussi long-temps tout se trouva perdu.

Il allait toujours brocantant. Il se souvint d'un buste de Jupiter Ammon d'un marbre unique et de la première antiquité qu'il avait vu quelque part autrefois, bien fâché de l'avoir manqué, et mit des gens en campagne pour le rechercher. L'un d'eux lui demanda ce qu'il lui

donnerait pour le lui faire avoir, il lui promit 1,000 écus. L'autre se mit à rire, et lui promit de le lui livrer pour rien, ni pour achat ni pour sa peine, et lui dit qu'il était dans son magasin, où sur-le-champ il le mena et le lui montra. On ne tarirait point sur les contes à en rapporter, ni sur ses distractions.

Avec de la capacité, du savoir et de l'esprit c'était un esprit confus. On ne le débrouillait point quand il rapportait une affaire. Je me souviens qu'un jour au conseil de régence, M. le comte de Toulouse qui, avec bien moins d'esprit, était la justesse, la précision et la clarté même, et auprès duquel j'étais toujours assis par mon rang, me dit en nous mettant à la table que le maréchal d'Estrées allait rapporter un affaire du conseil de marine qui était importante, mais où je n'entendrais rien à son rapport, et qu'il me priait qu'il me la pût expliquer tout bas, comme cela se faisait à l'oreille pendant que le maréchal rapportait; j'entendis assez l'affaire pour être de l'avis du comte de Toulouse, mais non pas assez distinctement pour bien parler dessus, de manière que quand ce fut à moi à opiner qui parlais toujours immédiatement avant le chancelier, et le comte de Toulouse immédiatement après, je souris et dis que j'étais de l'avis dont serait M. le comte de Toulouse. Voilà la compagnie bien étonnée, et M. le duc d'Orléans à me dire en riant que ce n'était pas opiner. Je lui en dis la raison que je viens d'expliquer et conclus à ce que j'avais déjà fait, ou que la voix de M. le comte de Toulouse fût comptée pour deux, et l'affaire passa ainsi. La Vrillière disait de lui que c'était une bouteille d'encre qui renversée, tantôt ne donnait rien, tantôt filait menu, tantôt laissait tomber de gros tourbillons, et cela était vrai de sa manière de rapporter et d'opiner. Il était avec cela fort bon homme, doux et poli dans le commerce, et de bonne

compagnie; mais bien glorieux et aisé à égarer, grand courtisan quoique non corrompu. Il faut achever de lui donner quelques moindres traits.

Il aimait fort Nanteuil, et y avait dépensé follement à un potager. Il y menait souvent du monde, mais ni portes ni fenêtres qui tinssent. Il fit boiser toute sa maison. Toute sa boiserie prête à poser tout entière, on l'amena et on la mit en pile tout plein une grande salle. Il y a bien vingt-cinq ans, elle y est encore, et le pont d'entrée, il y en a autant que personne n'a osé y passer qu'à pied. Il s'impatienta d'ouïr toujours vanter ces veaux de Royaumont que M. le Grand y faisait nourrir d'œufs avec leurs coquilles et de lait, dont il donnait des quartiers au roi, et qui étaient excellens. Il en voulut faire engraisser un à Nanteuil de même. On le fit, et quand il fut bien gras on le lui manda. Lui compta qu'en continuant à le nourrir, il engraisserait bien davantage. Cela dura ainsi plus de deux ans, et toujours en œufs et en lait, dont les comptes allèrent fort loin pour en faire enfin un taureau qui ne fut bon qu'à en faire d'autres. Avec cela grand chimiste, grand ennemi des médecins, il donnait de ses remèdes et dépensait fort à les faire, et de la meilleure foi du monde, se traitait lui-même le premier. Il vécut toujours fort bien avec sa femme, elle avec lui, chacun à leur manière.

Châteaurenaud du nom de Rousselet, et inconnu entièrement avant le mariage de son bisaïeul avec une sœur du cardinal et du maréchal de Retz, à l'arrivée obscure des Gondi en France, fut le plus heureux homme de mer de son temps, où il gagna des combats et des batailles, et où il exécuta force entreprises difficiles, et fit beaucoup de belles actions. L'aventure de Vigo, racontée ailleurs, ne dut pas lui être imputée, mais à l'opiniâtreté des Espagnols à qui il n'en put persuader le danger. Elle eût

pourtant besoin de toute la protection de Pontchartrain auprès du roi. Ce secrétaire d'état s'était coiffé de Châteaurenaud, et il était de plus bien aise de décorer la marine. La promotion de ce vice-amiral fut fort applaudie; il y avait long-temps qu'il avait mérité le bâton.

C'était un petit homme goussaut et blondasse, qui paraissait hébété, et qui ne trompait guère. On ne comprenait pas à le voir qu'il eût pu jamais être bon à rien. Il n'y avait pas moyen de lui parler, encore moins de l'écouter hors quelques récits d'actions de mer. D'ailleurs bonhomme et honnête homme. Depuis qu'il fut maréchal de France il allait assez souvent à Marly, où quand il s'approchait de quelque compagnie, chacun tournait à droite et à gauche.

Il était Breton, parent de la femme de Cavoye qui avait une maison charmante à Lucienne tout auprès de Marly, où, Cavoye allait souvent dîner avec bonne compagnie et la plupart gens *de faciende*, et de manège, où tout se savait, où il se brassait mille choses avec sûreté, parce que le roi aimait Cavoye, et ne se défiait point de ce qui allait chez lui. C'était un monde trié, et ce qui était hors de ce cercle ne s'exposait pas à l'y troubler. M. de Lausun, trop craint pour être jamais de quelque chose et qui le trouvait fort mauvais, voulut au moins se divertir aux dépens de gens avec qui il n'avait pas d'accès. Il se mit au commencement d'un long voyage de Marly à accoster Châteaurenaud, puis à lui dire que comme son ami il voulait l'avertir que Cavoye et sa femme qui se faisaient honneur de lui appartenir, se plaignaient de ce qu'il ne les voyait point, et qu'il n'allait jamais chez eux à Lucienne, où ils avaient toujours bonne compagnie, que c'étaient des gens que le roi aimait, qui étaient considérés, qu'il ne fallait point avoir contre soi, quand on en pouvait si aisément faire ses amis, et qu'il lui con-

seillait comme le sien d'aller à Lucienne et souvent et long-temps, et de les laisser faire et dire; qu'il l'avertissait qu'ils avaient la fantaisie de recevoir froidement, et de faire tout ce qu'il fallait pour persuader aux gens qu'ils ne leur faisaient pas plaisir d'aller chez eux, mais que c'était un jargon et une marotte, que chacun avait ses manières et sa fantaisie, que telle était la leur; mais qu'au fond ils seraient outrés qu'on les en crût, et qu'on s'y arrêtât, et que la preuve en était au monde qui partout et surtout à Lucienne abondait chez eux. Le maréchal ravi de recevoir un avis si salutaire, se prit à se disculper sur Cavoye, à remercier, et surtout à assurer M. de Lausun qu'il profiterait de ses bons conseils. Celui-ci lui fit entendre qu'il ne fallait jamais faire semblant qu'il lui eût donné cet avis, et le quitta bien résolu au secret et à s'établir promptement à Lucienne.

Il ne tarda pas à y aller. A son aspect, voilà tout en émoi, puis en silence. Ce fut une bombe tombée au milieu de cet élixir de cour. On crut en être quitte pour une courte visite; il y passa l'après-dîner : ce fut une grande désolation. Deux jours après il arrive pour dîner, ce fut bien pis; ils firent tout ce qu'ils purent pour lui faire entendre qu'ils étaient là pour éviter le monde et demeurer en particulier; à d'autres! Châteaurenaud connaissait ce langage, et se savait le meilleur gré du monde. Il y persévéra jusqu'au soir, et les désespéra ainsi presque tous les jours, quelque clairement que pussent s'expliquer des gens poussés à bout. Ce ne fut pas tout; il se mit à ne bouger de chez eux dès qu'il était à Versailles, et les infesta toujours depuis à Lucienne toutes les fois qu'il était de Marly. Ce fut une lèpre dont Cavoye ne put jamais se purifier; il disait que c'était un sort et s'en plaignait à tout le monde, et ses familiers aussi, qui n'en étaient pas moins affligés que lui. Enfin long-temps après

ils découvrirent celui qui leur avait jeté ce sort. L'histoire en fut au roi qui en pensa mourir de rire, et Cavoye et ses familiers de se désespérer.

CHAPITRE XXXV.

Vauban. — Sa modestie et son désintéressement. — Rosen. — Il m'avait pris en amitié. — Huxelles. — Ses débauches grecques. — Ses attentions raffinées pour la chienne d'une dame en faveur. — Tessé. — Sa nullité. — Montrevel. — Il ne peut garder un secret. — Plusieurs causes rétablirent sa fortune. — Tallard. — Harcourt. — Pourquoi il avait soin d'avancer l'heure de son dîner. — Il fait pour se mieux mettre en cour un sacrifice léger en apparence. — Les suites en sont funestes.

Vauban s'appelait le Prêtre, petit gentilhomme de Bourgogne tout au plus, mais peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle, et avec la réputation du plus savant homme dans l'art des sièges et de la fortification, le plus simple, le plus vrai et le plus modeste. C'était un homme de médiocre taille, assez trapu, qui avait fort l'air de guerre, mais en même temps un extérieur rustre et grossier pour ne pas dire brutal et féroce. Il n'était rien moins. Jamais homme plus doux, plus compatissant, plus obligeant, mais respectueux, sans nulle politesse, et le plus avare ménager de la vie des hommes, avec une valeur qui prenait tout sur soi et donnait tout aux autres. Il est inconcevable qu'avec tant de droiture et de franchise, incapable de se prêter à rien de faux ni de mauvais, il ait pu gagner au point qu'il fit l'amitié et la confiance de Louvois et du roi.

Ce prince s'était ouvert à lui un an auparavant de la

volonté qu'il avait de le faire maréchal de France. Vauban l'avait supplié de faire réflexion que cette dignité n'était point faite pour un homme de son état, qui ne pouvait jamais commander ses armées, et qui le jetterait dans l'embarras si, faisant un siège, le général se trouvait moins ancien maréchal de France que lui. Un refus si généreux, appuyé de raisons que la seule vertu fournissait, augmenta encore le desir du roi de la couronner.

Vauban avait fait cinquante-trois sièges en chef, dont une vingtaine en présence du roi, qui crut se faire maréchal de France soi-même, et honorer ses propres lauriers en donnant le bâton à Vauban. Il le reçut avec la même modestie qu'il avait marqué de désintéressement. Tout applaudit à ce comble d'honneur, où aucun autre de ce genre n'était parvenu avant lui et n'est arrivé depuis. Je n'ajouterai rien ici sur cet homme véritablement fameux, il se trouvera ailleurs occasion d'en parler encore.

Rosen était de Livonie. M. le prince de Conti me conta qu'il avait eu la curiosité de s'informer soigneusement de sa naissance, en son voyage de Pologne, à des gens qui lui en auraient dit la vérité de quelque façon qu'elle eût été. Il apprit d'eux qu'il était de très ancienne noblesse, alliée à la meilleure de ces pays-là, et qui avait eu de tout temps des emplois considérables, ce qui se rapporte aux certificats de la noblesse de Livonie et du roi de Suède Charles XII que Rosen, dont il s'agit ici, obtint, et dont celui du czar Pierre I[er], donné à Paris, confirme la forme. Rosen s'enrôla tout jeune, et servit quelque temps simple cavalier. Il fut pris avec d'autres en maraude et tira au billet. Le maréchal-ferrant de la compagnie où il était se trouva de sa chambrée. Il survécut leurs autres camarades, et finit aux Invalides. Tous les ans Rosen, même maréchal de France, l'envoyait qué-

rir, lui donnait bien à dîner et dînait avec lui; ils parlaient de leurs vieilles guerres, puis il le renvoyait avec de l'argent assez considérablement. Outre cela, il avait soin de s'en informer dans le reste de l'année, et de mettre ordre qu'il eût de tout et fût à son aise. Rosen, devenu officier fut attiré et protégé en France par Rosen, son parent de même nom, qui avait un régiment et mille chevaux sous le grand Gustave-Adolphe, à la bataille de Lutzen, puis sous le duc de Weimar, qui commanda en chef pour le roi en Alsace, et qui mourut en 1667, ayant donné sa fille en mariage à Rosen dont je parle.

C'était un grand homme sec, qui sentait son reître, et qui aurait fait peur au coin d'un bois, avec une jambe arquée d'un coup de canon, ou plutôt du vent du canon, qu'il amenait tout d'une pièce. Excellent officier de cavalerie, très bon même à mener une aile, mais à qui la tête tournait en chef, et fort brutal à l'armée et partout ailleurs qu'à table, où sans aucune ivrognerie il faisait une chaire délicate, et entretenait sa compagnie de faits de guerre qui instruisaient avec plaisir. C'était un homme grossier à l'extérieur, mais délié au dernier point, et qui connaissait à merveille à qui il avait affaire, avec de l'esprit, du tour et de la grâce en ce qu'il disait du plus mauvais français du monde qu'il affectait. Il connaissait le roi et son faible et celui de la nation pour les étrangers; aussi reprochait-il à son fils qu'il parlait si bien français qu'il ne serait jamais qu'un sot. Rosen fut toujours bien avec les ministres et au gré de ses généraux, par conséquent du roi, qui l'employa toujours avec distinction, et qui pourvut souvent à sa subsistance. Châteaurenaud, Vauban et lui étaient grand'croix de Saint-Louis, et il fut mestre-de-camp-général à la mort de Montclar, qu'il vendit à Montpéroux, lorsqu'il fut maréchal de France. En tout c'était un homme qui avait

voulu faire fortune, mais qui en était digne, bon homme et honnête homme, avec la plus grande valeur. Il m'avait pris en amitié pendant la campagne de 1693, qui avait toujours continué depuis, et me prêtait tous les ans sa maison toute meublée à Strasbourg. Nous lui verrons faire une fin tout-à-fait digne, sage et chrétienne.

Huxelles se nommait de Laye, et par adoption du Blé, du père de son trisaïeul. Malgré ce nombre de degrés, ce ne fut que vers l'an 1500 que cette adoption fut faite par le grand-oncle maternel de ce bisaïeul, dont la femme devint par l'évènement héritière de sa famille à condition, comme il a été exécuté de prendre le nom et les armes de du Blé et de quitter celles de Laye : avant cela, on ne connaît pas trop ces de Laye. Il y avait plusieurs familles de ce nom. Depuis ils ont eu un beau renom et quelques bonnes alliances. Mais avant d'aller plus loin, il faut expliquer celles dont notre marquis d'Huxelles sut faire les échelons de sa fortune.

Son père et son grand-père, qui furent tués à la guerre, et son bisaïeul eurent le gouvernement de Châlons et cette petite lieutenance générale de Bourgogne. Le grand-père épousa une Phélypeaux, par où notre marquis d'Huxelles se trouva fort proche de Châteauneuf, secrétaire d'état, et de Pontchartrain depuis chancelier, et du maréchal d'Humières, c'est-à-dire que son père était cousin-germain de Châteauneuf, issu germain de Pontchartrain, et germain du maréchal d'Humières. La sœur du père du marquis d'Huxelles avait fort étrangement épousé Beringhem, premier écuyer qui avait été premier valet de chambre, dont le fils, premier écuyer aussi, et cousin-germain de notre marquis d'Huxelles, avait bien plus étrangement encore épousé une fille du duc d'Aumont et de la sœur de M. de Louvois. L'intrigue ancienne de tout cela mènerait trop loin. Il suffit de marquer la

proximité des alliances et d'ajouter que l'amitié de la vieille Beringhem pour son neveu, et l'honneur que son mari tirait d'elle firent élever ce neveu avec leurs enfans comme frères, que l'amitié a subsisté entre eux à ce même degré, et que Beringhem, neveu de Louvois par une alliance si distinguée pour tous les deux, entra dans sa plus étroite confiance et d'affaires et de famille, fut après sa mort sur le même pied avec Barbésieux, et, tant par là que par sa charge, fut une manière de personnage. Il protégea son cousin d'Huxelles de toutes ses forces auprès de Louvois, puis de Barbésieux, et l'a soutenu toute sa vie. Ce préambule était nécessaire pour bien faire entendre ce qui suivra ici et ailleurs; ajoutons seulement que le marquis de Créquy, fils du maréchal, avait épousé l'autre fille du duc d'Aumont et de la sœur de Louvois et que MM. de Créquy vivaient fort unis avec M. d'Aumont, les Louvois et les Beringhem. Revenons maintenant à notre marquis d'Huxelles.

Son père n'avait que dix ans quand il perdit le sien, et vingt lorsqu'il perdit sa mère. C'était un homme d'ambition qui, trouvant Beringhem dans la plus intime faveur de la reine-régente qui le regardait comme son martyr, l'avait, pour prémices de son autorité, rappelé des Pays-Bas où il s'était enfui, et de valet l'avait fait premier écuyer. Huxelles crut se donner un fort appui en l'honorant à bon marché du mariage de sa sœur, duquel il était seul le maître, et ne s'y trompa pas. Il servit avec réputation et distiuction; il eut même le grade singulier de capitaine-général qui ne fut donné qu'à quatre ou cinq personnes en divers temps, et qui commandait les lieutenans-généraux, et il n'était pas loin du bâton lorsqu'il fut tué avant cinquante ans devant Gravelines, en 1658. Sa veuve, fille du président Bailleul, surintendant des finances lors de leur mariage, était une femme

galante, impérieuse, de beaucoup d'esprit et de lecture, fort du grand monde, dominant sur ses amis, se comptant pour tout, et les autres, ses plus proches même pour fort peu, qui a su se conserver une considération, et une sorte de tribunal chez elle jusqu'à sa dernière vieillesse, où la compagnie fut long-temps bonne et trayée, et où le prix se distribuait aux gens et aux choses. A son seul aspect, tout cela se voyait en elle. Son fils et elle ne purent être long-temps d'accord, et ne l'ont été de leur vie. Il se jeta aux Beringhem, qui le reçurent comme leur enfant, il avait près de vingt-cinq ans quand il la perdit. La plus intime liaison s'était consolidée entre ses enfans et son neveu, et le vieux Beringhem, qui ne s'était pas moins conservé d'autorité dans sa famille, que de considération dans le monde et auprès du roi jusqu'à l'extrême vieillesse, eut d'autant plus de soin de l'entretenir qu'il aimait ce neveu comme son fils. Il ne mourut qu'en 1692, et dès 1677, il avait marié son fils à mademoiselle d'Aumont.

Avec tous ces avantages Huxelles sut cheminer; il devint l'homme de M. de Louvois à qui il rendait compte et qui le mena vite. Il lui fit donner le commandement de ce malheureux camp de Maintenon pour l'approcher du roi, dont les inutiles travaux ruinèrent l'infanterie, et où il n'était pas permis de parler de malades, encore moins de morts. A trente-cinq ans n'étant que maréchal-de-camp, Louvois lui procura le commandement de l'Alsace sous Montclar (puis en chef, à sa mort au commencement de 1690) et le fit résider à Strasbourg pour mortifier Chamilly à qui le roi en venait de donner le gouvernement, et quatre ans après le fit lieutenant-général et chevalier de l'ordre en 1688. Il résida toujours à Strasbourg jusqu'en 1710, roi plutôt que commandant d'Alsace, et servit toutes les campagnes sur le Rhin

comme lieutenant-général, mais avec beaucoup d'égards et de distinction.

C'était un grand et assez gros homme, tout d'une venue, qui marchait lentement et comme se traînant, un grand visage couperosé, mais assez agréable, quoique de physionomie refrognée par de gros sourcils, sous lesquels deux petits yeux vifs ne laissaient rien échapper à leurs regards; il ressemblait tout-à-fait à ces gros brutaux de marchands de bœufs. Paresseux, voluptueux à l'excès en toutes sortes de commodités, de chère exquise grande et journalière, en choix de compagnie, en débauches grecques dont il ne prenait pas la peine de se cacher, et accrochait de jeunes officiers qu'il adomestiquait, outre de jeunes valets très bien faits, et cela sans voile à l'armée et à Strasbourg; glorieux jusqu'avec ses généraux et ses camarades, et ce qu'il y avait de plus distingué, pour qui, par un air de paresse, il ne se levait pas de son siège, allant peu chez le général, et ne montant presque jamais à cheval pendant les campagnes; bas, souple, flatteur auprès des ministres et des gens dont il croyait avoir à craindre ou à espérer, dominant sur tout le reste sans nul ménagement, ce qui mêlait ses compagnies et les esseulait assez souvent. Sa grosse tête sous une grosse perruque, un silence rarement interrompu, et toujours en peu de mots, quelques sourires à propos, un air d'autorité et de poids, qu'il tirait plus de celui de son corps et de sa place que de lui-même; et surtout cette lourde tête offusquée d'une perruque vaste lui donnèrent la réputation d'une bonne tête, qui toutefois était meilleure à peindre par le Rembrant pour une tête forte qu'à consulter. Il était timide de cœur et d'esprit, faux, corrompu dans le cœur et dans les mœurs, jaloux, envieux, n'ayant que son but, sans contrainte des moyens pourvu qu'il pût se conserver une écorce de probité et de vertu feinte, mais qui

laissait voir le jour à travers et qui cédait même au besoin véritable. Avec de l'esprit et quelque lecture il était peu instruit et rien moins qu'homme de guerre, sinon quelquefois dans le discours; en tout genre le père des difficultés, sans trouver jamais de solution à pas une; fin, délié, profondément caché, incapable d'amitié que relative à lui, ni de servir personne, toujours occupé de ruses et de cabales de courtisan, avec la simplicité la plus composée que j'aie vue de ma vie, un grand chapeau claband toujours sur ses yeux, un habit gris dont il coulait la pièce à fond, sans jamais d'or que les boutons, et boutonné tout du long, sans vestige de cordon bleu, et son Saint-Esprit bien caché sous sa perruque; toujours des voies obliques, jamais rien de net, et se conservant toujours des portes de derrière; esclave du public et n'approuvant aucun particulier.

Jusqu'en 1710 il ne venait à Paris et à la cour que des momens, pour se conserver les amis importans qu'il savait se ménager. A la fin il s'ennuya de son Alsace; et sans en quitter le commandement, moins encore les appointemens, car avec une grande dépense que sa vanité et ses voluptés tiraient de lui il était avare, il trouva le moyen de venir demeurer à Paris pour travailler à sa fortune. Sous un masque d'indifférence et de paresse, il brûlait d'envie d'être de quelque chose, surtout d'être duc. Il se lia étroitement aux bâtards par le premier président de Mesmes, esclave de M. et madame du Maine, et le plus intime ami de Beringhem, par conséquent le sien. Par M. du Maine qui fut la dupe de sa capacité et des secours qu'il pourrait trouver en lui, il eut quelques secrets accès auprès de madame de Maintenon. Il ne négligea pas le côté de Monseigneur; Beringhem et sa femme étaient fort amis de la Choin; ils lui vantèrent Huxelles, elle consentit à le voir.

Il devint son courtisan, jusqu'à la bassesse d'envoyer tous les jours de la rue Neuve-Saint-Augustin où il logeait, auprès du petit Saint-Antoine où elle demeurait, des têtes de lapin à sa chienne. Par elle il fut approché de Monseigneur, il eut avec lui des entretiens secrets à Meudon; et ce prince à qui il n'en fallait pas tant pour l'éblouir, prit une estime pour lui jusqu'à le croire propre à tout, et à s'en expliquer autant qu'il le pouvait oser. Dès qu'il fut mort, la pauvre chienne fut oubliée, plus de têtes de lapins, la maîtresse le fut aussi. Elle avait eu la sottise de compter sur son amitié; surprise et blessée d'un abandon si subit, elle lui en fit revenir quelque chose. Lui-même fit le surpris; il ne pouvait comprendre sur quoi ces plaintes étaient fondées. Il dit effrontément qu'il ne la connaissait presque pas, et qu'il ne l'était de Monseigneur que par son nom, ainsi qu'il ne savait pas ce qu'elle voulait dire. De cette sorte finit ce commerce avec la cause de la faveur, et elle n'en a pas ouï parler depuis.

En voilà assez pour le présent sur un homme dont j'ai déjà parlé ailleurs, et que nous verrons toujours le même figurer en plus d'une sorte, et se déshonorer enfin de plus d'une façon. Nous aurons donc aussi plus d'une fois l'occasion d'en parler encore. Il suffira de dire ici que la tête lui pensa tourner de ne point voir de succès de tant de menées, et qu'il y avait plusieurs mois qu'il était enfermé chez lui dans une farouche et menaçante mélancolie, ne voyant presque et qu'à peine Beringhem, lorsque l'espérance d'aller traiter la paix raffermit son cerveau déjà fort égaré.

J'ai eu occasion de parler plus d'une fois de Tessé. Sa mère était sœur du père du marquis de Lavardin, ambassadeur à Rome, excommunié par Innocent XI pour les franchises, chevalier de l'ordre, etc., duquel par l'évè-

nement il a beaucoup hérité; le frère cadet de son père était le comte de Froulay, grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, chevalier de l'ordre en 1661, mort en 1671, grand-père de Froulay, ambassadeur à Venise, de l'évêque du Mans, et du bailli de Froulay, ambassadeur de son ordre en France. Une autre alliance fut plus utile à la fortune de Tessé. La mère de son père était Escoubleau, sœur du père de Sourdis, chevalier de l'ordre en 1688, puis commandant en Guyenne, duquel j'ai parlé, ami intime de Saint-Pouenge, au fils duquel il donna enfin sa fille unique, et créature de Louvois, auprès duquel il produisit Tessé encore tout jeune : c'était un grand homme, bien fait, d'une figure fort noble, et d'un visage agréable; doux, liant, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde, et surtout à la faveur et aux ministres. Il devint bientôt comme Huxelles, mais dans un genre différent, l'homme à tout faire de Louvois, et celui qui, de partout, l'informait de toutes choses. Aussi en fut-il promptement et rondement récompensé : il acheta pour rien la charge nulle de colonel-général des carabins qui le porta, pour la supprimer, à celle de mestre-de-camp-général des dragons, qui fut créée pour lui en 1684, étant à peine brigadier, et il venait d'être fait maréchal-de-camp en 1688, quand Louvois le fit faire chevalier de l'ordre. Trois ans après, il eut le meilleur gouvernement de Flandre qui est Ypres, et en 1692, il fut tout à-la-fois lieutenant-général et colonel-général des dragons.

C'était un Manceau, digne de son pays : fin, adroit, ingrat à merveille, fourbe et artificieux de même. On a en vu ci-devant un étrange échantillon avec Catinat, auquel il dut le comble de sa fortune, pour s'élever sur ses ruines. Il avait le jargon des femmes, assez celui du courtisan, tout-à-fait l'air de seigneur et du grand monde, sans pourtant dépenser; au fond, ignorant à la

guerre qu'il n'avait jamais faite, par un hasard d'avoir été partout et de s'être toujours trouvé à côté des actions et de presque tous les siéges. Avec un air de modestie, il était hardi à se faire valoir, et à insinuer tout ce qui lui était utile, et toujours au mieux avec tout ce qui fut en crédit, ou dans le ministère, surtout avec les puissans valets. Sa douceur et son accortise le firent aimer, sa fadeur et le tuf, qui se trouvait bientôt pour peu qu'il fût recherché, le firent mépriser. Conteur quelquefois assez amusant, bientôt après plat et ennuyeux, et toujours plein de vues et de manèges, il sut profiter de ses bassesses auprès du maréchal de Villeroy, de Vendôme, de Vandemont, et par ses souplesses arriver auprès de Chamillart, de Torcy, de Pontchartrain, de Desmarets, surtout auprès de madame de Maintenon, chez qui Chamillart d'un côté, et madame la duchesse de Bourgogne de l'autre, l'initièrent. Il sut tirer un merveilleux parti du mariage de cette princesse qu'il avait conclu, et de toute la privance que la tendresse du roi et de madame de Maintenon lui avait donnée avec eux; elle se piqua d'aimer et de servir Tessé, comme ayant été l'ouvrier de son bonheur; elle sentit, qu'en cela même, elle plaisait au roi, à madame de Maintenon, et à monseigneur le duc de Bourgogne, et Tessé en sut bien profiter. Elle ne laissait pas d'être quelquefois peinée et même embarrassée des pauvretés qui lui échappaient souvent, et de l'avouer à quelques-unes de ses dames du palais. L'esprit n'était pas son fort; un grand usage du monde y suppléait, ainsi qu'une fortune toujours riante, et ce qu'il avait d'esprit tout tourné à l'adresse, la ruse et les souterreins, et tout fait pour la cour. Il se retrouvera en plus d'un endroit dans la suite.

Montrevel primait de loin cette promotion par la naissance. Il se pouvait dire aussi que, jointe à une brillante valeur et à une figure devenue courte et goussaude, mais

qui avait enchanté les dames, elle suppléait en lui à toute autre qualité. Le roi qui se prenait fort aux figures (et celle de Tessé ne lui fut pas inutile) et qui avait toujours du faible pour la galanterie, s'était fort prévenu pour Montrevel. La même raison le lia avec le maréchal de Villeroy, qui fut toujours son protecteur. C'était raison: jamais deux hommes si semblables, à la différence du désintéressement du maréchal de Villeroy et du pillage de Montrevel, né fort pauvre et grand dépensier, qui aurait dépouillé les autels. Une veine de mécontentement du duc de Chevreuse, résolut le roi à le faire défaire de la compagnie des chevau-légers de sa garde en faveur de Montrevel. Il lui en fit la confidence sous le plus entier secret. Montrevel, enivré de sa fortune, ne se put contenir; il en fit confidence à la Feuillade, son ami. Celui-ci, qui ne l'était que de la fortune, et que sa haine pour Louvois avait lié avec Colbert, courut l'avertir du danger de son gendre. Colbert en parla au roi, qui, moins touché en faveur de Chevreuse que piqué contre Montrevel d'avoir manqué au secret, rassura la charge à Chevreuse, et fut long-temps à faire sentir son mécontentement à Montrevel. Mais le goût y était; sa sorte de fatuité, qui pourtant était extrême, était toute faite pour le roi. Les dames, les modes, un gros jeu, un langage qu'il s'était fait de phrases comme en musique, mais tout-à-fait vide de sens et fort ordinairement de raison, les grands airs, tout cela imposait aux sots, et plaisait merveilleusement au roi. Venait à l'appui un service très assidu dont toute l'âme n'était qu'ambition et valeur, sans qu'il ait su jamais distinguer sa droite d'avec sa gauche, mais couvrant son ignorance universelle d'une audace que la faveur, la mode et la naissance protégeaient. Il fut commissaire-général de la cavalerie avant Villars, il eut le gouvernement de Mont-Royal, il commanda en

chef dans les pays de Liège et de Cologne, où il ne s'oublia pas. Sa probité ne passait pas ses lèvres; son peu d'esprit découvrait ses bas manèges et sa fausseté; valet, et souverainement glorieux, deux qualités fort opposées, qui néanmoins se trouvent très ordinairement unies, et qu'il avait toutes deux suprêmement. Tel était celui que le roi se complut à faire maréchal de France, et, n'osant lui confier d'armée, à faire subsister par des commandemens de province qu'il pilla sans en être mieux. Il se retrouvera plus d'une fois dans ces Mémoires. Rien de plus ridicule que sa fin.

Tallard était tout un autre homme. Harcourt et lui se pouvaient disputer seuls d'esprit, de finesse, d'industrie, de manège et d'intrigue, de desir d'être, d'envie de plaire, et de charmes dans le commerce de la vie et dans le commandement. L'application, la suite, beaucoup de talens, l'aisance dans le travail, étaient en eux les mêmes et tous deux jamais un pas sans vue, en apparence même le plus indifférent; l'ambition pareille, et le même peu d'égards aux moyens; tous deux, doux, polis, affables, accessibles en tous temps, et capables de servir quand il n'y allait de guère, et de peu de dépense de crédit; tous deux les meilleurs intendans d'armée et les meilleurs munitionnaires; tous deux se jouant des détails; tous deux adorés de leurs généraux et depuis qu'ils le furent adorés aussi des officiers-généraux et particuliers et des troupes, sans abandonner la discipline; tous deux arrivés par le service continuel d'été et d'hiver, enfin par les ambassades, Harcourt plus haut avec madame de Maintenon en croupe, Tallard plus souple; tous deux avec la même et la même sorte d'ambition; et le dernier porté par le maréchal de Villeroy, et à la fin par les Soubise. Une alliance, point extrêmement proche, commença et soutint sa fortune dans un temps où les parens se pi-

quaient de le sentir. La mère de Tallard était fille d'une sœur du premier maréchal de Villeroy remariée depuis à Courcelles, sous le nom duquel elle fit tant de bruit en son temps pour ses galanteries. Elle mourut en 1688, et le maréchal son frère en 1685. La mère de Tallard était fort du grand monde. Tallard, nourri dans l'intime liaison des Villeroy et courtisan du second maréchal, s'initia dans toutes les bonnes compagnies de la cour.

C'était un homme de médiocre taille avec des yeux un peu jaloux, pleins de feu et d'esprit, mais qui ne voyaient goutte; maigre, hâve, qui représentait l'ambition, l'envie et l'avarice; beaucoup d'esprit et de grâce dans l'esprit, mais sans cesse battu du diable par son ambition, ses vues, ses menées, ses détours, et qui ne pensait et ne respirait autres choses. J'en ai parlé ailleurs, et j'aurai lieu d'en parler plus d'une fois encore. Il suffira de dire ici, que qui que ce soit ne se fiait en lui, et que tout le monde se plaisait en sa compagnie.

J'ai beaucoup parlé d'Harcourt en divers endroits, et j'aurai occasion d'en parler bien encore. Je pense en avoir assez dit pour le faire connaître. C'était un beau et vaste génie d'homme, un esprit charmant, mais une ambition sans bornes, une avarice sordide, et quand il pouvait prendre le montant, une hauteur, un mépris des autres, une domination insupportable; tous les dehors de la vertu, tout son langage, mais, au fond, rien ne lui coûtait pour arriver à ses fins; toutefois plus honnêtement corrompu que d'Huxelles et même que Tallard et Tessé; le plus adroit de tous les hommes en ménagemens et en souterreins, et à se concilier l'estime et les vœux publics sous une écorce d'indifférence, de simplicité, d'amour de sa campagne et des soins domestiques, et de faire peu ou point de cas de tout le reste. Il sut captiver Louvois, être ami de Barbésieux et s'en faire respecter, plus en-

core de Chamillart jusqu'à ce qu'il trouvât son bon à le culbuter, et de Desmarets, fort bien avec Monseigneur et la Choin, et avec eux tous sur un pied de seigneur et de grande estime. On a vu pourquoi et comment il était si bien avec madame de Maintenon. Cela même l'écarta des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers et de monseigneur le duc de Bourgogne même, sans rien perdre du côté de madame la duchesse de Bourgogne. Il savait tout allier et se rallier, jusqu'aux bâtards, quoique ami de toute sa vie de M. de Luxembourg, de M. le duc et de M. le prince de Conti. Il était assez supérieur à lui-même pour sentir ce qui lui manquait du côté de la guerre, quoiqu'il en eût des parties, mais les grandes il n'y atteignait pas ; aussi fort dissemblable en tout au maréchal de Villeroy, tourna-t-il court vers le conseil dès qu'il espéra y pouvoir entrer.

Aucun seigneur n'eut le monde et la cour si généralement pour lui, aucun n'était plus tourné à y faire le premier personnage, peu ou point de plus capable de le soutenir; avec cela beaucoup de hauteur et d'avarice, qui toutefois ne sont pas des qualités attirantes. Pour la première il la savait ménager; mais l'autre se montrait à découvert jusque par la singulière frugalité de sa table à la cour, où fort peu de gens étaient reçus, et qu'il avait avancée à 11 heures le matin, pour en bannir mieux la compagnie. Il mêlait avec grâce un air de guerre à un air de cour, d'une façon tout-à-fait noble et naturelle. Il était gros, point grand, et d'une laideur particulière, et qui surprenait, mais avec des yeux si vifs et un regard si perçant, si haut et pourtant doux, et toute une physionomie qui pétillait tellement d'esprit et de grâce, qu'à peine le trouvait-on laid. Il s'était démis une hanche d'une chute qu'il fit du rempart de Luxembourg en bas, où il commandait alors, qui ne fut jamais bien remise, ce qui le

fit demeurer fort boiteux et fort vilainement, parce que c'était en arrière. Il était naturellement gai, et aimait à s'amuser.

Il prenait autant de tabac que le maréchal d'Huxelles, mais non pas si salement que lui, dont l'habit et la cravate en étaient toujours couverts. Le roi haïssait fort le tabac. Harcourt s'aperçut, en lui parlant souvent, que son tabac lui faisait peine; il craignit que cette répugnance n'éloignât ses desseins et ses espérances. Il quitta le tabac tout d'un coup; on attribua à cela les apoplexies qu'il eut dans la suite, et qui lui causèrent une terrible fin de vie. Les médecins lui en firent reprendre l'usage pour rappeler les humeurs à leur ancien cours, et les détourner de celui qu'elles avaient pris, mais il était trop tard; l'interruption avait été trop longue, et le retour au tabac ne lui servit de rien. Je me suis étendu sur ces dix maréchaux de France; le mérite de quelques-uns m'y a convié, mais plus encore la nécessité de faire connaître des personnages qu'on verra beaucoup figurer en plus d'une façon, comme les maréchaux d'Estrées, d'Huxelles, de Tessé, de Tallard et d'Harcourt. Reprenons maintenant le courant.

CHAPITRE XXXVI.

Comte d'Evreux, colonel-général de la cavalerie. — Son caractère. — Mariage de Beaumanoir avec une fille du duc de Noailles. — Généraux des armées. — Villars mari jaloux. — Les religionnaires causent de l'inquiétude en Languedoc. — Distribution de faveurs. — L'électeur de Bavière se déclare pour la France et l'Espagne. — Barbesières pris déguisé. — Sa ruse heureuse. — Le grand-prieur en Italie sous son frère. — Duc de Guiche, Hautefeuille, Bachelier, de la Rochefoucauld. — Mort et héritage de la vieille Jnisy. — Madame Guyon en liberté, mais exilée en

Touraine. — Un procès assez scandaleux. — Premier président plus que mortifié. — Fanatiques, et pourquoi ainsi nommés. — L'intendant Basville et sa puissance en Languedoc. — Triste situation de cette province et ressources des fanatiques.

Les Bouillon, uniquement attentifs à leur maison, et toujours et en toutes sortes de temps et de conjonctures, firent en ce temps-ci une grande affaire pour elle, malgré la profonde disgrâce du cardinal de Bouillon. Le comte d'Auvergne avait eu la charge de colonel-général de la cavalerie à la mort de M. de Turenne, dans laquelle M. de Louvois, ennemi de M. de Turenne et de tout ce qui lui appartenait, lui avait tant qu'il avait vécu donné tous les dégoûts imaginables, et Barbésieux après lui. Le roi, piqué d'avoir long-temps inutilement travaillé à l'engager de la vendre à M. du Maine, qu'il en consola enfin par mettre les carabiniers en corps sous sa charge, avait continué à maltraiter le comte d'Auvergne dans ses fonctions, et à le traiter médiocrement bien d'ailleurs. C'était une manière de bœuf ou de sanglier fort glorieux et fort court d'esprit; toujours occupé, toujours embarrassé de son rang, et pourtant fort à la cour et dans le monde. D'ailleurs honnête homme, fort brave homme, et officier jusqu'à un certain point; il était fort ancien lieutenant-général, il avait bien et long-temps servi. Lui et M. de Soubise, quoique se voulant donner pour princes, avaient été fort mortifiés de n'être point maréchaux de France, et tous deux ne servaient plus..

Le comte d'Auvergne, par les tristes aventures de ses deux fils laïques, n'en avait plus que deux, l'un et l'autre dans l'église; des trois fils de M. de Bouillon, les deux aînés étaient fort mal avec le roi : restait le comte d'Évreux, dont la figure et le jargon plaisaient aux dames. Avec un esprit médiocre, il savait tout faire valoir, et n'était pas moins occupé de sa maison que tous ses pa-

rens. Il en tirait fort peu, il n'avait qu'un nouveau et méchant petit régiment d'infanterie, il était assidu à la guerre et à la cour. Il savait se faire aimer. On était touché de le voir si mal à son aise, si reculé, si éloigné d'une meilleure fortune. Il s'attacha au comte de Toulouse : cela plut au roi, de qui il tira quelquefois quelque argent pour lui aider à faire ses campagnes. Le comte de Toulouse prit de l'amitié pour lui, il en profita. Le roi fut bien aise d'acquérir à ce fils un ami considérable, et de lui en procurer d'autres par un coup de crédit, et cela valut au comte d'Évreux la charge de son oncle, qui par sa persévérance à la garder la conserva ainsi dans sa maison. Il la vendit 600,000 livres comme à un étranger : il était mal dans ses affaires. La somme parut monstrueuse pour un cadet qui n'avait rien, et pour un effet de 20,000 livres de rente. Le cardinal de Bouillon lui donna 100,000 livres; M. le comte de Toulouse, qui lui avait fait donner l'agrément, s'intéressa pour lui faire trouver de l'argent, et il consomma promptement son affaire. Le roi voulut qu'il servît quelque temps de brigadier de cavalerie, avant que de faire aucune fonction de colonel-général; ce temps-là même fut encore abrégé par la même protection qui lui avait valu la charge. Il n'avait que vingt-cinq ans, n'avait servi que dans l'infanterie. Le roi était piqué contre le cardinal de Bouillon, contre le comte d'Auvergne, contre la fraîche désertion de son fils, contre le chevalier de Bouillon, de propos fort impertinens qu'il avait tenus; et malgré tant de raisons, il fit pour plaire au comte de Toulouse la faveur la plus signalée au comte d'Évreux, tandis qu'aucun des quatre fils de France n'aurait pas osé lui demander la moindre grâce pour personne, et que s'ils l'avaient hasardé, outre le refus certain, celui pour qui ils se seraient intéressés aurait été perdu sans ressources.

La cour venait de voir un mariage fait sous d'étranges auspices, auxquels aussi le succès répondit promptement : ce fut du marquis de Beaumanoir avec une fille du duc de Noailles. Lavardin, son père, avait épousé en premières noces une fille du duc de Luynes, dont une fille unique mariée à la Châtre. Il s'était remarié à une sœur du duc et du cardinal de Noailles, dont il fut encore veuf, et en laissa un fils unique, seul reste de son illustre nom, et deux filles et aucun des trois établis. En mourant il défendit à son fils d'épouser une Noailles sous peine de sa malédiction, et conjura le cardinal de Noailles, auquel il le recommanda, de ne le pas souffrir. Je ne sais quel mécontentement il avait eu d'eux, mais il comprit que son fils étant riche, et ayant besoin de protection pour entrer dans le monde, pour avoir un régiment et surtout pour obtenir la lieutenance générale de Bretagne, sur laquelle il n'avait que 150,000 liv. de brevet de retenue, les Noailles à l'affût des bons partis tâcheraient bien de ne pas manquer celui-là, qui s'y livrerait volontiers pour trouver ces avantages, et c'est ce qui l'engagea à y mettre tout l'obstacle que l'autorité paternelle, la religion et la confiance forcée en son beau-frère, pour le piquer d'honneur, lui purent suggérer; mais Lavardin eut le sort des rois, dont les volontés sont autant méprisées après leur mort que redoutées de leur vivant.

Il mourut en août 1701. Les Noailles empêchèrent que le roi disposât de la charge, quoique fort demandée, et laissèrent croître le petit garçon qui n'avait que seize ans à la mort de son père, et aucun parent proche en état de s'opposer à leurs volontés. Ils en prirent soin comme en étant eux-mêmes les plus proches; ils le gagnèrent, ils effacèrent ou affaiblirent dans son esprit la défense et l'imprécation que son père lui avait prononcée à la mort; ils lui montrèrent un régiment, la charge de son

père, les cieux ouverts à la cour en épousant une de leurs filles. Le jeune homme ne connaissait qu'eux, il se laissa aller, le mariage se conclut et s'exécuta moyennant la charge : on fut surpris avec raison de la mollesse du cardinal de Noailles. Ceux qui comme moi savaient avec quelle résistance il avait soutenu toutes les attaques qui lui avaient été portées lors de l'affaire de M. de Cambrai, et que lui seul avait empêché le roi de chasser le duc de Beauvilliers et de donner ses places du conseil au duc de Noailles, son frère, ne purent comprendre sa complaisance pour sa famille en une occasion qui demandait toute sa fermeté; mais les saints ne font pas toujours des actions vertueuses, ils sont hommes, et ils le montrent quelquefois. Le cardinal de Noailles put dire sur cette occasion et sur quelque autre qui se retrouvera en son temps, mais qui furent épurées par de longues souffrances, ce que Paul III Farnèse dit avec plus de raison et dans la plus juste amertume de son cœur en mourant : *Si mei non fuissent dominati, tunc immaculatus essem et emundarer à delicto maximo.* Ce mariage ne dura pas un an. Le jeune Beaumanoir fut tué à la fin de la campagne, à la bataille de Spire; finit son nom et sa maison, laissa ses deux sœurs héritières, et sa charge en proie aux Noailles, qui en marièrent une autre fille à Châteaurenaud, fils de celui que nous venons de voir faire maréchal de France, et qui eut la lieutenance générale de Bretagne.

Les dispositions ne tardèrent pas à être faites pour les armées; il n'y eut pas à toucher à celle d'Italie, où le duc de Vendôme était demeuré; le maréchal de Villeroy passa presque tout l'hiver à Bruxelles, et eut avec le maréchal de Boufflers l'armée de Flandre; le maréchal de Tallard une sur la Moselle; et le maréchal de Villars, resté à Strasbourg, celle d'Allemagne.

Il y avait fait venir sa femme, dont il était également amoureux et jaloux, à qui il avait donné pour duègne une de ses sœurs, qui ne la perdit guère de vue nulle part nombre d'années, et qui se trouvait mieux là qu'à mourir de faim dans sa province, avec Vogué son mari, où elle ne retourna plus. Les ridicules furent grands et les précautions pas toujours heureuses.

Montrevel fut envoyé en Languedoc, où les religionnaires commençaient à donner de l'inquiétude. Leur nombre et les rigueurs de Basville, intendant, moins que roi dans la province, les avait encouragés. Plusieurs avaient pris les armes et fait de cruelles exécutions sur les curés et sur d'autres prêtres. Les protestans étrangers attisèrent et soutinrent sourdement ce feu qui pensa devenir un embrasement funeste. Broglio, qui y commandait en chef, mais il se peut dire sous Basville, son beau-frère, y demeura quelque temps sous le nouveau maréchal. On y envoya quelques troupes avec un nommé Julien qu'on avait débauché du service de Savoie, et qui avait bien fait du mal pendant la dernière guerre, en brave aventurier qui connaissait le pays.

Le roi répandit pour 150,000 livres en petites pensions dans les corps, et releva l'émulation pour l'ordre de Saint-Louis, en le conférant à monseigneur le duc de Bourgogne, non seul et en particulier, comme il avait fait à Monseigneur seul, mais en public, et à la tête d'un nombre d'officiers qu'il fit en même temps chevaliers de Saint-Louis. Il donna peu après le gouvernement d'Aire à vendre à Marchin, vacant par la mort du chevalier de Tessé, frère du maréchal, mort l'été précédent à Mantoue, où il commandait ; et 100,000 livres au maréchal de Villeroy pour faire son équipage; puis, disposa enfin de la charge de capitaine des gardes de mon beau-père en faveur du maréchal d'Harcourt, qui, de tous

les candidats, était le moins en état de l'exercer, et celui de tous aussi qui la desirait le moins ardemment. Il était sans cela fort rapproché du roi, mais madame de Maintenon, sa protectrice, qui n'avait pas moins de desir que lui-même de le voir dans le conseil, jugea que l'assiduité nécessaire et les détails de cette charge seraient une ressource pour l'y conduire.

En conséquence du traité que Puységur, de qui j'ai eu souvent occasion de parler, avait fait, dès la Flandre, avec l'électeur de Bavière, ce prince était retourné dans ses états préparer à l'empereur une guerre fâcheuse, à l'ombre d'une neutralité suspecte. On avait grand besoin d'une pareille diversion; l'électeur enfin venait de lever le masque, nonobstant la déclaration de la diète de Ratisbonne, que la guerre de la succession d'Espagne était guerre d'empire. Il fallait soutenir l'électeur, et lui fournir un puissant secours, suivant l'engagement réciproque. Villars, plus occupé de sa femme que d'exécuter les ordres dont il était chargé, passa enfin le Rhin au commencement de février, après force délais, et fut remplacé endeçà par Tallard, fortifié d'un gros détachement de Flandre. L'électeur cependant faisait force petites conquêtes en attendant qu'il se fût formé une armée impériale pour l'opposer à lui. Cependant Villars assiégea le fort de Kehl, qui se rendit le 9 mars; on y perdit fort peu de monde, et la défense fut molle. Trois mille hommes environ qui en sortirent furent conduits à Philipsbourg. On y trouva vingt-six milliers de poudre; mais les paysans tuèrent une infinité de maraudeurs: Vauban avait proposé au roi de l'envoyer à Kehl, qui trouva que cela serait au-dessous de la dignité où il venait de l'élever; et quoique Vauban insistât avec toute la reconnaissance, la modestie et la bonne volonté possibles, le roi ne voulut pas le lui permettre; et peu de jours après il l'en récompensa par des

entrées moindres que celles des brevets, mais plus grandes que celles de la chambre.

Barbesières, envoyé de l'armée d'Italie pour conférer avec l'électeur de Bavière sur divers projets, et qui était un excellent officier-général, fort hasardeux, avec de l'esprit, et fort avant dans la confidence du duc de Vendôme, fut pris déguisé en paysan près du lac de Constance, passant le pays à pied, et fut conduit à Inspruck, jeté dans un cachot, puis gardé à vue. Ne sachant comment donner de ses nouvelles, et craignant d'être pendu comme un espion, il fit le malade, et demanda un capucin à qui il tira bien fort la barbe pour savoir si ce n'était point un moine supposé. Quand il s'en fut assuré, il essaya de le toucher et de l'engager à faire avertir M. de Vendôme de l'état misérable et périlleux où il se trouvait. Le capucin se trouva charitable, et il le fit sans perdre de temps. Aussitôt M. de Vendôme manda au comte de Staremberg, qui commandait l'armée impériale en l'absence du prince Eugène, qu'il ferait au commandant et à toute la garnison de Vercelli les mêmes traitemens qu'on ferait à Barbesières, qu'ils savaient bien être lieutenant-général des armées du roi : peut-être cela lui sauva-t-il la vie; mais la prison fut longue et extrêmement dure, surtout d'être jour et nuit gardé à vue, pour un homme aussi vif et aussi pétulant qu'était Barbesières, qu'ils renvoyèrent à la fin. Parlant d'Italie, M. du Maine obtint avec grande peine que le grand-prieur allât servir sous son frère en Italie où son ancienneté le faisait premier lieutenant-général.

Tessé, devenu maréchal de France, ne se souciait plus de sa charge de colonel-général des dragons. Il la vendit 480,000 livres, au duc de Guiche, qui en était mestre-de-camp général, et se défit de cette dernière charge à Hautefeuille. Par même raison, Villars fit aussi de l'argent de la sienne de commissaire général de la cavalerie, et en

eut gros du comte de Verue que sa triste situation avait banni depuis long-temps de son pays, et qui se voulut lier tout de bon au service de la France.

M. de la Rochefoucauld obtint en même temps la survivance de la charge de premier valet de garde-robe du roi, qu'avait Bachelier, pour son fils. Il aimait extrêmement le père qui avait été son laquais, et que de là, il avait poussé à cette fortune. Il faut dire aussi que ce Bachelier était un des plus honnêtes hommes qu'on pût voir, le plus modeste, le plus respectueux, le plus reconnaissant pour son maître. Il avait conservé un crédit sur lui dont ses amis et plus souvent encore ses enfans avaient besoin. M. de la Rochefoucauld aimait bien mieux ses valets que ses enfans, et ruinait ces derniers pour eux. Bachelier se comporta toujours avec tant de droiture et d'attachement entre le père et les enfans, qu'ils l'aimaient presque autant que leur père; j'ai ouï M. de la Rocheguyon, et le duc de Villeroy, son ami intime, et son beau-frère en faire de grandes louanges, et quoique Bachelier fût devenu riche, jamais on n'a soupçonné sa probité. Son fils ne vaut pas moins. Il acheta de Bloin, après la mort du roi, sa charge de premier valet de chambre, et il y a apparence qu'après le premier ministre auquel il a pu résister, malgré la toute-puissance de ce cardinal, il figurera beaucoup dans l'intérieur des cabinets. Bientôt après M. de la Rochefoucauld eut 300,000 livres de brevet de retenue sur ses charges, M. de la Rocheguyon, son fils, en avait les survivances depuis long-temps : ce fut donc à ses dépens, à quoi il fut obligé de consentir.

La vieille Juisy, dont j'ai parlé à l'occasion du mariage de la comtesse d'Estrées, dont elle avait fourni la plus grande partie de la dot, mourut fort vieille, s'étant toujours conservé son tribunal chez elle et tout son air d'autorité à force d'esprit. Elle n'avait point d'enfans, et

toute bourgeoise qu'elle était, elle n'estimait pas ses parens dignes d'hériter d'elle. Elle avait donné en mariage à la duchesse de Guiche et à la comtesse d'Estrées. Les Noailles, qui sentirent la succession bonne, lui avaient toujours fait soigneusement leur cour; ce ne fut pas en vain : elle donna presque tout ce qu'elle avait à la duchesse de Noailles, et fit une amitié de 40,000 livres au cardinal d'Estrées, son bon ami, pour qu'en revenant d'Espagne, il trouvât à acheter quelque petite maison pour aller prendre l'air autour de Paris.

Un personnage du même sexe, plus rare et plus célèbre, obtint en ce temps-ci sa liberté. Les amis de madame Guyon, toujours attentivement fidèles, en furent redevables à la charité toujours compatissante du cardinal de Noailles qui la fit sortir de la Bastille où elle était depuis plusieurs années sans voir personne, et lui obtint la permission de se retirer en Touraine. Ce ne fut pas la dernière époque de l'illustre béate, mais la liberté lui fut toujours depuis conservée. Le cardinal de Noailles n'en recueillit rien moins que la reconnaissance de tout ce petit troupeau.

Le cardinal de Bouillon n'était pas en repos dans son exil. Les moines de Cluni en avaient voulu profiter. Il leur avait arraché la coadjutorerie pour son neveu plutôt qu'il ne l'avait obtenue. Ils n'avaient osé résister au nom du roi et à la présence du cardinal allant à Rome dans la faveur où il était pour lors; mais ils s'étaient ménagé des moyens à pouvoir le contester un jour. Il y avait eu du bruit et des oppositions étouffées par autorité; les moines étaient fort affligés de se voir toujours hors de mains régulières; ils étaient encore plus outrés de se voir passer des cardinaux à un abbé, qui n'avait pas même le privilège que le sacré collège se donne, de pouvoir tout posséder et régir. Ils ne virent donc pas plus tôt le cardinal en

disgrâce qu'ils attaquèrent la coadjutorerie au grand conseil, et donnèrent bien à courir aux Bouillon. Outre les raisons du procès, le meilleur moyen des moines était de persuader aux juges que le roi mécontent de leur abbé y prenait part pour eux, tellement que les Bouillon voulurent se parer de leurs proches, faire effort de crédit, et faire comprendre par cette assistance ouverte que le roi demeurait neutre entre eux. Je ne pus refuser d'aller avec eux à l'entrée des juges, et les solliciter avec le duc d'Albret et l'abbé d'Auvergne, et de dire à chacun bien affirmativement que le roi n'y prenait aucune part. Ces sollicitations durèrent ainsi que les entrées des juges où la compagnie était assez nombreuse; enfin le 30 mars l'abbé d'Auvergne gagna en plein, tout d'une voix. Ils me surent un gré infini d'avoir toujours été avec eux partout, dont plusieurs s'étaient très souvent dispensés. Je les retrouvai après bien à point dans une autre affaire où ils me servirent très utilement, et avec la dernière chaleur. On est fort, quand on se soutient dans les familles et les parentés, et on est toujours la dupe et la proie de s'abandonner, c'est ce qui se voit et se sent tous les jours avec un dommage irréparable. L'arrêt signé, l'abbé d'Auvergne fut bien étonné de ne le pas trouver tel que tous les juges l'avaient dit, en les allant remercier. Il s'en plaignit à Vertamont, premier président; la dispute fut forte. Les Bouillon crièrent, menacèrent de se plaindre au roi et au grand conseil. Les juges s'émurent, il fallut leur porter l'arrêt, ils le réformèrent aux hauts cris de Vertamont à qui pour l'honneur de la présidence on laissa dans l'arrêt quelque chose de ce qui n'y avait pas été prononcé.

Montrevel ne trouva pas les fanatiques si aisés à réduire qu'il l'avait cru. On leur avait donné ce nom, parce que chaque troupe considérable de ces protestans révol-

tés avait avec eux quelque prétendu prophète ou prophétesse, qui d'intelligence avec les chefs faisaient les inspirés et menaient ces gens-là où ils voulaient, avec une confiance, une obéissance et une furie inconcevables.

Le Languedoc gémissait depuis longues années sous la tyrannie de l'intendant Basville, qui après avoir culbuté le cardinal Bonzi, comme on le dira en son lieu, tira toute l'autorité à lui, et qui pour que rien ne lui en pût échapper, fit donner le commandement des armes dans toute la province à son beau-frère Broglio, qui n'avait pas servi depuis la malheureuse campagne de Consarbruck du maréchal de Créquy, où il était maréchal-de-camp. Par ce moyen, le commandement et toute considération des lieutenans-généraux de la province tombèrent, et tout fut réuni à Basville devant qui son beau-frère, d'ailleurs très incapable, ne fut qu'un petit garçon. Basville était un beau génie, un esprit supérieur, très éclairé, très actif, très laborieux. C'était un homme rusé, artificieux, implacable, qui savait aussi parfaitement servir ses amis et se faire des créatures; un esprit surtout de domination qui brisait toute résistance, et à qui rien ne coûtait, parce qu'il n'était arrêté par rien sur les moyens. Il avait fort augmenté le produit de la province; l'invention de la capitation l'avait beaucoup fait valoir. Ce génie vaste, lumineux, impérieux était redouté des ministres qui ne le laissaient pas approcher de la cour, et qui pour le retenir en Languedoc lui laissaient toute puissance, dont il abusait sans ménagement.

Je ne sais si Broglio et lui se voulurent faire valoir du côté des armes, mais ils inquiétèrent fort les non ou mauvais convertis, qui à la fin s'attroupèrent. On sut après que Genève d'une part, le duc de Savoie de l'autre, leur fournirent des armes et des vivres dans le dernier secret; l'une des prédicans, l'autre quelques gens de tête

et de main, et de l'argent, tellement qu'on fut très longtemps dans la surprise de les voir en apparence dénués de tout, et néanmoins se soutenir et entreprendre.

On eut grande obligation à ce fanatisme qui s'empara d'eux, et qui bientôt leur fit commettre les derniers excès en sacrilèges, en meurtres et en supplices sur les prêtres et les moines. S'ils s'en étaient tenus à ne maltraiter personne que suivant les lois de la guerre, et demander seulement liberté de conscience et soulagement des impôts, force catholiques qui par crainte, par compassion ou par espérance que ces troubles forceraient à quelques diminutions de subsides, auraient persévéré et peut-être levé le masque sous leur protection, et en auraient entraîné le grand nombre.

Ils avaient des cantons entiers, et presque quelques villes de leur intelligence comme Nîmes, Uzès, etc., et force gentilshommes distingués et accrédités dans le pays qui les recevaient clandestinement dans leurs châteaux, qui les avertissaient de tout, et à qui ils s'adressaient avec sécurité, qui eux-mêmes pour la plupart avaient leurs ordres et leurs secours de Genève ou de Turin. Les Cévennes et les pays voisins pleins de montagnes et de déserts étaient une merveilleuse retraite pour ces sortes de gens, d'où ils faisaient leurs courses. Broglio qui y voulut faire le capitaine y fut traité et s'y conduisit en intendant. Ni troupes, ni artillerie, ni vivres, ni armes nulle part, en sorte que Montrevel fut obligé de demander de toutes ces choses, en attendant lesquelles les fanatiques désolaient toujours la province, en recevant aussi de temps en temps quelques petites pertes de la part de Julien. Broglio, qui n'entendait rien qu'à dominer sous l'ombre de Basville, fut rappelé, et eut l'impudence de répandre que c'était avec parole d'être fait chevalier de l'ordre. On envoya trois ou quatre lieutenans-géné-

raux ou maréchaux-de-camp à Montrevel avec vingt bataillons et de l'artillerie dont il sut très médiocrement s'aider. On pendit quelques chefs qui furent pris en divers petits combats ou surprises. Ils se trouvèrent tous de la lie du peuple, et leur parti n'en fut ni effrayé ni ralenti.

Tant d'occupations étrangères et domestiques n'empêchèrent pas le roi de s'amuser à des bals à Marly.

FIN DU TOME TROISIÈME.





